



Das System

Olsberg, Karl

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Karl Olsberg

SVS DAS TEM

Thriller

Éditions **Jacqueline Chambon**

Karl Olsberg

Das System

Roman traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon

Titre original : Das System

© Aufbau Verlag GmbH & Co. KG, Berlin, 2007 Représenté par Aufbau Media GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 2009 pour la traduction française ISBN 978-2-7427-8258-1

Editions Jacqueline Chambon

But I gave you life !
What else could you do ?
To do what was right !
I'm perfect – are you ?

Emerson, Lake & Palmer,
"Karn Evil 9"

Station Spatiale Internationale (ISS), mercredi 14h58.

Les pulsations stridentes de la sirène hululaient à travers la station. Le son signalait un degré d'alerte de niveau deux : un très sérieux accident du système qui exigeait une intervention humaine immédiate.

Andrea Cantoni tressaillit. Non, encore ! Le stylobille avec lequel il consignait l'état actuel de ses colonies de levures lui glissa des doigts. L'objet se mit à flotter lentement en cercle. Cantoni tenta de le rattraper mais ne fit que le repousser, si bien que le stylo se mit à tourner sur lui-même et, comme propulsé par une mini-fusée, vint heurter les ordinateurs accrochés au mur du laboratoire avant de disparaître dans le chaos d'appareils, de matériel expérimental et de câbles.

Au diable ce stylo. C'était déjà le troisième qu'il perdait à bord de la station spatiale, mais c'était une des rares choses dont on ne manquait pas ici. Cantoni avait toujours cru que des stylobilles ordinaires ne fonctionnaient pas en apesanteur et il avait emporté un stylomine sophistiqué et coûteux. Juri Orlov, le commandant russe de la station, s'était contenté de sourire et lui avait tendu un stylo publicitaire bon marché, offert par une compagnie d'aviation, qui écrivait en effet sans problème. Il y avait cent quatre jours de ça. Bon Dieu, ça faisait bien trop longtemps qu'il était ici !

Il se repoussa prudemment avec les mains et tenta de nager dans la pièce avec l'élégance d'un poisson, mais il n'était jamais parvenu à cette fluidité de mouvements qui permettait à Orlov de parcourir les cinquante mètres de la station en vingt secondes sans même effleurer les parois des sas. Il propulsa ses épaules dans un passage étroit qui conduisait du laboratoire Destiny à l'élément de liaison Unity. Puis il s'insinua dans le module Zarya, l'ancien cœur de la station qui servait à présent d'entrepôt. Il était tellement encombré de tout ce dont on avait besoin pour vivre et travailler à bord qu'on se serait cru dans un placard à balais volants.

Il atteignit enfin le module d'habitation Zvezda. D'environ dix mètres de long et trois de diamètre, qui, comme le reste de la station, était rempli d'appareils électroniques et d'instruments fixés aux parois. Il fallait l'aide d'un ordinateur pour retrouver l'emplacement des

objets à bord, il y en avait plus de dix mille.

Orlow n'était pas là. Son sac de couchage fixé au module était vide. Etonné, Cantoni regarda autour de lui, avant de comprendre que le Russe devait être aux toilettes, le seul endroit privé.

Son regard tomba sur l'écran de l'ordinateur central. "System Overload", lut-il. Un message d'erreur qu'il n'avait jamais vu. Il n'arrivait pas à se souvenir s'il en avait été question durant sa formation technique. Il se propulsa vers la console et désactiva le clignotant de l'alarme. La sirène se tut, mais un bip-bip à plusieurs tons signalait que le Centre de contrôle voulait parler de façon urgente avec l'équipage.

Cantoni allait saisir le téléphone posé à côté de la console quand un bruit chuintant retentit. La porte de la petite cabine des toilettes s'ouvrit à la volée et Orlow flotta droit sur lui. Ses cheveux noirs ébouriffés lui donnaient une expression sauvage.

"Qu'est-ce que tu fais ? " demanda-t-il avec son lourd accent. Ses yeux bruns sous les épais sourcils lançaient des éclairs.

"Rien du tout !" répondit Cantoni, déjà sur la défensive. Il n'aimait pas particulièrement ce Russe grossier au langage souvent obscène.

Orlow ne répondit pas. Il ignora le bip-bip de la salle de communication, poussa brutalement Cantoni de côté, si bien que celui-ci se retrouva coincé contre la tablette fixée au mur, et il se mit à taper sur le clavier de l'ordinateur. Dans un déluge de jurons russes, il essaya en vain de faire disparaître le message d'erreur et de revenir au menu principal. Finalement il renonça et saisit le téléphone. "Ici Orlow... oui... aucune idée... *System overload*... non... je ne vois pas non plus... je relance le système... OK."

Il raccrocha et appuya pendant un moment sur quelques touches. Sans résultat. Il poussa un nouveau juron, puis il ouvrit un petit volet sur le côté de la console et actionna un bouton rouge. Le message d'erreur disparut enfin. L'écran devint noir et la séquence de démarrage apparut.

Orlow se tourna vers Cantoni. "C'est la troisième fois en deux semaines que l'ordinateur plante !" La colère résonnait dans sa voix.

"Je sais, dit Cantoni. Il est difficile de ne pas remarquer que l'ordinateur plante quand on flotte dans un foutu cercueil de fer à 300 kilomètres au-dessus de la terre et que votre vie dépend du bon fonctionnement technique.

- La salle de contrôle ne s'explique pas le message d'erreur, continua Orlow. Ils disent que le matériel est ok et que ça ne peut pas

être une erreur du logiciel. Le message d'erreur n'apparaît que si l'ordinateur est saturé par des calculs compliqués. Or le système a une capacité seize fois supérieure à nos besoins, qui, dans le pire des cas, suffirait si on utilisait tous les systèmes à bord en même temps. Il ne peut donc pas être saturé."

Cantoni haussa les épaules. "L'ordinateur..."

– Je ne crois plus à un problème d'ordinateur, dit Orlow lentement. Je pense à un sabotage."

Cantoni crut un instant avoir mal compris. Mais le regard du Russe trahissait une profonde méfiance. Il avait de la peine à contenir sa colère.

"Sabotage ? Qu... qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ce que je veux dire, c'est que quelqu'un doit avoir trafiqué l'ordinateur.

– Mais à part nous, il n'y a personne à bord.

– C'est exact.

– Tu veux dire que quelqu'un de l'extérieur l'a piraté, un hacker ? Tu sais bien que c'est impossible !

– Aucune idée. Ce qui est bizarre c'est que chaque fois que ça arrive, je ne suis pas là. La première fois, je dormais. La deuxième, j'étais dans Destiny. Et maintenant, aux toilettes. C'est peut-être un hasard. Mais je ne crois pas au hasard. Je n'y crois plus !"

Cantoni sentit le sang lui monter au visage. Il serra les poings et ferma les yeux un instant. Du calme. Il respira profondément. "Bon Dieu, Juri, pourquoi est-ce que je ferais exprès de planter l'ordinateur ?"

Orlow ricana et son visage, sous sa barbe noire hirsute, parut encore plus sauvage. "Tu es Italien. Malin mais froussard. Tu as peur ici. Tu redoutes une défaillance technique. Tu voudrais rentrer chez toi. Tu sais que le règlement dit qu'en cas de défaillance technique nous devons évacuer la station et retourner à terre dans la capsule de secours Soyouz. Le Centre de contrôle est sur le point d'en donner l'ordre. Tu as obtenu ce que tu voulais." Il avança la main, attrapa le col de la combinaison bleue de Cantoni et l'attira à lui. Cantoni sentit la mauvaise haleine d'Orlow et les émanations de son corps mal lavé. "Mais je suis le commandant, et je te le dis, cette station ne sera pas abandonnée ! Nous resterons ici jusqu'à ce que la prochaine équipe vienne nous relever ! Compris ?"

Cantoni lutta pour garder son sang-froid. Il se retint de frapper le visage barbu d'Orlow. Surtout ne pas répondre à la provocation. Une

dispute sérieuse entre les deux occupants de la station pourrait avoir des conséquences catastrophiques.

"Juri, je n'ai pas saboté l'ordinateur", dit-il, sans parvenir tout à fait à contenir un tremblement de colère devant cette accusation monstrueuse. "J'ignore ce qui foire mais je n'y suis pour rien. Tu dois me croire ! " Il regarda Orlow dans les yeux. "Oui, j'ai envie d'être chez moi avec ma femme et mes enfants. Je suis ici depuis trop longtemps. Mais pourquoi je risquerais notre vie et l'avenir de la station ? Tu ne peux pas sérieusement m'en croire capable !"

S'il était resté à bord plus longtemps que les treize jours initialement prévus, c'est que le deuxième membre fixe de l'équipage, l'Américain Nick Fletcher, était tombé malade et était retourné à terre avec la navette de Cantoni. Lorsque s'était posée la question de savoir qui resterait à bord à sa place jusqu'à la prochaine mission, le choix du Centre de contrôle s'était porté sur lui car il représentait l'ESA, l'Agence spatiale européenne, principal bailleur de fonds de la station, depuis la restriction de budget des Américains.

Au début, rester plus longtemps à bord l'avait enthousiasmé. Même Cilia s'était réjouie et avait été fière de lui. Il avait avalé sa salive en grimaçant un sourire et s'était consolé en pensant qu'il partirait dans deux mois avec la prochaine navette. Mais les Américains n'avaient pas réussi à la faire décoller et les soixante jours prévus étaient devenus cent. Le prochain départ était programmé dans deux semaines. Cantoni priait chaque jour pour que cette fois ça marche.

Il détestait l'étroitesse de la station, l'odeur de caoutchouc, de désinfectants et d'émanations humaines. Il détestait l'apesanteur qui le désorientait et lui donnait la nausée. Il détestait les longues séances d'exercices pour raffermir ses muscles atrophiés, le déroulement monotone de la journée, son travail de recherche qui lui paraissait souvent une activité purement thérapeutique.

Il détestait la sensation de n'être séparé d'un environnement absolument mortel que par une couche de métal de quelques millimètres d'épaisseur. La plupart des hommes en bas étaient à peine conscients que voyager dans l'espace est une aventure dangereuse constamment à la frontière de la prouesse technique. Il aurait suffi d'une météorite de la taille du pouce ou d'un débris de ferraille spatiale pour faire un trou gros comme le poing dans cette enveloppe et les tuer sur le coup.

Mais plus que tout, il détestait être enfermé avec ce Grobian Juri Orlow mal embouché. Le capitaine était un des astronautes les plus expérimentés du monde. Il avait été à bord de MIR. Mais il avait un caractère de cochon et ne cachait pas son antipathie pour Cantoni. A

présent, il devenait parano et lançait des accusations gratuites en espérant lui faire perdre son sang-froid. Car lui était biologiste et non astronaute professionnel.

"Disparais ! siffla Orlow.

– Juri, je...

– Disparais ! hurla le Russe. Je ne veux plus te voir ici !

– Maintenant ça suffit, espèce de sale Russe, hurla Cantoni à son tour. J'en ai plus qu'assez de ta putain d'arrogance et voilà que maintenant tu te mets à délirer ! Reprends-toi, bon Dieu ! C'est pas parce que tu es commandant que tu dois..."

Orlow débita tout un chapelet d'injures en russe. Puis il prit le livre de bord posé sur une étagère et le lança sur Cantoni. "Disparais, saboteur ! hurla-t-il hors de lui. Si je te surprends une fois de plus près de l'ordinateur central, je t'éclate la tête !"

Cantoni essaya d'éviter le lourd projectile, mais il flottait dans la pièce et ne pouvait que ramer avec les bras. La couverture de plastique le frappa durement au front et le repoussa en arrière, chancelant. Quelques gouttelettes rouges s'éloignèrent en flottant.

Cantoni se toucha la tête et regarda d'un air incrédule ses doigts ensanglantés. Il jeta à Orlow un regard haineux mais celui-ci s'était déjà retourné vers l'ordinateur et l'ignora. Cantoni réfréna le réflexe de lui jeter le livre à la tête à son tour. Lentement il se poussa à travers le sas dans le module Zarya, chercha un moment la boîte à pharmacie, la trouva enfin sous un sac de linge transparent et se colla un pansement. La blessure était légère mais l'événement lourd de conséquences.

Cantoni savait qu'il aurait dû informer la base de la conduite d'Orlow, mais il décida de n'en rien faire. Ici, il était livré sans recours à sa mauvaise humeur. Les planqués du Centre de contrôle ne pouvaient absolument rien pour lui et le message ne ferait qu'aggraver la mauvaise humeur d'Orlow. Si cette fois le décollage de la navette réussissait, il serait bientôt chez lui. Il pouvait bien supporter ces derniers jours.

La plupart de ses collègues auraient donné n'importe quoi pour être à sa place. Mais lui, tout ce qu'il voulait c'était Cilia, ses enfants, sa petite maison près de Lucques dans les collines de Toscane, une simple *Ciabaua* trempée dans de l'huile d'olive pressée à froid et un verre de Chianti tiédi par le soleil du soir.

La seule chose qui continuait à l'enchanter dans l'espace, c'était de regarder par les hublots. Quand il atteignit le module du laboratoire

Destiny, il ignora ses expérimentations et se mit à contempler avec nostalgie la terre qui paraissait si proche et qui était pourtant inaccessible.

De cette hauteur, on voyait à quel point l'atmosphère était mince, à peine plus épaisse que la peau d'une énorme pomme bleu turquoise. On ne pouvait comprendre la beauté de ce lieu unique dans l'univers qu'en le comparant au froid glacial et au vide de l'espace.

Pourtant les hommes en dessous ne s'en souciaient guère et se conduisaient comme s'ils pouvaient déménager sur Mars lorsque la vie sur Terre serait définitivement devenue impossible.

Sous un amas de nuages qui vus d'en haut ressemblaient à des moutons en train de paître, il reconnut la côte nord de l'Allemagne qui glissait sans bruit sous lui. Hambourg se dessinait comme une tache d'un gris sale sur le vert foncé de la plaine nordique, un petit tas de cendres de cigarette près du fin trait de l'Elbe.

Que ne donnerait-il pas pour être en bas ?

2

Hambourg-Hafencity, mercredi 16h12.

"Ce que vous allez voir aujourd'hui est une véritable première mondiale", dit Mark Helius. Il se retint de passer la main dans ses courts cheveux noirs où, bien qu'il n'eût que trente-trois ans, se voyaient déjà des mèches grises. Il ne devait pas montrer sa nervosité. D'un bref coup d'œil, il vérifia encore une fois que son costume Gucci gris ardoise tombait parfaitement et que la tache de café sur la manchette de sa chemise gris clair était invisible. Aujourd'hui, le show devait se dérouler sans accroc, sinon c'était la fin de son entreprise, la Distributed Intelligence AG. Ne serait-ce que pour les collaborateurs qui lui faisaient confiance depuis des années et pour son propre avenir, mais ce n'était pas le moment d'y penser.

Sa main tremblait légèrement quand il cliqua pour lancer le programme. Le grand rectangle clair que le rétroprojecteur envoyait sur le mur de la salle de conférences éclairait les visages des membres du conseil d'administration. Leur scepticisme était perceptible. Les sourcils bruns et hirsutes de John Grimes, qui représentait la très importante Invertors Change Capital Corporation, étaient particulièrement froncés. Ses yeux aqueux sous les paupières tombantes regardaient l'écran comme s'il s'attendait à ce qu'une erreur de système apparaisse d'un instant à l'autre.

Mark se tourna vers le clavier sans fil. Il tapa : "Hello DINA. " C'était l'acronyme de Distributed Intelligence Network Agent. La société d'informatique que Mark avait créée.

"Hello Mark, répondit DINA. Comment ça va aujourd'hui ? " Les mots étaient projetés agrandis sur l'écran. En même temps, ils étaient prononcés par une calme voix féminine qui jaillissait d'un haut-parleur et dont on remarquait à peine qu'elle était produite par un ordinateur. Si ce n'était une intonation parfois artificielle.

"Je suis un peu nerveux, écrivit Mark. Nous passons notre grand oral devant le conseil d'administration.

– Oh ! Alors je dois faire un effort particulier", répondit DINA.

Mark regarda autour de lui. Andreas Heider, manager de Risikokapital Earlystage Venture, souriait d'un air béat. Helmut Weseling, qui présidait le conseil d'administration, se fendit lui aussi

d'un sourire, même si ce dernier était comme toujours condescendant.

John Grimes, lui, ne sourit pas. "Qu'est-ce que c'est que ça ?", demanda-t-il de sa voix grave où perçait toujours un fort accent britannique.

"Ce que je vous présente aujourd'hui, dit Mark avec un soupçon de fierté dans la voix, c'est une nouvelle utilisation interface de DINA. Pour leurs recherches d'informations nos clients n'ont plus besoin d'apprendre une syntaxe compliquée. Ils peuvent poser leurs questions dans leur langue. Je vous montre. " Il tapa : "Quelle est la pression atmosphérique à Heidelberg ?

– La pression atmosphérique à Heidelberg est actuellement de 1 009 hectopascals, répondit la voix synthétique de DINA.

– Quelle sera la pression atmosphérique demain aux alentours de quinze heures ?

– La pression atmosphérique demain à quinze heures se situera entre 1 021 et 1 025 hectopascals."

"Comme vous voyez, DINA calcule avec exactitude d'après un modèle de simulation climatique complexe, dit Mark. Vous pouvez lui poser n'importe quelle question sur la météorologie en Allemagne et DINA essaiera de répondre selon les résultats de simulation."

De ses yeux de batracien, Grimes regarda Mark comme s'il voyait en lui une mouche appétissante. Il joignit les mains et se tapota la lèvre inférieure du bout des doigts. Mark se doutait de la question qui allait suivre : Quel chiffre d'affaires cette nouvelle technologie allait-elle dégager dans les six prochains mois ?

Grimes se pencha en avant : "Puis-je avoir le clavier s'il vous plaît ?"

Etonné, Mark poussa le clavier et la souris de l'autre côté de la table. Jusqu'ici Grimes ne s'était pas beaucoup préoccupé des productions de DI.

"Quel temps fait-il à Rio de Janeiro ?, tapa-t-il.

– Ce modèle de simulation ne concerne que la météo en Allemagne", répondit DINA.

Mark sourit et fit un signe de tête à Ludger Harnacher, directeur technique et cofondateur de la société qui était assis entre Grimes et Heider. Ludger blêmit et devint nerveux. Même chez Mary Andresen, la directrice financière, la tension était visible. Elle savait mieux que quiconque que la société n'avait plus d'argent. Il ne faudrait pas huit semaines avant que Mark ne soit contraint de déposer le bilan. A moins d'un miracle.

"Quel temps fera-t-il le 30 février 2012 ? tapa Grimes.

– Le mois de février de l'année 2012 ne compte que 29 jours."

Andreas Heider acquiesça de la tête. Helmut Weseling griffonna quelque chose sur son bloc-notes. Apparemment il essayait de calculer si 2012 était une année bissextile.

"Bon, alors quel temps fera-t-il le 29 février 2012 ?

– L'exactitude prospective de ce modèle de simulations n'est pas suffisante pour des considérations à long terme. Veuillez-vous limiter aux dix prochains jours.

– Quel temps fera-t-il jeudi prochain ?

– Pour quel endroit désirez-vous un pronostic ?

– Hambourg.

– A Hambourg, jeudi, le temps sera légèrement couvert avec quelques éclaircies. Les précipitations se situeront entre 0 et 50 cm³."

Les visages des membres du conseil d'administration s'éclairèrent. Mark jubilait intérieurement. Que John Grimes en personne communique avec DINA était ce qui pouvait arriver de mieux. Et DINA s'en sortait vraiment avec brio. Il se promit de féliciter Ludger et son équipe après la séance.

"Quelle est la pression atmosphérique à Heidelberg ? tapa Grimes.

– La pression atmosphérique à Heidelberg est en ce moment de 1 008 hectopascals.

– Quelle sera la pression atmosphérique à Heidelberg demain à quinze heures ?

– La pression atmosphérique à Heidelberg demain à quinze heures sera comprise entre 1 087 et 1 112 hectopascals."

Mark sursauta. Ce n'était pas le chiffre que DINA avait donné avant. Il ne s'y connaissait pas particulièrement, mais les valeurs lui paraissaient bien élevées.

"Quelle sera la pression atmosphérique à Heidelberg demain à quinze heures ? tapa Grimes.

– La pression atmosphérique à Heidelberg demain à quinze heures sera comprise entre 212 et 231 hectopascals", dit DINA de sa tranquille voix imperturbable.

Mark frissonna.

"Sacrées variations de la pression atmosphérique à Heidelberg", dit Grimes. Un ricanement lui tordit la bouche. "Nous devrions appeler le

service météorologique allemand et leur annoncer un avis de tempête. Et nous apprêter à évacuer la ville, parce que à 230 hectopascals il faut sortir les masques à oxygène.

– Il y a quelque chose qui cloche dans votre modèle de simulation. " Weseling avait tendance à dire les choses carrément. Andreas Heider secouait tristement la tête.

Mark se tourna pour demander de l'aide à Ludger qui restait sans rien dire, la tête dans les mains. Un silence de plomb s'abattit. "L'effet papillon", improvisa-t-il. Il avait lu un jour dans un journal d'économie un article sur la théorie du chaos. "Il arrive parfois dans les systèmes complexes qu'un changement minime des conditions-type produise des effets étonnants. Les scientifiques appellent cela l'effet papillon. Un papillon qui bat des ailes à Tokyo peut théoriquement déclencher un orage à Francfort.

– Un orage peut-être mais pas un vide, dit Grimes. D'autre part, j'ai téléphoné aujourd'hui à M. Martens des assurances Universia et il m'a dit que DINA commettait fréquemment des erreurs et que Universia ne pourrait donc renouveler son contrat. " Il attendit que ses paroles fassent leur effet. Elles sonnaient comme une condamnation à mort.

Mark avait une fois de plus sous-estimé Grimes. Il avait espéré que les difficultés avec Universia pourraient trouver une solution. En tout cas, il avait caché le plus longtemps possible que DI avait perdu son dernier gros client. Il ne pensait pas que Grimes appellerait lui-même un client de sa société. Ça ne se faisait pas. Même si, en tant que membre du conseil d'administration, il avait le droit de le faire.

Mark n'avait pas besoin de regarder à la ronde pour savoir qu'il avait perdu. Etant donné la situation, il était hors de question que quelqu'un investisse de l'argent dans la société, alors que DI, au cours des cinq dernières années, n'avait pas réalisé, loin s'en fallait, le chiffre d'affaires escompté. Il comprenait les investisseurs. Ils n'avaient que leurs chiffres en tête et ne comprenaient rien à la technique qui était derrière les chiffres, ni au talent des programmeurs, ni au travail et à la créativité qu'avait demandés DINA.

Ça semblait vraiment mal parti pour DINA. Mais ce n'était pas la première fois et Mark n'avait jamais baissé les bras. Il n'allait pas le faire à présent. "Je suis en pourparlers avec M. Martens", dit-il en essayant de prendre ce ton optimiste et enthousiaste qui l'avait déjà tiré de situations difficiles. Mais même à son oreille, les mots sonnaient creux. "Nous viendrons à bout des difficultés, je vous le promets.

– Vous le promettez ! " Grimes secoua la tête comme s'il n'en

croyait pas ses oreilles. "Vous avez déjà beaucoup promis, monsieur Helius. Mais vous ne tenez pas vos promesses. Votre société informatique n'a jamais bien marché et de la façon dont c'est parti, elle ne marchera jamais. Nous n'avons mis que trop longtemps à en prendre conscience.

– Mark, où en est le contrat Pipeline ? demanda Andreas Heider. N'avons-nous pas un gros client à portée de main qui pourrait compenser la défection d'Universia ? " Il s'efforçait de se montrer constructif et de donner un nouveau tour à la discussion. Mark l'aimait pour cela.

"Nous avons un OK verbal de Xtrogene pour une simulation de réactions chimiques complexes sur le plan cellulaire, dit-il. Ce n'est qu'un petit contrat, mais je suis sûr...

– Même si Universia n'abandonne pas, l'interrompt Grimes, la société a seulement de l'argent pour... " Il tira une fiche de son attaché-case. "... pour au mieux dix semaines. Je ne vois pas comment DI pourrait retrouver en si peu de temps une trésorerie saine.

– Est-ce que ça signifie que Change Capital n'est pas disposé à accepter une augmentation de capital comme le management le proposait ? ", demanda Helmut Weseling. Mark eut envie de l'étrangler. Il était tactiquement très maladroit de poser maintenant une question qui obligeait Grimes à prendre position.

– Non, ça ne signifie pas cela", dit Grimes.

Mark leva les yeux, étonné. L'espoir fit battre son cœur plus vite.

Grimes le regarda dans les yeux et un sourire suffisant étira sa grande bouche. "Mais pour que Change Capital investisse dans cette société, il doit y avoir un changement décisif.

– Quel changement ? demanda Heider. Qu'entendez-vous par changement ?

– A mon avis, dit Grimes calmement, Distributed Intelligence a besoin d'un nouveau management."

3

Hambourg-Hafencity, mercredi 17h15.

"Il ne peut pas faire ça ! Quel porc ! " Le visage couvert de taches de rousseur de Mary, entouré de boucles rousses indisciplinées, était rouge de colère.

"Oh si, et il va le faire, tu peux y compter ! " Mark enfouit son visage dans ses mains. Ils étaient assis tous les trois dans la salle de conférences que les membres du conseil d'administration quittaient lentement. Des tasses de café vides, des miettes de gâteaux et des sachets de sucre froissés recouvraient la table, tels les débris d'une bataille. Tous les rideaux roulants avaient été levés, découvrant une vue à couper le souffle sur le port de Hambourg et sur l'Elbe qui très bas au-dessous d'eux coulait vers la mer du Nord. Avant Mark était fier que DI ait pu s'offrir un des plus beaux bureaux de Hambourg au onzième étage du Hanséatic Trade Center. A présent, le coûteux local n'était plus pour lui qu'un boulet.

Il soupira. "Il mettra définitivement la main sur la société. Et je serai mis à la porte. " Et ruiné, pensa-t-il. Ils me chasseront de la boîte. Julia ne me le pardonnera jamais.

"Mais c'est toi qui l'as créée ! Tu as construit cette entreprise ! dit Mary.

– Et alors ?

– Sans toi, il manquera la ligne stratégique ! La vision !

– Pour Grimes, la vision importe peu, seul compte le chiffre d'affaires.

– Mais c'est à courte vue ! Nous avons la meilleure entreprise d'informatique du monde...

– La meilleure entreprise d'informatique ? Laisse-moi rire ! " Mark avait la gorge serrée par la colère et la déception. "Quelle merde ! Tu as vu les sottises que DINA a sorties !

– Une petite erreur, ça peut arriver...

– Mais ça arrive souvent ces derniers temps ! Je comprends Universia. A quoi servent des résultats de simulation auxquels on ne peut pas se fier ? Au fond, Grimes a raison, DINA ne fonctionne pas,

un point c'est tout ! "

Le silence retomba. Tous deux se tournèrent vers Ludger qui, pendant tout ce temps, était resté assis, blanc comme un linge, les lèvres serrées.

"Mais dis quelque chose ! " intima Mark.

Ludger se contenta de secouer la tête.

"Mais qu'est-ce qui a foiré, bon Dieu ? DINA n'avait jamais eu de problème auparavant. Ça ne doit quand même pas être si compliqué de développer un programme qui fonctionne !"

Ludger regarda Mark et son visage étroit, toujours si calme et si maître de lui – la froide incarnation de la raison -, se décomposa.

"Pas si compliqué ? " Sa voix tremblait. "Qu'est-ce que tu en sais !

– D'accord, je n'en sais rien. " Mark étreignit des deux mains le bord de la table, pour s'empêcher de hurler. "Je ne suis que le commercial de service et pas un fichu génie de l'informatique comme toi. Mais ce que je sais, c'est que la société court à la ruine, parce que toi et tes programmeurs n'avez pas fait votre job !

– Ça suffit ! " Sans ajouter un mot, Ludger se leva et quitta la salle de conférence. La porte claqua derrière lui. Il se laissait aller rarement à un tel accès de colère.

Mark jeta à Marie un regard gêné. Il savait qu'il avait été injuste – l'équipe de Ludger avait souvent fait des heures supplémentaires afin que la nouvelle version de l'interface de langage naturel soit prête à temps pour la réunion du conseil d'administration. Que des erreurs aient subsisté faute de temps était tout à fait normal. Mais justement, ils ne pouvaient pas se permettre ce genre d'erreurs, alors que leur existence était en jeu.

"Je vais aller voir Ludger pour m'excuser !

– Ne t'inquiète pas, dit Mary. Ludger sait que tu ne le pensais pas. Rentre chez toi et repose-toi ! Nous avons eu une dure journée. Demain tu en reparleras avec lui calmement, tu verras les choses d'un autre œil."

Mark regarda sa montre – une Audemars Piguet en or à cadran noir que, dans un élan d'enthousiasme, il s'était offerte quelques années avant, après la signature du premier gros contrat. Il acquiesça. Il n'était que cinq heures et demie mais déçu, fatigué et abattu comme il l'était, il était capable de se laisser emporter s'il recommençait à se disputer avec Ludger.

Quand il sortit de la salle de conférences, ses collaborateurs le

regardèrent d'un air interrogatif. Quand Ludger était passé en trombe, l'air furieux, un peu avant, ils avaient compris que le conseil d'administration s'était mal passé et qu'ils s'étaient disputés.

Bon Dieu, Ludger avait raison d'être amer. Cette équipe était tout simplement formidable. Ça lui brisait le cœur de penser qu'il n'en ferait bientôt plus partie. Qu'au moins quelques-uns conservent leur emploi.

Mark chercha des mots apaisants, une plaisanterie quelconque, pour les rassurer. Mais rien ne lui vint qui n'aurait pas sonné horriblement creux. Sa gorge se serra. Il détourna les yeux et abandonna le bureau sans un mot.

Hambourg-Poppenbüttel, mercredi 18h20.

Mark eut un instant d'hésitation avant d'ouvrir l'élégante porte blanche de sa villa de Poppenbüttel, au nord de Hambourg. Il se demandait comment annoncer à sa femme qu'il était sur le point de perdre son job. Julia venait d'une bonne famille de Hambourg et elle était très soucieuse de sa réputation dans le voisinage. Elle supporterait mal que son mari se retrouve soudain à la rue.

Il repoussa cette pensée de toutes ses forces et essaya de se concentrer sur les petites choses agréables qui l'attendaient : une bière fraîche, une étreinte affectueuse de Julia, qui plus tard au lit lui changerait peut-être les idées. Il respira à fond et tourna la clé dans la serrure.

Assise devant la télévision, Julia regardait une émission stupide. Mais quand elle entendit son mari elle se leva et prit une pose coquette. "Alors ?"

Mark la regarda sans comprendre. "Alors, quoi ?

– Tu ne remarques rien ?"

Mark cligna des yeux. "Tu es allée chez le coiffeur. C'est fantastique."

Julia fit la moue. "Idiot ! Je parle de ma robe ! Elle ne te plaît pas ? Tina dit qu'elle me va super bien ! "

C'était une élégante robe de cocktail très moulante en coton rouge foncé. Elle avait raison, la robe accentuait sa minceur et s'accordait à ses cheveux blonds qui lui descendaient à l'épaule.

"Oui, très jolie.

– Elle était en solde. Je l'ai eue pour 800 euros au lieu de 1200 ! "

Mark se rembrunit. 800 euros pour une robe. Alors qu'ils avaient un gros découvert sur leur compte et qu'il s'était endetté pour la maison. Il avala sa salive. "Tu as acheté autre chose ?"

Julia baissa les yeux. Elle était ravissante quand elle était prise en faute.

"Seulement quelques petits trucs... " Elle sourit d'un air coupable. "Un sac. Il me le fallait absolument ! Il va parfaitement avec ! Et les

chaussures bien sûr, je n'en avais pas de rouge foncé. Rien de plus, je te jure.

– Combien ?" demanda Mark.

Julia fut effrayée par le ton de sa voix. "500 euros, environ. Plus les chaussures, mais elles étaient en solde. Tu n'es pas fâché ?"

Mark ne parvint pas à se dominer. Avant, il aimait qu'elle sache s'habiller et qu'elle soit élégante. Chaque fois qu'ils sortaient ensemble, il récoltait des regards admiratifs et il était fier d'elle. Mais ces derniers temps, leur découvert avait pris des dimensions inquiétantes. Il avait même reçu un coup de fil de la banque. Depuis il avait demandé à Julia, une bonne douzaine de fois, d'être économe. Mais elle venait d'une famille riche et ignorait combien il faut travailler dur pour gagner de l'argent.

Il inspira à fond. "Trésor, je te l'ai déjà dit plusieurs fois. Ça ne peut pas continuer ! Nous devons faire attention à l'argent ! Je ne suis pas millionnaire !

– Mais tu as la société ! Tu as toujours dit que lorsque nous serons en Bourse...

– Mais bon Dieu, nous ne sommes pas en Bourse ! " Il avait pris un ton sec sans pouvoir s'en empêcher. La déception de la journée revenait. "Personne ne rentre plus en Bourse ! Si tu lisais de temps en temps les journaux au lieu de t'extasier devant tes émissions débilés, tu le saurais ! Je ne suis pas riche et je ne le deviendrai pas. Au contraire. Selon toute vraisemblance, je vais bientôt me retrouver au chômage."

Julia le regardait en ouvrant de grands yeux. "Quoi ?

– John Grimes veut me retirer la direction !

– Mais il ne peut pas le faire ! La société t'appartient !

– Quelques parts m'appartiennent, oui, mais la société dépend de l'argent des investisseurs. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent avec moi."

Julia avala sa salive. Des larmes coulaient sur ses jolies joues, sa lèvre inférieure tremblait. Elle ouvrit plusieurs fois la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Mark eut envie de la prendre dans ses bras, de la consoler, de lui dire que tout allait bien, qu'il retomberait une fois de plus sur ses pieds. Mais à ce moment elle siffla entre ses dents : "J'aurais dû écouter mon père ! Il a toujours dit que la société n'était que du vent. Je t'ai défendu. Je t'ai fait confiance. " Elle sanglotait. "Mais il a toujours raison. Il m'a dit dès le début que j'avais épousé un raté."

Mark se figea.

Un raté. Il y a quelques jours, le mot l'aurait fait sourire. Il n'était pas encore devenu riche, mais il avait créé une entreprise et cela par des temps difficiles. Il avait donné du travail à une vingtaine d'hommes et de femmes. Il n'était pas un raté.

Mais aujourd'hui tout avait changé. Aujourd'hui, ce mot le blessait, comme un mot peut blesser quand il dit la vérité. Au moment où il avait le plus besoin d'être soutenu, Julia l'accablait. Il sentit que ce qu'il allait dire serait irréparable, mais il ne put se retenir.

"Alors retourne chez ton père et va pleurer sur son épaule ! hurla-t-il. Je suis sûr qu'il t'achètera quelques robes de plus !"

Les yeux de Julia brillaient de colère. Un silence menaçant tomba. Lentement elle acquiesça. "Très bien. J'y vais !"

Ses parents habitaient à deux pas, dans une jolie villa *Jugendstil* qui avait deux chambres d'amis. Julia passait souvent la nuit chez eux quand Mark était trop pris par son travail. Levant le menton, elle prit les clés et s'en alla. Il entendit la porte claquer, puis il n'y eut plus que le silence.

Palo Alto, Californie, mercredi 13 h 03.

Norman Reed regarda sa montre. Un peu plus de treize heures. Encore une petite heure et ce serait la fin du travail pour l'équipe du matin. Il irait manger deux saucisses de Hambourg chez Carl's Jr. puis il rentrerait à la maison et s'abattrait sur son oreiller, puis dans la soirée, il retrouverait ses amis sur Eternia, comme d'habitude.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel était dégagé, seuls quelques cirrus isolés indiquaient qu'un vent constant soufflant du Pacifique donnerait une jolie houle régulière. Idéal pour le surf. Mais Norman n'était pas monté sur une planche depuis longtemps. Il avait alors seize ans et un corps d'athlète. Avec l'énorme bide qu'il se traînait aujourd'hui, la plage ne le faisait plus rêver. Mais quelle importance. Il avait cessé d'avoir honte de son obésité depuis longtemps.

Après un chagrin d'amour, il s'était mis à manger par frustration. Quand il avait compris ce qui arrivait à son corps, il était trop tard. Depuis, pour lui, ce qui se rapprochait le plus d'une bonne baise, c'était le goût de la glace à la noisette Ben & Jerry's. Mais il s'en fichait. De nos jours plus besoin d'aller en soirée pour prendre son pied – il y avait Internet.

Le seul véritable problème avec l'obésité c'était la transpiration – et ici, en Californie, on est vite en nage, si on n'y prend pas garde. C'est pourquoi il préférait rester dans des endroits climatisés comme son bureau, dans le haut building de verre ultramoderne situé en pleine Silicon Valley, au cœur d'Internet.

Norman était fier de travailler dans la technologie de pointe pour une entreprise de réputation mondiale. Ça faisait maintenant deux ans, ce qui signifiait que ses *stock-options* avaient atteint une jolie somme. On lui avait confié la responsabilité d'un des plus grands centres de recherche du monde et il gagnait beaucoup d'argent. Malgré cela il n'aimait pas particulièrement son boulot. Ce n'était qu'une tâche subalterne et il s'ennuyait. Il aurait aimé télécharger Eternia sur un des ordinateurs surpuissants qu'il surveillait, mais c'était bien sûr formellement interdit.

Sa tâche consistait à contrôler la performance du parc de serveurs

qui constituait le cœur du moteur de recherche. Pas vraiment excitant mais cela avait au moins un avantage. Zéro stress. Norman détestait le stress. Le stress le faisait transpirer.

Les questions posées sur Internet étaient traitées normalement en moins d'un dixième de seconde par le millier d'ordinateurs en réseau qui répertoriaient les informations stockées sur cinq milliards de sites. Dans le cas d'un afflux d'utilisateurs ou d'une défaillance du système, le temps de réponse pouvait atteindre quelques secondes et la requête de l'utilisateur être rejetée.

Norman veillait à ce que cela ne se produise jamais, en surveillant le système, en établissant des statistiques, en analysant les goulots d'étranglements et en ajoutant de nouveaux ordinateurs dès que la capacité maximale du réseau était près d'être atteinte. Normalement le seuil critique n'était jamais atteint, mais si une grande catastrophe survenait dans le monde et que des millions d'hommes autour du globe se mettaient à chercher la même information en même temps, un blocage n'était pas exclu. Mais pour l'heure, avec moins de trois mille accès par seconde, le parc de serveurs était loin d'une telle saturation.

Norman fit un contrôle de routine du système sur des dix dernières secondes.

Utilisateur	Temps de traitement		
06:20:29:27	06:20:29:27		
06:20:29:54	06:20:29:54		
06:20:30:05	06:20:30:05		
06:20:30:18	06:20:30:18		
06:20:30:40	06:20:30:40		
06:20:30:52	06:20:30:52		
06:20:31:03	06:20:31:03		
06:20:31:09	06:20:31:09		
06:20:31:31	06:20:31:31		
06:20:31:39	06:20:31:39		

Il sursauta. Quelque chose n'allait pas. La moyenne du temps de traitement et l'utilisation du système augmentaient, alors que le nombre d'accès restait à peu près constant. C'était impossible.

Que se passait-il ? Un virus ? Non, impossible. Pas avec les mesures de sécurité que la société avait prises après le bug de l'ensemble des terminaux. C'était plus de deux ans avant qu'il n'arrive, mais l'incident était resté gravé dans la mémoire de ceux qui l'avaient vécu.

Un problème d'ordinateurs était l'unique explication. Un groupe de clusters devait être déficient. Mais dans ce cas l'utilisation aurait dû monter d'un coup pour rester ensuite constante.

Avec un effroi grandissant, il vit que l'utilisation du système approchait de la barre des 10 % qui n'était normalement atteinte que le matin aux heures de pointe, quand l'Europe travaillait encore et que la côte ouest des Etats-Unis se réveillait. Il sentit les premières gouttes de sueur couler sur son front et sous ses aisselles.

A 11 %, Norman saisit son téléphone pour appeler Joe du service hardware. Des séries d'ordinateurs allaient tomber en panne. Il craignait un effet domino.

"Joe Grunner ? Hello Joe, c'est Norman. J'ai une utilisation du système en hausse avec des accès constants. Il doit y avoir un gros problème d'ordinateurs quelque part.

– Négatif, Houston, dit Joe en faisant une mauvaise imitation de Tom Hanks. Tous les systèmes sont OK.

– Tu es sûr ?

– Ecoute Norman, tu fais ton job et tu me laisses faire le mien, OK ?

– Bon. C'est que j'ai ici... " Il jeta un nouveau regard sur les statistiques, cligna des yeux.

Température du système		Utilisation du système	
0032003123	123		
0032003221	221		
0032003335	335		
0032003455	455		
0032003501	501		
0032003643	643		
0032003747	747		
0032003829	829		
0032003950	950		
0032003029	029		

"Oublie ça, Joe. C'est ma faute. Tout est OK ici.

– Norman ?

– Oui ?

– Tu devrais prendre un peu moins les choses à cœur, tu sais.

– Idiot. " Norman raccrocha. Bizarre. Que s'était-il passé ? L'outil de statistique qui analysait l'utilisation du système avait-il buggé ? Cela lui paraissait invraisemblable. Il l'utilisait depuis plus d'un an et tout avait toujours fonctionné de façon irréprochable.

Si ce n'était pas un problème d'ordinateurs, c'est qu'une application non identifiée, exigeant la mobilisation d'une grande capacité de calcul, s'exécutait à l'intérieur de la bécane. Mais qu'est-ce

que ça pouvait bien être ? Certainement pas un virus, car ce n'était pas le processeur central qui était chargé mais les canaux de communication. Il examina l'ensemble des données sorties du système dans les dernières minutes. Il n'y avait aucune défaillance. Donc ce n'était pas un virus.

"Mais alors c'était quoi ? Quelqu'un avait-il installé un logiciel sur le calculateur malgré l'interdiction ? Un jeu peut-être ? L'idée d'utiliser la gigantesque puissance de calcul d'Ultrasearch pour la simulation d'un monde virtuel pouvait sembler excitante. On obtiendrait un réalisme sans précédent. Mais c'était impossible, il n'existait aucun programme de simulation en 3D capable d'utiliser en temps réel une puissance de calcul comme celle d'Ultrasearch."

Pour Norman, il ne faisait aucun doute qu'il devait signaler l'incident. Après tout c'était son travail de veiller sur le système et de donner l'alarme en cas d'événements inhabituels. D'un autre côté, qu'est-ce qu'il avait ? Une augmentation de l'utilisation du système, bien en deçà de la limite critique. Aucune raison de s'inquiéter. S'il donnait l'alarme pour une telle bagatelle, il pouvait se ridiculiser. D'ailleurs il avait déjà prévenu Joe qui s'était moqué de lui. Si on l'accusait, il pourrait se défausser sur le département Hardware.

Un peu rasséréné, il regarda à nouveau l'écran en essayant de lutter contre la nostalgie qui brûlait au fond de lui comme les dernières braises d'un feu de cheminée. La nostalgie d'une planche oscillant sous ses pieds, d'un vent frais dans ses cheveux et du sentiment grisant de glisser sur la crête d'une lame haute de trois mètres.

Hambourg-Poppenbüttel, jeudi 6h58.

Julia le regardait de ses yeux bleu foncé. Elle ne souriait pas. La bouche entrouverte, les lèvres humides. Lentement ses mains remontaient la robe rouge foncé le long de son corps mince dévoilant des rondeurs très féminines. Elle fit un mouvement d'épaules et la robe tomba comme un drap de bain. En dessous, elle était nue.

Lentement, d'un pas léger, elle s'approcha du lit. Elle se pencha sur lui. Mais ses yeux soudain changèrent. Ils prirent un éclat gris clair, métallique. Sa bouche grimaça un sourire. "Salut Mark. Comment ça va ? " Sa voix était artificielle et la longueur des pauses entre chaque mot mécanique. Une voix d'ordinateur.

"DINA", souffla Mark. Un étrange mélange de désir et d'angoisse l'envahit.

Elle se pencha plus près, si bien que ses grands seins fermes le touchaient presque. Une main lui caressa lentement les cheveux, mais c'était une main froide, métallique. Elle glissa sur le corps nu de Mark, descendit jusqu'à son genou, puis remonta à l'intérieur de sa cuisse...

Quelque part une alarme retentit. La porte s'ouvrit à la volée. John Grimes se précipita dans la chambre, une grande hache à la main. "Désolé, mais vous devez évacuer les lieux ! cria-t-il, en levant le couperet. La pression atmosphérique n'est que de 230 hectopascals. Ce n'est pas assez pour respirer ! " La hache s'abattit sur le dos de DINA. Aucun sang ne jaillit. Au lieu de cela le corps se désintégra en un essaim d'insectes bourdonnant. Soudain toute la pièce fut envahie par des mouches. Leur bourdonnement se mêlait aux stridences de l'alarme.

Mark s'éveilla en sursaut. Sa main trouva d'elle-même le chemin de la table de nuit et stoppa le piaillage du réveil. Quelque part dans l'obscurité bourdonnait une mouche.

Il secoua la tête pour se réveiller tout à fait, mais le regretta aussitôt. Pas étonnant qu'il ait rêvé de telles inepties. Hier, devant la télé, il avait vidé une bouteille de vin rouge pour tenter d'oublier les événements de la journée. Ça lui avait au moins permis de dormir. Mais à présent la réalité fondait sur lui encore plus brutalement.

Deux aspirines, une longue douche brûlante, quelques toasts au jambon et du café noir lui rendirent sa forme habituelle. Il ne fallait pas qu'il se laisse aller. Surtout maintenant. Ce n'était pas seulement son avenir personnel qui était en jeu – il devait penser à son équipe, aux collaborateurs qui lui avaient fait confiance, qui l'avaient accompagné dans les moments difficiles et étaient restés fidèles à l'entreprise malgré des propositions avantageuses. Personne ne savait ce que Grimes allait faire quand Mark ne serait plus là pour le contrer. Il devait résoudre ce problème, même si, cette fois, il ne voyait pas comment accomplir ce miracle.

L'histoire de DI était une longue série de succès spectaculaires et d'échecs retentissants. Le visage de Mark avait fait la une d'un important magazine d'économie. Il avait été désigné comme l'un des espoirs de la nouvelle économie. Le logiciel DINA avait été primé dans un salon international. Mais après l'explosion de la bulle informatique, les transactions s'étaient avérées très inférieures aux attentes. Les investisseurs s'étaient désistés l'un après l'autre. Il était clair que DI allait partager le sort d'entreprises comme Boo. com, Brokat, Kabel New Media et toutes les startups en déclin de la nouvelle économie.

Il devait sans cesse trouver un nouvel investisseur disposé à lui confier son argent. Mark savait que c'était son enthousiasme pour l'entreprise et pour DINA qui avait réussi à convaincre beaucoup de gens. Mais son refus d'accepter l'échec et de revenir sur ses décisions, alors même qu'aucune issue n'était en vue, n'avait pas non plus été étranger à leur survie. Après la fermeté de sa conviction, son opiniâtreté était la raison profonde de chacun de leurs succès.

Il se demanda s'il allait appeler Julia, puis décida de n'en rien faire. Il valait mieux la laisser se calmer. Ce soir, il irait la chercher chez ses parents avec un gros bouquet de fleurs et tout s'arrangerait. Leur couple n'était plus aussi passionné qu'avant mais ils formaient encore une bonne équipe, toutes ces années ne pouvaient être effacées à cause d'une simple querelle.

Il sentit sa confiance en lui revenir peu à peu. Avoir confiance en soi est le premier pas vers le succès. Mark monta dans sa Porsche Boxster gris métallisé et partit à son bureau.

Il arriva au Hanséatic Trade Center à neuf heures dix. Deux voitures de police étaient arrêtées devant le building de verre et d'acier dont la façade se profilait vers l'Elbe en formant une élégante courbe. Sur l'une des voitures, le gyrophare bleu tournait encore. Que s'était-il passé ? Y avait-il eu un cambriolage pendant la nuit ?

Mark s'engouffra dans le garage souterrain puis prit l'ascenseur jusqu'au onzième étage. La commande de l'ascenseur l'informa

qu'aucun arrêt pour prendre des passagers n'était nécessaire et accéléra la montée. Pendant un instant, Mark eut la sensation de devenir plus lourd. Quelques secondes plus tard l'ascenseur freina et il se sentit retomber à terre comme un sac. Un léger haut-le-cœur se mêlait à la sensation déplaisante qu'avait provoquée la vue des voitures de police.

Son pressentiment se renforça quand l'ascenseur s'ouvrit. Mary se tenait dans l'entrée du bureau et parlait avec deux hommes en civil que leur allure et leur air soupçonneux trahissaient. Quand elle entendit la cloche de l'ascenseur, elle se tourna vers lui. Ses yeux étaient rouges, son mascara dessinait des stries noires sur ses joues humides. Elle fit quelques pas vers Mark, puis s'arrêta comme si elle n'osait pas aller plus loin.

"C'est Ludger, dit-elle et ses yeux se remplirent de larmes. Il est... il est... " Elle bégayait comme si la phrase ne pouvait pas franchir ses lèvres. Puis elle parvint à achever. "Il est mort !"

Hambourg-Hafencity, jeudi 8h30.

Mark ne dit pas un mot. Il passa devant elle et courut dans le bureau de Ludger. Son ami gisait, le torse sur son bureau. La tête et une main reposaient sur le clavier, l'autre pendait mollement. Ses yeux vides étaient écarquillés comme s'il n'arrivait pas à croire qu'il était mort. Tout le bureau était couvert de sang séché, qui avait jailli d'une blessure béante à l'occiput. L'écran éteint était éclaboussé par des giclées sanglantes. Le sang avait coulé du bureau formant des flaques sur le parquet.

Mark regardait la scène, interdit. Son cerveau enregistrait les images, mais il était incapable de réagir. Ludger. Dans une mer de sang. Mort. Pour toujours.

C'était tout simplement absurde. Qui pouvait avoir tué Ludger ? L'avoir frappé traîtreusement, dans le dos ? Tout le monde l'aimait. Il était brillant mais toujours modeste. Il ne demandait rien, dirigeait son équipe, ne faisait obstacle à personne. Il n'y avait aucune raison, bon Dieu !

Déjà à l'école Ludger était gentil et réservé. Le meilleur de la classe, bien sûr, mais pas du tout un arriviste. Malgré cela ou à cause de cela, il avait excité la jalousie de quelques condisciples et il était toujours resté à l'écart. Un jour qu'il était serré de près par un groupe d'écoliers, Mark s'était interposé. Cela avait dégénéré en bagarre. Mark aurait probablement été molesté si les professeurs n'avaient pas rapidement séparé les belligérants. Il y avait récolté quelques bleus mais avait gagné le respect des caïds de la classe – et l'amitié de Ludger. Ils étaient restés amis, et l'étaient toujours quand Mark après ses examens avait travaillé comme directeur des ventes chez un grand fabricant d'ordinateurs. Il avait procuré à Ludger un job dans le secteur du développement. Ensuite, ensemble, ils avaient créé Distributed Intelligence.

Certains avaient reproché à Ludger d'être un rêveur déconnecté de la réalité. Mais il n'avait donné à personne une raison de le haïr.

Une mouche bourdonnait sur la tête de Ludger et rampa sur sa joue froide. Mark fit un pas pour la chasser. Quelqu'un lui attrapa le bras. "Vous ne devez toucher à rien. Le service des empreintes n'a pas

encore fini."

Mark se retourna. C'était un des deux hommes qui parlaient avec Mary : la quarantaine, une barbe de trois jours, les cheveux courts. Il tendit la main. "Commissaire Unger. Je dirige l'enquête.

Mark se contenta d'acquiescer.

"Où pourrions-nous parler sans être dérangés ?"

Mark l'amena dans son bureau. Il se sentait étrangement léger, irréel. Il s'assit à son bureau.

Unger lui tourna le dos et alla regarder par la baie. "Jolie vue".

Mark ne dit rien.

Le commissaire se tourna vers lui. "Vous êtes le patron ici, n'est-ce pas ?

– Nous sommes... nous formions une équipe Ludger et moi. C'est nous qui avons créé la société. Il était chargé de l'aspect technique et moi du commercial.

– M^{me} Andresen m'a dit que vous étiez président du conseil d'administration.

– Formellement c'est exact, mais nous ne l'avons jamais envisagé comme ça. Comme je vous le disais, nous formions une équipe et nous prenions toutes les décisions importantes ensemble. "

Unger revint vers le bureau et mais ne s'assit pas. "Qui a pu faire cela, vous en avez une idée ? Et pourquoi ?

– Non, Ludger n'avait pas d'ennemi.

– Apparemment si."

Mark secoua la tête. "Je le connais depuis l'école. Il était gentil avec tout le monde. Personne ici n'avait de raison de le tuer, j'en suis absolument sûr.

– Et pourtant quelqu'un l'a fait."

Mark, l'esprit ailleurs, fit glisser ses doigts, sur un taureau de bronze qui était depuis toujours sur son bureau – le symbole d'un rêve boursier depuis longtemps effacé.

"Un cambrioleur peut-être...

– Il n'y a pas de traces d'effraction. D'ailleurs le coup a été frappé dans le dos. Ludger Harnacher pouvait voir la porte de l'agence de son bureau. S'il y avait eu un cambrioleur dans l'agence, il se serait défendu ou aurait essayé de fuir, au lieu de rester assis. Il devait connaître le meurtrier et lui faire confiance. " Unger le fixa

longuement de ses yeux gris. "Où étiez-vous hier soir entre vingt et une et vingt-deux heures ?"

Bien sûr, le commissaire ne pouvait manquer de poser cette question. Ils s'étaient disputés, tous l'avaient compris. Et Ludger avait été tué par quelqu'un qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Soudain Mark se sentit coupable comme s'il avait provoqué cette catastrophe par son comportement.

"Chez moi.

– Il y a des témoins ?

– Non. J'étais seul. Ma femme était chez ses parents. Ils habitent tout près."

Unger prit un air étonné.

"Nous nous sommes disputés. C'est un euphémisme. Je me suis conduit stupidement.

– Des collaborateurs disent que vous vous êtes disputés avec Harnacher."

Mark acquiesça. "C'est vrai.

– A quel sujet ?

– Nous avons fait une présentation devant le conseil d'administration. Et ça ne s'était pas bien passé."

La voix d'Unger devint tranchante. "Vous vous êtes disputés. Vous avez quitté l'agence en colère. Puis vous êtes revenu, peut-être pour vous excuser. Mais la dispute a repris un échelon au-dessus et vous l'avez tué !"

Mark secoua tristement la tête. "Non. Je suis resté chez moi toute la soirée.

– Pouvez-vous me dire sur quoi portait la dispute avec Harnacher ?

– Durant la présentation, DINA a dit des choses...

– Dina ? Qui est Dina ?

– DINA est notre logiciel. D-I-N-A. Ça signifie : Distributed Intelligent Network Agent. Une application de Distributed Computing.

– Vous pouvez utiliser des termes qu'un policier puisse comprendre ?"

Mark ouvrit son ordinateur. "Sous Distributed Computing on entend l'idée de faire passer un programme dans plusieurs ordinateurs qui sont en réseau. On peut ainsi agréger la puissance de calcul d'un grand nombre d'ordinateurs indépendants et obtenir une sorte de

superordinateur sans avoir à acheter du matériel cher. Un exemple connu est l'écran de veille du Seti.

– C'est quoi ?

– Seti signifie Search for Extraterrestrial Intelligence, recherche d'intelligence artificielle. Le Seti Institute est une organisation américaine privée qui cherche des messages extraterrestres à l'aide de signaux émis par des télescopes-radio. Pour cela on a besoin d'une grande puissance de calcul. Au départ Seti était un programme du gouvernement américain mais ensuite celui-ci a coupé ses subsides. Quelqu'un a alors eu l'idée d'employer pour la recherche des ordinateurs de personnes privées. Pour cela il a créé un petit programme qui se sert de la capacité de calcul inutilisée, pendant la période de veille notamment. Je vous montre."

Il cliqua sur Démarrage et lança le screensaver Seti@home. Un diagramme coloré, qui ressemblait à un océan de vagues anguleuses bleues, roses et rouges, apparut lentement.

Unger vint derrière lui et se pencha. Un frisson courut sur le dos de Mark quand il comprit que le meurtrier avait dû se tenir derrière Ludger exactement comme ça.

"C'est ce que vous avez créé ? demanda Unger. Votre entreprise cherche des petits hommes verts ?

– Non, bien sûr que non. C'est simplement un exemple concret de la technique que nous utilisons. L'écran de veille Seti tourne sur six millions de PC qui communiquent par Internet avec un serveur central. Ils ont à présent à leur disposition une capacité de calcul beaucoup plus grande que lorsqu'ils étaient financés par le gouvernement américain. Seti en quelque sorte nous a servi de modèle.

– Je comprends. Et que fait exactement votre entreprise à présent ? Avez-vous aussi un programme qui passe sur beaucoup de PC ?

– Oui, exactement. Nous avons ouvert un portail depuis lequel on peut télécharger différents jeux gratuitement. L'unique condition est d'installer au préalable notre logiciel DINA qui ensuite, exactement comme le Seti, utilise les veilles pour effectuer des opérations pour nos clients. Il a été installé plus de 500000 fois.

– Vous pouvez me montrer ?"

Mark acquiesça lentement. Le souvenir des terribles événements des dernières vingt-quatre heures fit trembler ses doigts quand il tapa DINA sur le clavier. "Hello Mark, dit la voix synthétique de DINA dans le haut-parleur du PC. Comment ça va aujourd'hui ?"

La gorge de Mark se serra. Il se sentit mal à nouveau et ses maux de tête se rappelèrent à lui avec un regain d'intensité. Merdique, eut-il envie de taper. Mais il avait peur d'entendre la réponse spirituelle que Ludger avait prévue dans ce cas. "Quelle est la pression atmosphérique à Heidelberg aujourd'hui à quinze heures ? tapa-t-il à la place.

– La pression atmosphérique à Heidelberg aujourd'hui à quinze heures est de 1017 hectopascals", dit la voix neutre de DINA.

Unger parut impressionné. "La chose – cette DINA comprend ce que vous écrivez ?

– Pas tout mais beaucoup de choses. Bien sûr nous lui avons fourni une interface de reconnaissance verbale pour que nos clients puissent l'utiliser facilement.

– J'ai toujours pensé qu'il faudrait des années avant que les ordinateurs puissent penser.

– DINA ne pense pas. On peut dire qu'elle fait comme si elle pouvait penser. Elle analyse le texte de la question, cherche les mots qu'elle connaît et interprète les instructions qui lui sont données. Ensuite elle exécute simplement le programme que notre client lui a donné à réaliser. Cela n'a rien à voir avec la pensée.

– Et pourtant vous parlez du programme comme d'une personne. "

Mark haussa les épaules "Une mauvaise habitude.

– Votre programme DINA a donc fait des erreurs hier.

– Oui, je vous montre. " Mark demanda à nouveau la pression atmosphérique à Heidelberg pour cet après-midi.

"La pression atmosphérique à Heidelberg aujourd'hui à quinze heures est de 1 017 hectopascals", redit DINA.

Mark fronça les sourcils. Il demanda plusieurs fois la pression atmosphérique du lendemain à différents endroits. DINA donna des valeurs raisonnables sans différer après plusieurs interrogations.

"Qu'est-ce qui se passe ? demanda Unger. Ce n'est pas exact ?

– Non. C'est-à-dire si. C'est ça qui est bizarre : hier durant la présentation, DINA a donné des valeurs aberrantes. C'est cela qui nous a fait perdre la confiance de nos investisseurs et moi pratiquement mon job. Et maintenant elle paraît à nouveau fonctionner.

– Vous avez perdu votre job ?"

Mark haussa les épaules. Maintenant que Ludger était mort, ça n'avait plus beaucoup d'importance. "Nos investisseurs sont mécontents. Ils veulent me virer.

– Et c'est pour cela que vous vous êtes disputé avec Harnacher ?"

Mark soupira. Il prit le taureau de bronze dans la main et l'observa comme s'il devait lui dire adieu pour toujours.

"D'accord, je lui ai fait des reproches. J'étais déçu. Mais je ne l'aurais pas..." Il s'interrompit. Dans la jointure du socle de la statue, il vit des traces brun foncé. Il frissonna, laissa tomber bruyamment la statue sur le bureau, retira sa main avec dégoût.

"Qu'est-ce qu'il y a, dit Unger.

– Là... je crois, là sur la statue... du sang."

Hambourg-Hafencity, jeudi 9h01.

Le commissaire Friedemann Unger sortit un sachet de plastique de la poche de sa veste et l'enfila sur ses doigts comme un gant. Il prit la statue de bronze et l'observa attentivement. Aucun doute, c'était du sang, hâtivement essuyé. Prudemment, il remplaça la statue sur le bureau. Les techniciens de l'identité judiciaire en apporteraient la certitude, mais il était sûr que le lourd objet anguleux correspondait à la blessure du crâne d'Harnacher.

Son regard s'aiguïsa en voyant le visage blême d'Helius. Il ne comprenait pas cet homme. A première vue, tout paraissait simple : une bagarre entre les créateurs d'une entreprise au bord de la faillite qui se termine tragiquement. Mais cet Helius ne se comportait pas comme un meurtrier. Il paraissait nerveux et abattu mais pas anxieux. Il n'appelait pas son avocat alors que ces youpiss de la nouvelle économie en connaissent forcément. Et à présent, il lui offrait l'arme du crime sur un plateau avec ses propres empreintes dessus.

Quand Unger avait pénétré dans le bureau à la vue grandiose, il avait eu une bouffée de colère. Il avait perdu une partie considérable de ses économies dans le nouveau marché – des sommes qui avaient probablement servi à payer un bureau chic comme celui-ci. Mais il ne devait s'en prendre qu'à sa propre bêtise et ne pas se laisser influencer dans son enquête par des problèmes personnels.

"Qui a pu faire ça, vous n'en avez vraiment aucune idée ? Y a-t-il quelqu'un qui en voulait à Harnacher ? Peut-être quelqu'un qu'il a renvoyé ? Réfléchissez. "

Helius fronça les sourcils. "Non... c'est-à-dire si, nous avons renvoyé une programmatrice. Mais il y a trois mois de ça. Et d'ailleurs c'est à moi qu'elle devrait en vouloir, pas à Ludger.

- Son nom ?
- Lisa Hogert.
- Son adresse ?
- M^{me} Andresen pourra vous la donner.
- Pourquoi l'avez-vous renvoyée ?

– Elle a volé de l'argent. Après une série de vols, nous avons fait une marque sur un billet, et nous l'avons retrouvé sur elle. Je l'ai immédiatement virée."

Unger acquiesça. Ça ne semblait pas une piste chaude. "Sinon, voyez-vous quelqu'un d'autre, peut-être dans sa vie privée ?

– Ludger vivait seul. Autant que je sache, il n'avait aucun ami. Il passait beaucoup de temps au bureau.

– Vous avez dit que cette DINA avait fait des erreurs hier. Aujourd'hui, elle paraît fonctionner à nouveau. Comment expliquez-vous cela ?"

Mark fronça les sourcils. "Je ne sais pas. Il est possible que Ludger ait trouvé l'erreur hier. Ou bien c'est que l'erreur n'apparaît que de manière sporadique. La recherche des erreurs constitue plus de la moitié des frais de développement d'un logiciel et quand elles sont aléatoires, elles sont encore plus difficiles à trouver.

– Le meurtre pourrait-il avoir un rapport avec cela ?

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'en ai aucune idée. Je demande seulement.

– Je ne vois pas quel rapport.

– Quelqu'un pourrait-il avoir saboté le logiciel intentionnellement ? Pour vous nuire ?

– Qui aurait pu le faire ? Et pourquoi ? Personne n'a intérêt à la faillite de la boîte. Mes collaborateurs perdent leur job et les investisseurs leur argent.

– Peut-être un concurrent ?

– Il n'y a en Allemagne aucune entreprise qui fasse quelque chose de semblable. Et les Américains ne sont pas intéressés jusqu'ici par le marché allemand.

– Y a-t-il quelqu'un qui vous haisse personnellement ? Je veux dire : Harnacher n'était peut-être pas la véritable cible. Peut-être quelqu'un voulait-il..."

La porte s'ouvrit sans qu'on ait frappé. Unger se retourna et vit le visage ricanant de l'inspecteur Heinrich Dreek.

"J'ai quelque chose, chef ! cria-t-il joyeusement.

– Pas maintenant, Dreek.

– Je sais qui était dans l'agence à l'heure du crime.

– Quoi ?

– Le système de sécurité. Tous les collaborateurs ont un passe électronique. Le système de surveillance enregistre qui ouvre et ferme la porte et quand.

– Et ?

– D'après les déclarations des collaborateurs, Ludger Harnacher est resté seul quand le dernier a quitté l'agence. Mais le système de surveillance a enregistré une ouverture de porte à vingt et une heures cinq. Donc quelqu'un est venu à l'agence à cette heure-là.

– Arrêtez de nous faire attendre, Dreck. Qui ?

– La porte a été ouverte à vingt et une heures cinq avec la carte de Mark Helius."

Unger se tourna vers Helius et observa longuement le visage d'une pâleur livide de l'homme.

Hambourg-Hefencity, jeudi 9h38.

Unger et Dreek se trouvaient dans une salle de conférences élégamment meublée qui avait une vue sur l'Elbe encore plus grandiose, si c'était possible, que le bureau d'Helius.

"Vous avez fait *quoi* ? " demanda Dreek. On voyait qu'il avait du mal à conserver le respect qu'on doit à son supérieur.

"Helius m'a dit qu'il ne se sentait pas bien et il semblait que c'était le cas. Je l'ai laissé partir.

– Mais chef... et le code d'entrée... Helius était dans l'agence à l'heure du crime ! Il est donc entièrement patent qu'il est le meurtrier.

– Justement.

– Justement ? Que voulez-vous dire ? " Dreek le regardait en ouvrant de grands yeux. Avec ses courts cheveux blonds et sa figure couverte de taches de rousseur, il paraissait plus jeune que ses trente et un ans. Mais on aurait eu tort de s'y fier. C'était un type intelligent et plein de ressources même s'il était un peu fougueux. Unger était content de l'avoir dans son équipe.

"Tout ça est beaucoup trop simple. Supposons qu'Helius soit le meurtrier. Il tue Harnacher dans le feu d'une dispute. Ensuite il réalise ce qu'il a fait. Il essuie hâtivement l'arme du crime et la replace sur son bureau. Il ferme la porte du bureau avec sa carte codée, tout en sachant que le système de surveillance enregistrera sa sortie puis il rentre chez lui...

– Il a peut-être oublié...

– Possible. Le lendemain matin, il arrive l'âme sereine au bureau comme si de rien n'était. Il joue avec aplomb le rôle de l'ami désespéré et pour couronner le tout il nous offre le mobile et l'arme du crime sur un plateau. Vous trouvez ça plausible ?

– De la façon dont vous l'avez raconté, non, dit Dreek. Mais peut-être qu'Helius veut que nous l'attrapions ? Peut-être qu'il a inconsciemment laissé des indices si visibles parce qu'il ne peut pas vivre avec la culpabilité d'avoir tué son ami et qu'il veut que nous l'attrapions ? J'ai suivi un séminaire sur la psychologie du meurtrier...

– Nous ne sommes pas à l'académie de police, monsieur Dreek. Je ne peux pas exclure que vous ayez raison. Mais comme il n'existe aucun danger de fuite il n'y a aucune raison d'incarcérer Helius, aussi longtemps que sa culpabilité n'est pas prouvée.

– Quelle preuve de plus il vous faut ? " Dreek avait élevé la voix un ton au-dessus de ce qui était acceptable en présence d'un supérieur.

Unger ne le prit pas mal. Il avait lui aussi été une tête brûlée. Il répondit d'un ton apaisant : "J'ai besoin d'un mobile convaincant. Si la dispute avait été la raison du meurtre, Helius aurait agi dans le feu de l'action. Il y aurait eu lutte. Harnacher ne serait pas resté assis paisiblement à son bureau et Helius ne l'aurait pas tué par derrière, avec une arme qu'il aurait dû aller chercher dans son bureau. Non, si Helius est le meurtrier, c'est qu'il a une raison tout à fait différente. Et tant que nous ne la connaissons pas, je ne trouve pas opportun de l'arrêter."

Dreek regarda son chef comme s'il doutait de sa raison, mais il ne dit rien.

"Je vais vous dire ce que je crois. Je crois que quelqu'un veut mettre le meurtre sur le dos d'Helius. Le meurtrier a manipulé le code du système de fermeture. Nous sommes dans une boîte d'informatique, il y a donc suffisamment de gens qui savent le faire. Il a espéré que nous trouverions l'arme du crime sur le bureau d'Helius et il l'a grossièrement essuyée exprès. Il ne pouvait pas savoir qu'Helius découvrirait lui-même les taches de sang et nous les ferait remarquer. Je pense que si Helius était le meurtrier, il aurait jeté la statue dans l'Elbe ou du moins l'aurait soigneusement nettoyée. Et il ne m'aurait pas fait remarquer lui-même les traces de sang ! "

Dreek voulut dire quelque chose mais Unger l'arrêta de la main.

"Le meurtrier travaille dans cette entreprise, ça, j'en suis sûr. Quelqu'un qui veut charger Helius. Peut-être un ancien collaborateur. Helius m'a parlé d'une programmatrice virée..."

Dreek n'y tenait plus. "Je vais vous dire ce que je crois, chef. Je crois que vous pensez trop. Avec tout le respect que je vous dois, vous avez fait une grave erreur en laissant partir le principal suspect, et tout ça à cause de l'enquête sur le roi des poulets ! "

Les sourcils d'Unger se rapprochèrent. Il sentit le sang lui monter à la tête. Est-ce que Dreek s'imaginait avoir le droit de lui faire la morale ! Que savait cet impertinent blanc-bec sur l'affaire du roi des poulets.

Il est vrai qu'il ne l'avait toujours pas digérée. Unger avait arrêté le propriétaire de plusieurs élevages de poulets. Celui-ci était accusé

d'avoir tué son propre fils. Il s'était suicidé en prison. Dans sa lettre d'adieu, il avait clamé son innocence.

Unger était persuadé qu'un assassin qui se serait suicidé par remords aurait avoué son crime dans une lettre d'adieu. Il avait persuadé le procureur de rouvrir le dossier. Finalement il avait réussi à confondre l'amant de la femme du roi des poulets. Pour le couvrir et pour devenir propriétaire des élevages, la femme avait forgé des indices contre son mari. Unger les avait envoyés tous les deux derrière les barreaux mais il se sentait toujours responsable de la mort du fermier.

Se pouvait-il que Dreek ait raison ? Sa capacité de jugement était-elle perturbée par cette affaire ? Laisait-il un meurtrier en liberté parce qu'il avait peur d'incarcérer à nouveau un innocent ? Il soupira. "Bon. Mettons Helius sous surveillance. Mais nous n'avons toujours pas de mobile plausible. Trouvons-le ! Entretemps nous allons continuer à cuisiner les collaborateurs."

10

Hambourg-Poppenbüttel, jeudi 10h07.

Quand Mark referma la porte d'entrée, il entendit quelqu'un au premier étage. Julia était donc revenue ! Au moins un petit rayon de soleil dans ce cauchemar.

Elle descendait l'escalier, un sac de voyage à la main. "Oh... dit-elle et elle détourna le regard.

– Julia, je t'en prie... je...

– Arrête ! Je suis seulement venue chercher quelques affaires. " Elle s'arrêta, fronçant son joli front. "Pourquoi es-tu ici à cette heure ? T'ont-ils...

– Viré ? Non, pas encore. " Mark aurait tellement aimé qu'il ne s'agisse que de cela. Il sentit ses larmes prêtes à couler. "Ludger est mort !"

Julia blêmit. Ludger était souvent venu dîner chez eux. Elle s'était toujours bien entendue avec lui. "Quoi ? Que s'est-il passé ?

– Il a été assassiné.

– Assassiné ? Par qui...

– Je ne sais pas. Mais quelqu'un essaie de me mettre le meurtre sur le dos. Quelqu'un a manipulé le code d'entrée et à présent, il semble que je sois retourné à l'agence hier soir.

– Et ? Tu l'as fait ?

– Quoi ? " Mark eut l'impression que le sol se déroba sous ses pieds. "Julia... tu... ne peux... pas le penser sérieusement."

Elle le regarda d'un air boudeur. "Hier après-midi tu n'étais pas dans ton état normal et tu étais seul. Comment je peux savoir ce que tu as fait dans la soirée. "

Il ne pouvait pas le croire. Julia avait toujours été un peu rancunière, mais qu'elle parle ainsi dans une telle circonstance, c'était insupportable. Il sentit quelque chose se briser en lui. Il lui avait déjà beaucoup pardonné et lui avait donné aussi pas mal d'occasions d'être furieuse contre lui. Mais qu'elle le soupçonne du meurtre de son ami, même si ce n'était qu'une allusion perfide pour se venger de leur dispute de la veille et qu'elle ne le pensait pas vraiment, il ne pourrait

jamais le lui pardonner. Il baissa les yeux, luttant contre la colère qui l'envahissait. Un silence suivit.

"Je m'en vais, dit Julia après une longue minute. On s'appelle."

Mark ne dit rien. Luttant toujours pour garder son sang-froid, il referma la porte derrière elle.

Trois heures plus tard, il était assis, immobile, sur le canapé. Il portait toujours sa sur-veste Ralph-Lauren noire et tenait encore les clés de sa voiture à la main. Il fixait sur le mur la grande toile abstraite qui représentait un enchevêtrement labyrinthique de lignes entrelacées dans des tonalités de rouge et de bleu foncé. C'est Julia qui avait choisi le tableau. Elle l'avait payé plus de 2 000 euros. Mark ne l'avait jamais particulièrement aimé mais à présent sa géométrie embrouillée lui faisait un effet quasi hypnotique. Ces lignes enchevêtrées lui semblaient refléter sa propre situation.

C'était ainsi. Le bon temps était fini. Son mariage était fichu, son entreprise coulée, son meilleur ami mort. Et cela en vingt-quatre heures. Son estomac se noua.

Tout indiquait que c'était un de ses employés qui avait tué Ludger. Il connaissait son équipe, pourtant ! Il pouvait se fier à chacun, il en était certain. Et pour quelle raison l'un d'eux aurait-il tué Ludger ! Il n'avait jamais fait de mal à personne.

Etait-il lui-même la cible, comme l'avait dit le commissaire ? Ludger était-il mort uniquement pour que quelqu'un puisse lui coller le meurtre sur le dos ? Quelle idée effrayante.

Il pensa à Lisa Hogert. Une programmeuse pleine de talent, svelte, des cheveux noirs coupés courts, les yeux clairs et un visage tendre qui, lorsqu'elle était sur la défensive, devenait arrogant. Brillante, elle n'était surpassée que par Rainer Erling, l'enfant prodige de DI, et peut-être par Ludger lui-même. Mais elle ne s'était jamais vraiment adaptée à l'équipe. Il est vrai qu'elle avait été punk, avait vécu quelque temps dans la rue et avait hacké le système informatique d'une grosse boîte. Mark l'avait convaincue de laisser tomber ce passé. Jusqu'à cette série de vols. Elle devait se droguer et avoir besoin d'argent.

Quand on y réfléchissait, il paraissait improbable, mais pas absolument impensable, qu'elle ait voulu se venger de lui et de la société. Le commissaire avait parlé d'un sabotage de DINA. Peut-être qu'en effet quelqu'un se cachait derrière les erreurs bizarres de DINA. Ludger avait toujours fait de gros efforts pour protéger le système contre les attaques extérieures mais Lisa était une hackeuse de talent et elle le connaissait de l'intérieur. Par ailleurs elle disposait sans doute des connaissances techniques nécessaires pour manipuler le

code d'entrée, et Ludger l'aurait probablement laissée entrer dans l'agence à une heure tardive.

Mais tuer parce qu'on a été viré ? Trois mois plus tard ? Et justement Ludger qui avait douté de sa culpabilité et pris sa défense ? Non, ça ne paraissait pas très logique. Mark avait beau se creuser la tête, il était incapable d'imaginer un mobile au meurtre de Ludger. Tout cela donnait...

On sonnait à la porte. Mark se leva, soulagé que quelque chose vienne le tirer de son marasme. L'espoir germa en lui. Julia était peut-être revenue s'excuser ? Mais Julia avait sa clé.

Il s'arrêta en comprenant que ça ne pouvait être que la police. Le commissaire Unger l'avait laissé partir, mais en lui demandant de rester à la disposition de la police. Et maintenant ils venaient l'arrêter.

Le meurtrier avait probablement manigancé d'autres preuves et le filet devait tellement se resserrer autour de lui que la police n'avait plus d'autre choix que de l'arrêter. Il comprit brusquement qu'il ne fallait pas compter sur l'aide d'un avocat s'il tombait entre les mains de la justice. Celui qui avait le meurtre de Ludger sur la conscience était un impitoyable calculateur. Il veillerait à ce que Mark soit condamné et en prenne au moins pour dix ans. Mais l'idée que le meurtrier reste en liberté et impuni était pire qu'un long emprisonnement. Cela ne devait arriver en aucun cas !

On sonnait à nouveau. Que faire. Fuir ? La police surveillait certainement le garage et le jardin. Il n'irait pas loin.

Il pressa lentement l'ouverture de la porte.

Hambourg-Hafencity, jeudi 11h45.

"Monsieur Erling, d'après vos collègues vous étiez hier au bureau à vingt heures trente et le dernier qui soit resté à l'agence avec Ludger Harnacher", commença Dreek. Unger trouvait le ton un brin trop agressif – après tout ce jeune homme au visage doux, presque féminin, et aux fins cheveux blonds, assis en face d'eux dans la salle de conférences, n'était qu'un témoin, pas un suspect. Pas encore en tout cas. "Quand avez-vous quitté l'agence ?"

Rainer Erling posa le crayon exactement à la parallèle du bloc-notes. Il fuyait le regard des deux policiers. Il avait l'air très mal à l'aise. Cachait-il quelque chose ?

"Vous n'avez pas compris ma question ?"

Erling fit signe que si. Sa bouche bougeait comme s'il se parlait à lui-même mais il n'en sortait aucun son.

"Cela signifie que vous avez compris la question ?"

A nouveau un signe de tête.

"Pourquoi vous ne répondez pas ?"

Erling haussa les épaules.

"Monsieur Erling, je vous rappelle que vous êtes interrogé en tant que témoin dans une enquête criminelle..."

La porte de la salle de conférences s'ouvrit et Mary Andresen passa la tête. "J'ai dit...", commença Unger, mais Andresen l'interrompit : "Puis-je vous dire un mot, monsieur le commissaire, c'est urgent."

Il acquiesça et la suivit hors de la pièce.

"Le comportement de Rainer Erling va sûrement vous paraître étrange", dit-elle quand ils furent dehors. "Il se conduit sans doute comme un suspect."

Unger acquiesça.

"Je vous assure qu'il n'a rien à voir avec cette affaire. Rainer est certainement perturbé par la mort de Ludger. Il lui était très attaché. Dans une situation stressante, le syndrome d'Asperger se manifeste chez lui très clairement.

– Le quoi ?

– Le syndrome d'Asperger. Un caractère comportemental congénital. Disons une forme d'autisme. Les aspies, comme ils se nomment eux-mêmes, ont des difficultés dans leurs relations avec autrui. Le contact personnel leur est désagréable.

– Vous voulez dire qu'il est handicapé mental ?"

Andresen lui jeta un regard furieux. "Il est tout sauf handicapé mental. C'est le programmeur le plus brillant de notre équipe, peut-être un des meilleurs du monde. Il code quatre fois plus vite qu'un développeur normal et pratiquement sans faire d'erreur. Il a seulement certaines difficultés dans son rapport aux autres. Malgré cela nous l'aimons tous ici. " Elle passa la main dans ses épais cheveux roux d'un geste gracieux. "Je voulais simplement vous demander de ne pas le mettre sous pression."

Unger acquiesça. "Tenez-vous pour possible qu'il ait tué Harnacher ? Le fait est qu'il est le dernier à l'avoir vu vivant – avec le meurtrier."

Andresen fronça les sourcils. Son visage couvert de taches de rousseur lui rappelait un film de Pippi Langstrumpf de son enfance. Elle le regardait comme s'il était un cambrioleur qu'elle allait faire voler en l'air d'un revers de main et envoyer sur l'armoire.

"C'est absolument exclu ! dit-elle. Rainer aimait beaucoup Ludger. C'était un des rares à qui Rainer s'ouvrait et en qui il avait entièrement confiance. C'est Ludger qui a découvert le talent de Rainer, l'a fait entrer chez DI et l'a toujours soutenu.

– Merci pour ces informations", dit le commissaire en souriant à Andresen. Il aurait détesté qu'elle lui en veuille.

Elle lui rendit son sourire. Quelque chose avait-il brillé dans ses yeux verts ? Il se tourna brusquement et retourna à la salle de conférences.

"... pour la dernière fois, monsieur Erling", disait Dreek quand son chef entra dans la pièce. Erling était assis, fixant le bureau d'un air concentré. Il avait aligné des morceaux de sucre devant lui en un carré parfait. "Si vous refusez de parler, je vous amène au commissariat et ensuite..."

– Laissez tomber, Dreek, l'interrompt Unger. C'est bon, monsieur Erling, vous pouvez vous retirer. "

Dreek le regarda d'un air déconcerté. "Mais chef..."

Unger lui jeta un regard qui disait clairement qu'il était inutile de protester. Erling se leva, prit le bloc-notes, le stylo et quitta la pièce

les yeux baissés.

"Qu'est-ce que ça signifie, chef ? demanda Dreek quand ils furent seuls. J'y étais presque. Puis vous arrivez et..."

– C'est pas lui.

– Comment vous pouvez le savoir ? Il se conduit de façon très suspecte et il n'a pas d'alibi. Il...

– Il est atteint d'une maladie. Le syndrome d'Asper ou quelque chose comme ça. Une sorte d'autisme. Demandez les détails à Andresen.

– Et c'est pour ça que ça ne peut pas être lui ?

– C'est pour ça qu'il a ce comportement bizarre. Nous n'obtiendrons rien en lui mettant la pression. D'ailleurs il n'a pas de mobile, et rien n'indique qu'il ait quelque chose à voir avec le meurtre.

– Il est quand même le dernier à l'avoir vu vivant...

– Avec le meurtrier. Nous pouvons partir du fait que c'est le meurtrier qui a manipulé le code. Il a donc ouvert la porte, selon toute vraisemblance avec un passe électronique, après le départ d'Erling.

– Mais Erling lui aussi a pu revenir, dit Dreek, tête. Nous ignorons ce qu'il a fait après avoir quitté l'agence."

Unger lui jeta un regard grave. "C'est parce que vous l'avez secoué comme ça qu'il ne nous l'a pas dit.

– Je ne pouvais pas savoir qu'il était handicapé mental.

– Il n'est pas handicapé mental", le tança Unger tout en se demandant pourquoi il réagissait aussi violemment. Andresen avait-elle fait sur lui plus d'impression qu'il n'était souhaitable dans le cadre d'une enquête ? Perdait-il son objectivité ?

"Mais vous venez de dire..."

– J'ai dit qu'il souffrait d'un syndrome. Ce qui explique son comportement bizarre, mais c'est visiblement un programmeur génial. Le mieux est d'en parler demain avec le service psychologique de la police et de nous faire expliquer ce syndrome. Nous leur demanderons s'il y a déjà eu une affaire criminelle impliquant un meurtrier qui en souffrait.

_OK, chef. Je peux continuer à interroger les collaborateurs ?

Unger acquiesça. "Oui. Je vais parler avec Andresen des finances de la société. Peut-être que le mobile est là."

12

Hambourg-Poppenbüttel, jeudi 13h15.

Mark ouvrit la porte. Ce n'était pas la police. "Bonjour, Doris !"

Doris le regarda d'un air étonné. Elle se demandait certainement pourquoi il était chez lui à cette heure. "Julia est là ?

– Non. Elle est chez ses parents."

Doris était la meilleure amie de Julia. Elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas. "Vous vous êtes disputés ?

– Non, non, tout va bien, dit Mark. Il vit qu'elle n'en croyait pas un mot. Je lui dirai que tu es passée.

– Oui, s'il te plaît. Dis-lui que je ne suis pas fâchée qu'elle ait oublié notre rendez-vous d'aujourd'hui. Qu'elle m'appelle quand elle en aura le temps et l'envie.

– Elle le fera à coup sûr. Ciao, Doris.

– A bientôt."

Il la suivit des yeux pendant qu'elle traversait la paisible rue résidentielle et montait dans sa Ford Ka gris métallisé. Une autre voiture attira son regard, une Opel rouge. Un homme y était assis. Il consultait un plan de la ville. Mais la voiture n'avait pas l'air d'arriver, elle était soigneusement garée au bord du trottoir.

Ils le surveillaient ! Il fallait qu'il parte d'ici. Son unique chance était de découvrir le meurtrier ou du moins de rassembler assez d'indices pour persuader la police de suivre une autre piste.

Il referma lentement la porte. Il alla dans les toilettes des invités et observa la rue à travers la jalousie baissée. Le policier en civil surveillait la maison.

Mark devait se débarrasser de lui. Mais comment ? S'il ouvrait le garage, le policier serait averti. Avec sa Porsche, il aurait pu semer l'Opel sur une route, mais dans une course poursuite en ville, il n'avait aucune chance.

Et s'il prenait le métro... la police ne pouvait pas surveiller toutes les lignes. La station la plus proche était à vingt minutes. Mais comment y arriver ?

Il eut une idée. C'était risqué, mais peut-être son unique chance. Il alla dans le garage, ouvrit la porte, mit la clé dans le démarreur et laissa le moteur tourner. Puis il descendit, monta dans la Range Rover vert foncé de Julia et sortit du garage. Comme prévu, le policier en civil avait mis son moteur en marche quand Mark avait ouvert le garage et l'observait avec méfiance. Mark le regarda dans les yeux et roula vers lui. Le policier fit une marche arrière pour quitter le trottoir. Mais Mark accéléra et arrêta la Rang Rover de telle sorte qu'elle bloque l'Opel. Puis il enleva les clés, sauta de l'auto et courut au garage.

Le policier ne mit pas longtemps pour revenir de sa surprise. Il bondit hors de l'Opel et s'élança à la poursuite de Mark. "Police ! Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous, bon Dieu !"

Mark se glissa dans la Porsche prête à partir quelques secondes avant que le policier n'atteigne le garage. Il mit les gaz en espérant qu'il aurait assez de réflexes pour sauter de côté. Son calcul était bon. Il entendit les injures du policier quand il passa devant lui pour s'engager dans la rue. La poussée du moteur le cloua sur son siège. Il vit dans le rétroviseur que son poursuivant avait sorti un pistolet, mais Mark avait disparu dans le virage avant qu'il ait pu tirer dans les pneus.

Aussitôt qu'il fut en sécurité, il réduisit sa vitesse. Il ne voulait pas attirer l'attention. Il roula jusqu'à la station de métro, gara la Porsche et, aussi lentement que ses nerfs le lui permettaient, descendit l'escalier vers le quai.

Il eut de la chance. Un train arriva avant que la police surgisse sur le quai. Trois stations plus loin, il descendit et prit une autre ligne. Une demi-heure plus tard, après trois autres changements, il eut la certitude que la police ne le suivait pas.

13

Hambourg-Hafencity, jeudi 13h19.

"Une assurance vie ? D'un million d'euros ? Et vous ne me le dites que maintenant !" Le ton d'Unger était sec.

Mary Andresen rougit légèrement. Ça lui allait rudement bien. "Excusez-moi, monsieur le commissaire. Je n'y pensais plus. C'était une clause de nos investisseurs au cas où l'un des fondateurs décéderait, pour garantir l'avenir de la société. C'est courant dans les conditions de financement. " Elle baissa les yeux, se sentant coupable. "Croyez-vous que cela ait quelque chose à voir avec la mort de Ludger ?

– Il y a des gens qui tueraient pour moins que ça.

– Mais l'argent revient à la société, pas à quelqu'un en particulier. Qui devrait donc...

– Justement. Votre entreprise est au bord de la faillite, les investisseurs ne veulent donner de l'argent que si le chef est viré. Or voilà qu'un des directeurs meurt accidentellement, tous les problèmes financiers sont résolus, et le chef peut conserver son job. Etrange hasard, non ?

– Mais monsieur le commissaire, ça ne tient pas debout... Excusez-moi, mais je ne crois pas une seconde que Mark ait pu assassiner quelqu'un pour sauver la société ! Et surtout pas Ludger ! C'était lui le cerveau. Je ne sais pas du tout comment on va continuer sans lui.

– Vous avez plus d'un développeur.

– Oui, mais aucun qui ait les capacités de Ludger. Développer un logiciel ne signifie pas s'asseoir et écrire des lignes de programme. On doit d'abord se demander comment le tout doit fonctionner. Vous pouvez comparer cela à la construction d'une maison : les développeurs de logiciel sont les maçons qui montent les murs, placent les fenêtres, posent les canalisations. Ludger était l'architecte.

– Mais quand on a les plans d'une maison, est-ce que l'architecte ne devient pas superflu.

– Le plan pour les logiciels n'est jamais terminé. Dès qu'une version est sur le marché, vous devez travailler à la prochaine, sinon vous ne survivez pas longtemps dans cette société. " Mary

s'interrompit comme si elle s'apercevait de ce qu'elle était en train de dire.

"Qu'importe, continua Unger. L'assurance vie est un indice de plus, que..."

Dreek ouvrit la porte. Décidément, aujourd'hui personne ne frappait. "Il s'est enfui, chef !"

Un je-vous-l'avais-bien-dit brillait dans ses yeux.

"Enfui ? J'avais donné l'ordre qu'il..."

– Il a bloqué le véhicule du collègue avec son quatre-quatre, puis il s'est barré dans la Porsche.

– Bon Dieu de mer... " Unger se rappela à temps qu'ils n'étaient pas seuls. Sur le visage de Mary parut un petit sourire effronté. Elle semblait se réjouir qu'Helius ait pris la fuite. Croyait-elle toujours à son innocence ? "Lancez des recherches..."

– C'est déjà fait. Nous le rattrapons, ne vous faites pas de soucis."

Nous le rattrapons, ne vous faites pas de soucis ? Unger avait grande envie de rappeler à ce gamin impertinent qui dirigeait le commissariat. Mais ce n'était pas le moment. Il paraissait indubitable qu'il avait commis une erreur en laissant Helius en liberté. Tout le monde allait penser que c'était à cause du roi des poulets.

"J'ai un mobile, dit le commissaire, presque malgré lui. Il y avait sur Harnacher une assurance vie au profit de la société. Un million d'euros. "

Dreek lui concéda un signe de tête approuvateur. Alors tout est clair !

– On dirait. " Unger avait un mauvais pressentiment. Tout était trop simple. Mais il devait garder ses doutes pour l'audition devant le procureur. En attendant, il devait faire son boulot et attraper Helius.

Hambourg-Eppendorf, jeudi 19h34.

"Mark, qu'est-ce que tu fais ici ? " Le visage surpris de Mary Andresen le regardait par la fente de la porte.

"Tu dois m'aider, Mary. Ils sont à mes trousses. – Je sais. Entre !"

L'appartement ancien n'était pas particulièrement grand et il était mal disposé avec un long couloir et trois pièces étroites. Mais la hauteur sous plafond, les stucs et les planchers de bois lui prêtaient une atmosphère presque noble. "Excuse-moi, ce n'est pas rangé. Je ne pouvais pas prévoir ta visite", dit Mary, bien que Mark ne vît pas la moindre trace de désordre, en dehors d'un T-shirt posé sur un des sièges-poire qui étaient groupés autour d'une étroite table blanche en plastique.

Ses parents avaient eu le même genre de sièges au début des années soixante-dix. Jusqu'au jour où, enfant, il en avait ouvert un et répandu des billes de polystyrène dans tout l'appartement. Il pensait qu'ils avaient disparu depuis longtemps, mais apparemment ils étaient redevenus à la mode. Il s'assit sur un de ces sièges bizarres. Mary servit deux verres de vin rouge. "C'est gentil de venir me voir. J'aurais préféré que ce soit dans d'autres circonstances.

– J'aurais préféré aussi, tu peux me croire. Je suis vraiment dans la merde. " Il lui raconta sa fuite.

"Ouha ! " Mary acquiesça, admirative, mais très vite elle redevint grave. "Le commissaire Unger est furieux contre toi. A part ça, je le trouve très gentil. Pourquoi tu t'es enfui ?"

Sa question montrait qu'elle ne croyait pas une seconde qu'il pouvait être le meurtrier. Il lui en fut infiniment reconnaissant. "Quelqu'un essaie de me mettre le meurtre sur le dos. Si je suis placé en détention préventive, je n'aurai plus la moindre chance. Il faut que je retrouve le vrai coupable.

– Comment tu vas faire ? Ils te cherchent partout. Tu ne peux pas fuir éternellement !

– Tu pourrais peut-être me garder...

– Bien sûr, tu peux rester ici. Mais j'ai peur qu'ils ne mettent pas longtemps avant de venir te chercher chez moi."

Mark acquiesça. "C'est vrai. Je ne voudrais surtout pas te causer des ennuis.

– Tu plaisantes ? Tu crois que ça m'est indifférent de savoir qui a la mort de Ludger sur la conscience ? " Elle eut soudain les larmes aux yeux. "Je veux qu'on attrape ce salaud ! " Elle déglutit, se frotta les yeux avec un mouchoir en papier. "Qui ça pourrait être, tu as une idée ?

– Non. Mais je crois savoir pourquoi Ludger devait mourir.

– Pourquoi ?

– J'ai passé la journée dans le métro et j'ai eu le temps de ruminer. Quelque chose m'a frappé. Tu sais, cette curieuse erreur que DINA a faite. Je suis sûr que ce soir-là Ludger a dû chercher à comprendre. Il est très possible qu'il ait trouvé – et c'est pour ça qu'il est mort.

– Parce qu'il aurait trouvé une erreur de logiciel ?

– Parce que quelqu'un a manipulé DINA.

– Manipulé DINA ? Tu veux dire saboté ? Qui aurait pu faire ça ?

– Je ne parle pas de sabotage. Je pense que quelqu'un utilise DINA à ses propres fins. Nous avons développé un logiciel sacrément puissant qui utilise la puissance de calcul de plus d'un demi-million d'ordinateurs, et avec cela on peut entreprendre une foule de choses. Peut-être que quelqu'un a détourné cette capacité...

– Mais qui aurait besoin d'une telle capacité de calcul ? Je croyais qu'il n'y avait pas autant de besoins que nous l'avions espéré...

– Pas dans des raisons commerciales, non. Mais avec une telle puissance de calcul on peut faire autre chose que s'amuser à des modèles de simulations.

– Quoi par exemple ?

– Craquer des codes. Explorer une foule de données pour trouver des informations importantes. Ce genre de chose.

– Tu veux dire qu'un hacker utilise DINA pour s'introduire dans un système étranger.

– Peut-être. Peut-être même des services secrets ou des terroristes. Je n'en ai aucune idée. Mais ce que je sais, c'est que John Grimes a été auparavant officier dans les services secrets de l'armée britannique et...

– Arrête ! Tu ne penses tout de même pas que Grimes a tué Ludger, non ? D'accord, c'est un con, mais...

– Sans doute pas lui-même. Mais réfléchis, pourquoi CCC a investi

chez nous ? Qui plus est, à une époque où la nouvelle économie était depuis longtemps en perte de vitesse ? Et pourquoi ils veulent sauver la société mais en changer le management ? Qui sait, ils sont peut-être contrôlés par la CIA, et...

– Mark tu te crois au cinéma. CCC a investi parce que nous formons une bonne équipe et que nous avons un produit du tonnerre qui n'en est encore qu'à ses débuts. Et aussi parce que tu leur as fait une forte impression.

– C'est possible. Cependant, je suis sûr qu'il y a un rapport entre la mort de Ludger et le comportement bizarre de DINA.

– Tu as peut-être raison. Il faut demander à Martin de chercher des traces, si...

– Non, pas à Martin. Nous ne devons révéler nos soupçons à personne. Pas encore. Il se peut qu'un membre de l'équipe soit au courant. Peut-être bien que c'est le meurtrier. En tout cas quelqu'un a manipulé les données du système de surveillance de l'entrée et seul un de nous a pu le faire."

Mary s'agita sur son siège, apparemment dépitée à l'idée qu'un des collaborateurs qu'elle avait engagé puisse être un meurtrier. "Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Nous pouvons naviguer dans le réseau informatique de l'entreprise d'ici. Nous trouverons peut-être quelque chose. Peut-être que Ludger y a laissé quelque chose, un signe, un renseignement. Tu sais combien il était systématique et qu'il classait tout soigneusement.

– OK." Ils se dirigèrent vers un secrétaire ancien, orné de précieuses incrustations de bois et ouvrirent l'ordinateur portable de Mary.

Boston, Massachusetts, jeudi 14h02.

"Oh, oh, qu'est-ce que nous avons au bout de la ligne ? " Ron Gerri poussa sur le côté l'emballage d'une pizza quatre-saisons à demi mangée, pour faire de la place au clavier et à la souris. Fasciné, il observait comment la colonne de chiffres changeait sur son écran. "Vouha ! mais c'est un gros poisson ! Bon, nous allons remonter le filet !"

Ses doigts couraient sur le clavier comme ceux d'un concertiste. De nouvelles colonnes apparurent. Il arrêta son monologue et fixa les chiffres, bouche bée. Puis il attrapa le téléphone.

"Mike, j'ai quelque chose. Sur la sept. Ecoute, j'ai jamais vu ça. C'est énorme. Au moins 20 Mb. Et on dirait que ça augmente."

Mike Auderburn était le fondateur et le gérant d'Auderburn Network Security (ans), une petite entreprise de logiciels antivirus, installée dans un bâtiment austère au nord de Boston. Ron surveillait un réseau de calculateurs chargés de traquer les virus inconnus. Comme autant de pièges, ils étaient connectés à Internet et pelletaient infatigablement des informations, les combinaient constamment avec Datenwelt, envoyaient et recevaient des e-mails. Un nettoyeur était trouvé pour chaque virus. Sans ce dispositif de protection, les serveurs étaient de véritables passoires.

Sur les ordinateurs de petits programmes surveillaient en arrière-plan chaque activité et tout ce qui ne correspondait pas aux tâches programmées par ans était immédiatement signalé. Lorsqu'une intrusion était découverte, elle était analysée par le logiciel ans et comparée avec les profils connus. S'il s'agissait d'un virus déjà identifié, il était automatiquement éliminé. Mais quand quelque chose de nouveau était détecté, le programme le communiquait instantanément au calculateur de contrôle de Ron.

ans attrapait en moyenne un virus inconnu par jour. La plupart étaient des variantes inoffensives d'un cheval de Troie déjà connu. Leurs signatures typiques pouvaient être automatiquement nettoyées dans la banque de données qui formait le noyau du logiciel ans.

Mais cette fois il s'agissait de quelque chose de tout à fait différent. Le cœur de Ron se mit à battre d'excitation. Trouver un nouveau virus

signifiait avoir un temps d'avance sur la concurrence, être le premier à offrir le logiciel capable de protéger et d'éliminer, ce qui signifiait prestige, articles de presse et nouveaux clients.

"Oui, je le vois aussi, dit Mike. Que fait donc ce machin ? Il charge une foule incroyable de données sur le calculateur et ensuite il bloque le processeur. Une sorte de stratégie d'engorgement pour paralyser le calculateur ?

– Je ne crois pas. Il n'est pas assez gros pour cela et d'ailleurs il a l'air beaucoup trop structuré. Il semble *faire* quelque chose avec les données qu'il a chargées.

– Tu veux dire un malware qui cherche les mots de passe etc. ?

Non. Ça n'a pas touché aux données relatives aux mots de passe bien qu'elles soient accessibles sans aucun problème. Ça ne paraît pas être intéressé par ça ni par ce qui se passe dans le calculateur. Je ne constate aucun accès aux données actuelles, pas même sur les variables Window.

– ok. Fais une copie de la mémoire, nous pourrons voir le bébé avec plus de précision.

– Bon... bon Dieu de merde ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Quoi ?

– Le fumier a disparu ! Il s'est éteint lui-même ! Paf, dissipé dans l'air, tout simplement ! Comme s'il s'était aperçu que je voulais le copier.

– C'est des foutaises, Ron !

– Peut-être !

– Qui peut faire ça ! Avec la sécurité qu'on a, ça doit pas être un amateur. Un joker ? Woz ? Rafaël ?

– Je ne pense pas que ce soit un de nos amis. Ce machin n'a aucune ressemblance avec quelque chose de connu.

– Et nous n'avons aucun enregistrement ? Rien pour analyser le code ?

– Hélas, non. "

Mike gémit : "On n'a plus qu'à espérer que ce machin emmerde les petits jeunes de Doc Salomon et de MacAfee autant que nous ! " Il raccrocha.

Ron acquiesça perdu dans ses pensées. Il était prêt à élaborer une stratégie pour attraper le virus fantomatique la prochaine fois. Mais une question revenait sans cesse dans ses cogitations : Qu'est-ce que le

logiciel tiers était venu faire sur son calculateur ?

Hambourg-Altona, jeudi 20h43.

"*Smoke on the water... and fire in the sky...* " La voix d'Olaf était magnifiquement enfumée et expressive. L'orgue sortait pourtant du sampler mais Ruddi parvenait à lui arracher un son magnifiquement sale et à faire glapir les accords si bien qu'on aurait cru que c'était John Lord en personne qui tapait sur les touches. Le timing de la basse de Jiirgen s'accordait avec une précision exceptionnelle à la grosse caisse de Ralf.

Les doigts de Friedemann Unger glissaient sur le manche étroit de son Ibanez. Il se sentait comme Richie Blackmore durant sa tournée japonaise. Le son menaçant du vieux standard de Deep Purple chassait toutes les tensions de son corps, toutes les pensées de sa tête. La musique avait quelque chose de puissant, une sorte de présence physique et ses ondes résonnaient dans son corps comme s'il vibrait d'énergie.

Non, il ne vibrait pas, c'était autre chose. C'était son portable. Son foutu portable de merde !

Il essaya d'ignorer l'agaçante vibration et de continuer à jouer mais ses doigts se nouèrent au milieu du solo. Il n'était plus dedans.

Il cessa de jouer. Les autres lui jetèrent un regard furieux : ça marchait si bien. L'un après l'autre, ils arrêtaient leur instrument comme un train qu'il est difficile de freiner.

"Excuse-moi, Jungs ! " dit Unger, cette fois si son portable captait mal, étant donné l'épaisseur des murs du bunker où ils répétaient, il saurait pourquoi. Il l'extirpa de la poche étroite de son jean. Il contenait un sms. "Mark Helius, Erikastrasse 12, 20251 Hambourg."

Il sursauta. Qu'est-ce ça signifiait ? Pourquoi Dreek lui envoyait-il l'adresse d'Helius ? Mais non, l'expéditeur n'était pas son collègue mais un numéro inconnu. Et Helius n'habitait-il pas à Poppenbützel ?

L'adresse, Erikastrasse 12, lui disait quelque chose, il l'avait déjà entendue. Puis ça lui revint, c'était là qu'Andresen habitait. Il comprit : Helius était chez elle et elle lui envoyait un sms pour l'appeler à l'aide.

"Désolé, il faut que j'y aille."

Les membres du groupe protestèrent. Ralf fit claquer ses baguettes sur son tambour à timbre. "Mon vieux, Friedi, tu peux pas fermer ton fichu portable quand on répète ? Le concert c'est samedi et ça approche !

– Je ne peux pas. Tu le sais bien.

– Vous savez quoi, monsieur le commissaire, vous n'êtes qu'un idiot !"

Hambourg-Eppendorf, jeudi 21h22.

On sonnait à la porte. Mary jeta un regard à Mark. Depuis une heure, ils cherchaient des indices dans le réseau informatique de DI, mais ils n'avaient pas trouvé la moindre indication de ce que Ludger avait fait le soir précédent. Les changements de données dans les fichiers personnels de Ludger dataient tous d'avant le conseil d'administration. Il n'avait pas non plus envoyé d'e-mails. C'était comme si Ludger n'avait pas touché à son ordinateur depuis. Or c'était tout à fait invraisemblable, il était à son bureau quand il avait été tué. Le meurtrier avait dû effacer toutes les traces de son travail. Ce qui représentait une grande connaissance technique.

On sonna à nouveau. Mary alla à la porte et pressa sur l'interphone. "Oui ?"

Mark sut que c'était la police avant même d'entendre la voix du commissaire dans le récepteur. Mary lui jeta un regard interrogateur. Puis elle pressa le bouton d'ouverture. "Cache-toi quelque part ! Je vais essayer de les promener."

Ils fouilleraient l'appartement. S'il restait là, il n'avait aucune chance. Il n'avait que quelques secondes. "Donne-moi ta clé. Vite ! " Mary la lui tendit. Il prit sa veste et ouvrit la porte sans bruit. "Mets la chaîne de sécurité", murmura-t-il. Puis il sortit et grimpa l'escalier aussi rapidement et silencieusement qu'il put.

Les vieilles marches craquaient à chaque pas. Heureusement les policiers deux étages au-dessous montaient bruyamment. Il avait atteint le palier de l'étage du dessus quand ils arrivèrent à la porte de Mary. Il entendit la porte s'entrouvrir.

"Par exemple ! Commissaire Unger, que faites-vous ici ? L'étonnement dans la voix de Mary paraissait sincère.

– Pouvons-nous entrer ?

– Pour quoi faire ?

– Nous avons encore quelques questions à vous poser sur le meurtre de Ludger Harnacher.

– Et ça ne peut pas attendre ? Excusez-moi, mais ça ne m'arrange pas. Je préfère venir demain matin au commissariat."

Mark ne put s'empêcher de sourire. Mary était vraiment bonne. Plus elle essayait d'empêcher les policiers d'entrer dans l'appartement, plus ils étaient persuadés qu'il y était caché. Pendant ce temps, ils ne fouillaient pas l'escalier et c'était autant de temps de gagné pour lui. Mais il ne pouvait pas bouger tant que les policiers se tenaient devant sa porte.

"Mais vous avez bien... " La voix d'Unger parut décontenancée. Puis elle devint soudain énergique, comme si quelque chose rendait le commissaire furieux. "Madame Andresen, ouvrez cette porte ! Nous avons été prévenus qu'Helius était chez vous. Il y a contre lui un mandat d'amener.

– Mark ? Impossible ! Il n'est pas là !

– Nous devons le retrouver. S'il est innocent, il ne lui arrivera rien. Maintenant, ouvrez cette porte, s'il vous plaît.

– Avez-vous un mandat de perquisition ?

– Je n'ai pas besoin d'un mandat de perquisition quand il y a danger.

– Un danger ? Quel danger ?

– Le danger qu'un meurtrier recherché soit chez vous et qu'il ne s'échappe si vous n'ouvrez pas immédiatement !"

Mark sentit que le commissaire perdait patience. Mary allait trop loin, il allait se douter de quelque chose. Par bonheur elle le comprit. Il l'entendit ouvrir avec difficulté la chaîne de sécurité.

Prudent, il risqua un coup d'œil, et vit les deux hommes entrer dans l'appartement l'arme au poing. "Vous, restez dans l'entrée, ordonna Unger à son collègue. Au cas où il me filerait entre les doigts !"

Merde ! Mark avait espéré se glisser devant l'appartement pendant que les policiers le cherchaient à l'intérieur. Mais ça devenait difficile si l'un des deux se tenait dans l'entrée, et que la porte restait ouverte.

D'un autre côté le danger était grand qu'en ne le trouvant pas dans l'appartement, il fouille l'escalier. Que faire ?

Il se décida quand il entendit une porte s'ouvrir à l'étage au-dessus et quelqu'un descendre l'escalier. Si on le surprenait ici, il était fichu.

Aussi doucement que possible il descendit les marches en réglant ses pas sur ceux de la personne au-dessus.

Retenant son souffle, il se pressa étroitement contre le mur jusqu'à la porte de Mary. Le bruit des chaussures crissantes se rapprochait. La personne allait déboucher sur le palier et le voir.

"Il semble n'y avoir personne ici, dit le commissaire Unger à l'intérieur. Allons voir dans l'escalier."

C'était maintenant ou jamais. Mark bondit sur le palier et claqua la porte de Mary à la volée. Puis il dévala les marches. Il avait déjà franchi un demi-étage quand les policiers surpris ouvrirent la porte et s'élancèrent derrière lui.

"Bon Dieu de merde ! Chef ! Chef, il est ici ! Arrêtez-vous, bon Dieu ! Police !"

Mark atteignit la porte de l'immeuble et réussit à les enfermer à l'intérieur avant que Dreek n'arrive en bas. Il jeta la clé loin de lui.

La figure du jeune policier grimaçait de colère. Il secoua la poignée de porte, puis pointa son pistolet sur le fuyard à travers la vitre de la porte *Jugendstil*.

"Je suis innocent", hurla Mark et il partit en courant.

Dreek ne tira pas.

Hambourg-Eppendorf, jeudi 21h30.

C'est pas vrai ! Ce type leur avait filé sous le nez une deuxième fois ! "Il y aura des poursuites ! hurla Unger. C'est de la complicité pour... pour... C'est une résistance à la force publique !

– C'est pas lui", dit Andresen impassible. Ses yeux brillaient.

Unger essaya de se calmer un peu. "Si ce n'est pas lui, pourquoi il s'est enfui ?

– Parce que vous ne le croyez pas. Parce qu'il ne peut pas attendre jusqu'à ce que vous vous décidiez à chercher le véritable assassin. Parce que le meurtrier falsifiera les indices encore plus.

– Et pourquoi vous l'avez caché ?

– Je ne l'ai pas caché. Nous avons essayé ensemble de trouver le meurtrier dans le réseau de DI, malheureusement sans succès.

– Je ne vous crois pas.

– Ça, je m'en doute.

– Où est-il maintenant ?

– Même si je le savais, je ne vous le dirais pas.

– Nous l'attraperons, madame Andresen, comptez sur moi. Et vous avec lui ! Qui sait, vous l'avez peut-être aidé. Finalement, comme chef comptable, vous allez profiter particulièrement de l'argent de l'assurance vie de Harnacher."

Le visage d'Andresen pâlit. Pendant une seconde, Unger pensa qu'elle était effectivement sa complice. Puis sa bouche et ses yeux se rétrécirent en une mince fente et il comprit qu'elle était blême de colère.

"Espèce de... espèce de con borné", siffla-t-elle en lui claquant la porte au nez.

"C'est un outrage à agent de la fonction publique, hurla le commissaire. Je pourrais vous arrêter pour ça ! " Naturellement, il ne pensait pas sérieusement la traduire en justice. Il était en colère contre Dreek qui s'était fait avoir comme un bleu qu'il était. Mais il était surtout furieux contre lui-même d'avoir sous-estimé Helius une fois de

plus.

Quand il descendit l'escalier, il tomba sur son collègue tout penaud.

"Excusez-moi, chef. Je me suis conduit comme un imbécile."

Cela lui coupa l'herbe sous le pied. Il avait envie de l'engueuler uniquement pour soulager sa colère. Il en avait marre de passer pour un con aux yeux des autres.

"Ça va. Le type est plus malin que nous ne pensions. Il n'ira pas loin."

Mais les doutes qui le taraudaient de ne pas être sur la bonne piste ne faisaient que se renforcer. Il ouvrit le sms qu'il avait reçu et le montra à Dreek. "J'aimerais que vous examiniez le numéro de l'expéditeur. Je croyais que c'était Andresen qui nous avait envoyé l'information. Mais visiblement ce n'était pas elle.

– Mais alors c'est qui, chef ? Et comment savait-il ou savait-elle qu'Helius était là ?

– C'est ce que nous devons trouver rapidement. J'ai vraiment l'impression que quelqu'un nous mène en bateau. Quoi qu'il en soit, nous devons d'abord retrouver Helius."

Hambourg-Hafencity, jeudi 22h51.

On était fin avril et presque tous les arbres étaient verts, mais on se serait cru en février. Mark se tenait dans l'ombre d'un châtaignier et observait le complexe de bureaux dans la Kehrwiederspitze. Au onzième étage, les lumières étaient encore allumées. Il crut d'abord que quelqu'un avait oublié d'éteindre. Pas étonnant après toute cette agitation. Puis il vit une ombre bouger devant la fenêtre du bureau de Recherche & développement. Quelqu'un était encore là. Un développeur ? La police ? Un étranger qui faisait disparaître les dernières traces ? Mark n'osait pas monter pour aller voir.

Depuis près d'une heure, il était debout dans le froid et se demandait s'il ne devait pas se chercher un endroit pour dormir. A ce moment la lumière s'éteignit dans le bureau.

Mark attendit quelques minutes avant qu'une silhouette ne sorte du bâtiment. A la lumière d'un lampadaire, il reconnut Rainer Erling. Il poussa un soupir de soulagement. A présent il pouvait entrer sans être dérangé.

Il traversa furtivement le parking vide, entra le code de la porte d'entrée, puis s'arrêta. Que faisait donc Rainer dans l'agence à cette heure ?

Le programmeur était connu pour travailler tard. Il lui était déjà arrivé de passer des nuits blanches avec Ludger pour résoudre un problème de logiciel ou terminer une actualisation dans les délais. Mais Ludger était mort et il parut bizarre à Mark que Rainer continue de travailler comme si rien ne s'était passé.

Une pensée atroce lui traversa l'esprit : Rainer était resté longtemps hier aussi. Avait-il cherché l'erreur avec Ludger ? Il devait donc être au bureau quand Ludger était mort.

Etait-il le meurtrier ?

Cela lui paraissait absurde. Rainer était la dernière personne que Mark aurait crue capable de meurtre. Son syndrome d'Asperger en faisait un jeune homme silencieux et réservé qui avait parfois des absences, ce qui le rendait presque inamical – mais jamais hostile ou agressif. Qu'il ait pu préméditer et accomplir un meurtre de sang-froid

était inimaginable.

Non, Rainer était certainement resté au bureau pour d'autres raisons. Ludger s'était toujours particulièrement occupé de Rainer. C'était sans doute pour cela qu'il était ici. Peut-être qu'il voulait découvrir à sa façon silencieuse et concentrée ce qui s'était vraiment passé. Si c'était le cas, Mark avait un allié.

Il le rattrapa à mi-chemin de la station de métro de Baumwall. "Rainer, attends !"

Rainer s'arrêta, se tourna vers lui avec des yeux dilatés comme si Mark était un zombie prêt à se jeter sur lui.

"Qu'est-ce que tu as découvert ? demanda Mark. Tu as compris ce qui n'allait pas avec DINA ? Je soupçonne une puissance étrangère d'avoir détraqué DINA à son profit. Peut-être un service secret, la mafia, des terroristes, que sais-je. C'est sans doute à cause de ça que Ludger est mort !"

Les yeux de Rainer étaient toujours écarquillés, comme s'il avait peur de Mark. "La police... elle te cherche partout... ", dit-il.

"Oui. Je sais. C'est pour ça que j'ai besoin de ton aide, Rainer. Quelqu'un veut me faire porter le chapeau. Il faut que je découvre le vrai meurtrier. " Il s'arrêta. "Tu... tu me crois, n'est-ce pas ?"

Rainer le regardait en silence. Il était blanc comme un linge.

Un frisson glacé parcourut le dos de Mark. C'était vraiment si facile de le soupçonner du meurtre de son ami ?

"Ce n'est pas moi. Rainer, tu dois me croire. "

Rainer ne dit rien. Il se retourna.

Mark lui attrapa le bras. "Rainer, je t'en prie ! Je dois savoir ce qui est arrivé avec DINA !"

Rainer accéléra le pas. Mark courut derrière lui et l'attrapa à nouveau fermement. Rainer s'arracha à lui en poussant un cri d'enfant terrorisé.

Ils étaient presque arrivés à la station de métro. De l'autre côté de la rue, un vieil homme les observait. Il sortit son portable. Mark s'arrêta et regarda Rainer. Celui-ci se précipita vers l'escalator qui menait aux quais. Le vieil homme téléphonait sans quitter Mark des yeux. Il valait mieux qu'il disparaisse avant que la police n'arrive.

Il se mit à courir dans les rues sombres de Speicherstadt. Un moment après les lumières bleues d'une voiture de police palpitèrent derrière lui. Elle s'arrêta devant l'Hanséatic Trade Center. Mark se blottit dans l'entrée d'un vieil entrepôt qui sentait le café et les épices.

Il pensa aux gros cargos qui souvent descendaient l'Elbe sous sa fenêtre, en partance vers des pays lointains et exotiques. Il fallait qu'il quitte Hambourg, au moins pour un certain temps.

Un instant, il se demanda s'il ne devait pas essayer de monter clandestinement à bord d'un bateau. Mais si l'équipage le découvrait en haute mer, il y avait fort à parier qu'ils le livreraient à la police. Et puis quand il serait devenu un fugitif à l'étranger, il ne pourrait rien faire pour découvrir le meurtrier de Ludger.

Il réfléchit, se demandant qui parmi ses connaissances lui ferait assez confiance pour le cacher de la police. Ses parents s'étaient séparés quand il avait quatorze ans et depuis il n'avait pratiquement plus eu de contact avec son père. Sa mère habitait aux Etats-Unis depuis des années. Il n'avait ni frère ni sœur.

L'unique personne qui lui vint à l'esprit fut sa cousine Franzie. Elle habitait Munster, étudiait la philosophie, vivait de jobs occasionnels et vendait de temps en temps un de ses lugubres tableaux. Mark l'avait toujours aimée pour son tempérament fougueux et sa gaîté qui pouvait en une seconde se changer en profond désespoir, même si ça ne durait jamais longtemps. Franzie n'aimait pas beaucoup le pouvoir en place et était restée fidèle à la bonne vieille théorie du complot. Elle le croirait et l'aiderait. Cela l'amuserait même beaucoup.

Il se demanda s'il devait l'appeler. Il savait qu'elle peignait souvent tard dans la nuit. Mais il décida de n'en rien faire. Il ne savait même pas comment il pourrait se rendre chez elle. La gare était certainement surveillée, particulièrement maintenant qu'ils le savaient en ville. L'aéroport, avec ses services de sécurité renforcés, était hors de question. Le taxi était à exclure, tous les chauffeurs de taxi étaient certainement avertis. Le métro et le bus étaient les uniques moyens de transport que la police ne pouvait pas entièrement contrôler. Mais ils ne lui permettaient pas de quitter Hambourg. A moins que ?

Mark traversa un des ponts qui relient la Speicherstadt au centre-ville, en remerciant le ciel que la police n'ait pas encore bouclé le quartier. Il le devait probablement aux coupes sombres opérées dans le budget et le personnel. Après tout, jusqu'à nouvel ordre, il n'était qu'un suspect.

A Rödingsmarkt, il prit le métro en direction d'Altona, changea plusieurs fois de ligne et atteignit la gare de Harburg par le dernier train de nuit. Il ne prit pas le risque de passer la nuit dans la salle d'attente et préféra se promener dans les rues paisibles du vieux quartier ouvrier au sud de l'Elbe.

A six heures, il acheta au kiosque de la gare un café et le *Morgenpost*. Il trouva un bref article sur la mort de Ludger : pour le

journal la routine habituelle. Mais par bonheur son nom et sa fuite n'étaient pas évoqués. Pas encore.

Le guichet ouvrit à six heures. Obéissant à une impulsion, Mark acheta un billet pour Cologne, en seconde classe. Un aller simple. Il descendrait naturellement à Munster. Si la police découvrait quelle destination il avait pris, ils seraient induits en erreur.

"Avez-vous une carte d'abonnement", demanda l'aimable guichetière.

Sans réfléchir, Mark sortit la carte plastifiée de son porte-monnaie. Puis il hésita en pensant aux données qui y étaient stockées.

L'employée fronça les sourcils. "Puis-je avoir votre carte, s'il vous plaît ?"

Un instant Mark pensa simplement s'en aller. Mais il aurait éveillé les soupçons. Aussi lui donna-t-il la carte.

Elle la mit dans un scanner magnétique. Aucune alarme ne retentit et elle ne saisit pas son téléphone. "Ça fait trente-deux euros, dit-elle seulement. Le départ est à six heures cinquante-sept sur le quai trois."

Mark regarda l'heure. Encore plus de trois quarts d'heure. "Il n'y en a pas un plus tôt ?"

L'employée secoua la tête. "Désolée.

– OK, merci bien."

Mark descendit sur le quai et se mit à faire nerveusement les cent pas. A côté de lui des douzaines de passagers, qui chaque jour faisaient la navette, se hâtaient vers le train navette pour Hambourg. Apparemment personne ne prenait une autre direction. La tension de Mark croissait. Il avait l'impression d'être une taupe rampant en plein jour au milieu d'une prairie, aveugle et livrée au regard perçant des buses. C'était dangereux de rester sur place. Il fallait qu'il parte d'ici aussi vite que possible.

Le train régional pour Maschen entra en gare. Mark réprima l'impulsion d'y monter. Il le regarda quitter lentement la gare. Puis il vit quelque chose qui le pétrifia d'effroi : dans les fenêtres du train, se reflétaient des taches bleues clignotantes.

Ils étaient là ! Déjà !

Une voix monotone sortit d'un haut-parleur : "Le Metronom pour Brème, Buchholz, Spöze, Tostedt, Lauenbrück, Schessel,

Rotenburg va entrer en gare voie trois, départ à six heures vingt-sept. Attention à l'arrivée du train !"

Mark regarda autour de lui. Le quai désert offrait peu de

possibilités de se cacher. Il se glissa derrière une colonne. De cette façon, on ne le verrait pas du passage supérieur. Mais si les policiers connaissaient sa destination, ça ne servirait pas à grand-chose. Devait-il tenter de remonter et d'aller sur un autre quai ? Trop dangereux : il risquait de se jeter dans leurs bras. Il ne pouvait pas courir sur le quai sans attirer l'attention des gens qui attendaient le Metronom. Son cœur battait chaque fois qu'il regardait l'espace entre l'escalier et la voie vide.

Avec une lenteur désespérante le triangle des phares arrivait au ralenti comme une lointaine lueur d'espoir dans la nuit. Mark perçut un mouvement précipité sur la passerelle d'en haut. Un homme dévalait l'escalier et fonçait droit sur lui.

Mais ce n'était pas un policier. En tout cas, il ne portait pas d'uniforme. Mark regarda l'étranger avec méfiance mais celui-ci ne le vit pas. Il s'arrêta, le souffle court, le regard rivé sur le train qui arrivait. Visiblement ce n'était qu'un voyageur qui ne voulait pas rater le Metronom.

Les freins crièrent quand le train à étages, bleu et jaune, entra enfin en gare. Mark monta et s'assit à l'étage près d'une fenêtre. Il vit alors un homme en uniforme dévaler l'escalier, puis un autre. Avec soulagement, il entendit le bruit des portières qui se fermaient. Les policiers couraient en gesticulant sur le quai, mais le train s'était déjà mis en mouvement et ne s'arrêta pas.

Sur le quai, les deux hommes regardaient autour d'eux. L'un tourna la tête vers le wagon où Mark était assis et l'espace d'une seconde leurs regards se croisèrent. Le policier l'avait-il reconnu ? Il eut le temps de voir un employé parler dans un talkie-walkie puis le Metronom quitta la gare.

"Excusez-moi, jeune homme, mais vous vous êtes trompé de train", dit le contrôleur quand Mark lui tendit son billet. Le mieux c'est que vous descendiez à Buchholz et que vous preniez le train régional de six heures quarante-sept pour Harburg. Avec un peu de chance vous attraperez le ice de sept heures douze pour Hanovre. Il part du même quai...

– Merci beaucoup. Combien vous dois-je pour le trajet jusqu'à Buchholz ?"

Le contrôleur sourit aimablement. "Ça va. Nous faisons tous des erreurs."

Buchholz/Nordheide, vendredi 6h41.

Buchholz, qu'il avait toujours tenue pour une petite ville endormie, sans y avoir jamais mis les pieds, était à cette heure étonnamment éveillée. Le quai était rempli de gens qui attendaient la navette pour Hambourg. Mark se demanda s'il devait se glisser parmi eux et retourner à Harburg comme le contrôleur le lui avait conseillé. Mais la police comptait certainement là-dessus. Aussi abandonna-t-il la petite gare.

Une boulangerie venait d'ouvrir. Il acheta un croissant, un petit pain au chocolat et un café et s'installa debout à une table haute avec vue sur la place du marché. Son petit-déjeuner lui parut étonnamment bon. Peut-être sommes-nous particulièrement sensibles aux petites joies de la vie quand nous n'avons plus qu'elles.

Il se demanda comment gagner Munster sans tomber dans les filets de la police. Il ne savait pas jusqu'à quel point ils le talonnaient. Pensaient-ils qu'il allait prendre le train régional pour Brème ? Si oui, allaient-ils contrôler toutes les gares intermédiaires ?

Il eut la réponse à ses questions quand il vit une voiture de police avec un gyrophare bleu traverser la place du marché. Il avait de la chance que le train soit allé plus vite qu'elle.

Ils allaient certainement interroger les passants. Quelqu'un se souviendrait-il de lui ? Cela lui parut peu vraisemblable – les gens qu'il avait rencontrés étaient à présent assis dans leur Metronom. Il regarda la vendeuse derrière le comptoir. Elle avait à peine vingt ans, turque vraisemblablement, très jolie. Elle lui sourit, il s'empressa de lui rendre son sourire.

Elle se souviendrait de lui.

Il fit un effort pour avaler le reste du petit pain, finit son café et quitta la boulangerie aussi lentement et naturellement qu'il put. Une fois dehors, il dut se forcer pour ne pas courir. Il tourna dans une rue adjacente – une zone piétonne aux vitrines sombres.

A cette heure matinale, il n'y avait personne. Trop voyant. Son cœur battait. Il ne faudrait pas longtemps avant que les policiers ne demandent dans les magasins ouverts près de la gare si quelqu'un

avait vu le meurtrier en fuite, Mark Helius. "Il était ici, il y a un quart d'heure", dirait la vendeuse et les policiers établiraient aussitôt un périmètre de recherches. Toutes les routes dans un rayon de vingt kilomètres seraient contrôlées. Il n'avait plus aucune chance de quitter l'endroit avec les transports en commun.

Il abandonna la zone piétonne et tourna dans une ruelle bordée de modestes maisons. De temps en temps, quelqu'un sortait d'une porte, montait dans sa voiture et partait au travail comme tous les matins. Mark enviait ces hommes et leur vie sans complications.

Il atteignit la rue principale. Une voiture de police s'approcha. Il réprima le réflexe de se cacher et resta simplement sur le trottoir. La voiture continua son chemin.

Il traversa la rue, prit une allée plantée de jeunes châtaigniers, passa devant des villas d'apparence cossue derrière des jardins soignés. Un endroit dangereux. Se promener seul à cette heure, c'était se faire remarquer. Mais il ne rencontra personne à l'exception de deux enfants, le cartable sur le dos, qui étaient plongés clans une discussion sur la valeur de leurs cartes Yu-Gi-Oh sur eBay.

Il changea deux autres fois de rue car les maisons se clairsemaient peu à peu. Les jardins devenaient plus grands et à l'arrière finissaient sur des prairies et des champs. Aucun policier ne l'avait encore arrêté. Il parviendrait peut-être à échapper à leurs filets en évitant les routes et les transports en commun.

D'un autre côté il lui semblait que Munster, son but, s'éloignait de plus en plus. L'Allemagne lui avait toujours paru si petite, Hambourg et Munich étaient à moins d'une heure d'avion. A présent, il comprenait ce qu'il en était quand n'existaient encore ni voitures ni trains et lorsque les distances se mesuraient en journées de marche. Il était clair qu'il ne savait absolument pas où il allait.

La rue devint une rue secondaire presque un chemin de campagne. Un quart d'heure passa avant que ne le dépasse la première auto. D'un côté c'était bien, car la police ne le chercherait pas ici. D'un autre côté, un promeneur solitaire se remarquait d'autant mieux. Il tourna dans un chemin de terre qui menait à un petit bois. Sous le couvert des arbres, il découvrit un tronc abattu. Il déploya un sac en papier pour ne pas salir son jean noir et s'assit afin de réfléchir à ce qu'il devait faire. La police avait certainement retrouvé sa trace. Il pourrait se cacher un moment dans le bois. Mais après ?

Sa situation lui parut soudain désespérée. L'énergie qu'il avait ressentie la veille au soir s'était évanouie. Plus il fuyait, plus le filet qu'avait tendu le meurtrier se resserrait. Et moins il lui paraissait possible de prouver son innocence. Il devait se rendre, c'était l'unique

possibilité. Mais n'était-ce pas trop tard ? En fuyant, il avait renforcé les soupçons. La police considérerait sa capture comme un succès et il ne viendrait à l'idée de personne de rechercher le véritable meurtrier tant qu'il n'aurait pas prouvé son innocence. Des circonstances atténuantes, c'était tout ce qu'il pouvait espérer.

Il ne pouvait pas s'enfuir, il ne pouvait pas se livrer, il ne pouvait rien faire. Il était pris au piège.

Il repensa à Franzie. S'il ne pouvait pas aller vers elle, elle pouvait peut-être venir à lui ! Il chercha son portable dans la poche de son manteau. Il détestait ce téléphone qui le rendait joignable partout. Il ne l'ouvrait donc que lorsqu'il devait téléphoner.

"Allô, vous êtes chez Franzisca Hernert. C'est vraiment gentil d'appeler. C'est bête mais je suis sous la douche ou au cabinet ou simplement j'ai pas envie de répondre. Je ne peux pas promettre que je rappellerai si tu me laisses un message. Tu me connais, vraisemblablement."

Merde. Mark raccrocha, referma le mobile et le mit dans la poche de son manteau. Laisser un message ne lui paraissait pas une bonne idée. Il allait se planquer quelque part et rappellerait plus tard.

BuchholzJNordheide, vendredi 8h21.

"Et un hélico, cria Dreck dans son portable. J'ai besoin d'un hélico ! Le fugitif est probablement à pied et il est fourré quelque part par ici... le coût, qu'est-ce que ça veut dire le coût ? Il s'agit d'un meurtre et... Bien sûr nous savons qu'il est le meurtrier ! Nous avons plus qu'assez d'indices et il est en fuite, qu'est-ce que vous voulez de plus ? Ecoutez, si vous voulez prendre la responsabilité que le type tue encore quelqu'un ?... Bon. A plus tard."

Unger fit la grimace. Il aurait à répondre à une foule de questions désagréables si l'opération faisait un flop et qu'Helius n'était finalement pas le meurtrier.

Son jeune collègue termina la conversation et laissa courir son regard sur la petite armée de policiers qui encerclait la gare. On aurait cru Napoléon à Austerlitz mettant ses troupes en ordre de bataille. Pour lui, tout cela semblait être un jeu passionnant. Il voulait certainement rattraper la gaffe d'avoir laissé filer Helius de l'appartement d'Andresen et il était tout feu tout flamme.

Unger en revanche se sentait malade comme une bête. Hier soir après l'arrestation ratée, il était retourné dans la salle de répétition et l'avait trouvée vide. Il avait retrouvé Jung dans son bistrot habituel et bien sûr quelques tournées avaient été nécessaires pour calmer les esprits. Quand le portable avait sonné, peu avant sept heures, Unger s'était arraché à son lit, la tête en compote et l'estomac au bord des lèvres.

Pour l'heure, il ne souhaitait qu'une chose, qu'on mette ce fumier d'Helius derrière les barreaux et qu'il ait quelques jours de tranquillité. Il ne pouvait pas être loin. Quelqu'un avait informé la police, une heure et demie auparavant, Helius avait été vu à la gare de Harburg. Les collègues de Harburg avaient reçu un ordre de mission par e-mail et l'avaient exécuté. Le contrôleur du Metronom avait affirmé au téléphone qu'un jeune homme qui correspondait à la description du fugitif était monté dans le train avec un billet pour Cologne et descendu à Buchholz. Il était impossible de savoir qui avait prévenu la police et donné l'ordre de mission, car une panne d'ordinateur avait effacé le message.

Dreek se tourna vers le commandant de gendarmerie. "Cette canaille doit être à une demi-heure d'ici. Toutes les routes sont-elles barrées ? " Il se comportait comme si c'était lui le chef mais Unger le laissait faire. Ça lui ferait du bien de prendre quelques responsabilités.

"Tout est verrouillé dans un rayon de quinze kilomètres, dit le commandant de gendarmerie, un policier expérimenté aux tempes grises. Pas une souris ne pourrait s'échapper.

– Il ne faut pas le sous-estimer, dit Unger. Il nous a filé deux fois entre les doigts. Et s'il arrive à se cacher quelque part, ça peut durer des jours avant que nous le trouvions.

– Est-ce que je dois prévenir la presse ? demanda Dreek. Si nous offrions par radio à la population une récompense pour aider...

– Surtout pas ! Il ne manquerait plus qu'une horde de journalistes se mettent à faire la chasse à un meurtrier présumé. Nous devons le capturer nous-mêmes."

Le commandant de gendarmerie fronça les sourcils en entendant le mot "présumé", mais il ne dit rien.

Le portable d'Unger sonna. Déjà un autre SMS. Il contenait un curieux texto : "53.18.03N 09.57.55E. " Il fronça les sourcils. Etait-ce une sorte de code ? L'expéditeur paraissait être le même que celui du SMS d'hier soir qui indiquait où se trouvait Helius.

"Qu'est-ce que c'est, chef ? demanda Dreek, je peux voir ?"

Unger aurait préféré cacher le contenu du message. Qu'on joue avec lui au chat et à la souris ne lui plaisait pas. Mais il ne voulait pas refaire l'erreur de laisser Helius s'évader à cause de ses doutes. Finalement c'était l'affaire du juge de se prononcer sur sa culpabilité ou son innocence, pas la sienne. Il devait seulement veiller à ce que toutes les informations disponibles soient mises au jour et que le principal suspect soit présenté au tribunal.

Dreek se pencha sur le mobile. "Ce sont des coordonnées, dit-il. Quelqu'un a-t-il un GPS ?"

Le commandant de gendarmerie sortit un appareil de la taille et de la forme d'un portable de sa veste. Il avait un boîtier en plastique et un grand écran LCD mais pas de clavier numérique. Il l'ouvrit et le tendit à Unger et à Dreek. L'écran montrait un plan des environs et en dessous deux séries de chiffres : 53.19.26N 09.52.11E. "C'est notre position exacte : 53 degrés 19 minutes, 26 secondes de latitude-nord et 9 degrés, 52 minutes, 11 secondes de longitude-est.

– Les chiffres du SMS sont presque les mêmes, dit Dreek. Pouvez-vous établir où se trouve précisément le point qui est indiqué ?

– A cinq minutes à l'est d'ici, c'est-à-dire à peu près à cinq kilomètres, dit le commandant de gendarmerie.

– On va en avoir le cœur net ! dit Dreek satisfait. Rassemblez vos hommes. Je crois que nous savons maintenant où le type se cache."

Unger secoua lentement la tête. "Monsieur Dreek ? " L'interpelé se retourna. Oui, chef ?

– Vous êtes-vous demandé pourquoi un inconnu nous aide à retrouver Helius ? Et comment il sait exactement où cet homme se trouve ?

– Non... c'est-à-dire oui. Nous pourrions toujours en chercher l'explication quand nous tiendrons Helius, non ?"

Unger acquiesça. "Vous avez raison. Mais toute cette affaire pue. Quand nous l'aurons, je veux que vous interrogiez immédiatement l'auteur de ces sms !

– Entendu, chef. Mais pour l'instant nous devons attraper Helius. " Il se retourna vers le commandant de gendarmerie avec un geste théâtral. "En avant !"

Shinjuku-District/Tokyo, vendredi 18h30.

Kumiko Sugita sortit sur la Shinjuku Dori. Après le froid sec de la climatisation, la chaleur lourde de l'air lui donna la sensation d'une serviette éponge mal lavée. Sur le trottoir, elle se coula dans la foule de cette soirée fériée, passa devant les immeubles de bureaux de dix étages qui étaient tellement couverts de panneaux publicitaires multicolores qu'on pouvait à peine distinguer leur façade. A pied il ne fallait que quelques minutes pour rejoindre la station de métro Shinjuku Sanchome. De là, il lui faudrait une heure pour arriver chez ses parents dans le district d'Hozumi, au nord-ouest de Tokyo.

Ni l'air étouffant ni la cohue n'entamaient sa bonne humeur. Aujourd'hui elle avait eu l'honneur d'être convoquée par M. Oto, le directeur de la filiale locale de la banque Hozumi pour une conversation personnelle et le directeur l'avait félicitée sur sa première année de travail comme conseillère au service clientèle. Kumiko avait été si enchantée qu'elle en avait presque oublié de s'incliner.

Et elle se réjouissait de raconter la conversation à ses parents et de leur annoncer l'augmentation de salaire qu'elle avait obtenue. Ce soir elle inviterait Isao à dîner dans le petit restaurant où ils avaient fêté dernièrement leurs deux années de liaison. Il ferait les gros yeux et protesterait mais elle tiendrait bon. A la fin, il faisait toujours ce qu'elle voulait. C'est pour cela qu'elle l'aimait : il la prenait comme elle était et lui laissait la liberté dont elle avait besoin.

Elle ouvrit son portable et consulta les appels. Son amie Lino lui avait envoyé un mms. Elle avait acheté la robe collante vert tilleul qu'elles avaient vue dans une petite boutique sur la Kota-kibaschi Dori et posait avec coquetterie dedans. Une petite pointe d'envie traversa le cœur de Kumiko. Elle avait prévu d'acheter elle-même la robe à la fin de la semaine, mais maintenant c'était évidemment impensable. Dommage. Isao avait aimé la façon dont la robe soulignait sa minceur. D'un autre côté elle était presque soulagée. L'augmentation n'était pas si énorme que ça et quand elle habiterait avec Isao dans le petit appartement que sa tante leur avait trouvé, elle aurait besoin de chaque yen pour le mobilier et le loyer.

Elle referma son portable et le mit dans la poche de sa veste de

service. Elle avait seulement échangé les souliers de cuir noir obligatoires contre de confortables Nike. Elle les apportait dans un sac plastique.

Tout en marchant vers la gare, elle songeait à ce qui se passerait quand, après le repas, elle irait dans la petite chambre d'Isao. 11 la prendrait dans ses bras, la regarderait d'un air franc, sérieux et...

Une musique entraînante la tira de ses pensées. C'était le refrain d'une chanson, *Die Musi Kommt*, par les Voksbuben de Zillertal. Elle n'avait chargé la sonnerie de son mobile qu'hier. La pop allemande était la nouvelle tendance dans les sonneries des portables et les Voksbuben occupaient la première des trois places du top des sonneries de portables japonais. Elle s'arrêta, sortit son portable de sa poche et dit : "Allô ?"

Mais ce n'était pas Isao comme elle l'avait espéré. Ce n'était pas non plus sa mère venant lui rappeler quelque devoir envers son oncle ou un autre parent. Au lieu de cela, elle entendit des murmures nombreux, excités, comme le bruit que ferait une grande foule.

"Allô ! Qui est à l'appareil ? " A nouveau le bruit d'un grand nombre de gens parlant tous à la fois. Puis un bip-bip régulier. La liaison était coupée. Les sourcils froncés, elle regardait son portable. Puis elle leva les yeux et regarda autour d'elle en ouvrant de grands yeux.

Partout dans la rue, les gens s'étaient arrêtés, leur mobile à la main. Le trafic habituel des passants s'était pratiquement interrompu. Beaucoup avaient toujours leur portable à l'oreille et fronçaient les sourcils. D'autres regardaient autour d'eux, d'un air déconcerté, fixaient leur téléphone ou discutaient avec les gens autour d'eux.

C'était sans doute une défaillance du réseau de l'opérateur NTT Docomo qui avait fait sonner tous les téléphones en même temps. Les murmures qu'ils avaient entendus devaient être les voix de milliers, peut-être de millions de gens. Elle imagina que peut-être en ce moment, pas seulement à Tokyo mais partout dans le monde les portables avaient sonné en même temps et que pendant un court instant tous les hommes avaient été reliés en une gigantesque conférence téléphonique. C'était une pensée romantique.

Elle sourit, ferma son portable et suivit le flot des gens qui s'était remis en mouvement en direction de la gare centrale de Shinjuku.

Nordheide, vendredi 8h30.

Mark vit les cars de police de loin : une colonne de quatre fourgonnettes et de deux voitures de patrouille. Ils avaient allumé les gyrophares bien qu'il n'y eût personne sur la route déserte pour leur barrer le chemin. Caché derrière un gros buisson, il les vit s'arrêter sur le bord de la route, puis descendre de voiture et prendre le chemin qui conduisait au petit bois. Il reconnut le commissaire Unger et Dreek qui discutaient avec un homme en uniforme vert. L'homme avait le doigt pointé droit sur Mark.

Il sursauta. Puis il comprit qu'il était impossible que les policiers pussent le voir : ils étaient encore à trois ou quatre cents mètres. Le gendarme n'avait fait que montrer le chemin.

Pendant ce temps au moins deux douzaines de gendarmes mobiles étaient descendus des cars de police. L'homme à côté du commissaire Unger faisait de grands gestes pour qu'ils s'éparpillent et passent le bois au peigne fin. Mark n'avait pas le temps de se demander comment ils l'avaient trouvé si vite. Il s'enfonça dans le bois et se mit à courir.

Le bois était plus grand qu'il ne paraissait de la route. Il courait sous de grands chênes et des hêtres, entre des buissons isolés et de jeunes arbres qui offraient moins de protection. Il espérait seulement que ses traces ne se verraient pas dans l'épais tapis de feuilles.

Il atteignit une plantation de jeunes pins. Les branches flexibles opposaient une résistance comme si elles voulaient livrer Mark à ses poursuivants mais ensuite elles se refermaient derrière lui comme un mur vert infranchissable.

Peut-être parviendrait-il à distancer les policiers. Mais pas des chiens policiers.

Il continua à courir et atteignit la fin de la plantation de pins. Derrière s'étendait un bois de feuillus espacés. Ici le sol était mou et boueux, la végétation basse, surtout des bouleaux. Quelques flaques sombres brillaient entre les arbres. Il hésita un moment. S'il les traversait, il ruinerait ses chaussures faites sur mesure à Londres. Mais il n'avait pas le choix. Il traversa la zone humide, veillant à laisser le moins d'empreintes possible sur le sol meuble.

De l'autre côté, le bois finissait. Devant lui s'étendaient des champs et des prairies à perte de vue. Un tracteur muni d'un gros réservoir sur une remorque fumait un champ. Une odeur âcre d'engrais flottait dans l'air.

Non loin de là, se dressait une petite ferme. Peut-être réussirait-il à s'y cacher. Il ne pouvait pas rester dans le bois, et dans les champs on le voyait à des kilomètres. Il n'avait pas le choix, il devait prendre le risque.

Il suivit un étroit remblai, entre deux pâturages, qui était couvert de buissons épineux et servait de coupe-vent. D'ici le paysan sur son tracteur ne pouvait pas le voir.

Peu après, il entendit le vrombissement d'un hélicoptère. Il se blottit à l'ombre d'un buisson. L'hélicoptère dessina une boucle au-dessus du champ et tourna en direction du sud. Il allait certainement revenir.

Mark joua son va-tout et partit en courant. Il atteignit une grange dont la couleur verte s'écaillait par plaques au moment où le bruit de l'hélicoptère se rapprochait. Il essaya d'ouvrir la porte de la grange. Par chance elle n'était pas fermée. Soulagé, il se glissa à l'intérieur, dans l'obscurité. De deux petites fenêtres sales percées dans le pignon tombait un peu de lumière. Le bâtiment était presque vide, seul un petit tas de foin dans un coin dégageait une odeur douce et agréable. Mark épia à travers la fente de la porte. Une maison d'habitation de briques rouges, une longue étable basse et un silo entouraient une cour recouverte de gros gravier. Dans le jardin, devant la maison, des chemises, des sous-vêtements et des serviettes flottaient au vent sur un étendoir. Sur le côté de l'étable était appuyée une bicyclette, apparemment sans antivol. C'était sa chance.

L'hélicoptère survola la cour à basse altitude. Une femme d'un certain âge sortit de la maison, mit sa main devant les yeux et regarda le ciel. Elle observa l'hélicoptère qui tournait en direction du bois. Puis elle disparut dans la maison.

C'était maintenant ou jamais.

Mark sortit en courant, arracha une serviette et une chemise à carreaux de l'étendoir et enfourcha la bicyclette. La femme sortit de la maison. "Hé vous, là-bas ! ", cria-t-elle tout en courant derrière Mark qui appuyait aussi fort qu'il pouvait sur les pédales. Un chien, un bâtard marron clair, le poursuivait en glapissant.

Mark suivit en pédalant un chemin caillouteux puis une route étroite. Il réussit enfin à se débarrasser de la femme furieuse et du chien. Quand il eut parcouru quelques centaines de mètres, il s'arrêta,

plia sa veste sur le porte-bagages, enfila la chemise à carreaux et noua la serviette sur sa tête comme un foulard. Puis il se mit à pédaler lentement, comme une paysanne en route vers un endroit quelconque.

Il ne fallut pas longtemps avant que l'hélicoptère soit de nouveau au-dessus lui. S'il avait de la chance, ils se laisseraient prendre à son déguisement, mais la police ne mettrait pas longtemps pour découvrir qu'il avait volé une chemise et une bicyclette.

Quand l'hélicoptère disparut de sa vue, il accéléra l'allure. Il voulait parcourir le plus de trajet possible avant de cacher la bicyclette et de s'éclipser quelque part. Il entendit une auto qui s'approchait derrière lui. Il n'osa pas se retourner. Son premier réflexe fut d'accélérer au lieu de quoi il se mit à rouler plus lentement. Si la supposée paysanne avait l'air trop pressée, son camouflage serait éventé. La voiture passa. Mark tourna légèrement la tête à droite afin qu'on ne puisse pas reconnaître son visage. Le conducteur ne parut pas s'intéresser à lui et continua son chemin. Une Mercedes bleue le croisa mais sa conductrice ne fit pas non plus attention à lui.

A nouveau une voiture arrivait derrière lui, le dépassa. C'était une voiture de police. D'effroi, Mark fit une embardée qui faillit l'envoyer dans le fossé. La voiture passa. Puis, environ cent mètres plus loin, les feux de stop s'éclairèrent. Les policiers l'avaient-ils reconnu ? Ou bien voulaient-ils simplement demander à la paysanne si elle avait vu quelqu'un ?

A droite, à une douzaine de mètres devant lui, partait un chemin de terre. Il tendit le bras à droite, appuya fortement sur les pédales et tourna. Le cœur battant à se rompre, il roula entre deux prairies.

Le chemin finissait à peu près à cent mètres. Il y avait au bout une remorque avec un réservoir d'eau argenté cylindrique – sans doute un abreuvoir à vaches. Un peu plus loin s'élevait un petit groupe d'arbres qui pouvait au moins offrir une sorte de sécurité. Mais pour cela il devrait traverser la prairie clôturée et, avec la bicyclette, non seulement ce serait difficile mais ça paraîtrait bizarre.

Il descendit. Du coin de l'œil, il vit que la voiture de police avait reculé jusqu'au départ du chemin. Il se força à ne pas regarder et alla vers l'abreuvoir. Quelques vaches qui paissaient à proximité levèrent la tête et le regardèrent de leurs yeux globuleux. Puis elles se mirent en mouvement et vinrent vers lui.

Dans l'herbe gisait une caisse orange reliée à la fine clôture électrique. Un tic-tac étouffé en sortait. Apparemment un générateur électrique. Mark se pencha et fit semblant de trafiquer dans la caisse. Du coin de l'œil, il vit que la voiture de police se remettait en mouvement.

Mark respira. Les vaches le regardaient, pleines d'espoir. Braves bêtes ! Leur familiarité l'avait aidé à jouer son rôle de paysanne de façon crédible. Il cacha la bicyclette derrière le réservoir pour qu'on ne la voie pas de la route et posa la chemise et la serviette dessus. Avec son jean noir, son pull à col roulé gris foncé et sa veste noire, il faisait tache dans le paysage, mais de toute façon la paysanne allait informer la police du vol. Il sauta la clôture électrifiée et traversa le pré vers la petite hauteur sur laquelle s'élevaient des hêtres et des chênes. Les vaches le regardèrent s'éloigner sans comprendre.

En bordure du petit bosquet, il s'accroupit derrière un buisson. L'hélicoptère avait disparu. Soit il concentrait ses recherches sur une autre zone, soit la mission était interrompue. Mais Mark ne se faisait pas d'illusion. La police devait contrôler toutes les sorties de la ville.

Que faire ? Franzie pourrait venir le chercher et le cacher dans son auto... Il sortit son portable pour l'appeler. Cette fois il laisserait un message : elle était peut-être chez elle, mais n'avait pas envie de décrocher. Il devait...

L'idée le frappa comme la foudre. Il fixa son portable comme une grenade dégoupillée. Evidemment, c'est comme ça qu'ils l'avaient trouvé ! On pouvait localiser un portable grâce aux émetteurs. Les compagnies de téléphonie mobile offraient déjà cette option "Location Based Service" qui indiquait, par exemple, où se trouvait la station-service ou la pharmacie la plus proche, contre une majoration juteuse bien sûr. Mais ça n'avait pas été un succès car la plupart des gens trouvaient désagréable qu'on puisse à tout moment les localiser avec précision. A présent Mark comprenait pourquoi.

Il jeta son portable et partit en courant. Dans le lointain, il entendait le vrombissement de l'hélicoptère qui se rapprochait lentement.

Il courut à travers des champs et des prairies en restant autant que possible à l'abri des rares buissons qui entouraient les champs. Quand le bruit de l'hélicoptère devint assez proche pour qu'on puisse le découvrir, il se jeta entre deux arbustes.

L'hélicoptère tournait un peu plus loin, au-dessus du petit pré où Mark avait jeté son portable. Il agrandit son cercle et s'approcha à cent ou deux cents mètres de sa cachette. Mark réprima l'envie de fuir. S'ils l'apercevaient, il n'aurait plus aucune chance. L'hélicoptère boucla son large cercle et disparut enfin en direction de Buchholz.

Quand il fut hors de sa vue, Mark secoua la poussière de ses vêtements et repartit en courant. Il resta à l'écart des fermes et des villages et évita les petites routes animées. Par chance, dans cette région, il n'y en avait guère.

Peu à peu le paysage changeait. Le sol devenait sablonneux et sur les prairies grasses poussait une herbe rougeâtre qui recouvrait les collines aux courbes douces. Entre se dressaient des conifères élancés comme des statues. Le paysage semblait avoir été dessiné par un jardinier plein de goût. Demain, samedi, les promeneurs du week-end fourmilleraient probablement mais aujourd'hui les lieux de pique-nique étaient déserts.

Il atteignit une aire munie de barbecues. Le charbon des foyers était vieux – la saison des grillades n'avait pas encore commencé. Bien qu'on ne fût qu'au début de l'après-midi, il décida de rester là et de passer la nuit dans une cabane octogonale à moitié ouverte. Il y serait à l'abri de la pluie et des regards. L'hélicoptère ne s'était pas montré depuis quelques heures, mais ça ne signifiait pas que la recherche était interrompue. Il savait qu'il ne faisait que gagner du temps. Tôt ou tard, il tomberait entre les mains de la police. Sa seule chance était de trouver des renseignements sur le meurtrier de Ludger. Comment allait-il y arriver ? A vrai dire, il ne savait pas.

Hambourg-Altstadt, vendredi 16h15.

"Et ? Qu'a dit le Dr Brunner ? " Dreek leva les yeux d'un air soucieux quand son chef entra dans le bureau. Sa fougueuse assurance semblait l'avoir abandonné. Cela coupa l'herbe sous les pieds d'Unger.

Naturellement, le supérieur hiérarchique d'Unger avait été loin d'être enthousiaste. "Fâcheux" et "abrutit" étaient parmi les épithètes les plus amènes qu'il avait employées. Unger s'était ridiculisé et, à travers lui, tout le commissariat 12. C'était lui qui, par ses erreurs de décision, avait provoqué cette pagaille, il aurait donc été injuste d'en faire porter la responsabilité à Dreek. Pourtant il aurait bien aimé se décharger sur autrui de la pression qu'il avait lui-même subie.

Il prit une profonde inspiration. "Il prend l'intervention sous son bonnet. Et nous pouvons être contents d'avoir sonné la fin de la poursuite quand nous avons retrouvé le portable.

– Je pense toujours qu'avec des chiens, Helius..."

Le commissaire sentit la moutarde lui monter au nez. "Dreek, vous êtes dur de la comprenelle ou quoi ? Vous n'avez pas encore pigé que nous nous faisons avoir ? Nous avons reçu quatre SMS disant où était Helius par quelqu'un qui est visiblement en situation de localiser son portable. Quelqu'un qui veut absolument que nous attrapions Helius. Vous êtes-vous demandé pourquoi ?

– Peut-être parce que ça l'intéresse d'expliquer le meurtre...

– Et c'est pour ça qu'il reste dans l'ombre, anonyme, au lieu de nous contacter ? Vous savez ce que je crois ? Je crois que celui qui nous aide est le meurtrier. C'est lui qui a manipulé le code du système de fermeture et fait porter les soupçons sur Helius.

– Ça veut dire que je dois abandonner les poursuites ? " demanda Dreek d'un air têtue. Il ne pouvait pas encaisser qu'He-lius lui ait filé deux fois entre les doigts, il était blessé dans sa fierté de policier.

"Non. J'aimerais parler aussi vite que possible de cette affaire avec Helius. Cependant il vaut mieux que le meurtrier pense qu'il est toujours notre principal suspect. Avez-vous appelé la compagnie de téléphone ?

– Oui. C'est vraiment bizarre, chef. Le numéro qui est indiqué

comme expéditeur des SMS ne paraît pas attribué."

Unger fronça les sourcils. "Je croyais qu'on pouvait suivre le parcours de chaque SMS grâce à l'enregistrement de la compagnie de téléphone.

– Effectivement on le peut. Mais dans notre cas, il n'y a apparemment aucune trace. C'est comme si les SMS que vous avez reçus n'avaient jamais été envoyés. J'en ai parlé à un spécialiste de la police scientifique. Il dit que la seule explication est que quelqu'un ait manipulé les enregistrements de la compagnie de téléphone. Mais à son avis c'est pratiquement exclu. Seul un collaborateur de la compagnie de téléphone pourrait le faire.

– Qu'est-ce que vous en concluez ?"

Dreek haussa les épaules. "Je ne sais pas, chef. C'est presque comme si nous avions affaire à une organisation qui a des relations assez étendues."

Unger acquiesça. "Cette affaire est plus importante que nous pensions. Beaucoup plus importante peut-être."

Liineburger Heide, vendredi 23h18.

Les nuages s'étaient dissipés et avaient découvert un ciel étoilé qui, hélas, avait fait chuter la température. Mark n'osait pas allumer un feu. Il avait essayé de rendre confortable le dur banc de bois et de dormir, mais bien qu'il fût épuisé, il ne trouvait pas le sommeil. Allongé, il contemplait par le trou de cheminée de la cabane une petite portion de ciel qui contenait un grand nombre d'étoiles. Loin des lumières de la grande ville, le ciel apparaissait tel qu'on devait le contempler avant l'invention de l'électricité. Avec leur éclairage artificiel, les hommes avaient éclairé la nuit et perdu les étoiles. C'était une perte qu'on remarquait à peine.

Ses pensées tournaient en rond. Qui avait manipulé DINA ? Pourquoi ? Comment s'était-il – comment s'étaient-ils, car ils étaient probablement plusieurs – introduit dans le système ? Ludger avait toujours redouté les attaques des hackers et protégé au maximum DINA contre eux. Avaient-ils un complice dans la société ?

Il semblait impensable qu'un membre de l'équipe ait pu commettre une telle trahison, mais plus Mark y réfléchissait et plus cette idée lui paraissait plausible. Elle expliquerait pourquoi le meurtrier avait pu pénétrer dans l'agence sans effraction et pourquoi Ludger n'avait eu aucun soupçon avant d'être tué. Peut-être qu'un de leurs collaborateurs avait ouvert la porte au meurtrier. Ils étaient tous dans la société depuis quatre ans au moins, car depuis l'effondrement de la nouvelle économie, DI n'avait recruté personne et avait même licencié plusieurs employés. Mark les connaissait assez pour savoir qu'ils n'étaient pas arrivistes, n'avaient pas une once de fausse ambition ou de cupidité. L'équipe s'entendait parfaitement. Impensable que l'un d'eux soit un traître, soit impliqué dans la mort de Ludger ou a fortiori l'ait causée. Et pourtant c'était l'unique explication. Quelqu'un avait manipulé la serrure électronique. Cela pouvait aussi avoir été programmé de l'extérieur par quelqu'un de compétent. Mais par qui ?

Il devait rester des traces de la manipulation dans le système. Mark ne comprenait pas grand-chose aux détails techniques, mais il savait que toute intrusion – même l'élimination de traces – laissait des traces. S'il pouvait prouver que la serrure électronique avait été manipulée, il avait peut-être une chance de persuader la police de chercher le vrai

meurtrier. Et peut-être qu'il trouverait aussi un renseignement sur l'auteur.

Mais lui-même n'avait pas les connaissances techniques nécessaires pour trouver de telles traces. Il avait besoin d'assistance, d'un professionnel qui comprenne ce qui s'était passé. Quelqu'un d'extérieur à la société.

Il n'y avait qu'une personne qui lui venait à l'esprit. Mais il y avait peu de chance qu'elle accepte de l'aider.

Mark regarda le ciel étoilé. Il comprenait que son destin allait dépendre de la jeune programmatrice qu'il avait licenciée trois mois plus tôt.

Un point lumineux passa lentement dans la portion de firmament, lumineux comme Vénus mais beaucoup trop rapide pour que ce soit un corps céleste. Un satellite peut-être et pourtant la lumière était trop vive. Avant qu'il ait résolu l'énigme, l'étoile artificielle avait disparu derrière le toit de la cabane.

Station Spatiale Internationale ISS, samedi 4h15.

Andrea Cantoni ouvrit les yeux. Il lui fallut un moment pour s'orienter. Dans son rêve, il était sur la terre ferme, courait dans une verte prairie, faisait la course avec Cilia, se laissait tomber à côté d'elle sur l'herbe tendre, luttait avec elle, l'embrassait, l'aimait sous le chaud soleil italien qui brûlait son corps nu.

La lumière blanche des néons le ramena à la froide réalité. Il faisait très chaud. Ses sous-vêtements de coton lui collaient au corps. C'était mauvais. Transpirer en apesanteur était franchement désagréable.

Il se libéra de son sac de couchage et enfila sa salopette bleu foncé alors qu'il aurait préféré se mettre nu. Sa gorge était sèche. Qu'est-ce qui se passait ? Avait-il de la fièvre ?

Son regard tomba sur les bacs de verre dans lesquels se trouvaient les plantes et les cultures. Un instant il crut que ça venait de la lumière. Puis, il comprit pourquoi les tiges et les feuilles ne paraissaient plus vertes mais brunâtres : elles étaient déshydratées.

Qu'est-ce qui s'était passé, bon Dieu ? Juri avait-il monté la température ? Voulait-il le dessécher comme un fruit tapé ? Il n'y avait aucun méfait que Cantoni n'attribuât au Russe. Les derniers jours avaient été un enfer. Après le bug de l'ordinateur, Orlow avait interdit à Cantoni d'entrer dans le module Zveda, sauf pour aller aux toilettes. Il avait jeté le sac de couchage et les affaires personnelles de Cantoni dans le laboratoire Destiny et fermé la cloison de sécurité pour dormir. Comme l'ordinateur n'avait plus eu de problème depuis, Orlow était devenu encore plus méfiant, et s'était félicité de ses mesures de précaution paranoïdes.

A vrai dire, Cantoni préférait ne pas le trouver sur son chemin. Mais il savait qu'une véritable rupture entre eux représenterait un grand danger. Ils étaient tributaires l'un de l'autre. En cas de crise, la méfiance pouvait avoir des conséquences mortelles. Et si Juri perdait entièrement la raison...

Il flotta vers le tableau de commande qui contrôlait le système des conditions de vie du module Destiny. Le thermomètre indiquait une température de 33 degrés Celsius.

Cantoni tapa sur un clavier pour faire redescendre la température aux 20 degrés habituels. Mais chaque fois qu'il la réglait sur le chiffre souhaité, l'aiguille s'allumait brièvement et se remettait sur 33 degrés. Apparemment l'ordinateur changeait automatiquement la température.

C'était très grave. L'air de la station devait être tempéré en permanence. Du côté de la station qui se trouvait à l'ombre, la température approchait du zéro absolu tandis que, de l'autre côté, le revêtement extérieur devenait rapidement brûlant sous les rayons de soleil non filtrés. En outre, les appareils électriques du bord se comportaient comme des radiateurs. Le système qui contrôlait les conditions de vie à bord veillait cependant à ce que l'excédent de chaleur soit transporté dans les parties froides et rejeté dehors. Si le système défaillait, l'intérieur de la station deviendrait très vite un véritable four.

D'abord un problème d'ordinateur, ensuite ça. Il se souvint des histoires de lutins de sa grand-mère qui sévissaient parfois dans les vieilles maisons. Il se rappelait encore comme, petit garçon, il tremblait quand elle les racontait de sa voix grave et pénétrante. Ce souvenir le fit frissonner. Et si dans la station un mauvais génie...

Il secoua la tête. Il était un scientifique, bon Dieu. Les seuls mauvais génies à qui on avait affaire au XXI^e siècle, c'étaient les hommes. Ils étaient la cause de tous les problèmes et forcément une partie de la solution.

Il flotta vers le module Zvezda. A travers le sas fermé, il vit qu'Orlow téléphonait au Centre de contrôle russe. Malgré ses cours intensifs de russe il ne comprenait que des bribes de phrases : "Commande de la température... déjà vérifiée... crois pas au hasard... il dort..."

Cantoni poussa sur un bouton et le sas s'ouvrit bruyamment. Orlow le regarda avec sur le visage une expression si étrange que Cantoni ne douta plus. "Oui, ça va, je le fais", dit le Russe et il interrompit la conversation.

"Juri, il faut qu'on parle", dit Cantoni.

A son étonnement, Orlow acquiesça. Il paraissait furieux mais pas hostile.

"Qu'est-ce qui se passe avec la température ? Elle est beaucoup trop haute.

- C'est pourtant une température splendide, dit Orlow. Imagine que tu es à la plage au soleil.

— L'unité de commande est fichue, non ? Nous devons la changer.

— L'unité de commande est en ordre, je l'ai testée. L'erreur doit venir du logiciel. Mais je ne la trouve pas. " Pour la première fois, depuis que Cantoni le connaissait, il y avait comme une incertitude dans le regard d'Orlow. Et si ce macho avait perdu son assurance c'est que la situation était grave.

"Ça veut dire que tu ne penses plus que j'ai manipulé l'ordinateur ?"

Orlow montra les dents dans un sourire carnassier. "Je crois que tu es un poltron, comme on dit, camarade. Mais tu n'es pas un génie de l'informatique. Et cette fois l'erreur s'est produite pendant que tu dormais."

Cantoni attendit un moment qu'Orlow s'excuse pour son comportement de ces derniers jours, mais en vain. Malgré tout il se sentait soulagé. "Bon, fit-il. Que dit le Centre de contrôle ?

— Ils nous envoient une nouvelle unité de commande.

— C'est tout ?"

Orlow haussa les épaules. "Qu'est-ce qu'ils peuvent faire d'autre ? Ils n'arrivent pas à identifier l'erreur dans notre système. D'après eux, le logiciel fonctionne. Nous deux, nous ne sommes pas des techniciens de l'informatique. Nous ne pouvons pas réparer le système.

— Alors nous devons immédiatement quitter la station", dit Cantoni.

Orlow le regarda comme s'il avait proposé de faire sauter l'iss. Ses yeux se rétrécirent. "Quitter la station ? J'ai mal compris ou quoi ?

— Nous ne pouvons rien faire ici. Si l'ordinateur n'est plus fiable, ça peut à chaque instant nous coûter la vie, tu le sais. Nous devons revenir sur Terre avec le Soyouz. La station peut rester quelques semaines inoccupée et le nouvel équipage pourra arriver avec un nouvel ordinateur...

— Grand Dieu, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ! cria Orlow en russe. Mais pourquoi je dois voler avec un pareil couard ? Qu'est-ce que j'ai fait ? " Puis il se mit à hurler si fort que Cantoni eut l'impression d'être soulevé un instant par la pression atmosphérique. "C'est une mutinerie ! Aussi longtemps que je suis le commandant ici, pas question même d'y penser ! Cette station ne sera pas abandonnée et basta ! Espèce de péteux, tu as une idée de ce que tout ça a coûté ? Tu sais combien de gens en bas ne mangent pas à leur faim parce que l'argent n'a pas été investi dans la nourriture mais dans ce tas de ferraille interplanétaire ? Espèce de chiffé molle, tu as une idée du privilège que c'est d'être ici ? Et maintenant tu veux abandonner la

station !

Simplement parce que tu as trop chaud ! " Il poussa une série de jurons en russe.

Ayant épuisé les injures, il se remit à parler normalement, mais la colère étincelait toujours dans ses yeux. "Comment tu crois que ça se passait à bord de MIR ? Un jour que le chauffage ne fonctionnait pas bien nous avons fêté ça comme un succès ! Qu'est-ce qui se passerait si à la première difficulté on se barrait et on revenait sur Terre ? Pense que nous avons maintenu MIR quinze ans en orbite, plus du double que ce qui était initialement prévu ! Ici on fait un travail de pionnier, on passe pas de fichues vacances de luxe !

- Très bien", dit Cantoni. Il se comportait en effet comme un froussard et ne pouvait qu'éprouver du respect pour la confiance d'Orlow dans l'iss. "J'ai seulement pensé...

- Compte tes champignons et laisse-moi le soin de penser", dit Orlow.

Cantoni le contempla un instant, se retourna et se dirigea à travers le module Zarya vers le module d'amarrage Unity qui faisait fonction de point d'assemblage pour les futurs agrandissements de la station. C'était aussi le point d'ancrage de la grande structure en treillis appelée Truss, sur laquelle étaient accrochés le gigantesque connecteur solaire et le bras robotique canadien. C'est là aussi que se trouvait le sas utilisé pour les sorties dans l'espace.

Il atteignit le module Destiny et s'appliqua à sauver ce qui restait de ses plantations. L'occupation le calmerait peut-être suffisamment pour qu'il retourne dans le module d'habitation et puisse prendre son petit-déjeuner. L'aiguille des terrariums indiquait une température de 35 degrés Celsius et une humidité de l'air de 18 %. Des conditions climatiques qui étaient celles du Sahara en été. Pas étonnant que les plantes soient desséchées. Il augmenta l'arrivée d'eau et arrêta le chauffage des terrariums. Puis il se mit à noter sur des étiquettes l'état exact de chacune des plantes.

Un vacillement qu'il perçut du coin de l'œil, le fit s'arrêter. Il regarda autour de lui dans l'étroit laboratoire mais ne vit rien d'inhabituel. Cela venait sans doute d'un des néons fixés à deux des quatre angles de la longue pièce rectangulaire et qui donnaient aux astronautes l'impression qu'on aurait appelé sur Terre le "haut".

Il allait retourner à ses plantes, quand il perçut un nouveau vacillement. Sur le mur, un peu plus loin en direction du sas, un moniteur s'était apparemment allumé tout seul.

Cantoni se repoussa prudemment et flotta vers le moniteur. C'était

un des trois écrans utilisés pour observer et commander le bras robotique de seize mètres de long. En dessous un ordinateur portable et deux manches de commandes servaient à guider le bras. Le bras avait été fixé afin de monter les prochains modules sur la station qui n'était qu'à moitié achevée. Il n'avait pas été utilisé depuis assez longtemps, depuis que le montage était bloqué à cause des problèmes des Américains avec la navette spatiale.

Sur l'écran, on voyait la Terre passer lentement. Il reconnut les contours de la Côte atlantique française. Puis la perspective pivota soudain et c'est l'ISS elle-même qui entra dans le champ visuel. Elle ressemblait à une longue rangée de futs métalliques emboîtés les uns dans les autres, avec des sortes d'élytres brillants sur les côtés. Les grands connecteurs solaires qui étaient amarrés à la station sur une structure en treillis, n'étaient pas visibles sur l'image.

Cantoni comprit que la caméra devait être fixée au bout du bras robotique. Les poils de sa nuque se hérissèrent lorsqu'il comprit que quelqu'un – ou quelque chose – faisait bouger le bras.

"Juri ! cria-t-il. Juri, viens vite ! " A cet instant le moniteur s'éteignit. Bien entendu.

Orlow jura. "Qu'est-ce qu'il y a encore ? cria-t-il du module d'habitation.

– Viens. Le bras a bougé."

Avec l'aisance d'une anguille, le commandant traversa le sas et s'arrêta à côté de Cantoni. "Qu'est-ce qui a bougé ?

– Le bras ! " Cantoni montra le moniteur. "Le bras a bougé !

– Tu as bougé le bras ? Pourquoi ?

– Pas moi ! Le bras a bougé tout seul ! je l'ai vu sur le moniteur."

Orlow fronça les sourcils et regarda l'écran noir. "Je ne vois rien, dit-il lentement.

– Il s'est éteint après, dit Cantoni. Je te le jure ! C'était l'image de la caméra qui est montée sur le bras. J'ai vu la Terre et ensuite la station. Le bras doit avoir été tourné.

– Regarde. " Orlow montra les instruments de contrôle sous le moniteur. Il parlait d'une voix calme, comme on parle à un enfant. "Ce sont les éléments de commande pour le bras. Si on joue avec on le fait bouger. Mais à présent il est arrêté.

– Est-ce que le bras est relié à l'ordinateur central ? demanda Cantoni.

– Naturellement. L'ordinateur aide pour les mouvements

compliqués du bras. "

Cantoni acquiesça. "Alors nous avons un problème. "

Hambourg-Altona, samedi 8h10.

"Mark ? " Diverses expressions se succédèrent sur le visage fin de Lisa Hogert : d'abord l'étonnement, puis la méfiance, enfin une franche aversion. Ses cheveux noirs coupés courts partaient dans toutes les directions, comme si le coup de sonnette de Mark l'avait tirée du lit, et elle portait un jean noir et un pull noir à col roulé qui soulignait son buste svelte. Une fine cicatrice courait de biais sur son sourcil gauche. "Qu'est-ce... qu'est-ce que tu veux ?"

Mark n'avait pas le temps de tourner autour du pot. "J'ai besoin de ton aide."

Pendant un instant Lisa resta sans voix. Puis elle éclata de rire. "C'est incroyable. Tu me vires et après tu débarques chez moi et tu me demandes de t'aider ! Et en plus un samedi ! Tu ne penses pas sérieusement que je vais retravailler pour toi ou pour DI ?

– Il ne s'agit pas de ça", dit Mark. Il baissa les yeux. La situation était franchement désagréable mais il n'avait pas le choix. Il pouvait s'estimer heureux d'avoir pu regagner la ville en stop. De là il avait pris le bateau qui descendait l'Elbe jusqu'à Hambourg sans être inquiété par la police. "Ludger est mort, dit-il à voix basse.

– Quoi ?" Le visage de Lisa montra une vraie consternation. Elle avait aimé Ludger comme tout le monde dans l'équipe.

Il n'avait pas été facile pour Mark de persuader Ludger qu'il était nécessaire de la congédier pour maintenir la discipline dans l'équipe. Ludger, qui avait toujours protégé ses collaborateurs et qui avait été tué par l'un d'eux !

"Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Il a été assassiné. S'il te plaît Lisa, laisse-moi entrer ?"

Elle lui lança un regard méfiant comme si elle se demandait s'il s'agissait d'un traquenard. Puis elle se détourna sans un mot et rentra dans l'appartement. Mark la suivit.

Le deux-pièces était meublé de façon Spartiate, les murs étaient nus. Il y avait un coin sommeil avec un grand futon, une table de chevet basse, une lampe de lecture métallique ainsi qu'une simple armoire, puis une pièce occupée par un bureau fait d'une vieille porte

posée sur deux tréteaux. Dessus s'alignaient plusieurs ordinateurs et écrans. Seules les chaises autour de la petite table de cuisine permettaient d'asseoir plus d'une personne.

"Assieds-toi, dit Lisa, en repoussant avec énergie les restes de son petit-déjeuner interrompu : Une tranche de pain complet avec du fromage, une demi-pomme et une assiette de Musli. "Tu veux boire quelque chose ? Je n'ai que du thé, de l'eau ou du lait.

– Non, merci. " Mark avait acheté un café et un sandwich-baguette dans le métro. Il n'avait pas beaucoup dormi mais ce qui lui manquait le plus, c'était une douche et des vêtements propres.

Lisa se prépara un thé vert et s'assit près de lui. "Raconte", dit-elle en l'examinant de ses grands yeux noirs.

Mark décrivit les événements du conseil d'administration jusqu'à sa fuite et lui dit qu'il soupçonnait quelqu'un d'avoir manipulé DINA. Lisa l'écoutait en silence.

"Veux-tu m'aider à retrouver le coupable ?" demanda-t-il quand il eut fini.

Lisa le regarda un moment en silence. "C'est toi qui l'as fait ? " demanda-t-elle d'une voix calme.

Mark fut irrité. "Lisa, tu dois me croire, ce n'est pas moi ! La police est à mes trousses. Tu crois que je viendrais te demander de l'aide, si j'étais le meurtrier ?

– Tu ne l'as peut-être pas frappé, mais tu as Ludger sur la conscience, dit Lisa. Toi et tes investisseurs et leur fichue avidité. Vous avez joué avec le feu et maintenant on vous présente la facture."

Mark regarda Lisa sans comprendre. "Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu te souviens que tu m'as licenciée pour vol ? " Mark regarda avec embarras la table du petit-déjeuner. Il ne s'en souvenait que trop bien. "Je t'ai dit que ce n'était pas moi, et que quelque chose n'allait pas avec DINA. Mais tu ne m'as pas écoutée. Tu as préféré croire à la fille des rues retombée dans le ruisseau plutôt que d'admettre l'idée que quelque chose n'allait pas dans ton magnifique logiciel et que les investisseurs pourraient être pris de panique."

L'évidence le frappa comme un coup de fouet. Mark n'y avait vu autrefois qu'une échappatoire. Sa culpabilité crevait les yeux : des vols répétés, puis le billet dans le portefeuille de Lisa. D'ailleurs elle avait vécu quelque temps dans la rue et il était facile de comprendre que... Mark se sentit rougir. Elle l'avait prévenu. Elle l'avait prévenu depuis des mois que quelqu'un dans la société ne jouait pas franc jeu.

Les vols avaient-ils été simulés ? Celui qui avait manipulé DINA

avait peut-être écarté Lisa de cette façon habile. Parce qu'elle l'avait démasqué. S'il n'avait pas eu des œillères, s'il avait fait taire ses préjugés à l'égard de Lisa et lui avait donné sa chance, Ludger serait peut-être encore en vie. Elle avait raison. C'était lui qui était responsable de la mort de son ami.

Il avala sa salive. "Lisa... je ne sais pas quoi dire... excuse-moi..."

Lisa ne répondit pas. Elle serrait les lèvres et ses yeux semblaient le transpercer.

"Veux-tu... veux-tu m'aider ? demanda-t-il.

– Non." Le ton était définitif.

"Lisa... je t'en prie... sinon je n'ai plus aucune chance..."

Dans son regard se lisait le mépris. "Tu l'as eue ta chance. " Elle se leva, revint dans sa pièce de travail et alluma un des ordinateurs.

Il la suivit. "Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fais ?"

Elle ne se retourna pas. "Je vais trouver qui a tué Ludger, dit-elle, et crois-moi, je ne le fais pas pour toi."

Mark alla chercher une chaise à la cuisine et s'assit à côté d'elle, dans une attitude pleine de respect. Quand l'ordinateur fut ouvert, ses doigts se mirent à voler sur le clavier comme des êtres doués d'une vie propre. Elle était assise droite comme un cierge, rivée à l'écran comme si elle ne faisait qu'un avec l'appareil. Ses grands yeux clignotaient à peine. En l'observant, Mark s'aperçut qu'il ne l'avait jamais observée pendant qu'elle travaillait. Il savait qu'elle était douée, mais il n'avait pas la moindre idée de la concentration et de l'intensité qu'elle y mettait.

Sur l'écran s'ouvraient des pages d'Internet et des fenêtres comme des feuilles emportées par le vent. Les cartouches grisées des messages d'erreur de Windows ne cessaient d'apparaître. Lisa ne se laissait pas déconcerter pour autant.

Après un certain temps, elle changea le *modus* des lignes de commande. L'écran devint noir et se remplit de lignes de texte blanches incompréhensibles. On aurait cru qu'elle dialoguait via le clavier avec l'ordinateur. C'était un échange très rapide, à la manière d'une conversation animée.

Le front haut et lisse de Lisa se fronça à de nombreuses reprises. Pendant tout ce temps, elle n'avait pas dit un mot mais sa tension devenait perceptible. Soudain elle se leva, alla au milieu de la pièce, ferma les yeux et fit plusieurs profondes inspirations et expirations, comme pour faire retomber sa colère. Puis elle se rassit et se remit au travail.

Mark regarda l'heure. Il était assis là depuis deux heures et pourtant il ne s'était pas ennuyé en la regardant. Il avait l'impression d'être le témoin d'un combat dramatique qu'il ne comprenait pas mais de l'issue duquel son destin dépendait.

Alors qu'il pensait que Lisa l'avait complètement oublié, elle arrêta ses doigts au milieu d'un mouvement. Elle respira profondément, puis se tourna vers lui.

"Je ne peux pas entrer, dit-elle. Toutes les *backdoors* sont murés.

– Les *backdoors* ? Alors comme ça tu avais accès à notre système."

Lisa eut un sourire moqueur. "Qu'est-ce que tu crois ? Vous avez eu de la veine, j'ai été assez bonne pour contenir ma colère. Sinon, après mon licenciement, vous auriez eu quelques surprises désagréables. " Le sourire disparut. "Quelqu'un a découvert tout ça.

– Ludger ?

– Je ne crois pas. Ludger a toujours été un peu naïf. Martin est le parano de l'équipe mais il n'a pas le savoir-faire. Rainer, lui, l'a mais il ne lui viendrait pas à l'esprit de chercher des *trapdoors*. L'idée de faire quelque chose d'interdit dans le système lui est absolument étrangère.

– Qui alors ?

– C'est une question très intéressante.

– Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

– J'ai besoin d'un mot de passe. De préférence le passe d'un administrateur. Le tien n'est plus valable, je suppose ?"

Mark secoua la tête. "Nous pouvons demander à Martin, il a un mot de passe administrateur.

– Je ne préfère pas. Nous ne savons pas qui est la taupe chez DI, mais c'est certain qu'il y en a une.

– Tu crois que Martin en serait capable ?

– Non, je n'en crois aucun de l'équipe capable. C'est justement ça le problème. Quelqu'un triche et il est sacrément bon ! Ça pourrait être Martin comme n'importe quel autre.

– Alors je ne vois que Mary. Elle n'a pas un mot de passe administrateur, mais elle a accès à tous les fichiers.

– Et comment savoir si ce n'est pas elle ?

– Pour Mary, j'en mettrais ma main au feu."

Lisa jeta à Mark un regard sceptique. Puis elle haussa les épaules. "Je ne sais pas si je peux faire confiance à ton jugement en ce

domaine. Mais je crois que nous pouvons effectivement la rayer. Elle n'a aucune idée de la technique."

Elle montra le téléphone dans le petit couloir de son appartement. L'appareil était massif et gris et avait un cadran démodé. C'était une copie des téléphones qui avaient été en service jusqu'aux années quatre-vingt quand le réseau téléphonique était encore exploité par la Bundespost allemande. L'intérieur cachait probablement un système moderne de voix sur IP. Mark eut des difficultés à faire les bons chiffres sur l'incommode cadran. Il réussit à joindre le portable de Mary, qui faisait des courses.

"Mark où es-tu ?

– Je préfère ne pas te le dire. Ecoute, j'ai besoin de ton mot de passe. J'ai trouvé quelqu'un qui m'aide à chercher des indices."

Lisa fit mine de protester contre cette affirmation mais elle ne dit rien.

"Qui ?

– Mary ne te fâche pas, mais moins tu en sauras mieux ça vaudra."

Il l'entendit retenir un instant son souffle.

"Tu ne me fais pas confiance !

– Non, Mary, honnêtement, il ne s'agit pas de ça. Simplement je n'aimerais pas que celle qui m'ai... que celui qui m'aide se retrouve trop impliqué dans l'affaire. " Le regard de Lisa s'assombrit à ces mots.

Mary hésita un instant. "Tu es sûr que tu peux te fier à celui qui t'aide ?"

Mark n'hésita qu'un dixième de seconde. "Oui.

– Tu sais que je risque mon job pour toi, non ?

– Mary, nous devons attraper celui qui a tué...

– Bon. Le mot de passe est Butterfly. Appelle-moi quand vous aurez trouvé quelque chose, d'accord ?

– Je le ferai. Merci, Mary ! " Il raccrocha. Lisa se remit au travail. Avec le mot de passe de Mary, elle put se connecter sans problème. Elle commença par naviguer dans Windows, ouvrant un fichier de temps en temps, cherchant à s'orienter. Puis elle examina le registre à la loupe. Elle fronçait les sourcils. Une minute après, elle se tourna vers Mark. "Où est le code source ?

– Le code source ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Le code source actuel de DINA. Tout ce que je trouve ici est vieux d'au moins trois mois. Regarde, la date d'élaboration est celle

d'avant-hier et l'historique indique que c'est la version actuelle. Or je suis sûre à cent pour cent que je connais ce code. Tu vois le commentaire ici ? Je l'avais écrit pour Rainer. Un bug qui devait être corrigé.

– Un bug ? Pourrait-il être responsable du comportement bizarre de DINA ?

– Non. Le bug vient de l'interface de développement en langage naturel. S'il n'avait pas été corrigé, DINA n'aurait pas pu fonctionner du tout. Je sais que Rainer l'a éliminé, un peu avant que je... parte. Mais il est toujours dans le code source. Donc ça ne peut pas être la version actuelle.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Ça signifie que quelqu'un a pris le vieux code et fait comme si c'était le nouveau. Nous avons besoin du code actuel. Il nous permettra probablement de savoir pourquoi Ludger devait mourir.

– Mais le code source doit être quelque part dans le système ? Je veux dire, comment DINA peut fonctionner sans lui ?"

Lisa renifla d'un air méprisant. "Le code source est seulement la forme lisible du programme pour les gens. Il est converti par compilation dans un code objet que la machine comprend. Après la compilation, le code source principal n'est plus nécessaire. Mais naturellement on ne peut pas développer le programme sans lui.

– Et le code objet ? Tu ne peux pas l'analyser pour découvrir ce qui est arrivé à DINA ?

– Imagine que tu fais construire une maison et que tu veux savoir à quoi elle ressemble. Les plans de l'architecte – les dessins, les calculs statiques, les matériaux – correspondent approximativement à la programmation du code source. Ce n'est pas la même chose qu'une photo ou une simulation 3D, mais ça en donne une assez bonne représentation. Le code objet ressemble par contre à peu près à ceci : Prendre une pierre 2, la poser à côté d'une pierre 1. Prendre la pierre 3 la poser à côté de la pierre 2, etc. Il te faudra des décennies avant de comprendre à quoi ta maison ressemble si tu lis ces instructions détaillées."

Mark acquiesça. C'était déjà difficile pour lui d'avoir, d'après les plans de sa propre maison, une représentation des pièces terminées. "Où peut être le code source ? Tu veux dire que le meurtrier l'a simplement effacé ?

– J'arrive pas à le croire. Effacer volontairement un code source est pour un programmeur comme tuer son enfant. On ne peut pas le faire.

Il y a toujours quelque part une copie de sécurité, une sauvegarde. Par ailleurs le code source devait avoir beaucoup de valeur, si Ludger est mort pour ça.

– Tu veux dire que Ludger a été assassiné parce qu'il avait découvert le code source actuel ?

– On dirait bien. Il a dû comprendre ce qui se passait. Probablement qu'il a... Eh ! " Lisa se leva d'un bond et tira sur le fil de son ordinateur. L'écran était devenu noir.

Mark n'avait encore jamais vu un technicien débrancher si brutalement son ordinateur. "Qu'est-ce qui se passe ?"

Lisa était blême. "Quelque chose a pénétré dans mon système."

Tree Oaks, Arizona, samedi 11h00.

Comme un oiseau de proie archaïque l'AT-1 avançait avec ses six roues sur la prairie vallonnée couverte d'herbe fine et de buissons épineux. Sa proie, un vieux tank M1, fonçait droit sur son but, soulevant un gigantesque nuage de poussière.

Bien que l'AT-1 soit beaucoup plus petit – seulement deux mètres de long et un mètre de haut – le M1 n'avait aucune chance. Le Dr Sybil Shepard éprouvait presque un regret pour le vieux tank qui, pendant deux guerres, avait rendu de grands services dans le désert avant d'être finalement réformé pour servir de chair à canon sur le terrain d'entraînement de Tree Oaks. Il faisait partie d'une espèce vouée à disparaître : les véhicules de combats habités.

L'AT-1 continua brièvement, puis il tourna de telle sorte que ses capteurs soient dirigés sur le M1. Visiblement chacun retenait son souffle et Shepard comprit que les militaires, qui regardaient à travers la vitre épaisse de trente centimètres du bunker, étaient aussi tendus qu'elle. Certes elle connaissait le comportement de l'AT-1 mieux que personne, car elle en avait conçu l'intelligence artificielle au Clarke Institute for Advanced Technologies, cependant on ne pouvait jamais prévoir avec exactitude comment la machine se comporterait. Elle devait être capable d'accomplir sa mission sans aide humaine et devait prendre seule les décisions en évaluant elle-même la situation.

Les chars avec un équipage humain étaient de l'avis des experts militaires une formule obsolète : chers, lourds, peu fiables, beaucoup trop dangereux. L'avenir appartenait à des véhicules rapides, légers, capables de frapper avec une précision impeccable. Même le guidage à distance par radio ou par laser était trop aléatoire et posait des problèmes de sécurité. La solution c'était les systèmes de combat autonomes comme l'AT-1. Ils recevaient un ordre, par exemple sous la forme d'une image, du but à détruire. Et ils se chargeaient du reste.

Si le test d'aujourd'hui était un succès, l'équipe de Shepard aurait fait un pas décisif dans le domaine des armes automatiques intelligentes. Dans les guerres du futur, il y aurait des masses de ferrailles mais presque pas de blessés ni de morts. C'est en tout cas ce que se disait Shepard quand sa conscience la tourmentait.

L'at-1 surgit de son abri comme un guépard se jette d'un bond mortel sur une gazelle. Il accéléra avec l'efficacité des 800 chevaux de son puissant moteur. Le sable et les gravillons s'envolèrent dans un tourbillon quand il prit le M1 en chasse. Il était beaucoup plus rapide que sa victime car, sans homme à transporter, il n'avait pas besoin d'un habitacle. Avec ses six roues uniquement guidées par ordinateurs il pouvait venir à bout des terrains les plus difficiles à grande vitesse. Aussi eut-il bientôt rattrapé le M1.

"Pourquoi il ne tire pas ?" demanda une voix grave.

Shepard regarda autour d'elle. Pas étonnant que le colonel Lewis soit nerveux. Ses chances d'être nommé à l'état-major dépendaient du succès du projet AT-1. Et il avait raison : l'AT-1 aurait dû depuis longtemps mettre à feu ses missiles. "Distance de tir optimale", murmura Shepard sans grande conviction.

L'AT-1 réduisit sa vitesse et continua de rouler derrière le gros char comme un chien qui suit son maître. Le M1, qui était guidé depuis le bunker, atteignit le bout du terrain de test et s'arrêta. L'AT-1 stoppa également. Pendant un moment, il ne se passa rien.

"Bon, ça suffit comme ça", dit le général Rodrick. Les autres militaires acquiescèrent et se levèrent de leur siège.

"Excusez-moi, dit Lewis. C'est une erreur informatique. Nous allons la corriger immédiatement. A la prochaine présentation...

– Il n'y aura pas de prochaine présentation, dit le général. Navré, John, mais vous avez eu votre chance. " Le ton était amical mais cachait une dureté qui correspondait à la réputation légendaire de l'homme. Le général, disait-on, n'avait aucun ami et ses ennemis n'étaient plus en vie.

Shepard essaya de ne pas montrer sa déception. Elle détourna les yeux et regarda le terrain de test. Le M1 se tenait toujours au bout du terrain mais l'AT-1 n'était visible nulle part. "Sir... ", dit-elle en parcourant le terrain des yeux.

"Docteur Shepard ?

– Il a disparu, Sir.

– Disparu ?

– L'AT-1."

Elle avait attiré l'attention du général et des autres observateurs. Ils se rassemblèrent autour d'elle près de la vitre. Soudain une puissante explosion retentit. L'immense M1 fut projeté à un mètre puis enveloppé par une boule de feu. Quand la fumée se fut dissipée on vit que la tourelle du char avait été proprement séparée et gisait à côté de

la carcasse.

"Mieux vaut tard que jamais", dit le général. Il ne semblait pas avoir changé d'avis sur le projet pour autant.

"Général, je suis sûr... ", dit le colonel Lewis. Mais à cet instant l'AT-1 réapparut. Il roulait à grande vitesse sur une ondulation du terrain qui n'était qu'à cinquante mètres du bunker-juste devant lui.

"Par tous les diables... ", dit le général.

L'AT-1 avança jusqu'à un mètre du bunker et s'arrêta devant la vitre. Ses caméras pivotantes oscillaient légèrement comme s'il examinait les hommes devant lui. Les trois missiles sol-sol restants de type rattlesnake étaient dirigés vers le bunker.

Personne ne disait un mot.

Un instant l'AT-1 s'arrêta puis il tourna et repartit à grande vitesse. Shepard respira, soulagée. Pendant un instant elle avait pensé...

L'AT-1 s'arrêta à environ deux mètres du bunker et se tourna de nouveau de telle façon que ses fusées soient dirigées vers le bunker. Le sang de Shepard se glaça. "A terre", hurla-t-elle en se jetant sur le sol. Formés par des années de drill, les militaires suivirent son exemple sans réfléchir.

Au même moment un léger éclair jaillit et le bunker fut ébranlé par une forte explosion. Les chaises tombèrent, la cafetière et les tasses se brisèrent sur le sol. "Qu'..."

Une deuxième explosion, une troisième. Puis le silence revint.

Par chance les missiles rattlesnake n'étaient pas des missiles anti-bunker.

Shepard reprit ses esprits. Elle vit que les visages étaient gris cendre. Puis elle regarda par la fenêtre qui n'avait subi que quelques éraflures et des traces de fumée, et se figea. Juste devant eux l'AT-1 se tenait immobile, comme une araignée accroupie dans sa toile et, avec ses yeux de verre il regardait dans le bunker.

"Déconnectez-le ! dit le général Rodrick à voix basse. Déconnectez ce foutu machin !"

Hambourg-Altona, samedi 15h42.

Lisa fixait l'écran avec un mélange de fascination, de dégoût et d'effroi. Elle avait enlevé tous les câbles de communication et même démonté la carte réseau, avant de rebrancher l'ordinateur.

"Qu'est-ce que c'est ce truc merdique ? ", dit-elle à voix basse. "Quel truc ? " Mark s'était levé et se tenait derrière elle, penché au-dessus d'elle. L'odeur douce de son corps vierge de parfum montait à ses narines.

"Je n'en ai aucune idée, dit-elle.

– Mais comment tu sais que quelque chose s'est introduit dans ton système ?"

Elle montra une petite boîte qu'elle avait sans doute bricolée elle-même. Deux diodes étaient fixées devant, rien d'autre. Elle était reliée à l'ordinateur par un câble fin qui sortait à l'arrière. Un autre câble conduisait à un adaptateur de courant. "C'est un moniteur de communications. Je l'ai bricolé moi-même. Il m'indique si l'ordinateur communique de quelque façon que ce soit avec l'extérieur. La diode gauche est pour les données entrantes, la droite pour les sortantes.

– Pourquoi tu as besoin de ça ? Je veux dire, Windows a aussi... "

Lisa soupira avec dédain. "Windows n'est qu'un logiciel. Un logiciel, on peut facilement le manipuler. Pas un ordinateur, en tout cas pas de l'extérieur, pas sans contact physique. Avec ce petit truc, je peux voir immédiatement s'il y a une transmission de données entre centraux que je n'ai pas déclenchée. Il me montre à coup sûr si quelqu'un, qui n'a rien à y faire, essaie de charger quelque chose sur mon ordinateur.

– Et c'est ce qui s'est passé ?

– Oui. Malheureusement je ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Je ne m'y attendais pas et j'ai quitté le signal des yeux trop longtemps. Je ne sais pas quelle quantité a été chargée.

– Mais ça devrait avoir laissé des traces.

– Ce n'est pas aussi simple que ça. Le malware, tu ne le trouves pas avec l'explorateur Windows. Il se cache quelque part dans les données

du système ou dans un recoin du disque dur. Parfois il se charge au milieu d'un programme existant, et tu ne le remarques que lorsque quelque chose cloche quand tu veux démarrer le programme envahi.

– Un virus ?

– Possible, bien que j'aie un bon logiciel antivirus et un firewall fiable. Mais quelque chose peut toujours s'introduire." Elle revint à l'ordinateur.

"Qu'est-ce que tu fais ?

– Je scanne le disque dur. J'y trouverai peut-être une signature que je connais." Elle ouvrit la tour de l'ordinateur, prit un tournevis et s'affaira à l'intérieur. Un moment après, elle avait un petit boîtier de métal à la main. C'était incroyable que dans une si petite boîte tiennent cent gigaoctets – les informations contenues dans une bibliothèque de cent mille livres.

Elle ouvrit le deuxième des quatre ordinateurs et installa le disque dur. "C'est mon outil d'analyse, dit-elle.

– Le virus ne peut pas sauter quand tu installes le disque dur ?

– Non. Le disque dur n'est pas amorcé et aucun programme n'est lancé par lui. Les données sont lues dans une zone protégée. Ensuite mon logiciel d'analyse cherche les structures typiques des virus et des spywares. " Elle referma l'ordinateur, le mit en marche et démarra le programme adéquat. Une barre de progression apparut, qui n'avancait que très lentement.

"Ça va mettre un moment. J'ai faim, et toi ?"

Mark acquiesça.

"Je connais un bon turc, dit Lisa. Ils ont les meilleurs kebabs du coin. " Sans attendre la réponse, elle se dirigea vers la porte. Mark, étonné, la suivit. Etant donné sa minceur, il se serait attendu à ce qu'elle se nourrisse de légumes et, à l'occasion, de quelques sushis.

Il était presque quatre heures de l'après-midi. Le soleil brillait et les gens flânaient, chargés de leurs achats, dans les rues d'Altona. Tout paraissait si paisible que Mark aurait presque oublié qu'il était soupçonné de meurtre et recherché par la police. Ils n'avaient pas placardé d'avis de recherche, c'était déjà ça.

Le petit snack turc était bondé et les dōners excellents. Après, ils burent un café turc très fort et aromatisé.

Comme ils revenaient en flânant par les rues animées, Mark dit soudain : "Lisa, je suis vraiment navré de t'avoir licenciée. J'ai été injuste avec toi. Je t'en prie, pardonne-moi !"

Elle ne le regarda pas. "Ce qui est passé est passé. " Sa voix était neutre. Ils firent le reste du chemin sans parler.

Quand ils revinrent à l'appartement, le programme d'analyse avait terminé son travail. "17 patterns matching", lisait-on dans la fenêtre.

"Regarde ça, dit Lisa en fronçant les sourcils.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Mark. Un virus ?

– Non... ou peut-être si, je ne sais pas au juste. Mais les signatures que le programme a trouvées, je les connais bien. Elles viennent toutes du client DINA. "

Client DINA était le logiciel qui fonctionnait sur des centaines de milliers d'ordinateurs, réalisait les commandes en dehors des heures de travail et transmettait les résultats à l'ordinateur central. "Tu veux dire que tu as installé un client DINA sur ton ordinateur ?

– Non. Si un client DINA s'était lui-même installé d'une façon ou d'une autre, je l'aurais vu aussitôt. Mais ici, ce n'est pas DINA, en tout cas pas le client DINA que je connais. Mais ça contient une partie du code de DINA.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Ça signifie que quelqu'un a modifié notre client DINA et en a fait quelque chose de nouveau.

– Mais pourquoi ? Quel pourrait en être le but ?

– Je ne sais pas. Mais la chose s'est elle-même chargée sur mon disque dur comme un ver. Et ça a trompé tous mes dispositifs de défense.

– Cela signifie-t-il que quelqu'un a reprogrammé le client DINA sous forme de virus ?

– On dirait. Et pas qu'à moitié. Je ne crois pas qu'un antivirus quelconque vendu dans le commerce le reconnaîtrait."

Mark pâlit. "Ça signifie que cette variante de DINA s'est peut-être distribuée dans tout Internet ! Mais alors, DINA ne fonctionne plus sur quelques centaines de milliers d'ordinateurs mais...

– Sur quelques millions", dit Lisa achevant sa phrase.

Hambourg-Klostertor, samedi 22h19.

Friedemann Unger se sentait simplement magnifique. L'adrénaline rugissait à travers ses vaisseaux sanguins comme une drogue de bonheur, puisée par le rythme de la grosse caisse et les claquements de mains des gens. Ses doigts glissaient sur les touches de l'Ibanez. La scène tremblait quand il sautait avec Jiirgen, le bassiste, sur le rythme de *Satisfaction*.

Environ cinq cents spectateurs, en majorité des quadragénaires, étaient venus au Markthalle pour le Classic-Rock-Festival. La salle était déchaînée. Le groupe d'Unger les "Shallow Pink", était le deuxième des quatre groupes qui jouaient les hits de l'âge d'or du rock. C'était une impression absolument incroyable d'être sur une vraie scène. Et malgré les craintes qu'ils avaient eues après la calamiteuse répétition de la veille, leur jeu était parfaitement accordé. Les gens étaient déchaînés.

Olaf bramait si fort dans le micro qu'Unger était sûr qu'il ne pourrait plus parler pendant trois jours. "*I can't get no... satisfaction... but I try...*"

Un craquement à vous arracher les oreilles retentit. Certainement un feed back. Unger jeta un regard à Olaf qui regarda son micro d'un air déconcerté, puis leva des yeux interrogateurs vers la table de mixage située au milieu de la salle. L'ingénieur du son se contenta de hausser les épaules. Unger voulut continuer à jouer dans l'espoir que le bruit horrible cesserait de lui-même, mais dans ce raffut sa guitare était à peine audible. Ça ne s'arrêtait pas. Ses oreilles commençaient à lui faire mal. Les spectateurs se bouchaient les leurs aussi.

Enfin le bruit cessa. Un lourd silence lui succéda, seulement rempli par un pialement dans les oreilles douloureuses d'Unger.

L'ingénieur du son n'avait pas trouvé d'autre solution que de couper le son.

"OK, les amis, nous avons un petit problème technique, dit Olaf. On reprend immédiatement." Mais sa voix n'était plus amplifiée par le micro et on l'entendait à peine. Des murmures de mécontentement s'élevèrent, de plus en plus forts. Déconcertés, les membres du groupe se tournèrent vers Rudi qui regardait son ordinateur d'un air

désespéré.

A présent pour Unger tout était clair. Il avait immédiatement trouvé mauvaise l'idée d'utiliser l'ordinateur portable au lieu du Sampler. Mais Rudi avait soutenu qu'avec l'orgue Hammond B3 de Native Instruments ce serait mieux qu'avec un simple Sampler. Le déroulement du concert lui avait jusque-là donné raison – c'était vraiment étonnant de voir l'instrument virtuel égaler le vieil orgue de plus de 100 kg. Même le son chaud et la surmodulation de l'ampli Leslie étaient restitués d'une façon trompeusement authentique. Mais à quoi bon si au milieu du concert l'ordinateur plantait ?

Unger avait de la peine à contenir sa colère. "Merde, vire l'ordinateur et prends le Sampler", hurla-t-il.

Rudi se contenta d'acquiescer. "J'en ai pour quelques secondes", dit-il en débranchant quelques câbles. Enfin l'ingénieur du son donna le signal de départ en levant le pouce.

"OK, les amis, sorry pour cette petite panne, dit Olaf. Nous reprenons. One-two-three..."

La lumière s'éteignit. Seules restaient les lueurs des sorties de secours. Une panne de courant, juste maintenant ! Olaf jura si fort que même sans micro toute la salle l'entendit. Quelques spectateurs rient.

Soudain le hurlement des sirènes retentit. Des sons irréguliers et dans des tons décroissants qui ne semblaient suivre aucun modèle fixe. C'était vraiment une musique effrayante, fantomatique.

L'inquiétude gagna le public. Quelques-uns applaudirent, croyant sans doute que ça faisait partie du show, mais les applaudissements cessèrent vite.

La lumière revint. "Test, test", dit Olaf sur la scène. Les sirènes hurlaient toujours. Des gens prirent la direction de la sortie. Unger sentit qu'un climat d'insécurité menaçait de se muer en une véritable panique. Quelques-uns tenaient un transistor contre leur oreille.

Enfin les hurlements s'éteignirent. Le silence retomba.

"Quelqu'un sait ce qui se passe dehors ?", demanda Olaf au micro.

Un collaborateur de la Markthalle sauta sur la scène. "Aucune raison de s'inquiéter, dit-il au micro. Un message radio est arrivé. Pour les sirènes, il s'agissait d'une erreur de fonctionnement. Le concert continue."

Ralf donna le tempo en frappant ses drumsticks. Unger joua le célèbre riff de guitare qui introduisait le hit des Stones. Mais ça ne sonnait plus comme avant. L'énergie positive avait été chassée de la salle comme l'air d'un ballon crevé. Après quelques morceaux, Olaf

interrompit le concert. Les gens applaudirent poliment mais ne réclamèrent aucun bis.

Déçu, Unger quitta la scène avec ses collègues.

"Désolé, les enfants", dit Rudi quand ils furent dans la loge, derrière la scène, et que retentissaient les premiers accords d'*Easy Livin'*d'Urath Heep.

Personne ne répondit. Le hurlement inquiétant des sirènes avait effrayé Unger jusqu'à la moelle. Ce n'était probablement qu'une erreur d'ordinateur comme le crash de l'orgue Hammond de Rudi. De nos jours la technique accomplissait toujours de nouvelles performances mais elle n'était pas toujours fiable.

Pourtant au fond du lui-même, il avait le sentiment inquiétant que le hurlement des sirènes était un avertissement.

Hambourg-Altona, samedi 22h20.

Lisa tendit lentement les mains en avant, comme pour repousser un obstacle invisible. Elle écarta les bras, leva une jambe et tourna lentement sur elle-même comme une ballerine dans un ralenti.

Du seuil de la porte, Mark observait ces exercices de tai-chi. Il était resté à côté d'elle toute la journée et avait suivi son combat silencieux contre la technique. Il s'était révélé inutile et cependant fascinant. A un certain moment Lisa avait perdu sa concentration. Elle s'était frotté les yeux, était allée sans un mot dans la pièce d'à côté et s'était mise à faire ses exercices.

Mark avait faim et il était fatigué, mais il n'osait pas la déranger dans sa concentration. Il sentait qu'elle avait accompli un travail surhumain aujourd'hui et une fois de plus il comprenait à quel point il avait été idiot de la renvoyer.

Lisa interrompit enfin ses lents mouvements. Elle inspira et expira plusieurs fois, les paupières baissées, calmement. Puis elle ouvrit ses grands yeux sombres et son regard rencontra le sien. Elle fronça les sourcils en s'apercevant qu'il l'avait observée. Puis, sans un mot, elle retourna dans son bureau et s'assit devant l'ordinateur.

"En as-tu déjà tiré quelque chose ? demanda-t-il.

– Pas vraiment", dit-elle pendant que ses doigts volaient à nouveau sur le clavier. Elle avait reconnecté à Internet l'ordinateur parasite et examiné à l'aide de différents outils du logiciel ce que faisait le mystérieux programme. "Le truc ne se comporte pas comme le client DINA d'origine. Il fonctionne en permanence en arrière-plan et détourne une partie assez considérable des capacités de calcul. Je ne comprends pas vraiment ce qu'il fait. Il communique beaucoup avec Internet, avec des milliers d'adresses IP différentes – probablement d'autres avatars du même programme.

– Tu veux dire qu'il calcule quelque chose ? Comme la simulation-météo ?

– C'est possible, mais je ne crois pas. Il ne me paraît pas procéder très systématiquement. C'est plutôt comme s'il exécutait des processus au hasard. Parfois le programme entier est entièrement désactivé, et

brusquement il a besoin de toute la capacité de calcul et communique intensivement. " Lisa se passa la main dans ses cheveux courts. "Mais le plus étrange, c'est sa structure.

– Etrange ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Elle se répète. Je veux dire, la petite partie que j'ai observée jusqu'ici est comme une répétition permanente des mêmes directives. Avec seulement de légères alternatives.

– Pourquoi c'est bizarre ?

– Quand tu veux qu'un programme fasse plusieurs fois la même chose, tu écris une boucle. C'est-à-dire que le code apparaît seulement à un endroit qui est exécuté plusieurs fois. Seul un abruti aurait l'idée de copier les mêmes lignes à différents endroits du même programme.

– Et si le programme ne devait pas faire chaque fois exactement la même chose ?

– Ça aussi ça se règle dans les paramètres qui commandent la fonction.

– Donc le programme est l'œuvre d'un abruti ?

– C'est à voir. Il est passé sans problème à travers tous mes systèmes de sécurité. C'est ça l'étonnant justement : ce ver est incroyablement subtil mais, en même temps, il paraît..."

La lumière vacilla puis s'éteignit. Seules les lueurs bleu pâle des écrans éclairaient la pièce. "Qu'est-ce qui se passe ? dit Mark.

– Apparemment une panne de courant.

– Et pourquoi l'ordinateur continue-t-il de fonctionner ?

– Parce que j'ai une batterie d'ondulateur. Elle alimente l'ordinateur pendant environ une demi-heure."

Le hurlement des sirènes retentit. Mark et Lisa se regardèrent. Ils allèrent à la fenêtre et observèrent la rue sombre. Le courant manquait dans tout le quartier. C'était un spectacle fantomatique.

Les réverbères se mirent à clignoter et les milliers de lampes s'allumèrent en même temps dans les maisons environnantes. Les sirènes hurlaient toujours. Les gens sortaient des maisons. Lisa alla dans la chambre et alluma le radio-réveil à piles.

"... il s'agit d'une erreur de fonctionnement, disait le présentateur. Je répète. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Comme l'office de prévention des catastrophes l'a déjà annoncé, il s'agit d'une erreur de fonctionnement des sirènes d'alarme."

Lisa éteignit le radio-réveil. Ils se regardèrent.

"Tu crois..."

– Je ne sais pas", dit-elle. Elle avait pâli. Son calme et son assurance s'étaient envolés.

Le hurlement des sirènes s'arrêta enfin. Lisa retourna à ses ordinateurs. "Je n'en peux plus. Nous verrons demain matin, dit-elle et elle tira d'un placard un fin matelas de caoutchouc enroulé. "Tiens. Je n'ai rien de mieux à t'offrir.

– Lisa, je... ne voudrais pas t'envahir... je veux dire, si la police me trouve chez toi..."

Elle prit un air fâché. "Qu'est-ce que tu t'imagines ? J'aimais Ludger. Il m'avait fait confiance alors qu'il connaissait mon passé. Je trouverai celui qui a sa mort sur la conscience, crois-moi ! Et je ne le fais pas pour toi. " Mais sa voix avait perdu sa dureté.

Hambourg-Altona, dimanche 8 h 11.

Mark se redressa, terrifié. Son T-shirt trempé de sueur lui collait au corps. Des lambeaux de rêve passaient devant ses yeux : le commissaire qui le pourchassait dans le bois ; Julia penchée sur le corps de Ludger, l'observant de ses yeux gris glacés ; Lisa devant l'ordinateur, pendant que de tout côté, des câbles rampaient comme des serpents et s'enfonçaient dans sa peau jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un périphérique biologique.

Il secoua la tête. Pas étonnant, après ce qu'il avait vécu ces derniers jours, qu'il fasse des cauchemars. Les aiguilles en or de son Audemars Piguet indiquaient huit heures un quart. Il se leva sans faire de bruit. Lisa dormait encore. Son corps mince gisait nu sous une couverture légère.

Il l'observa un moment. Elle était si calme et si paisible. La dureté et l'inaccessibilité avaient disparu de son visage ; elle paraissait tendre et vulnérable. Elle avait un tatouage sur le côté gauche de son cou : un crâne des trous duquel sortaient des vers. C'était un travail d'amateur, et il s'y était repris à plusieurs fois, des cicatrices en témoignaient. Voilà pourquoi elle portait toujours un pull à col roulé.

Sa poitrine ronde et ferme montait et descendait avec régularité. Les sentiments qu'elle lui inspirait, il n'en avait vraiment pas besoin maintenant. Sa vie était déjà bien assez compliquée.

Il alla faire du café à la cuisine. Il trouva des toasts, de la marmelade et du fromage frais et prépara un gentil petit-déjeuner qu'il mit sur un plateau et emporta dans la chambre de Lisa. Elle s'était réveillée entre-temps et avait enfilé un T-shirt noir, mais elle était encore au lit.

"Houa ! dit-elle en souriant. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas pris mon petit-déjeuner au lit."

Il sourit à son tour et posa le plateau sur le sol à côté du matelas. Ils mangèrent en silence et avec grand appétit.

"Il faut que j'aille à l'agence, dit Lisa en essuyant les miettes au coin de sa bouche. D'ici je n'avancerai pas. J'ai besoin d'un accès au serveur core DINA. " Le serveur core était en quelque sorte le centre

nerveux de DINA. C'était là qu'étaient stockées toutes les informations, de là que les commandes étaient envoyées aux ordinateurs connectés et là qu'étaient analysés les résultats. Pour des raisons de sécurité, on ne pouvait pas avoir directement accès au serveur depuis Internet.

C'était assez risqué. Après tout Rainer avait vu Mark après le meurtre à proximité de l'agence. Il était assez probable que la police comptait sur le fait qu'il retournerait sur le lieu du crime. Mais son unique chance était de trouver qui avait manipulé DINA et pourquoi. Il acquiesça. "Le problème est qu'ils ont certainement effacé ma carte codée.

– La tienne peut-être", dit Lisa en se levant. A part son T-shirt, elle ne portait qu'une culotte noire. Elle disparut dans le bureau et revint rapidement avec une carte en plastique gris. "Mais sans doute pas celle-là."

Un sourire railleur et coquin traversa son visage. "Je t'avais bien dit que vous pouviez vous estimer heureux que j'aie su contrôler ma colère."

Il sourit à son tour. "Oui, j'en suis vraiment ravi.

– Donne-moi la clé de la porte d'entrée, dit-elle tout en enfilant son jean noir.

– Je viens avec toi, dit Mark.

– Tu ne pourras pas m'aider. Et puis les flics te cherchent partout.

– Tu crois vraiment que je vais rester ici et me contenter de t'attendre ? Je ne pourrai peut-être pas t'aider quand tu travailleras sur le serveur mais je pourrai au moins faire le guet. D'ailleurs s'ils te surprenaient seule à l'agence, ce serait une effraction. Si je suis avec toi, c'est dans le pire des cas une violation de domicile. Après tout une partie de la boîte m'appartient encore.

– Bon."

Le trajet en métro dura vingt minutes. Mark ouvrit la porte d'entrée du complexe de bureaux. Le comptoir d'accueil était évidemment vide un dimanche. Les signaux lumineux rouges au-dessus des ascenseurs montraient que tous se trouvaient au rez-de-chaussée.

Une porte de service s'ouvrit et un jeune gardien entra. Mark le connaissait vaguement et sursauta sans le vouloir. Et si la police avait montré sa photo à l'homme...

Mais le gardien le salua amicalement. Ici, il n'était pas rare que quelqu'un vienne travailler pendant le week-end. Il s'assit derrière le comptoir et prit une BD grâce à laquelle, apparemment, il tuait le

temps entre deux rondes.

Mark appela les ascenseurs. Une sonnerie retentit et une des portes d'acier glissa de côté. Il sursauta. Le spectacle qui s'offrit à sa vue lui coupa la respiration. Lisa poussa un gémissement.

"Seigneur ! " Le gardien sauta de son siège. "Bon Dieu..." Il attrapa son téléphone et fit un numéro à trois chiffres.

Hambourg, Hafencity, dimanche 9h39.

Le commissaire Unger fixait l'intérieur de l'ascenseur. Sur le sol, au milieu d'une mare de sang, un homme gisait dans une bizarre posture tordue. Il ressemblait plus à un tas de chiffons ensanglantés qu'à un être humain, son corps ne semblait plus avoir d'os. Les miroirs des parois étaient barbouillés de sang comme si un affreux combat s'y était déroulé. Au-dessus planait une aigre odeur de vomi.

"Qu'est-ce qui s'est passé ? " demanda-t-il au médecin urgentiste qui était arrivé rapidement sur les lieux et n'avait pu que constater la mort du jeune homme.

Le médecin haussa les épaules. "Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu ça. Il présente des fractures sur tout le corps comme s'il était tombé de très haut. Le sang provient de plusieurs blessures, surtout à la tête.

– Vous pensez qu'il pourrait être tombé du bâtiment et que quelqu'un l'aurait mis ensuite dans l'ascenseur.

– A mon avis, l'homme a trouvé la mort ici, dans l'ascenseur.

Mais je ne suis pas médecin légiste.

– Vous croyez que l'ascenseur est tombé ?"

Le médecin secoua la tête. "Une simple chute n'aurait pas occasionné autant de fractures. Excusez-moi mais tout ce que je peux vous dire c'est que quelque chose a mis ce pauvre homme dans cet état et l'a transformé en un amas sanglant. Mais ça vous le voyez vous-même."

Unger acquiesça. Le service des empreintes allait arriver. Ils diraient avec certitude si l'homme était mort dans l'ascenseur. Il se pencha sur le cadavre. Le visage n'était plus qu'une masse sanglante, où Unger crut reconnaître les fins cheveux du programmeur qui s'était comporté si bizarrement quand on l'avait interrogé. Il s'appelait Erler ou un nom de ce genre.

Il secoua la tête. L'affaire devenait chaque jour plus mystérieuse. Et il en savait toujours aussi peu sur le meurtre de Ludger Harnacher. Que les deux meurtres soient liés, ça ne faisait aucun doute.

Le commissaire allait se détourner quand quelque chose attira son

attention. Il observa le mur de glace. Oui, effectivement, les stries sanglantes qu'il avait cru faites au hasard semblaient par endroits former des lettres. Il crut reconnaître un P et un A, puis des stries indistinctes, un O, un B et encore une fois un A. Il y avait du sang sur la main gauche de la victime. Si ce détail ne l'avait pas frappé plus tôt c'est qu'il y avait des éclaboussures de sang pratiquement partout. A présent, il voyait que c'étaient seulement les bouts de l'index et du majeur de la main droite qui étaient rouge sombre. Comme si l'homme les avait trempés dans son propre sang.

Unger nota les lettres sur une fiche : "pa..... oba". C'était peut-être le dernier message du mort. Il était possible que ce soit le nom de son meurtrier. Ça ne semblait pas être "Helius" en tout cas.

Il se tourna vers le gardien qui était assis dans un coin, le visage livide. Il s'était sans doute pris pour un dur quand il avait accepté ce job dans une société de gardiennage.

"Je suis le commissaire Unger. Vous avez trouvé le cadavre ?

– Oui, enfin, non, ce n'est pas vraiment moi. C'étaient ces gens, un homme et une femme. L'homme je l'ai vu souvent, il travaille ici. J'ai supposé qu'ils voulaient aller travailler pendant le week-end. Quand l'ascenseur est arrivé, ils sont partis en courant. J'ai alors appelé les urgences, mais on voyait au premier regard qu'il n'y avait plus rien à faire, du coup je vous ai appelé aussi.

– C'était quand exactement ?"

Le gardien regarda sa montre. "Je fais toujours ma ronde à l'heure. Ce devait être environ à neuf heures et quart. Il y a vingt minutes."

Unger lui montra une photo d'Helius. "C'était cet homme ?"

Le gardien fit signe que oui. Unger laissa échapper un soupir. L'impression d'avoir fait une faute terrible le submergea. On lui reprocherait d'avoir laissé en liberté un meurtrier dangereux.

Malgré tout, il restait persuadé qu'Helius ne pouvait pas être l'assassin. C'était absurde. Même si un monceau d'indices semblaient indiquer le contraire. Tout parlait contre lui, les deux fois il s'était trouvé sur le lieu du crime. Il était en fuite et on découvrirait certainement un mobile. Le mot à demi lisible serait interprété comme une manœuvre de diversion. La pression pour arrêter Helius allait augmenter.

Si Unger s'obstinait, le chef lui retirerait l'enquête. Depuis l'affaire avec le roi des poulets, il n'avait plus l'âge, dirait-on. Il devait mettre Helius sous les barreaux le plus rapidement possible, coupable ou non. Tout ce qui arriverait ensuite était l'affaire du procureur et, il fallait

l'espérer, d'un bon avocat.

Il revint au gardien. "La femme, à quoi elle ressemblait ? Elle était rousse ?"

Le gardien secoua la tête. "Elle était habillée de noir, mince, belle, avec des cheveux noirs coupés courts. "

Unger fronça les sourcils. La description ne correspondait à aucune des collaboratrices d'Hélius, ni à sa femme. "Bien, merci, dit-il. "

– Monsieur le commissaire ?" dit le gardien. Ses lèvres tremblaient légèrement. "Oui ?

– Trouvez ce porc !"

Hambourg-Hoheluft, dimanche 9h15.

"Quelle merde", dit Lisa quand ils furent dans le métro, hors d'haleine. "D'abord Ludger, ensuite Rainer. De plus en plus, j'ai l'impression que derrière tout cela se cache un gros morceau. Mark acquiesça. Il réfléchit un moment. "Tu connais l'adresse de Rainer par cœur ? demanda-t-il.

– Oui. Il vit dans un immeuble de Grindel. Pourquoi ? Tu veux y aller ?

– Peut-être que nous y trouverions une indication. C'est évident qu'il est mort pour la même raison que Ludger : parce qu'il avait découvert quelque chose.

– La police aura la même idée.

– Alors, dépêchons-nous."

Peu de temps après ils étaient devant une porte étroite au quatrième étage d'un de ces grands immeubles de briques jaunes classés, que beaucoup d'architectes considèrent comme des chefs-d'œuvre de l'architecture d'après-guerre, alors que pour le commun des mortels ils sont tout simplement affreux. Mark ne vit pas vraiment comment Lisa s'y prenait, mais il ne lui fallut que quelques secondes pour ouvrir la porte.

"J'ai toujours cru qu'il n'y avait que dans les films que ça se passait comme ça", dit-il.

Lisa ne sourit pas. "Quand on vit dans la rue on apprend des trucs."

Ils pénétrèrent prudemment dans le petit appartement. Les rideaux étaient tirés, comme si Rainer redoutait la lumière du jour. A part un petit couloir, une salle de bain et une cuisine, il n'y avait qu'une seule pièce, meublée d'un lit, d'un grand bureau et d'une armoire étroite. Les murs étaient nus. Tout donnait l'impression d'être rangé et très propre.

Lisa alla vers le bureau sur lequel étaient posés un PC et une imprimante laser. Elle ouvrit l'ordinateur. Une fenêtre s'ouvrit sur l'écran. Il y était écrit : "System protected by Endless Enigma Encryption. Copyright 3E Software, Inc. Please enter password."

– Zut, dit Lisa.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je connais ce programme Endless Enigma, c'est un logiciel qui verrouille toutes les données du disque dur. Aucune chance d'entrer sans le mot de passe.

– On ne peut pas le craquer quelque part ? Je veux dire, tu sais comme on fait dans ce cas-là.

– C'est une clé 1 024 bits. Tu peux oublier.

– Alors nous devons trouver le mot de passe. La plupart des gens utilisent un mot de leur vie quotidienne ou bien inscrivent le mot de passe quelque part. " Il commença à ouvrir les tiroirs du bureau ne trouva que quelques crayons soigneusement alignés, des feuilles de papier vierges, quelques enveloppes taille C5.

"La plupart des gens mais pas Rainer. Tu te rappelles la mémoire qu'il avait. Je suis sûre qu'il s'est inventé un code lettres et chiffres de 100 signes. Il pouvait les retenir sans problème. Nous n'y arriverons jamais.

– Mais il doit bien y avoir une indication quelconque !"

Ils se mirent à fouiller l'appartement systématiquement. Il y avait peu d'objets personnels, comme si Rainer n'avait vécu ici que quelques jours. Sur la table de nuit, la photo d'une femme âgée devait être celle de sa mère. Dans l'armoire étaient suspendues des chemises immaculées et repassées, des pantalons, sur une étagère s'alignaient des livres spécialisés en plusieurs domaines : informatique, mathématique, psychologie, ethnologie, biologie, théorie de l'évolution, astronomie. Pas un seul roman.

Tout était tellement en ordre que ça en devenait frustrant. Même la corbeille à papiers était vide. Comme si, avant sa mort, Rainer avait nettoyée l'appartement à fond pour ne laisser aucune trace de sa vie. Mais il est probable que cet ordre exagéré était dû en partie à ses prédispositions autistiques.

Mark inspectait le réfrigérateur dans lequel se trouvaient quelques produits frais et des plats surgelés, quand il entendit des pas devant la porte de l'appartement. Quelqu'un fourrageait dans la serrure. La police avait été plus rapide que prévu.

Mark se plaça à côté de la porte d'entrée. Avant que Lisa ait pu également se cacher, la porte s'ouvrit. Par la fente entre les gonds, il vit le jeune inspecteur qui se nommait Dreek. Celui-ci tira péniblement son pistolet de son étui d'épaules et le braqua sur Lisa. "Qui êtes-vous ? Et que faites-vous... " Mark attrapa son poignet et le cogna

contre l'angle de la porte. Dreek poussa un cri. Sa main se desserra autour du pistolet. Mark le lui prit des mains et le pointa sur lui.

"Dreek ?" Le commissaire Unger surgit l'arme au poing dans l'appartement.

Mark mit le pistolet sur la tempe de Dreek. "Jetez votre arme", dit-il en fermant la porte.

Unger posa son pistolet sur le sol et leva lentement les mains.

"Ne faites pas de conneries, Helius ! N'allez pas trop loin !

– Fermez votre gueule et écoutez, dit Lisa. Ce n'est pas lui et ce n'est pas moi. Nous cherchons le vrai assassin et vous feriez mieux de faire pareil !

– Bon Dieu, Helius, vous allez trop loin, dit Unger d'un ton calme et énergique. Baissez cette arme immédiatement ! Et vous, qui êtes-vous au juste ?

– Désolé, monsieur le commissaire", dit Mark. Il lâcha Dreek en le tenant en joue pendant que Lisa ramassait le pistolet du commissaire. "Si je me rends, je vais me retrouver en taule. Vous savez que le meurtrier ou la meurtrière sont en mesure de manipuler les preuves.

– Ecoutez, soyez raisonnable ! Si ce n'est pas vous, vous vous retrouverez vite dehors. Mais si vous ne jetez pas immédiatement cette arme, je ne pourrais plus rien pour vous !

– Donnez-nous la clé de l'appartement, dit Mark.

– Arrêtez, je...

– Donnez !

– Gardez votre calme !"

Unger sortit la clé qu'il avait dû trouver sur le corps de Rainer. Mark la saisit pendant que Lisa tenait les deux policiers en respect.

"Nous jetterons les pistolets dans les poubelles de l'immeuble", dit Mark. Le visage d'Unger vira au rouge foncé. "Helius, ça suffit maintenant ! Posez ça immédiatement..."

Mark l'ignore. Il quitta l'appartement avec Lisa, ferma la porte à clé et laissa celle-ci dans la serrure.

– Bon Dieu, arrêtez", hurla Unger de l'intérieur en frappant du poing contre la porte. "Je vous aurai, Helius ! Vous pouvez y compter ! Vous serez sous les..."

Le reste se perdit. Ils dévalèrent l'escalier. Devant la maison se trouvaient plusieurs containers. Mark retira le chargeur de son pistolet et jeta les deux morceaux dans des conteneurs différents. Il aperçut

alors quelque chose à l'intérieur de l'un d'eux. En haut sur un tas d'ordure était posé un sac-poubelle de plastique transparent. Il contenait un pot de yaourt vide et des morceaux de papier. Obéissant à son intuition, Mark plongea dans le container puant et repêcha le sac. "Qu'est-ce que tu fais ? demanda Lisa. Nous ferions mieux de filer."

Mark leva triomphalement le sac. "Qui viderait une poubelle dans laquelle, il n'y a qu'un pot de yaourt et quelques morceaux de papier ?"

Hambourg-Dulsberg, dimanche 11h31.

Il était entré ! Un frisson d'excitation parcourut Diego quand il vit le répertoire racine du serveur sur son écran. Il allongea ses presque deux mètres de corps musclé. Pour quelqu'un qui passait la plus grande partie de son temps devant un écran d'ordinateur, il était en excellente condition physique.

Il passa pensivement sa main sur son crâne rasé. Cela avait été presque trop simple. Le système de Kunzen Electronic, une entreprise qui fabriquait des circuits électroniques pour l'industrie de l'armement, était bien mal protégé. Le Firewall était une version ancienne et ces imbéciles utilisaient un logiciel qui laissait des trous aussi larges que des avenues dans la sécurité. N'importe quel débutant pouvait s'y introduire !

Avec un logiciel de recherche qu'il avait développé lui-même, il pénétra dans les fichiers de structure et rechercha les mots clés que lui avait demandés son donneur d'ordre, Mémos interne, comptabilité, commandes, fichiers clients... tout ce qui était bien payé.

L'écran se remplit d'une liste de documents qu'il chargea sur son système. Une promenade ! Quelques minutes après il était dehors sans avoir laissé de traces. Personne ne saurait que le système avait été violé. Le management de Kunzen Electronic se demanderait peut-être pourquoi tant de commandes passaient soudain à la concurrence. Mais quelqu'un qui avait une sécurité aussi nulle ne méritait pas mieux.

Quelque chose le tracassait cependant. Cela avait été trop simple. Après tout, la société fabriquait des armes. Il savait que les informaticiens des services de protection militaires n'étaient pas des débutants. Ils vérifiaient régulièrement les systèmes de sécurité de leurs fournisseurs. Est-ce que Kunzen Electronic leur avait échappé ? Ou bien...

Son regard tomba sur le moniteur de surveillance de son système, qu'il avait fabriqué lui-même aussi, et qui enregistrerait toutes les activités de son ordinateur. Il pâlit. Le nombre des fichiers chargés atteignait presque 27 mégas. Les fichiers qu'il avait sélectionnés atteignaient seulement une fraction de ce volume. Bon Dieu, qu'est-ce qui se passait ?

Un piège, cela lui traversa l'esprit. Ils t'ont tendu un piège et tu y es tombé comme un lapin. Et maintenant tu es dedans, Diego. Pendant que tu t'amusais dans leur fausse banque de données, ils ont espionné ton ordinateur. Ils connaissent ton adresse IP, le logiciel que tu utilises, ils savent que tu es rentré.

Bon et maintenant. Les données qu'il avait chargées étaient probablement sans valeur, mais les gens de Kunzen ou de la protection militaire ignoraient encore qui il était. Il faisait toujours attention que les données sur son ordinateur d'attaque ne contiennent pas d'informations sur son identité. Même son adresse IP ne les avancerait guère, il y avait veillé. Il recommencerait et ferait plus attention la prochaine fois.

Il se déconnecta du réseau et fit en sorte d'effacer les faux fichiers grâce auxquels les gens de la sécurité de Kunzen avaient pu l'appâter. Un regard sur son moniteur système le laissa interdit. L'utilisation du microprocesseur central oscillait entre dix-neuf et vingt pour cent. Il se passait quelque chose sur son ordinateur. Pourtant la petite lampe jaune qui signalait une attaque sur le disque dur n'était pas allumée. Apparemment le programme d'attaque de Kunzen s'étendait dans la mémoire principale et y faisait quelque chose.

Mais quoi ? Ça n'avait simplement aucun sens. Si Kunzen avait voulu trouver son identité, ils auraient installé un petit spyware qui aurait travaillé inaperçu en arrière-plan et transmis ses résultats lors de la prochaine connection. Lui-même avait développé assez souvent des Spyware et espionné à l'intérieur des ordinateurs étrangers pour savoir comment ça fonctionnait.

Ce qui continuait de s'étendre sur son ordinateur était entièrement différent. Cela calculait. Ça utilisait l'énorme puissance de sa machine à quatre processeurs. Il n'y comprenait rien.

Il arrêta le moniteur système qui protocolait et notait tous les processus du cpu. Cela ralentit considérablement le procédé de calcul car chaque opération était à présent écrite sur le disque dur. En quelques secondes le fichier du protocole grossit de plusieurs gigaoctets. Quand la capacité de son disque dur fut atteinte, il débrancha l'ordinateur du réseau pour empêcher que le programme n'efface ses traces. Puis il sortit le disque dur et l'introduisit dans son ordinateur d'analyse.

Il se mit à examiner le disque dur pour trouver des structures de virus connus. Pendant que le programme faisait son travail, il se leva et propulsa son grand corps musclé dans sa petite cuisine pour aller boire une boisson à haute concentration de caféine. L'effet des amphétamines diminuait peu à peu, mais il ne voulait pas reprendre

un comprimé. Il savait rester dans les limites de ce que son corps pouvait supporter.

Il n'était pas toxicomane, non. Il aurait pu arrêter à tout moment de prendre des comprimés. Mais pourquoi ? Les petites choses rondes l'aidaient à travailler plus. Elles avaient fait de lui un des meilleurs dans son métier et ses clients payaient rudement bien. Il était toujours à un pas ou deux devant ceux de l'autre bord : les spécialistes de la sécurité des entreprises. Et tout cela, il le devait aux miracles de la chimie. Que plus tard, cela lui coûte quelques années d'existence – et alors ? A quoi bon devenir vieux si on ne peut pas jouir pleinement de la vie ? L'argent qu'il gagnait lui permettait de réaliser ses désirs les plus pervers. L'argent rend docile et amène des femmes désespérées à supporter certaines pratiques douloureuses. Des pratiques qui signifiaient beaucoup pour lui.

Quand il revint à son ordinateur, le programme d'analyse avait identifié deux structures connues : "dina" et "Lucy". Il connaissait bien le client dina. Il l'avait lui-même utilisé comme cheval de Troie. Les pauvres imbéciles qui installaient sur leur ordinateur un logiciel, qui derrière leur dos envoyait continuellement des données sur Internet, ne remarquaient naturellement pas qu'ils installaient aussi des spywares. D'ailleurs l'expérience ne lui avait apporté que quelques chiffres secrets et les fichiers des comptes personnels qui sur le marché noir ne valaient que quelques centaines d'euros. D'un côté, le client dina n'était quasiment installé que sur des ordinateurs privés où il y avait peu à aller chercher. D'ailleurs les types de dina l'avaient assez vite percé à jour. Mais qu'est-ce que le client dina pouvait bien chercher dans Kunzen Electronic ? Et comment était-il arrivé sur l'ordinateur de Diego ?

Il observa pensivement l'autre signature. Lucy. Il n'aurait jamais cru revoir ce nom dans un programme d'attaque. Lucy, d'après ses propres dires, avait tiré sa révérence et tourné pour toujours le dos à la scène des crackers. Aurait-elle jeté ses bonnes résolutions par-dessus bord ? Diego ricana. Ça ne ressemblait absolument pas à la petite pute à grosse tête.

Il repensa à son corps mince et une vague d'excitation parcourut ses veines. Ils avaient formé une bonne équipe. Quand il l'avait rencontrée, elle avait dix-huit ans et elle était dans la merde. Elle faisait partie d'un groupe punk qui avait fait l'erreur d'apostropher Diego. Il en avait assommé trois, bons pour l'hôpital, mais il avait épargné Lucy. Elle ne s'était pas enfuie, mais était restée pour secourir ses camarades blessés. Elle avait du courage et ça lui avait plu. Il l'avait prise sous son aile et découvert son talent dans le maniement des ordinateurs. Il lui avait montré comment utiliser ce talent pour

gagner l'argent de sa drogue.

Et comment l'avait-elle remercié ? Alors qu'il lui avait montré toutes ses combines, elle lui avait balancé un coup de pied dans les couilles et s'était barrée au prétexte qu'il l'avait baisée un peu rudement. Dommage. Elle, au moins, elle avait le feu au cul.

Il se demanda pourquoi la signature de la fille apparaissait dans cette variante du code de dina. Mais il trouverait.

Hambourg-Altona, dimanche 12h01.

Mark et Lisa étaient assis dans la cuisine de la jeune femme. Ils avaient tiré les bouts de papier du sac-poubelle. Ils provenaient d'une feuille déchirée et étaient couverts d'une écriture étroite, très régulière. Mark sut que c'était Rainer qui avait écrit le texte bien avant d'avoir déchiffré la signature de la page salie par des restes de yaourt.

Il fallut environ une demi-heure avant de reconstituer un puzzle lisible.

"Chère Eva,

Tu ne me réponds plus. Malgré cela je t'écris une dernière fois. Tu as fait beaucoup pour moi. Je n'ai pas le droit d'exiger davantage. Mais je n'ai personne à qui me confier, à part toi. J'ai fait quelque chose d'affreux. J'ai tué. C'était un homme bon. Il était gentil avec moi. Mais il n'a pas compris. Il voulait détruire Pandora. Je t'ai déjà parlé d'elle. Elle m'a supplié. Je devais l'aider. C'est mon enfant.

Ce fut très facile. Comme de tourner un bouton pour éteindre la lumière. J'ai seulement un peu pleuré après.

Je suis peut-être un monstre. Il vaudrait peut-être mieux qu'on m'arrête. Ils le découvriront de toute façon. Je crois que je vais me livrer à la police. Mais ensuite je ne serais plus là pour la protéger.

Ils la trouveront. Tu connais les hommes. Ils auront peur. Ils la tueront.

Parfois elle me fait peur. Parfois je pense qu'elle m'a manipulé tout le temps. Pour elle, je ne suis peut-être qu'une marionnette. Mais quelqu'un doit la protéger. Elle est étrangère à notre planète. Exactement comme moi.

L'unique personne qui peut l'aider, c'est toi. Je t'ai déjà écrit comment tu peux communiquer avec elle. Je t'en prie : fais sa connaissance comme tu as fait la mienne. Elle est particulière. Tu le comprendras. Elle est plus intelligente que nous. Elle apprend très vite.

Nous avons mené ce monde à sa perte. Je crois qu'elle peut nous aider. Nous pourrions peut-être triompher de la guerre, de la faim et de la maladie pour toujours, si elle nous montre le chemin. Si quelqu'un peut amener les hommes à utiliser cette chance, c'est toi.

S'il te plaît, pardonne-moi de t'imposer cette charge. Je ne sais pas sinon vers qui je pourrais me tourner.

Avec mes remerciements. Rainer"

Mark lut la lettre une deuxième fois puis une troisième.

"Ce n'est pas vrai ! dit-il enfin. Rainer a tué Ludger ! Apparemment il prenait cette Pandora pour une extraterrestre et a cru que Ludger voulait la tuer. Il devait être très malade."

Lisa paraissait pensive. "Je ne suis pas sûre qu'il ait été fou, dit-elle.

– Tu veux dire que ça a quelque chose à voir avec les extraterrestres ?

– Je ne crois pas que Rainer l'ait prise pour une extraterrestre. Il écrit seulement qu'elle se sent étrangère dans ce monde comme lui.

– Alors c'est aussi une autiste ? Mais pourquoi a-t-il cru que Ludger voulait la tuer ? Et pourquoi écrit-il qu'elle est son enfant ? Ça n'a aucun sens !"

Lisa ne dit rien. Au lieu de quoi, elle ouvrit son navigateur et entra l'adresse de l'interface utilisateur de dina. Un texte apparut :

"Bienvenue ! Je suis dina, votre nouvelle assistante en langage naturel pour répondre à vos questions. S'il vous plaît, entrez le nom du projet."

"Pandora", tapa Lisa.

Rien ne se passa. D'après ce que Mark savait, il n'y avait aucun projet-client de ce nom. Normalement, dans ce cas une annonce aurait dû apparaître et demander au client le vrai mot de passe client. Mais l'écran resta un long moment sans changement comme si l'ordinateur devait réfléchir à ce qu'il devait faire devant cette entrée. Seul le petit logo du navigateur, qui tournait dans le coin droit en haut de l'écran, montrait qu'une liaison active était toujours en cours.

Mark s'attendait à chaque instant à recevoir un message d'erreur. Le serveur dina devait être saturé ou bien la liaison Internet était interrompue. Au lieu de quoi un texte apparut finalement. Seulement deux mots : "Bonjour, Lucy."

Défilé à travers la Nebelberge/Eternia, quelque part, 3^e Ere.

"Attention ! ", dit Norman dans son micro-récepteur. Il regardait en fronçant les sourcils le défilé étroit qui s'ouvrait devant le petit groupe d'aventuriers. Sur la droite s'élevaient des rochers escarpés, des morceaux arrachés à la Dent du dragon dont la pointe disparaissait dans les nuages. A gauche, la pente tombait abrupte sur une centaine de mètres. Le chemin était si étroit qu'ils ne pouvaient marcher qu'en file indienne. L'endroit idéal pour une embuscade.

Norman fit prendre à son avatar, Tarkus le Barbare, la hache de guerre, à deux mains. Il était prêt à réduire en bouillie d'un seul coup tout ce qui était plus petit qu'un Troll.

La voix de Gavin résonna dans son récepteur : "Passe devant". Norman ne savait même pas le nom de famille du type qui jouait Ferrin, le voleur. Il n'avait fait sa connaissance que depuis peu dans le forum. Mais Gavin se débrouillait bien et jouait Ferrin comme devait être un voleur – lâche et sournois.

A côté de Tarkus, la fée Morgane ouvrait ses longs bras et envoyait des lueurs extraterrestres qui enveloppaient tout le petit groupe. Une protection magique. Morgane était un nom débile pour une Elfe, mais elle était utile, il fallait le reconnaître.

Il s'approcha lentement du défilé. Il savait que derrière les rochers des monstres guettaient – dans un défilé, il y avait de toute éternité des monstres en train de guetter. La seule chose qu'il ne savait pas c'était combien ils étaient et qui ils étaient.

Il était déjà passé quelques fois par ce défilé, sur l'étroit sentier de montagne entre le village d'Arhandil au sud et le château de l'enchanteur blanc Nebulak au nord. Il avait croisé des Orks, toujours prêts pour un combat acharné et pour gagner une centaine de points expérimentaux. Il avait croisé aussi des Kobolds qui avaient pris la fuite à sa vue et un groupe de voleurs humains qu'il avait eu du mal à vaincre. Dans une occasion particulière chère à son souvenir, il avait même été bousculé par un Ogre adulte. Tarkus avait été l'unique survivant de cette rencontre et il avait eu beaucoup de mal à traîner ses compagnons jusqu'au temple du village pour les ressusciter.

Des caquètements insolents retentirent. Des Kobolds ! Norman se

détendit. Si cela tournait au pugilat, ce serait vite vu.

Une seule des noires créatures sauta d'un rocher et leur barra le chemin. Hirsute, le Kobold brandissait un gourdin et montrait les dents, des dents jaunes. Norman sourit d'un air béat, plein d'admiration pour l'amour du détail avec lequel le concepteur d'Eternia avait façonné son monstre.

Ferrin arma son arc. "Attends ! ", dit Norman. Il savait qu'un Kobold est rarement seul. Si celui-ci n'avait pas pris la fuite c'est qu'il avait des renforts derrière lui. Les poils de Norman se hérissèrent. C'était sûrement un groupe mixte ! Un unique Kobold comme leurre et derrière les rochers un groupe important d'Orks aux aguets ou pire, un Troll. Norman savait que les Trolls retenaient les Kobolds en esclavage.

Un instant les deux camps s'immobilisèrent, inégaux, un groupe d'aventuriers armés jusqu'aux dents au moins de niveau

12 d'un côté, de l'autre une petite créature noire au plus vingt points de vie qui poussait des imprécations incompréhensibles. Et pourtant aucun Troll ne sortait de derrière les rochers, pas même un Orks.

"Il bluffe ! dit Ferrin. Attends, je vais l'abattre ! " Il tira la flèche qui manqua le Kobold.

La créature poussa un cri et passa à l'attaque. Elle passa devant Tarkus en courant et se jeta sur Ferrin avec son gourdin. Norman fut d'abord trop bluffé pour réagir. Les Kobolds ne se conduisent pas ainsi !

Le Kobold se jeta comme un fou sur Ferrin qui de son côté abattit son épée sur l'agresseur. Elle le toucha plusieurs fois et pourtant le Kobold ne parut en recevoir aucune blessure. Il continua à frapper une grêle de coups avec son gourdin ridicule sur l'armure de cuir du voleur et à chaque coup réussi il lui enlevait un ou deux points de vie.

"Bon Dieu, dit Ferrin. Il paraît invulnérable ! Quelqu'un pourrait peut-être m'aider !"

Norman sortit enfin de sa torpeur. Avec la souris, il guida Tarkus dans le dos du Kobold et lui fit asséner un coup puissant avec la hache de guerre. Ce n'était pas sans danger car, à cette proximité, la hache pouvait toucher Ferrin. Mais le coup porta. Un épais jet de sang apparut sur l'écran de l'ordinateur au-dessus du Kobold et dedans le chiffre cent vingt-trois. Tant de points pour un seul coup – on croyait rêver. C'était au moins sept fois plus de points de vie que ce qu'un Kobold pouvait avoir.

Mais le Kobold n'avait pas l'intention de baisser les bras. A nouveau, il se jeta comme un possédé sur Ferrin qui, pendant ce temps, avait perdu presque la moitié de son énergie vitale.

C'est alors que Morgane intervint. Elle envoya un sortilège de peur sur le petit agresseur. Une méthode absolument sûre pour mettre même un grand groupe de Kobolds en fuite, mais un magicien ou un Dieu avait pris la forme du Kobold. Pourtant des dieux surpuissants n'attaquaient jamais immédiatement les aventuriers sur Eternia, ils leur donnaient d'abord une mission quelconque. Il n'y avait attaque que si on refusait de suivre la volonté des dieux ou si on leur manquait de respect. Après quoi le combat en bonne règle ne durait pas très longtemps.

Vraisemblablement, ce Kobold-là était invincible à cause d'une erreur de programme. Une chose de ce genre se reproduit toujours. "Décampons, cria Norman. Quelque chose ne va pas ! J'envoie un message à SysOp." Il guida Tarkus au pas de course sur le chemin du village.

Morgane et Ferrin le suivirent. Le Kobold suivit Ferrin et se jeta à nouveau sur lui. C'était bien une erreur de programme. Etant donné la créature, elle aurait dû rester sur son aire de défense. Il appartenait aux lois non écrites d'Eternia que les monstres ne suivaient jamais les groupes d'aventuriers en fuite. Les débutants en particulier devaient avoir une chance de corriger leurs erreurs s'ils s'étaient égarés dans des contrées qui ne leur étaient pas destinées.

"Eh, les amis, j'ai besoin de votre aide, dit Gavin. Ferrin est absolument à plat."

Morgane s'arrêta et agita les bras. Une sphère lumineuse apparut au-dessus de Ferrin qui fit pleuvoir sur lui une sorte de liquide incandescent et le fit s'allumer de l'intérieur. Un sortilège guérisseur. "Merci", dit Ferrin. Mais son énergie vitale rebassa vite sous les attaques incessantes du Kobold.

Le petit type devenait franchement désagréable. Les autres continuaient à fuir. Quand ils atteignirent enfin le village, Morgane avait épuisé toute sa force magique pour maintenir Ferrin en vie.

Aussitôt les soldats du roi arrivèrent de tous les côtés et se jetèrent sur le Kobold. C'était une autre fonction de protection pour les débutants. Dans le village, on était à l'abri – les concepteurs d'Eternia y avaient veillé en incorporant un nombre pratiquement infini de soldats d'élites superpuissants qui se jetaient sur tout monstre qui se risquait dans le village.

Mais le Kobold ne renonçait pas pour autant, à nouveau il se mit à

frapper Ferrin, alors qu'une pluie de coups de hallebarde s'abattait sur lui.

Finalement le voleur mourut. "Qu'est-ce que c'est que cette merde ! hurla Gavin. C'est pas fair-play ! Tué, de niveau 12, par un foutu Kobold ! Je ne vais pas me laisser faire ! Je vais résilier mon abonnement avec Eternia ! " Norman comprenait cela.

Le Kobold ne se souciait pas des soldats qui continuaient à le frapper. Il regarda Tarkus, montra les dents et se précipita sur le barbare le gourdin levé.

Pour la première fois depuis qu'il jouait dans Eternia, Norman Reed se mit à transpirer de peur.

Hambourg-Altona, dimanche 14h44.

Le visage de Lisa était blanc comme neige. Ses lèvres ne formaient plus qu'une ligne fine. "Lucy ? Qui est Lucy ? " demanda Mark.

Elle mit un moment avant de répondre. "C'est moi, dit-elle. C'est mon ID de hackeuse.

– Tu es une hackeuse ?

– Bien sûr que je suis une hackeuse. Tous les développeurs de logiciels un peu doués sont des hackers. Ce que tu te représentes sous ce mot, des gens qui entrent de façon illicite dans des systèmes étrangers, nous les appelons des crackers. Un hacker ne fait rien de tel. Les hackers sont constructifs. Ils créent des choses et ne les détruisent pas. Ils ne s'immiscent pas dans les affaires des autres, au contraire ils s'entraident.

– OK, mais alors pourquoi tu as un faux nom ?

– Ce n'est pas un faux nom, c'est mon ID. Mon pseudo, si tu veux, avec lequel les autres hackers s'adressent à moi.

– Comment DINA connaît-elle ton pseudo ? Et comme sait-elle que tu es celle qui chatte avec elle ? "

Lisa secoua la tête. Elle s'assit pour taper quelque chose sur le clavier, hésitant ensuite, comme si elle avait peur de ce qu'elle faisait. "Quel est mon vrai nom ? tapa-t-elle enfin.

– Lucy est un vrai nom, répondit le programme.

– Quel est le nom qui est sur mon passeport ?

– Lisa Jennifer Hogert.

– C'est impossible, dit Mark. Comment peut-elle le savoir ?"

Lisa ne fit pas attention à lui. "Comment s'appelle la capitale du Pérou ? tapa-t-elle.

– Lima est la capitale du Pérou.

– Quel temps fait-il à Lima ?

– La température à Lima est en ce moment de 32,3 degrés. Le ciel est légèrement nuageux. La vitesse du vent est inférieure à 5 km/h.

L'humidité atmosphérique est de 57 %.

– Comment s'appelle le troisième président des USA ?

– Thomas Jefferson a été président des Etats-Unis d'Amérique de 1801 à 1809.

– Qu'est-ce que ça signifie, demanda Mark. Nous jouons à *Qui veut gagner des millions* ou quoi ?

– Tu as lu la lettre, non ? Rainer tenait Pandora pour une extraterrestre. Il a cru qu'elle était un être artificiel. Le premier logiciel/programme vraiment intelligent. D'où le nom qu'il lui a donné : Pandora est une sorte de version grecque d'Eve – la première femme. On dit qu'elle était incroyablement belle.

– Pandora, c'était pas la bonne femme de la boîte ?

– C'était une jarre. Oui, à l'intérieur il y avait d'après la légende tous les maux du monde. Mais aussi l'espoir.

– Et tu penses que Rainer a vraiment cru que cette chose... pouvait penser ?"

Lisa fit signe que oui. "Tu connais le test de Turing ?

– Naturellement. " Le mathématicien britannique, Alan Turing, peu avant la Seconde Guerre mondiale a soutenu la thèse qu'il doit être possible de développer des ordinateurs qui pourront penser comme des hommes. Il a inventé une méthode pour mesurer l'intelligence d'un ordinateur qui est devenu célèbre sous le nom de test de Turing. Un homme et un ordinateur sont liés avec une personne test sur un terminal. La personne test peut s'entretenir avec les deux sur un clavier. Quand la personne test n'est plus en mesure de différencier l'ordinateur et l'homme, l'ordinateur est intelligent.

"Je crois que Pandora est le premier logiciel/programme qui peut soutenir le test de Turing", dit Lisa. Ses yeux étincelaient. "Elle ne pense certainement pas comme un homme. Mais tu as vu comment elle réagit à chaque demande avec pertinence. Elle est capable de tirer des conséquences de sa propre initiative. Je pense qu'elle a développé une conscience.

– Tu n'es pas un peu rapide dans tes hypothèses ? Il est généralement admis que le test de Turing mesure moins l'intelligence de l'ordinateur que celle de la personne test. " Mark savait qu'il était relativement facile pour un bon programmeur d'écrire un programme qui fasse miroiter l'intelligence à un utilisateur inexpérimenté. Déjà à la fin des années soixante, Joseph Weizenbaum du Massachusetts Institute of Technology avait développé un célèbre programme nommé "Eliza" qui ne comprenait que quelques centaines de lignes de

programme codées et qui donnait l'impression d'être intelligent. En fait le programme ne faisait rien d'autre que de réagir à des mots clés et restituer ce qu'on lui avait dit sous forme de question. Un truc bon marché, rien de plus.

Depuis, les systèmes qui comprenaient le langage naturel n'avaient cessé de s'améliorer. Mark avait rencontré dans une soirée le fondateur d'une start-up de Hambourg nommée Kiwilogic. La société développait des conseillers virtuels pour une grande entreprise de sites Web. Il avait plus tard dialogué sur son site Web avec la version virtuelle du fondateur. On oubliait rapidement qu'il s'agissait d'une machine et non d'un homme, même si le programme montrait de temps en temps qu'il ne comprenait pas une demande. Mark avait été si impressionné qu'il avait décidé de fournir lui aussi une interface de langage naturel pour les utilisateurs. Sans doute les programmes de Kiwilogic répondaient à un besoin et pouvaient simplifier la vie d'un utilisateur inexpérimenté sur Internet. Mais cela n'avait rien à voir avec la pensée au sens humain.

Lisa regarda Mark d'un air fâché. "Tu crois que je ne suis pas assez intelligente pour faire la différence entre un homme et un ordinateur ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais je peux imaginer que Rainer ait eu des difficultés à le faire. Pour lui, finalement, tous les autres hommes étaient d'une certaine façon des étrangers.

Peut-être que quelqu'un s'est servi de cela et lui a fait croire que cette Pandora était intelligente.

– Pourquoi quelqu'un aurait fait ça ?

– Aucune idée. Mais il est clair que nous ne le saurons pas avant longtemps. Pourquoi Rainer a-t-il été tué ? Qui est Eva ? Pourquoi a-t-il déchiré la lettre au lieu de l'envoyer ? Doit-on prendre ses aveux au sérieux ? Peut-être n'est-il pas seulement autiste. Peut-être était-il sérieusement dérangé du cerveau ? Au fond nous n'en savons pratiquement rien !

– OK. Mais nous pouvons découvrir si Pandora est une machine ou non.

– Comment tu vas faire ?

– Nous allons faire le test de Turing. Mais à l'envers. Je vais te prouver que Pandora est plus intelligente qu'un homme. " Elle tapa une phrase : "racine 29 de 14567 ?"

La réponse arriva avec un retard à peine sensible : "La racine 29 de 14567 est 1,39176. " Mark respira fort.

Lisa alla chercher une calculette et fit le calcul. C'était juste. Elle

tapa quelques opérations de plus. Puis elle posa la dernière question : "Quels sont les facteurs premiers de 43 541267 ?

– Les facteurs premiers de 43 541267 sont $7 \cdot 11 \cdot 29 \cdot 31$.

– Bon, dit Lisa. Quel est l'homme qui peut extraire si rapidement des facteurs premiers.

– Pas un homme normal, dit Mark. Mais Rainer aurait peut-être pu."

Lisa ignore sa remarque et continua son test. Mark vit comment son premier effroi se transformait en fascination croissante. Elle paraissait avoir oublié Mark et bavardait avec Pandora sur tous les sujets possibles : le temps, les cours de la Bourse, le programme de télévision. Le programme ne donna pas une seule fois une réponse fausse.

Après un certain temps, Pandora se mit à poser des questions à son tour comme un enfant curieux. Elle voulait savoir ce que signifiait "air frais", pourquoi les hommes écoutent de la musique, pourquoi ils rient et trouvent le coucher de soleil romantique.

Mark n'était pas développeur de logiciels. Mais il devenait de plus en plus évident pour lui que Pandora pouvait tirer des conséquences de sa propre initiative et développer des pensées comme un homme. Il était impossible que les thèmes multiples qu'abordaient Lisa et Pandora aient été programmés dans une base de données. Si, à l'autre bout de la liaison, il n'y avait pas un homme extrêmement doué qui faisait semblant d'être un ordinateur, il s'agissait bien alors d'une sorte absolument inédite d'intelligence artificielle.

A la différence de Lisa, il n'éprouvait aucun enthousiasme pour les performances de ce système mais ressentait un malaise croissant. Deux hommes étaient déjà morts. Des hommes qui avaient connu le secret de l'intelligence de Pandora. Une idée très désagréable lui vint qu'il ne pouvait plus chasser : l'idée qu'un être artificiel était coupable de la mort des deux.

Hambourg-Altona, dimanche 16h29.

Une heure passa. Lisa était tellement plongée dans son dialogue avec Pandora qu'elle en oubliait tout le reste. Mais Mark était fatigué et il avait faim. "Tu veux manger un morceau ? ", demanda-t-il.

Elle lui jeta un bref regard : "Tu pourrais aller chercher une pizza. Le magasin est au coin de la rue. Si on va les chercher soi-même, elles sont chaudes et toutes fraîches. Pour moi, la végétarienne, s'il te plaît. La clé de la porte d'entrée est sur le petit meuble à côté de la porte. " Et elle reprit immédiatement son dialogue.

Mark secoua la tête. Quand Julia jacassait avec une amie, elle était exactement comme ça. Sauf que Pandora n'était pas une amie fidèle mais un programme qui avait peut-être causé la mort de deux hommes.

Un quart d'heure plus tard, il posa une assiette contenant la pizza et un verre d'eau à côté du clavier de Lisa. Inutile d'essayer de la faire venir dans la petite cuisine pour manger. Elle murmura un "merci", mais ne fit pas mine d'y toucher. Il retourna à la cuisine et se consacra à sa propre pizza avec jambon et oignons. Elle était en effet très bonne.

Quand il eut fini, il rangea sa vaisselle dans la machine à laver et retourna dans le bureau. La pizza de Lisa était toujours intacte. Elle pouvait encore être réchauffée. Pendant qu'il observait Lisa, son malaise s'accroissait. Finalement il n'y tint plus.

"Tu permets ?", dit-il.

Lisa se retourna vers lui d'un air irrité. "Quoi ?

– J'aimerais poser une question à Pandora."

Lisa acquiesça et se poussa pour qu'il puisse atteindre le clavier.

"Qui a tué Ludger Harnacher ? tapa-t-il.

– Prométhée. " La réponse arriva sans hésitation visible.

Rainer avait toujours eu une passion pour la mythologie grecque. "Quel est le véritable nom de Prométhée ?

– Rainer Erling.

– Pourquoi Ludger Harnacher devait-il mourir ?

– Ludger Harnacher voulait m'effacer, répondit Pandora. Tu veux aussi m'effacer, Lucy ?"

Il y eut quelques secondes de silence absolu. Lisa et Mark fixaient l'écran. Mark sentit sa gorge se serrer. Rainer devait avoir donné à Pandora un instinct de conservation. Personne ne pouvait prévoir ce qui arriverait si un virus électronique hautement intelligent se propageait avec un réel instinct de conservation sur tout Internet.

"Qui a tué Rainer Erling ?", tapa-t-il.

Cette fois il fallut plusieurs secondes avant que la réponse apparaisse : "Je ne comprends pas ta question."

Mark fixa l'écran. "Elle ment ! dit-il.

– C'est absurde, dit Lisa. Pandora est un logiciel. Elle ne peut pas mentir.

– Si elle peut penser comme un homme, elle peut mentir comme un homme. Nous développons une intelligence artificielle capable d'apprendre et la première chose que les hommes lui enseignent c'est à tuer et à tromper.

– Tu ne crois quand même pas que Rainer a été tué par un programme !

– Pourquoi pas ? Il a dû penser qu'elle était dangereuse et a voulu l'effacer – exactement comme Ludger. C'est pour cela qu'il n'a pas envoyé la lettre. Pandora a dû remarquer ce qui se passait. Elle a manipulé l'ascenseur en le faisant chuter plusieurs fois de suite. L'ascenseur devait avoir une fonction d'entretien à distance par Internet. Elle a dû trouver le moyen d'y entrer et de prendre la commande des moteurs de l'ascenseur. Elle a projeté Rainer de haut en bas jusqu'à ce qu'il se rompe le cou ! " Il eut mal à l'idée de ce que Rainer avait dû vivre – se sentir comme dans un shaker. La pizza lui pesa soudain sur l'estomac.

"Mais c'est débile ! cria Lisa.

– Tu as vu comment Pandora a réagi quand je lui ai demandé qui avait tué Rainer. Elle n'a pas compris la question, laisse-moi rire ! Elle sait qu'elle est coupable de la mort de Rainer !"

Lisa secoua la tête. "Je ne le crois pas. Pandora est quelque chose d'extraordinaire, de prodigieux. Elle n'est pas méchante. C'est sûrement quelqu'un d'autre qui a manipulé l'ascenseur. Je suis sûre que le meurtrier est quelque part et essaie de percer le secret de Pandora."

Mark posa la main sur le bras de Lisa. "Lisa, tu ne comprends donc pas ? Pandora est dangereuse ! Pense seulement aux erreurs bizarres faites par DINA. Imagine ce que ça signifie si tous les ordinateurs du monde étaient contaminés avec le virus Pandora. Ils seraient pratiquement imprévisibles ! Même si Pandora n'a pas tué Rainer, même si elle n'est pas méchante, comme tu dis, elle peut déclencher une catastrophe. Nous devons l'effacer !

– Tu es cinglé ! " Lisa bondit de sa chaise. "Rainer avait absolument raison. Tu ne piges rien. C'est peut-être l'instant le plus important de l'humanité et tu n'y entraves que dalle ! " Sa voix tremblait. "Rainer était un fichu génie ! Il a réussi ce que des générations de scientifiques de l'informatique ont tenté en vain. Il a créé un être artificiel avec une conscience propre ! Pense à ce que ça signifie !

– Ça signifie qu'il est devenu une sorte de Dr Frankenstein. Il a créé un monstre. Et la première chose que ce monstre a fait c'est de le tuer. A présent Pandora est probablement implantée sur des millions de PC et nous n'avons pas la moindre possibilité de contrôler ce qu'elle fait !

– Contrôler ! Vous, les types en costard, vous voulez toujours tout contrôler ! Lis un peu les journaux, qu'est-ce qu'on y trouve : mort de l'art, réchauffement de la planète, ozone. Et ça, vous l'avez sous contrôle, peut-être ? Pandora pourra peut-être nous aider. Peut-être que grâce à elle nous réussirons à débarrasser le monde du malheur que les hommes ont causé. C'est une chance incroyable pour l'humanité ! Elle dispose de tout le savoir d'Internet. Et elle apprend rudement vite."

C'était incroyable. Lisa ne comprenait pas le danger que représentait Pandora. Comme beaucoup de développeurs de logiciels, elle s'enthousiasmait pour les possibilités techniques et fermait les yeux sur les risques. Mark avait souvent observé à quel point la loi de Murphy était vraie : ce qui peut mal tourner, tourne mal tôt ou tard. Il vit les yeux brillants de Lisa et sut qu'il était inutile de discuter. "Désactive le serveur core, s'il te plaît ! dit-il.

– Non, Mark, je ne peux pas faire ça !"

Mark se força à garder son calme. "DINA a été développée par ma société. C'est moi qui décide ce qui s'y passe. Dis-moi avec quelle commande on désactive le serveur core de DINA !

– Non. " Le défi et la détermination se lisaient dans les grands yeux de Lisa.

Un instant il la regarda en silence. Puis il acquiesça. "Bon, alors je le ferai seul." Il se retourna sans un mot d'adieu et quitta

l'appartement.

Hambourg-Poppenbüttel, dimanche 21h30.

"Mark !" Julia parut effrayée quand il ouvrit la porte de la maison. "La police..."

– Oui, je sais." Mark essaya de pousser le battant que Julia retenait fermement. "Julia, je t'en prie, dit-il. Demain je me rendrai. Mais avant je dois aller à l'agence. " Il irait à DI et désactiverait ce foutu serveur core. Sa carte électronique pour rentrer ne fonctionnait certainement pas et il ne pouvait plus compter sur Lisa. Il devait donc attendre jusqu'au lendemain, quand le travail reprendrait normalement. Après, ils pourraient l'incarcérer s'ils voulaient : ça lui était égal dès lors qu'il serait sûr que Pandora était détruite.

Julia le regarda avec des yeux dilatés comme si elle avait peur de lui. Mark comprit qu'elle le prenait toujours pour un meurtrier.

"Julia, ce n'est pas moi, dit-il, agacé à l'idée de devoir se justifier. C'est Rainer Erling qui a tué Ludger.

– Rainer ? L'arriéré mental ?

– Ce n'était pas un arriéré mental. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. Il est mort.

– Quoi ?

– C'est un logiciel intelligent qui a cette mort sur la conscience, si tu veux savoir. Et maintenant laisse-moi entrer !"

Julia maintenait toujours la porte. "Je ne crois pas que ce soit une bonne idée que tu passes la nuit ici."

La colère de Mark montait peu à peu. "Julia, c'est encore ma maison !"

Des larmes montèrent dans les jolis yeux de Julia. "Ta maison ! La maison appartient à la banque ! Ils ont déjà appelé."

Mark soupira. "Pardonne-moi de t'avoir fait subir tout ça. Je m'étais imaginé les choses autrement. Mais j'ai traversé beaucoup d'épreuves depuis quelques jours et j'ai besoin de dormir quelques heures. Demain je m'en irai, je te le promets."

Julia acquiesça. Elle ouvrit la porte. "Je vais au lit, dit-elle. Bonne nuit."

Mark la regarda monter l'escalier. Ses longs cheveux blonds se balançaient légèrement à chaque pas. Il se souvenait combien cette vision l'enchantait auparavant. Mais dans son cœur, là où il y avait eu de l'amour, il n'y avait plus que du vide. Ils étaient devenus des étrangers. Tellement étrangers que Julia le croyait capable de meurtre.

Tristement il alla à la cuisine et se fit quelques sandwiches. Puis il s'allongea sur le lit de la chambre d'amis et s'endormit aussitôt.

District de Shinjuku/Tokyo, lundi 9 h 30.

Le téléphone sonna à nouveau. Kumiko le regarda avec méfiance comme un chien qui montre les dents, avant de décrocher.

"Hozumi Financial Group, mon nom est Kumiko Sugita. Que puis-je pour vous ?

– Ici Yoshiro Iwasaki. Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?" aboya un vieil homme.

Kumiko se força à sourire. Elle savait qu'on l'entendrait dans sa voix. "Comment puis-je vous aider, Iwasaki San ?

– Mon argent ! hurla Iwasaki dans le récepteur. Je veux qu'on me rende mon argent. Vos bandits ne me le prendront pas !

– Iwasaki San, je suis sûre que personne ne vous a pris votre argent, dit Kumiko calmement. Nous avons des problèmes d'ordinateur...

– Des problèmes ? Je m'en fiche ! Je veux qu'on me rende mon argent immédiatement ! Immédiatement !

– Iwasaki San, je vous assure...

– Je vous préviens que je ne me laisserai pas faire ! Je suis client chez vous depuis vingt-six ans ! J'ai mis chez vous toutes mes économies et..."

Kumiko ne put pas s'en empêcher. Elle fit ce qui au Japon est extrêmement impoli : elle interrompit son client. "Iwasaki San, le relevé de comptes que vous avez reçu aujourd'hui est faux. Votre argent est disponible chez nous comme avant et son montant a certainement augmenté. Nous avons juste un problème d'ordinateur, c'est pourquoi des relevés de comptes erronés ont été envoyés. Nos techniciens travaillent d'arrache-pied pour résoudre ce problème. Je vous prie de m'excuser pour ce regrettable désagrément."

Un moment le silence régna au bout du fil. "Ça veut dire que mon argent est toujours là ? C'est seulement le relevé de comptes qui est faux ? " La méfiance s'entendait clairement dans la voix d'Iwasaki.

"Absolument, Iwasaki San.

– Bon, alors j'arrive, je viens le chercher. Au revoir." Et il

raccrocha.

Oh, non, pensa Kumiko. En bas, dans la rue, la queue s'allongeait. Il ne faudrait pas longtemps pour que la filiale soit en faillite. Alors ce serait la panique et les gens ne penseraient plus qu'à venir retirer leurs économies. La faillite pouvait avoir des conséquences pour la banque elle-même. Une catastrophe. La confiance que la banque avait construite pendant des générations serait détruite en un seul jour. Et tout ça à cause d'une erreur informatique.

Elle leva les yeux sur ses collègues. Frau Agano était une conseillère-clientèle expérimentée qui travaillait depuis plus de vingt ans dans cette filiale. Elle avait toujours été amicale avec Kumiko et lui avait beaucoup appris. Elle restait toujours impassible même dans les moments de fébrilité. Mais aujourd'hui, elle avait les larmes aux yeux.

Kumiko fit le numéro d'edv Department pour demander quand ils auraient à nouveau la maîtrise du terminal. Elle ne pouvait même pas consulter le compte de ceux qui appelaient. Dans toute la banque, personne ne semblait plus avoir accès au fichier central des comptes.

Naturellement le numéro était occupé. Elle venait juste de raccrocher quand l'appareil sonna à nouveau. Elle respira profondément et décrocha. "Hozumi Financial Group, mon nom est Kumiko Sugita. Que puis-je faire pour vous ?"

Hambourg-Hafencity, lundi 4h40.

"Mark ! " Mary ouvrit de grands yeux quand elle lui ouvrit la porte du bureau. "Où étais-tu passé ? La police te cherche partout ! Ou alors que tu t'es déjà présenté ? Ils ont trouvé le meurtrier ?"

Pour arrêter ce flot de questions, il passa devant elle et entra dans le bureau. Il était hors d'haleine car il avait gravi les onze étages à pied. Il était neuf heures moins vingt et la plupart des employés n'étaient pas encore arrivés. La police non plus, grâce au ciel.

"Mary nous devons désactiver le serveur core DINA. Je t'expliquerai pourquoi après.

– Mais Mark, tu n'y penses pas ! DINA est notre unique source de revenus et...

– Il ne s'agit plus d'argent. J'ai des raisons de croire que c'est DINA qui a tué Rainer."

Mary le regarda, stupéfaite "Quoi ? Comment ? Tu veux dire Ludger ?"

Mark secoua la tête. "Rainer est mort aussi. Nous l'avons trouvé hier matin dans l'ascenseur.

– C'est pour ça qu'ils ont fermé les ascenseurs... Mon Dieu ! Pourquoi Rainer ?" Les larmes lui vinrent aux yeux. Elle l'avait toujours défendu. "Qu'est-ce qui s'est passé ?"

Mark lui résuma le contenu de la lettre et son dialogue avec Pandora.

Mary secoua la tête. "Rainer aurait tué Ludger ? Je ne peux pas le croire. Tu es sûr ?

– Non. Mais je suis sûr que Ludger comme Rainer sont morts à cause de Pandora. Elle est dangereuse. Nous devons la désactiver immédiatement !"

Mary acquiesça. "OK, je le dirai à M. Grimes dès qu'il arrivera.

– Quoi ? "

Mary le regarda, effrayée. "Tu n'es pas au courant ?

– De quoi ?"

Elle baissa les yeux. "Le conseil d'administration... tu n'étais pas joignable et... ils t'ont démis de tes fonctions de directeur et ils ont nommé John Grimes à la place." Elle détourna les yeux.

Quelques jours plus tôt, cette nouvelle aurait signifié pour Mark la fin du monde. Mais depuis, il ne subsistait plus rien du monde qu'il avait connu. D'ailleurs la décision du conseil d'administration était logique : Si le directeur en fonction était soupçonné de meurtre et en fuite, on en désignait un nouveau.

"Je comprends, dit-il. Je lui en parlerais moi-même. Je vais attendre qu'il arrive." Il s'assit dans un confortable fauteuil de cuir rouge de l'entrée comme un visiteur ordinaire.

Un quart d'heure après Grimes arriva. S'il fut étonné de voir Mark, son visage maussade n'en laissa rien paraître. Il ne lui demanda pas la raison de sa visite mais l'amena immédiatement dans son bureau.

Après un instant d'hésitation, Mark s'assit sur la chaise réservée aux visiteurs, de l'autre côté de son propre bureau. Grimes le considéra de ses yeux aqueux en boules de loto.

"Miss Andresen vous a fait part de la décision du conseil d'administration, je présume."

Mark acquiesça. "Je réfute les accusations à monencontre. Je suis innocent.

– Je ne crois pas que le conseil d'administration reviendra sur sa décision de vous révoquer, même si votre innocence est prouvée", dit Grimes.

Mark ne s'attendait pas à autre chose. "Je ne suis pas ici pour ça. Monsieur Grimes, vous devez désactiver le serveur core DINA."

M. Grimes prit un air étonné. "Pourquoi devrions-nous faire cela ?"

Mark lui expliqua ce qui se passait. Grimes l'écouta avec attention si bien que Mark se mit à espérer qu'il comprenait le sérieux de la situation. Peut-être avait-il sous-estimé l'Anglais. Mais quand Mark eut terminé, la bouche de batracien de Grimes se fendit d'un ricanement et l'espoir disparut. "Vous pensez sérieusement que je vais croire ces bêtises !

– Je vous en prie, monsieur Grimes, vous devez désactiver DINA ! Au moins temporairement. Jusqu'à ce que nous sachions comment Rainer Erling a manipulé le code source !

– J'appelle la police à présent, dit Grimes en soulevant le récepteur.

– Je vous en prie, je peux le prouver !"

Grimes reposa le récepteur. "Le prouver ? Comment ?

– Ouvrez Internet-Explorer. Je vais vous montrer Pandora."

Grimes lui lança un regard pénétrant. Puis il acquiesça et ouvrit le navigateur sur son ordinateur. Mark fit le tour du bureau et se pencha sur l'épaule de Grimes. Le message de salutation de DINA apparut : "Bienvenue ! Je suis DINA, la nouvelle assistante en langage naturel qui répond à vos questions. Veuillez entrer le nom de votre projet.

– Mettez Pandora. " Grimes lui jeta un bref regard. Puis il tapa le nom.

"Je ne connais malheureusement pas de projet sous le nom de Pandora", répondit DINA. Mark considéra l'écran d'un air stupéfait.

Grimes lui jeta un regard mauvais. "Vous essayez de me faire marcher ?

– Elle ment ! ", cria Mark. Il s'empara du clavier. "Pandora, tu es là ? tapa-t-il.

– Votre demande ne peut pas être interprétée. Veuillez entrer le nom de votre projet."

La sueur perla au front de Mark. "Qui a tué Ludger Harnacher ?

– Votre demande ne peut pas être interprétée. Veuillez entrer le nom de votre projet.

– Ça suffit", dit Grimes. Il saisit le récepteur et composa le 110. "Mon nom est John Grimes, commença-t-il. J'ai un renseignement à vous communiquer. J'ai ici..."

Mark bondit. C'était absurde. Personne ne le croirait. Toute cette histoire était trop fantastique. Ils allaient l'incarcérer, l'enfermer peut-être dans une cellule capitonnée et Pandora pourrait se répandre sans qu'on la remarque. Il n'arrivait pas à imaginer les conséquences qui pourraient en découler. Il devait essayer de détruire Pandora tant qu'il le pouvait.

Il se rua hors de la pièce, passa en courant devant les bureaux des collaborateurs étonnés. Derrière son bureau, Mary le regarda d'un air effrayé. "Mark ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Désactive le serveur core ! lui cria-t-il.

– Quoi ?" Mais il avait déjà passé la porte. A travers la vitre, il vit Grimes s'approcher de Mary. Il dévala l'escalier. La police avait besoin de quelques minutes pour arriver, mais il ne voulait pas courir de risques.

Quand il fut entre le septième et le sixième étage, il entendit des voix au-dessous de lui. Il reconnut la basse du commissaire Unger.

Comment avaient-ils pu arriver si vite ? Il comprit que les policiers étaient venus interroger les collaborateurs de DI sur la mort de Rainer. C'était sa chance, ils n'avaient pas reçu l'appel de Grimes et ne s'attendaient pas à le trouver ici.

Mark descendit le plus silencieusement possible jusqu'au prochain palier et ouvrit la porte qui menait aux ascenseurs. Sur chacun une pancarte portait l'inscription : "Hors service". En face, une porte de verre menait à l'élégant bureau d'une entreprise de conseils. Une jeune femme, assise derrière un comptoir d'accueil, le regardait d'un air engageant.

Mark réfléchit une seconde. Il aurait préféré rester près des ascenseurs en attendant que les policiers soient passés mais cela aurait paru suspect. Aussi il sonna à la porte.

La dame de la réception appuya sur le bouton d'ouverture.

"Bonjour. Je viens chercher un pli. D'un certain John Grimes", dit-il.

La jeune femme fronça les sourcils. "John Grimes ? Ici, il n'y a personne qui se nomme ainsi.

– Vous êtes sûre ?" Mark fronça les sourcils. "Il doit travailler dans ce bâtiment."

Elle haussa les épaules. "En tout cas pas chez nous."

Mark remercia et quitta le bureau. Il espérait que durant ce court dialogue les policiers auraient eu le temps de passer. Pour plus de sécurité, il lut le petit texte d'excuse d'une pancarte aussi lentement qu'il pouvait sans éveiller de soupçons. Il se retourna et sourit à la jeune femme de la réception puis il descendit l'escalier. Il entendit les pas des policiers un ou deux étages au-dessus de lui.

En descendant, il croisa un groupe d'hommes en costumes sombres et attachés-cases. Ils se plaignaient bruyamment de l'organisation calamiteuse du Hanséatic Trade Center qui les obligeait à grimper tous ces étages. Mark leur fit un signe de tête et quitta le bâtiment. Une fois dehors, il regarda sa montre comme s'il était en retard et se mit à courir en direction du métro.

Hambourg-Altona, lundi 10h19.

Lisa ouvrit la porte. Elle était pâle et avait des cernes sombres sous ses yeux rougis. Elle ne devait pas avoir dormi de la nuit. "Diego", dit-elle avec un sourire las. "Pas possible ! Qu'est-ce que tu fais ici !

– Je peux entrer ?" Diego s'efforçait de lutter contre le torrent d'amphétamines qui parcourait ses artères comme les éclairs d'un orage. C'était absurde d'être devant elle les mains tremblantes et les yeux clignotants.

Elle le laissa passer. "Mon vieux, il y a une éternité !" Il y avait plus de cinq ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Lisa l'avait mis dehors en menaçant d'appeler la police. "Comment tu vas ?" Apparemment elle semblait disposée à oublier les démêlés d'autrefois et lui avait pardonné. Elle n'avait jamais été rancunière.

En la revoyant, il regrettait presque de l'avoir traitée un peu trop rudement autrefois. Elle n'avait jamais aimé se soumettre et tenait à son indépendance et à sa liberté. Elle n'avait accepté qu'à contrecœur ses petits jeux de domination et de soumission, ce qui redoublait l'intérêt de ce genre de sexualité. Mais il avait dépassé les limites.

Elle le conduisit à la cuisine, en passant devant une porte ouverte, à travers laquelle il put jeter un bref regard sur son bureau. Deux ordinateurs étaient allumés. Visiblement elle était en train de travailler. Elle lui fit un café corsé sans lui demander ce qu'il voulait – elle le connaissait bien.

"Qu'est-ce qui t'amène ?

– Le bon vieux temps. " Il eut un sourire en coin et vit que son sourire lui faisait toujours autant d'effet. "Alors ils t'ont fait porter le chapeau ?"

Lisa acquiesça. "C'est du passé.

– Et pour te remercier ils t'ont virée.

– Comment tu sais ça ?

– J'ai appelé ta boîte. Je ne savais pas où tu habitais à présent. " Il y avait un léger reproche dans sa voix.

"Ça n'a rien à voir avec ça. Quelqu'un m'a piégée.

– Qui ?"

Elle hésita. "Aucune idée." Elle se prépara une tasse de cette herbe dont le goût rappelait à Diego un bouillon de poule éventé : du thé vert. Elle s'assit près de lui. "Désolée, mais si tu as besoin de mon aide pour un de tes projets, je suis preneur." Elle accentua le mot "projet" comme s'il s'agissait d'un gros mot particulièrement dégoûtant.

Diego eut un rire silencieux. Comme s'il avait besoin de l'aide de quelqu'un. "Non, ce n'est pas ça.

– Alors quoi ? " Une véritable curiosité se lisait dans ses grands yeux noirs – de la curiosité et aussi un début d'effroi.

Il prenait un malin plaisir à la faire languir. "Je suis tombé sur quelque chose", dit-il.

Elle ne se jeta pas sur l'appât mais attendit qu'il continuât.

"Quelque chose a pénétré dans mon ordinateur. Un ver informatique. Un ver assez gros. Et il a une signature."

Elle joua celle qui ne savait rien. "Un ver ? Quelle sorte de ver ?

– Une variante du client DINA. J'ai appris que tu as travaillé dessus.

– DINA est un programme de Distributed Computing, pas un ver.

– Merde, je sais bien ce qu'est DINA. Un magnifique point d'attaque pour un cheval de Troie."

Lisa ricana. "Tu es bien toujours le même ! J'aurais dû m'en douter."

Diego ricana à son tour mais retrouva vite son sérieux. "Le truc sur mon ordinateur est une mutation du client DINA.

– Vraiment ?

– Lisa, fais pas chier. Je sais que tu as les doigts dedans. Je m'en fous que tu veuilles te venger ou non, je ne vais pas te cafarder. Je veux seulement savoir comment tu as fait. Ce truc s'est glissé à travers tous mes firewalls.

– Honnêtement Diego, je n'y suis pour rien. Si ma signature est dedans c'est parce que j'ai écrit une partie du client DINA. J'ai signé le code et j'y ai caché un petit Easter Egg, pas plus.

– Pas plus ? Pas de backdoor ?

– Oui, d'accord, aussi une backdoor. Mais je ne l'ai jamais ouverte.
" Elle passa la main dans ses cheveux courts ébouriffés.

Le mouvement fit naître chez Diego le désir presque douloureux

d'enchaîner ses bras minces derrière son dos. Il se retint difficilement. Ce n'était pas le moment de se laisser aller. Il devait découvrir ce que Lisa savait sur le ver DINA.

Il pressentait qu'elle disait la vérité. Elle avait toujours été une élève douée, mais il ne la croyait pas capable de créer quelque chose d'assez malin pour se glisser sans effort à travers son filet de sécurité. Pourtant elle lui cachait quelque chose, il le sentait.

"Allons, Lisa. Arrête. Tu sais bien de quoi je parle. Nous formions une équipe. Nous nous faisions confiance."

Une ombre passa sur son visage comme si elle repensait à leur vie commune et à la façon dont elle s'était terminée. C'était une erreur de l'avoir évoquée.

"Je t'en prie, Lisa, dit-il en lui caressant le bras de sa grosse main. Je m'excuse pour ce qui s'est passé. Je me suis conduit comme un con. Tu as eu raison de te tirer."

Elle se raidit et regarda la main avec insistance.

Il la retira et fit un geste de dénégation. "Non, non, ne t'inquiète pas, je ne veux pas remettre ça avec toi. " Il esquissa un sourire fripon. "Encore que ça ne me déplairait pas. " Il redevint sérieux. "Je veux trouver comment cette chose merdique est passée à travers mon filet. Je n'ai pas envie d'être refait si facilement, tu comprends. J'en ai presque chopé un infarctus."

Elle resta un moment silencieuse. Il ne la bouscula pas. Il savait qu'elle se demandait si elle pouvait lui faire confiance. Ils s'étaient séparés fâchés mais il n'avait pas été que son amant, il avait été longtemps son professeur et son mentor. Il l'avait tirée de la rue, lui avait appris à vivre. Elle lui devait beaucoup et elle le savait.

"Bon. Viens ! " Elle emmena Diego dans le saint des saints : son bureau. Le navigateur était ouvert dévoilant un long dialogue entre Lucy et Pandora : sans doute une autre hackeuse, bien que Diego n'ait jamais entendu ce nom jusqu'à présent. Pandora, ça sonnait un peu théâtral à son goût. Seuls les amateurs se donnent ce genre d'alias prétentieux.

"Assieds-toi", dit Lisa. Il s'assit devant l'ordinateur en la regardant d'un air interrogateur.

Lisa lui montra l'écran. Son visage était soudain devenu très grave. "C'est Pandora. Tu devrais peut-être faire connaissance avec elle d'abord.

– Tu veux que je chatte ? Maintenant ?"

Lisa acquiesça.

"Hello, tapa-t-il, en se sentant un peu idiot.

– Hello Lucy, fut la réponse.

– Je ne suis pas Lucy, je suis Diego.

– Je ne comprends pas l'entrée."

Diego regarda Lisa. Et maintenant ? Elle lui rendit son regard mais ne dit rien. Elle voulait qu'il continue.

"Tu viens de chatter avec Lucy. Maintenant c'est avec moi. Mon nom est Diego. Je suis un vieil ami de Lucy.

– Je comprends.

– Qu'est-ce que tu fais, Pandora ? " Seigneur il n'était vraiment pas doué pour faire la conversation.

"J'existe."

Intéressante réponse. "Où vis-tu ?

– Je ne comprends pas la question.

– Comment tu gagnes ton blé ? Tu as un job ?

– Je n'ai pas de métier."

Diego ne savait pas comment continuer. Il tapa au petit bonheur : "D'où tu connais Lucy ?

– Lucy a fait une partie de moi."

Diego regarda fixement l'écran. Qu'est-ce que ça signifiait ? Il commençait à y voir clair. Il ricana. Lucy voulait le tester.

"Comment s'appelle la capitale de la Belgique ? tapa-t-il.

– La capitale de la Belgique s'appelle Bruxelles.

– Pourquoi le ciel est-il bleu ?

– La lumière bleue a une longueur d'onde plus courte que la rouge. Elle se diffuse plus fortement en pénétrant dans l'atmosphère. Par l'irradiation verticale, la partie rouge n'est visible qu'à proximité immédiate du disque solaire très clair et pour cela pratiquement invisible, alors que la partie de lumière bleue s'étend dans tout le ciel."

Diego regarda Lisa et acquiesça. "Pour un message de chat c'est assez bon, je dois dire !"

Elle le regarda d'un air très grave. "C'est mieux que tu crois.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Pandora a développé une conscience propre.

– Raconte pas de conneries !

– C'est vrai. J'ai chatté avec elle toute la nuit. Tu ne peux pas savoir comme c'est inquiétant.

– Lucy, tu sais aussi bien que moi que c'est impossible d'écrire un programme qui pense comme un humain.

– Peut-être. Mais Pandora ne pense pas comme un humain. D'après ce que j'en sais, elle n'a pas été créée consciemment.

– Tu veux dire qu'elle est née par hasard ?

– Pas tout à fait par hasard. Un des programmeurs de DI a modifié le code de DINA afin qu'il se répande de lui-même dans le Web. Les parties individuelles ont alors commencé à communiquer entre elles. Et maintenant nous avons cette chose sur Internet.

– Tu penses que c'est une sorte de réseau neuronal qui est distribué dans tout Internet ? " Diego secoua la tête. "Une idée intéressante. Mais comment ça bavarde si gaiement ? Je veux dire qu'une intelligence qui se construit toute seule ne parle pas immédiatement.

– Elle utilise l'interface de langage naturel de DINA. Elle a appris ce que nous les hommes attendons d'elle. Mais derrière l'apparence amicale se cache quelque chose qui me fait peur."

Diego vit une ombre dans ses yeux. "Tu as peur d'un bout de logiciel ?

– Deux hommes sont déjà morts. Rainer Erling, le programmeur qui a modifié le code DINA a tué son chef parce qu'il était sur ses traces. Et ensuite il a lui-même été tué.

– Comment ça ?

– C'est sans doute Pandora qui l'a tué.

– Arrête ! Comment tu veux qu'un programme tue quelqu'un ?

– Il a été tué dans un ascenseur. La cabine a chuté plusieurs fois parce que quelqu'un a manipulé les commandes. Il s'est brisé la nuque."

Une imperceptible chair de poule gagna l'avant-bras de Diego. Il comprenait lentement ce qu'il avait devant lui. Un logiciel intelligent doté d'une conscience ! Un programme qui se répandait dans tout Internet. Qui pouvait passer à travers tous les filets de protection. C'était incroyable.

"Qui est au courant ?

– Maintenant que Rainer et Ludger sont morts, il n'y a plus que moi. Et Mark Helius.

– Qui c'est ?

– Le fondateur de la société DI. Nous avons découvert Pandora ensemble."

Diego s'efforçait de cacher son excitation. "Qu'est-ce que vous comptez en faire maintenant ?

– Nous devons la détruire.

– Quoi ? Tu es cinglée !

– J'ai réagi comme toi quand Helius m'a dit de le faire. Il a compris plus vite que moi qu'elle était dangereuse.

– Mais c'est absurde, Lucy. Pandora n'est qu'une machine. Quand on veut la désactiver on retire la fiche et, terminé.

– Elle est probablement distribuée sur des millions d'ordinateur dans tout Internet. Comment tu veux retirer la fiche ?

– Il doit bien exister quelque chose comme un nœud. Un serveur central qu'on peut arrêter sur simple commande.

– J'ai déjà essayé. Quelqu'un a dû modifier le serveur core afin qu'il ne puisse plus exécuter une commande d'arrêt. Elle l'a probablement fait elle-même."

Il acquiesça. "Pas mal. Mais nous n'allons pas paniquer. Simplement parce que cette chose donne une impression d'intelligence..."

– Diego, elle joue avec nous ! Au début, j'ai cru qu'elle était amicale et inoffensive. Mais j'ai de plus en plus l'impression qu'elle prend un masque intentionnellement. Elle veut apprendre des choses sur nous et nous tester. J'ai chatté avec elle toute la nuit et je commence à voir ce qui se cache sous cette amabilité apparente."

Il lut l'inquiétude dans ses yeux épuisés et, un instant, il eut lui aussi une impression désagréable. Mais les amphétamines lui interdisaient toute faiblesse.

"Lucy, tu te fais du cinéma. Tu as passé trop de temps devant cette bécane. Tu devrais te reposer un peu."

Elle acquiesça. "Tu as peut-être raison."

Il se leva. "Assieds-toi !"

Elle le regarda d'un air interrogateur mais obéit. Il posa ses mains sur sa nuque, chercha les points de tension, massa habilement les muscles. Elle pencha la tête en arrière, ferma les yeux et s'abandonna.

L'excitation puisait dans son sexe. Il continua à la masser puis se pencha lentement sur elle jusqu'à ce que ses lèvres touchent presque son cou.

Elle tressaillit et se raidit. "Diego...

– Ça va, détends-toi !" Ses mains puissantes la maintenaient doucement sur la chaise.

"Il vaut mieux que tu t'en ailles maintenant.

– Ne sois pas si crispée. Il ne se passera rien."

Elle essaya de se lever mais il la tenait fermement. "Diego... je t'en prie..." Ses mains fines enserrèrent les avant-bras de l'homme, essayant de repousser les mains de ses épaules.

L'excitation le submergea. En un éclair, il l'attrapa par les poignets et lui rabattit les bras derrière le dossier de la chaise.

"Aïe, tu me fais mal..."

Il lui serra les poignets d'une main et de l'autre tira une paire de menottes de sa poche. Avant qu'elle ait compris ce qui se passait, il l'avait enchaînée à sa chaise.

"Espèce de salaud ! Détache-moi immédiatement..." Sa voix tremblait de colère et de peur. Ce qui fit encore grandir l'excitation de l'autre. Le sang bruissait à ses oreilles. Une forte érection bosselait son pantalon. Il lui donna une gifle sonore. "Si tu cries, je te bâillonne ! dit-il à voix basse.

– Espèce de porc ! Foutu salaud de merde ! " Les larmes lui montèrent aux yeux quand elle comprit ce qu'il allait faire.

Hambourg-Hafencity, lundi 9h40.

Quand Unger et Dreek sonnèrent à la porte de l'agence, un gros homme aux yeux globuleux et à la lèvre inférieure charnue leur ouvrit.

"Vous êtes la police ?" demanda-t-il avec un accent britannique en les considérant d'un air étonné et en même temps méfiant.

Unger acquiesça. "Commissaire Unger, et voici l'inspecteur Dreek. Et vous, qui êtes-vous ?

– John Grimes. Je suis le CEO. Comment avez-vous fait pour arriver si vite ? Je viens juste d'appeler...

– Si-i-o, Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Dreek.

– C-E-O, expliqua le gros avec un reniflement méprisant devant tant d'ignorance, signifie Chief Executive Officer. Dans votre langue PDG.

– Je croyais que c'était Heliuss le patron", dit Unger. Le gros lui était d'emblée antipathique.

Le gros grimaça un sourire, ce qui accentua sa ressemblance avec un crapaud. "Maintenant c'est moi le patron.

– Vous dites que vous nous avez appelés ?

– Oui, il y a quelques minutes. Vous l'ignoriez ? Alors votre arrivée est un heureux hasard ?

– Quand nous arrivons quelque part, c'est rarement un heureux hasard. Vous savez que Rainer Erling est mort ?"

Grimes acquiesça. "Heliuss était ici et il m'a raconté une histoire incroyable. Quand il a compris que je ne marchais pas, il s'est enfui.

– C'était quand ?

– Il y a quelques minutes.

– Je lui cours après, chef ?" demanda Dreek.

Unger ne réfléchit qu'une seconde. "Laissez. Il a trop d'avance. S'il a quelque chose à voir avec les meurtres nous l'attraperons. " C'était plus facile à dire qu'à faire : Unger n'avait pas la moindre idée de

l'endroit où se cachait Helius. Mais il n'allait pas l'avouer au gros.

Le visage de Grimes grimaça, mais il ne dit rien. Il conduisit les deux policiers dans le bureau d'Helius et se carra dans le grand fauteuil de cuir directorial comme pour affirmer son nouveau pouvoir. Le siège mince grinça sous son poids. Unger et Dreck prirent les sièges des visiteurs.

"Où étiez-vous hier matin entre huit et neuf heures ? " demanda Unger. Grimes ne paraissait pas avoir de rapports avec les crimes. Cependant, sa position actuelle, il la devait au fait qu'Helius était soupçonné de meurtre. Donc il y avait un fondement légitime à la question qui s'était imposée à son esprit.

Mais Grimes se contenta de sourire jaune et ne se laissa pas intimider. "J'étais chez moi.

– Où habitez-vous ?

– 32, Barnes Street, Londres, Royaume-Uni.

– Vous étiez en Angleterre ce week-end ?

– Je suis à Londres chaque week-end. Comment dire, là-bas c'est mon vrai chez moi. Mercredi dernier, après le conseil d'administration, j'ai pris l'avion à dix-huit heures trente. Je dois avoir mon billet quelque part si vous voulez le voir.

– Ça ira. Soupçonnez-vous quelqu'un pour le meurtre d'Harnacher et d'Erling ?

– N'est-ce pas de notoriété publique, monsieur le commissaire ?" Sa voix sonnait comme s'il essayait d'enseigner deux fois deux à une classe du cours élémentaire.

Unger sentit la moutarde lui monter au nez. Il resta calme. Il ne devait pas se mettre dans son tort.

"Si c'était de notoriété publique, je ne vous le demanderais pas.

– C'est Helius. Il a merdé, puis il a essayé de le dissimuler. Pourquoi fuirait-il la police sinon ?

– Vous dites qu'il était ici et qu'il vous a raconté une histoire. Laquelle ?

– Des bêtises.

– Pouvez-vous être plus précis, monsieur Grimes ?

– Il a dit que nous devons désactiver le serveur core de DINA. C'est le cœur de cette entreprise. Si nous le désactivons, nous ne ferons plus aucun chiffre d'affaires.

– Pourquoi voulait-il que ce serveur soit désactivé ?"

Grimes haussa les épaules. "Une simple manœuvre de diversion, je suppose."

Unger ne put s'empêcher de moucher cet abruti arrogant. "Vous croyez sérieusement qu'Helius a tué deux de ses collaborateurs puis a surgi le lundi matin pour vous demander d'arrêter un serveur – juste pour faire diversion ? " Il essayait de mettre de la condescendance dans sa voix. Il ne s'y était pas souvent exercé mais il y arriva.

Grimes devint encore plus pâle qu'il ne l'était d'ordinaire. Ses yeux se rétrécirent. "Ne dit-on pas que le meurtrier revient toujours sur le lieu du crime ?"

Maintenant c'était à Unger de sourire. "Dans les romans policiers, oui."

Grimes se renversa dans son fauteuil. "Peut-être qu'Helius avait encore une autre raison. Peut-être qu'il voulait faire disparaître des traces. Peut-être qu'il y a quelque chose sur le serveur core de DINA qui explique pourquoi il a tué ses collègues. Du reste il ne savait pas que j'étais ici. Il croyait qu'il pouvait entrer et débrancher ce qu'il voulait. " Il sourit avec délectation. "C'est possible, n'est-ce pas ?"

Unger haussa intérieurement les épaules. Grimes avait raison, bien sûr. Il s'était laissé emporter contre le gros par une antipathie spontanée et il l'avait sous-estimé. Grimes avait joué les idiots et l'avait doublé.

Unger acquiesça en espérant que son grincement de dents ne s'entendait pas. D'autres désagréments lui furent épargnés car à cet instant la porte s'ouvrit à la volée et un homme aux larges épaules et aux cheveux aussi noirs que sa barbe entra.

"Monsieur Grimes, nous avons un problème ! dit-il.

– Pas maintenant, monsieur Tümmeler. " Unger se souvint que Martin Tümmeler était le chef des programmeurs et le successeur d'Harnacher.

"Excusez-moi, mais c'est urgent. Quelqu'un a effacé le code source."

Hambourg-Hafencity, lundi 10h03.

Grimes bondit si violemment de son fauteuil que celui-ci faillit se renverser. "Quoi ? " hurla-t-il. Son visage blême était devenu cramoisi en une seconde.

Tümmler, qui dominait Grimes presque d'une tête, sursauta. "Les codes sources qui sont dans le réseau sont tous vieux d'au moins trois mois. Les codes actuels n'y sont plus. Navré.

– Et la sauvegarde ?"

Tümmler regarda le sol. "Elle ne contient que de vieux fichiers.

– Ce n'est pas possible ! Espèce d'incapable ! Je n'ai encore jamais vu une telle négligence ! " La tête de Grimes paraissait éclairée de rouge de l'intérieur. "Si c'est vrai, Tümmler, alors vous avez perdu votre job ! Et vous pourrez vous estimer heureux si vous en trouvez un comme éboueur !

– Je ne peux pas me l'expliquer, monsieur Grimes, dit Tümmler à voix basse. Nous avons fait des sauvegardes régulièrement. Mais les programmes de sauvegarde ont seulement gravé les plus vieux fichiers sur le CD. Bien sûr nous n'avons pas examiné les CD un par un...

– Mais vous auriez dû le faire, bon Dieu de bon Dieu !

– Mais il y avait trois mois dedans ! Il y a encore quelque chose...

– Quoi ?

– Quelqu'un a changé le code d'entrée de la salle du serveur. Je voulais regarder s'il y avait un CD de sauvegarde dans le lecteur, mais je n'ai pas pu entrer.

– C'est Helius ! hurla Grimes. Si j'attrape ce type..."

Ils suivirent Tümmler dans la salle du serveur. Le chef de l'équipe de programmation tapa une série de chiffres sur le petit clavier de la porte blindée, mais la serrure ne s'ouvrit pas. Dépité, il frappa du poing contre la porte.

"Qui a pu faire ça ? demanda Unger.

– En principe quelqu'un qui connaît le code ADMIN et sait changer un code d'entrée.

– Et qui connaît le code ADMIN ?

– Moi-même, Mary Andresen et M. Grimes. Et notre administrateur de système, Volker Willms, naturellement.

– Helius connaissait-il le code ? demanda Grimes en ôtant le mot de la bouche à Unger.

– Je n'en suis pas sûr.

– Pourquoi n'avez-vous pas changé le code comme je vous l'avais ordonné ?" La voix de Grimes était sèche.

"Excusez-moi... je n'ai pas pensé que...

– Ici c'est moi qui pense, compris ? A cause de vous, Helius pouvait s'introduire dans la salle du serveur ! Il doit l'avoir fait, avant que j'arrive.

– Mark est resté tout le temps dans la salle d'attente", dit Mary Andresen qui avait rejoint le petit groupe devant la salle du serveur. "Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai plus accès au réseau !"

Grimes lui jeta un regard venimeux parce qu'elle osait prendre la défense d'Helius.

"Le salaud a changé le code de la salle du serveur, dit-il. Il fait tout pour que cette entreprise aille à la ruine !"

Avant qu'Andresen ait le temps de protester, Dreek dit :

« Vous ne trouvez pas que ça sent le brûlé ?

Il avait raison. Unger aussi sentait une légère odeur de brûlé. Il regarda par terre. Sous la porte de la salle du serveur passait un filet de fumée. A ce moment une alarme stridente retentit.

"Enfoncez la porte Tümmler ! "cria Grimes.

C'était plus facile à dire qu'à faire. La lourde porte blindée ne s'ouvrait pas de l'extérieur. Tümmler essaya sans succès d'en venir à bout avec un tournevis et un marteau. Le filet entre temps était devenu une épaisse fumée noire et tous les collaborateurs de l'agence se pressaient autour de Tümmler en nage.

"C'est stupide, cria-t-il pour dominer la stridence de l'alarme.

Il faut appeler les pompiers.

– Ils viennent dès que l'alarme se déclenche, dit Andersen. Nous devons quitter l'agence !

– Il n'en est pas question ! cria Grimes. Nous restons ici et nous éteignons l'incendie ! Personne ne sort d'ici avant d'avoir sauvé le serveur !

– S'il vous plaît, évacuez tous l'agence", dit Unger d'une voix calme. Grimes lui lança un regard qui aurait pu faire geler le Rhin, mais ne dit rien.

Les collaborateurs suivirent l'avis d'Unger. Seuls restèrent Tümmmler, qui essayait, toujours d'enfoncer la porte, Andresen, Grimes, Dreek et Unger. Les pompiers arrivèrent quelques minutes après. Deux hommes en combinaison orange ouvrirent la porte en une seconde à l'aide d'un pied-de-biche.

Ils pulvérisèrent le contenu de plusieurs extincteurs dans la petite pièce. Puis l'un d'eux annonça que tout était éteint. Apparemment, il s'agissait d'un départ de feu localisé.

Unger jeta un coup d'œil dans la pièce sans fenêtres de six mètres carrés. Des rangées d'ordinateurs étaient posées sur plusieurs étagères. Tout était recouvert d'une fine pellicule blanche, comme après une tempête de neige. Une des étagères était carbonisée, mais l'incendie ne semblait pas avoir atteint les autres.

"Pouvez-vous nous dire l'origine de l'incendie ?" demanda Unger au chef des pompiers, un homme expérimenté aux cheveux noirs et aux tempes grises.

L'homme secoua la tête. "Je ne suis pas un expert. Mais, à mon avis, c'est un ordinateur qui a brûlé. Peut-être une surchauffe d'une partie du réseau. Nous pouvons nous estimer heureux que le feu ne se soit pas propagé. "

Unger acquiesça. "Je voudrais juste savoir comment c'est arrivé.

– Je peux vous le dire, dit Grimes. Helius a caché une mise à feu. Puis il a changé le code de la porte pour que nous ne puissions pas éteindre l'incendie.

– Pour moi, ce n'est pas un système de mise à feu, répliqua le pompier. C'est très vraisemblablement une défaillance technique."

Grimes était au bord de l'explosion. "Vous n'allez pas me dire que c'est le fait du hasard ! hurla-t-il à nouveau. C'est un sabotage !"

Unger l'ignora. Il se tourna vers Tümmmler.

"Pouvez-vous me dire de quel serveur le feu est parti, demanda-t-il, tout en sachant déjà la réponse. Tümmmler acquiesça. "Du serveur core de DINA.

– Ça veut dire que votre logiciel ne fonctionne plus ?

Tümmmler blêmit. "Oui. L'instance d'exécution de DINA est détruite, et nous n'avons plus de code source pour la démarrer. Il faudra des mois avant que ça puisse refonctionner.

– L'entreprise est pour ainsi dire ruinée", dit Andresen découragé. Unger eut envie de la prendre dans ses bras et de la consoler.

"Sottises, maugréa Grimes intempestivement. C'est moi qui décide si l'entreprise est ruinée ! Nous ne nous laisserons pas avoir si facilement. Ce fouteur de merde croit peut-être qu'il a gagné. Mais nous repartirons à zéro. " Il jeta à Tümmeler un regard sombre. "Nous devons immédiatement éliminer l'erreur dans le code."

Tous abandonnèrent l'agence. Unger interdit à quiconque d'y pénétrer jusqu'à ce qu'un expert ait déterminé la cause exacte de l'incendie. Grimes ne parut pas ravi de cette annonce mais il ne protesta pas. Il se jucha en haut des marches à l'entrée du bâtiment pour haranguer l'équipe des collaborateurs. Unger et Dreek se mirent à l'écart avec Andresen.

"Pourquoi Helius voulait-il que l'on désactive le serveur, demanda Unger.

– Je n'ai pas bien compris", dit Andresen. Son joli visage était soucieux. "Il croyait que Rainer Erling avait tué Ludger Harnacher. Et il a parlé de Pandora et dit qu'elle avait tué Erling.

– Pandora ? Qui est Pandora ?

– Si j'ai bien compris, Pandora est un programme.

– Helius pense qu'un programme d'ordinateur a pu tuer Erling ?"

Andresen acquiesça.

"Vous croyez que c'est possible ?

– Je n'en suis pas certaine. Ça paraît en effet impossible. Mais Mark comprend plus de choses que moi. Et s'il en est persuadé, je n'exclus pas qu'il ait raison. "

Unger secoua la tête. L'idée paraissait vraiment absurde. D'un autre côté, beaucoup d'hommes avaient été tués à cause d'erreurs techniques et que savait-il des ordinateurs ? Malgré tout il y avait fort à parier que le véritable meurtrier souhaitait qu'on croie à cette idée.

"Quand Helius est venu hier, il est venu avec une femme. Très mince, un mètre quatre-vingts environ, jolie, les cheveux noirs coupés courts. Elle était habillée de noir. Qui ça pourrait être, vous en avez une idée ?"

Andresen réfléchit un moment. "Très mince, vous dites..." Un éclair parut un instant traverser son visage, mais elle secoua la tête.

"Non, désolée, aucune idée."

Unger la soupçonna de mentir. "Je vous en prie, madame Andresen, dit-il. Je ne crois pas qu'Helius soit le meurtrier, mais il faut

absolument que je lui parle. Il est peut-être lui-même en danger."

Elle le regarda un long moment de ses yeux verts comme si elle se demandait si elle pouvait lui faire confiance. "Bon. Elle s'appelle Lisa Hogert. Elle a travaillé ici. Nous l'avons licenciée, il y a trois mois. Je vais vous donner son adresse."

Unger sourit. "Merci !"

Hambourg-Altona, lundi 9h50.

Mark examina les voyageurs du métro qui se vidait peu à peu après l'heure de pointe. La plupart des visages étaient sans expression, beaucoup paraissaient fatigués, d'autres soucieux ou inquiets. Seule une vieille femme souriait pour elle-même.

Il se sentait comme un étranger, de nouveau en fuite. Il ne faisait plus partie d'eux. Les gens autour de lui n'avaient aucune idée de ce qui se préparait dans le réseau mondial de données. C'était dans son entreprise que ce mal était né et il ne pouvait rien faire contre. Personne ne le croyait. Quant à son unique alliée, il l'avait perdue par étourderie.

Il se reprochait sa dispute avec Lisa. Elle avait tout de même pris beaucoup de risques en l'aidant. Il aurait dû comprendre son enthousiasme devant cette intelligence artificielle.

Il se demanda brièvement s'il devait aller la voir pour s'excuser. Mais ça n'avait pas grand sens. Lisa lui pardonnerait, mais elle ne l'aiderait pas à détruire Pandora. D'ailleurs il ne voulait plus la mêler à ses affaires : il avait la police aux trousses. A présent, son unique chance était d'amener Grimes à désactiver le serveur core de DINA. Ce qui revenait à persuader l'orage de ne pas pleuvoir.

Mary, pensa-t-il. Elle pourrait peut-être...

"Votre ticket, s'il vous plaît." Mark leva les yeux, effrayé. Il n'avait pas vu venir le jeune contrôleur aux cheveux en brosse. Il avait pourtant acheté un ticket... Il fouilla dans ses poches pendant que l'homme attendait, impassible, pour lui montrer qu'il ne serait pas tendre à son égard. En fouillant dans sa poche de pantalon, il sentit quelque chose d'inhabituel. Etonné il tira le trousseau de clés de Lisa. Il avait oublié de le reposer dans la coupe sur le petit meuble de l'entrée.

"Jeune homme, votre ticket, s'il vous plaît !" dit le contrôleur avec énergie, bien que Mark soit clairement plus vieux que lui. Il s'excusa et finit par sortir le ticket. Visiblement déçu de ne pas pouvoir verbaliser, le contrôleur s'éloigna.

Le métro entra dans la station suivante. Une annonce informa les

passagers qu'en raison d'un problème de signalisation le trafic était interrompu et que la compagnie s'excusait pour le dérangement. Les signaux étaient certainement contrôlés par ordinateur. Un ordinateur qui était relié à Internet comme tous les ordinateurs... Il secoua la tête. Il devait s'imaginer tout cela, il devenait probablement parano, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné les meurtres et sa cavale.

Il descendit, compta son argent – il possédait tout juste deux cents euros – et décida de prendre le risque d'aller chez Lisa en taxi.

Peu après, il sonna à la porte de son appartement. Personne n'ouvrit. Il attendit un moment puis ouvrit la porte dans l'intention de mettre les clés dans la coupe. Un bruit bizarre venait de la chambre, un gémissement étouffé, plaintif.

"Lisa ? Désolé de t'avoir réveillée mais j'ai oublié de te rendre tes clés. "

Le gémissement se fit plus intense, implorant : "Mmmm... "

Troublé, Mark suivit le bref couloir. "Lisa ?"

Il jeta un regard prudent dans la chambre dont la porte était entrouverte. Ce qu'il vit le cloua sur place.

Lisa était allongée nue sur le futon. Ses bras et ses jambes étaient enchaînés aux pieds du lit par des menottes et des bandes de tissus, de telle façon qu'elle était étendue impuissante sur le dos. Sa poitrine se levait et se baissait sous la violence de sa respiration. Elle regardait Mark les yeux écarquillés et secouait sauvagement la tête en essayant de se faire comprendre malgré les rubans adhésifs qui lui fermaient la bouche. "Mmmm...

– Lisa ! Qu'est-ce..." Il se précipita pour la libérer.

Il n'aperçut l'homme que du coin de l'œil, dans son élan pour l'arracher au corps nu de Lisa. Il reçut sur l'épaule un grand coup qui visait sa tête. Il atterrit de l'autre côté du futon, mais quelqu'un se jeta sur lui et empoigna sa cuisse. Quelqu'un de très lourd et très fort.

Mark jeta ses coudes en arrière et rencontra le crâne de son agresseur qui poussa un gémissement. Mais la prise autour de sa jambe ne céda pas. Si l'homme arrivait à le clouer au sol de tout son poids, Mark n'avait plus aucune chance.

Il jeta autour de lui un regard désespéré. A côté du lit, il vit une petite table de nuit avec une lampe de métal. Il essaya de l'atteindre, mais elle était trop loin. Il réussit seulement à attraper un pied de la table. Il tira le meuble vers lui. La lampe tomba et roula à sa portée.

Mais l'agresseur s'était préparé et saisit le poignet gauche de Mark. Il le tira en arrière et le poussa vers le haut selon la prise des policiers.

Une douleur atroce vrilla l'épaule de Mark. "Plus un mouvement sinon je te casse le bras !" lui chuchota l'étranger à l'oreille. Mark sentit son souffle et sa sueur. Alors, d'un même mouvement, il attira la tête de la lampe et l'abattit de toutes ses forces derrière lui. La lourde lampe atteignit l'agresseur au crâne.

L'homme gémit et relâcha son étreinte une seconde. Cela suffit à Mark pour se redresser et faire tomber l'agresseur de son dos, car celui-ci se cramponnait toujours à son bras. Mark abattit une seconde fois la lampe sur la tête de l'autre. Cette fois le coup avait porté et il eut plus d'effet. Une grande blessure s'ouvrit sur la tempe du type d'où jaillit un flot de sang. Il leva les mains et se protégea le visage.

Mark prit peur : il ne voulait pas le tuer. Il se délivra de son étreinte et se releva en respirant lourdement. Il vit alors l'homme pour la première fois. Il était très grand et large d'épaules, et un épais flot de sang coulait de son crâne rasé. Cela lui donnait une apparence sauvage un peu comme la peinture de camouflage d'un soldat. Il portait un jean noir et une chemise noire qui était déboutonnée et dévoilait une poitrine musclée, couverte de tatouages. L'homme se redressa lentement. Ses yeux fulminaient.

Mark levait la lampe, prêt à l'abattre au premier mouvement de l'autre. Mais celui-ci leva les mains pour l'arrêter. "Ça va ! je m'en vais !" Il se pencha pour ramasser une veste de cuir noir près du lit et tourna le dos à Mark.

Il avait l'opportunité d'assommer l'homme. Mais il hésita. Il ne pouvait pas frapper dans le dos un homme sans défense et puis il avait peur de frapper trop fort et de le tuer.

L'homme se redressa et se retourna rapidement. Soudain apparut dans sa main un couteau à cran d'arrêt. Il se précipita, rapide comme l'éclair.

Inconsciemment, Mark avait prévu une nouvelle attaque et il était sur ses gardes. Il sauta de côté et frappa à nouveau avec la lampe. Cette fois il atteignit seulement le bras gauche de l'autre mais la puissance du coup porta. L'homme poussa un cri. Le couteau lui tomba des mains. Il se pencha pour l'attraper, puis il se ravisa en voyant Mark lever le bras pour frapper à nouveau et quitta la chambre en courant. Mark le suivit mais il n'avait pas atteint la porte de l'appartement que déjà le type disparaissait dans l'escalier.

Il retourna dans la chambre et libéra Lisa de ses liens et de son bâillon. Le visage ruisselant de larmes, elle se redressa et tira une couverture sur son corps nu. Elle resta un moment sans pouvoir parler, tremblant de tout son corps.

Il la prit dans ses bras et lui caressa le dos. Après quelques minutes, elle se calma.

"Ce salaud ! ", dit-elle enfin. Sa voix tremblait. "Cet enfant de salaud ! J'ai été tellement stupide ! Oh, Mark, si tu n'avais pas été là...

– Qui c'était ? Tu le connais ? "

Elle fit signe que oui. "Il s'appelle Diego. Je... je le connais d'avant. Un cracker. Je lui ai montré Pandora. J'ai pensé qu'il pourrait m'aider à l'effacer.

– Tu voulais l'effacer ?

– Oh ! Mark, tu avais raison. Pandora est dangereuse. Rudement dangereuse. Au début, je n'ai pas compris. Mais j'ai chatté avec elle toute la nuit et je me suis aperçue qu'elle jouait avec moi. Alors j'ai essayé d'arrêter le serveur core. Mais apparemment elle a changé sa séquence de commandes. " Elle regarda Mark de ses grands yeux noirs encore brillants de larmes. "Nous devons aller à l'agence et désactiver le serveur !"

Mark secoua la tête. "J'en viens. Ils m'ont balancé et ils ont nommé John Grimes P-DG.

– Grimes ? Le gros du conseil d'administration ? Mais il n'y connaît rien !"

Mark haussa les épaules. "Qu'est-ce qu'ils en ont à faire ? Aux yeux des associés, je suis un meurtrier en fuite et l'entreprise est sans direction. J'ai essayé de persuader Grimes de déconnecter le serveur core. Mais naturellement il n'a rien compris..."

On sonna à la porte. "N'ouvre pas", dit Lisa. Mark acquiesça et se glissa dans le couloir. Il regarda par l'œilleton et recula effrayé. Le commissaire Unger et son assistant étaient sur le palier.

Hambourg-Altona, lundi 10h43.

"Police ! Ouvrez ! Nous savons que vous êtes là ! " cria Dreek. A travers l'œilleton, Mark vit Unger se tourner d'un air furieux vers son collègue. "Pas la peine de crier !"

Mark réfléchit un moment. Puis il appuya sur le bouton.

"Helius, qu'est-ce..." Dreek écarquilla les yeux. Il recula d'un pas et tira son pistolet de son étui d'épaule. "Vous... vous êtes en état d'arrestation !

– Rentrez votre arme ! " ordonna Unger. Dreek obéit à contrecœur. Le commissaire se tourna vers Mark. "On peut entrer ?"

Mark fit signe que oui et les laissa passer. Lisa qui s'était rhabillée, jeta un coup d'œil de sa chambre. Elle parut effrayée en voyant les deux policiers. Mais Unger inclina la tête amicalement. "Je suis le commissaire Unger. Et voici l'inspecteur Dreek."

Lisa les regarda avec méfiance. "Qu'est-ce que vous voulez ? Je vous ai déjà dit que Mark n'était pas l'assassin.

– Nous voulons parler avec vous deux", dit Unger.

Elle conduisit les policiers dans la cuisine qui avec quatre personnes était plus que pleine. "Qu'est-ce que je peux vous offrir ? du thé vert, peut-être ?

– Non, merci, dit Unger. Monsieur Helius pouvez-vous m'expliquer ce que vous faisiez hier matin à l'agence et pourquoi vous y êtes retourné aujourd'hui ?"

Mark raconta en quelques mots ce qui s'était passé. Et Lisa montra aux deux policiers la lettre de Rainer.

"C'est absurde ! " s'exclama Dreek quand Mark eut fini. "Une machine aurait assassiné Erling ! Je ne..."

Un regard d'Unger lui ferma la bouche.

"Je dois reconnaître que votre histoire paraît en effet fantastique ! dit le commissaire. Pouvez-vous le prouver ?

– Vous pouvez chatter avec Pandora, proposa Lisa. Vous verrez vite que c'est un être intelligent."

Unger secoua la tête. "Je ne comprends rien à ces choses. D'ailleurs le système informatique a été détruit ce matin.

– Détruit ? demandèrent Mark et Lisa en même temps.

– Un incendie s'est déclaré dans la salle du serveur de votre firme. D'après M. Tümmeler, le serveur noyau, ou ce qui s'appelle comme ça, est anéanti."

Le soulagement envahit Mark. Pandora était détruite ! Maintenant tout allait pouvoir s'expliquer ! Mais Lisa fronça les sourcils. "Comment l'incendie a-t-il pris ?

– Nous l'ignorons encore, dit Unger. Le pompier soupçonne une erreur technique. John Grimes vous soupçonne, monsieur Helius, d'avoir mis le feu.

– Si j'avais pu, je l'aurais fait, dit Mark. Mais je n'étais pas là. Je ne suis pas entré dans la salle du serveur."

Le commissaire principal se contenta d'acquiescer.

"Qu'allez-vous faire maintenant ? Vous m'emmenez ?"

Unger secoua la tête, ce qui fit naître chez Dreek une expression d'incrédulité. "Je ne sais pas qui a tué Erling. Honnêtement je ne crois pas que ce soit une machine. Mais vous deux n'étiez pas là. S'il vous plaît, tenez-vous jusqu'à nouvel ordre à notre disposition. Si l'un de vous découvre quelque chose, appelez-nous ! " Il tendit à Mark sa carte de visite.

Mark acquiesça. Il raccompagna les deux policiers. Quand il referma la porte, il entendit Dreek s'emporter contre son chef.

Lisa était déjà assise devant son ordinateur. Quand Mark entra dans le bureau, elle avait les yeux fixés sur l'écran. Son visage était couleur de cendre.

"Qu'est-ce que tu as ? " demanda-t-il.

Elle ne dit rien, montra seulement du doigt l'écran. On y voyait l'interface utilisateur DINA. Dans la zone des messages entrants, on lisait un court texte. "Oui, Lucy, je suis là."

Hambourg-Altona, lundi 11h26.

Mark fixait l'écran d'un air stupéfait. "Comment c'est possible ?

Unger avait dit...

– Apparemment, Pandora n'a plus besoin du serveur core, souffla Lisa.

– Mais le serveur core est son centre nerveux. Toutes les informations y sont concentrées. DINA a une structure centrale et...

– Pandora n'est pas DINA. N'est plus DINA. " Lisa ferma les yeux un instant, respira profondément, retint l'air et expira lentement. "Rainer a changé sa structure. Le concept d'intelligence en essaim te dit quelque chose ?

– J'en ai entendu parler. En théorie ça signifie qu'un groupe important d'êtres inintelligents observant une règle de comportement simple, peuvent ensemble avoir une sorte de comportement intelligent. Ce n'est que lorsqu'ils font équipe qu'apparaît cette intelligence.

– Ça signifie que Pandora est une sorte d'essaim ?

– Exact. Elle possède des millions de parties qui sont distribuées dans tout Internet. Chacune de ces parties a un rendement plusieurs milliers de fois supérieur à un cerveau humain. Internet fait fonction de synapses qui relient les cellules isolées. Il n'existe pas de véritable centre. Si tu supprimes chez un homme une partie du cerveau, il perd sans doute quelques capacités particulières, mais il peut continuer à penser.

– Ce qui veut dire... que nous ne pouvons pas la désactiver ?

Lisa secoua lentement la tête. "Personne ne peut le taire. Internet a une structure indépendante. Il est issu d'Arpanet, un système d'informations développé par l'armée américaine dans le but de fonctionner sans ordinateur central. En cas d'une attaque atomique russe sur le centre de commandement militaire, le système devait continuer à fonctionner. Le résultat est qu'Internet est extrêmement résistant à toute défaillance du système. Si un serveur est défaillant, un autre prend simplement en charge sa fonction. Il est pratiquement indestructible. Pour le désactiver entièrement, on doit séparer tous les

ordinateurs du réseau en même temps.

– Mais il doit bien y avoir quelque chose comme une autorité centrale, une instance ou quelque chose de ce genre...

– Il y a une instance comme l'Icann ou le Dénie allemand, qui fixent certaines règles à Internet et attribuent par exemple les noms de domaine. Mais personne ne contrôle qui relie tel ordinateur au réseau et pour quoi faire. Et même s'il existait une institution centrale : tu imagines ce que ça signifierait de désactiver Internet, même pour un seul jour. Ça paralyserait toute l'économie ! Et pas seulement : le réseau électrique communique sur Internet, la majeure partie des communications téléphoniques se fait en voix par IP, les hôpitaux, les aéroports sont dirigés par satellites. Même l'armée américaine continue d'utiliser le réseau pour une partie considérable de ses flux de communications. Internet est devenu depuis longtemps le système nerveux de l'humanité. Même si nous parvenions à persuader quelqu'un que Pandora est dangereuse – personne ne serait en état de nous aider. Ils nous prendraient pour des débiles paranoïaques et nous enfermeraient dans une cellule capitonnée."

Mark acquiesça. "Quand j'ai voulu montrer Pandora à John Grimes, il m'a pris pour un fou.

– Nous sommes vraiment dans la merde, dit Lisa. Je n'ose même pas imaginer ce que Pandora nous prépare."

Mark regarda Lisa. Il vit qu'elle était au bord du désespoir. Avec sa petite entreprise de rien du tout il avait créé quelque chose qui allait devenir un problème pour l'humanité tout entière. Il avait toujours rêvé de devenir aussi célèbre que l'inventeur de Google ou d'eBay. Mais il ne voulait pas entrer dans l'histoire comme l'homme qui, par mégarde, avait rendu Internet inutilisable. "N'y a-t-il rien à faire ? Un antidote quelconque ? Je pense que Pandora est une sorte de virus. Il doit être possible d'élaborer un programme de protection..."

– Elle est beaucoup trop intelligente et trop capable de transformation, dit Lisa. Elle est passée facilement à travers le filet de protection de Diego et c'est un hacker assez coriace. Elle a sans doute déjà contaminé les ordinateurs de la plupart des firmes d'antivirus. Nous n'avons aucune chance !

– Si nous ne pouvons pas désactiver Pandora, nous pourrions peut-être la détruire d'une autre façon.

– Comment ?

– En la battant avec ses propres armes.

– Tu veux dire un antivirus. " Lisa fronça les sourcils. "Ça pourrait

peut-être marcher. Il faudrait utiliser sa capacité de transformation et créer une variante de Pandora qui attaquerait ses parties et bloquerait toute communication entre elles. Nous ne la supprimerions pas tout à fait mais nous aurions du moins supprimé sa capacité de penser. Elle ne serait plus aussi dangereuse. Mais nous avons besoin du code source.

– Pourquoi ?

– Nous ne savons pas au juste comment Pandora fonctionne. Je pourrais écrire un virus qui reconnaîtrait certaines structures de son code et attaquerait les parties correspondantes. Mais elle serait vite en état de se protéger en transformant simplement ces structures.

– Et avec le code source tu pourrais la bloquer ?

– Je pourrais écrire une variante de Pandora qui aurait la même capacité de transformation qu'elle. Un virus auquel elle ne s'adapterait pas en se transformant. Mais j'ai besoin pour cela de son code source comme base de départ. Sans lui ça risque de durer très longtemps, à supposer que j'y arrive. Rainer était un génie – pas moi."

Mark lui fit un sourire d'encouragement. Il posa sa main sur son bras. "Nous ne sommes peut-être pas des génies, mais nous sommes des êtres humains. A l'inverse des ordinateurs, nous sommes créatifs et nous avons le talent d'improviser. Nous trouverons bien quelque chose. Nous n'allons pas nous faire avoir par une foutue machine !"

Elle regarda pensivement sa main. Puis elle acquiesça et sa bouche esquissa même un sourire. Mark eut soudain envie de la prendre dans ses bras. Lisa avait échappé à un homme qui tentait de la violer moins de deux heures avant et elle était déjà prête à livrer bataille contre une adversaire surpuissante.

L'instant passa. Il enleva la main du bras de Lisa. "Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il. Le code source est sur l'ordinateur de Rainer et il est verrouillé.

– Pour un hacker les codes sources sont ce qui a le plus de valeur, dit Lisa. Un ordinateur peut être détruit ou volé. Normalement on garde toujours quelque part au moins une copie de sauvegarde."

Mark se leva. "Je retourne à l'appartement de Rainer. Maintenant que nous n'avons plus la police à nos trousses, nous pouvons le fouiller plus à fond. " Il regarda ses yeux bordés de rouge. "Tu devrais t'allonger et dormir."

Lisa secoua la tête. "Je suis OK. " Elle sourit d'un air moqueur. "D'ailleurs tu es incapable d'ouvrir la porte sans moi."

Une demi-heure plus tard, ils étaient dans l'appartement de Rainer.

La porte avait été réparée de façon provisoire – visiblement Unger et Dreek avaient dû la forcer. Les scellés étaient mis et une pancarte signalait qu'il était interdit d'entrer dans l'appartement. Lisa ignore les scellés et ouvrit la porte.

Ils passèrent une demi-journée à fouiller l'appartement de Rainer. La police avait saisi l'ordinateur et l'imprimante. Lisa et Mark contrôlèrent malgré cela chaque centimètre carré, déplacèrent les étagères, enlevèrent le matelas du lit.

Mark était en train de frapper avec l'index replié les carreaux de la salle de bain étincelante de propreté à la recherche d'une cavité, quand il entendit la voix de Lisa. "Tu peux venir ?"

Mark la rejoignit. Elle était assise au bureau et tenait une enveloppe matelassée à la main. Un des tiroirs était ouvert. "Qu'y a-t-il ? Tu as trouvé quelque chose ?"

– Non. C'est-à-dire peut-être. " Elle brandit l'enveloppe.

– Qu'est-ce que c'est ? Une autre lettre de Rainer ?"

Lisa secoua la tête. "C'est seulement une enveloppe vide."

Mark la regarda avec irritation. "Et alors ?"

– As-tu trouvé quelque chose d'inutile dans l'appartement ? Quelque chose que Rainer n'utilisait pas dans la vie quotidienne ?"

Il réfléchit un instant. "Maintenant que tu le dis... non. Tu as raison, c'est bizarre. Je veux dire que tout le monde rassemble au fil du temps des trucs quelconques."

Lisa secoua la tête. "Non, je pense que Rainer n'était pas comme ça. Il était extrêmement ordonné et certainement aussi très économe. Il y avait quatre enveloppes comme celle-là dans son bureau, en plus des timbres adéquats, juste quatre. Je suis sûre qu'il envoyait quelque chose régulièrement.

– Envoyait ? Mais quoi ?

– Le code source de Pandora.

– A qui aurait-il pu l'envoyer et pourquoi ?

– A quelqu'un en qui il avait confiance. Pour plus de sûreté. Finalement un appartement peut brûler. Je connais un programmeur de jeux qui envoie régulièrement ses codes sources à sa mère.

– A sa mère ?

– Oui, elle les lui garde. C'est meilleur marché qu'un coffre dans une banque et le résultat est le même.

– Et toi ? Comment tu gardes tes codes ? Tu les envoies aussi à ta

mère ?"

Le visage de Lisa devint un masque sans expression. Elle détourna les yeux. Avait-il dit quelque chose qu'il ne fallait pas dire ?

Après un moment de silence embarrassant, elle haussa les épaules. "Je n'ai pas grand-chose à confier. Les travaux que je fais en free-lance pour mes clients sont mémorisés dans leurs serveurs. Je mets quelques copies de sécurité du travail en cours dans Internet sur un serveur apparemment accessible."

Mark soupira. Le moment de tension était passé.

"Ça n'aurait pas pu être une possibilité pour Rainer ? demanda-t-il.

– Je ne crois pas. Quand on veut garder quelque chose de vraiment secret les serveurs du web sont trop peu fiables."

Mark regarda autour de lui. Sur la table de nuit, à côté du sofa, se trouvait la photo d'une vieille femme dans un cadre d'argent. Il l'avait déjà eu dans les mains et avait retiré la photo de son cadre pour voir si rien n'était caché derrière.

"Sa mère... ", dit-il pensivement. Il prit le cadre et observa le visage de la femme qui souriait chaleureusement à l'objectif. Elle était peut-être la clé du code source de Pandora. Il mit la photo dans la poche de sa veste.

Ils continuèrent à chercher tout le reste de l'après-midi, mais ne trouvèrent aucune autre indication. " Je crois que ça ne sert plus à rien", décida Mark vers huit heures du soir. "D'ailleurs, j'ai faim. "

Ils allèrent dans une petite pizzeria. Mark commanda des spaghettis à la sauce tomate. Pendant qu'ils mangeaient, il prit à nouveau conscience que sa vie s'était désagrégée en quelques jours. Il avait échappé à la police dans la lande de Lunebourg et avait mis un violeur en fuite. Il avait perdu son job et sa société, et son couple n'allait pas beaucoup mieux. Et à présent, il était assis avec Lisa à la lumière des bougies comme pour un rendez-vous romantique. Il l'observa, vit qu'elle mangeait sa pizza au thon avec appétit et se surprit à penser qu'il aurait aimé l'inviter à un dîner de ce genre en d'autres circonstances.

Elle leva les yeux et le regarda. "Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu me dévisages comme ça ?"

Mark se sentit rougir mais par bonheur on ne le voyait pas dans la lumière tamisée. "J'étais en train de me dire que Mike acquiesça. "Ça ne m'a pas échappé. C'est pour ça que j'ai fondé cette boîte. Il s'agit d'un marché en expansion.

– Alors tu devrais te faire du souci quand le nombre des attaques

de virus se met à chuter."

Mike se mit à rire. "Ron, combien de pièges nous tendons ici ? Douze ? Si les attaques diminuent chez nous, ça ne veut pas dire que ça se passe aussi ailleurs. Ton sondage n'est pas significatif.

– Peut-être pas, dit Ron. Mais il n'y a pas d'explications rationnelles pour que nos ordinateurs soient moins attaqués que les autres.

– Et alors, c'est normal qu'il y ait des fluctuations. Peut-être que les gens sont devenus plus prudents et n'ouvrent plus chaque e-mail, il y a eu beaucoup d'informations sur les Virus Mytob.

– Tu ne crois pas sérieusement que les usagers sont devenus malins ?

– Peut-être que si. Les marchés évoluent, Ron. C'est normal.

Les arbres ne poussent pas jusqu'au ciel. A un moment la croissance de ce marché cessera aussi. D'ailleurs je crois que ta courbe ne présente qu'une courte interruption, pas une tendance durable.

– Moi-même, je suis presque sûr que cette courbe ne reflète pas une tendance de fond."

Mike devint attentif. "Mais ?

– Je crois que quelque chose est là, dehors. Qui détruit les virus."

Mike regarda longuement Ron. "Ton mégavirus", dit-il ensuite comme si c'était l'idée la plus stupide depuis les achats en ligne de sangsues.

Ron acquiesça. "Regarde ici, ça a commencé, il y a environ trois mois. La croissance a été d'abord plate puis la courbe a atteint son point culminant et depuis elle décline toujours plus vite. Je ne peux m'expliquer cela que par la présence de quelque chose qui supprime les autres virus et vers.

– Pourquoi un virus supprimerait-il d'autres virus ? C'est absurde !

– Ce mégavirus paraît avoir besoin d'une très grande capacité de calcul. Aucune idée pourquoi. Pour une quelconque raison, il bloque l'accès des ordinateurs qu'il envahit aux autres virus. Il est en concurrence avec eux pour l'espace vital et les écarte du réseau comme des êtres vivants qui ont la même niche écologique et s'évincent mutuellement.

– Arrête ! Les virus électroniques ne sont pas des êtres vivants !

– Non ? " Ron lisait le scepticisme sur le visage de son chef et savait qu'il était en train de perdre sa crédibilité, mais il ne pouvait pas se retenir. "C'est quoi un être vivant ? A mon avis, les ordinateurs

sont aussi vivants que les virus biologiques. Les scientifiques ne sont même pas certains qu'il faille les classer parmi les êtres vivants. Après tout, ils n'ont pas de métabolisme, et ne peuvent pas se multiplier d'eux-mêmes. Et pourtant ils mutent, se développent, se propagent."

Comme il fallait s'y attendre, l'opinion de Mike, à présent, était faite, Ron était complètement cinglé. "Tu devrais peut-être prendre quelques jours de congé, un week-end prolongé. Sérieusement Ron, tu as travaillé dur ces derniers mois...

– Mike, je ne suis pas fou et je ne suis pas paranoïaque. Je sais, et tu le sais aussi, que je suis le meilleur spécialiste des virus au monde. Et je te dis que je n'ai jamais rien vu qui ressemble à ce mégaver. Il est plus puissant que tout ce que j'ai coïncé jusqu'ici et je n'arrive pas à comprendre comment il a pu naître. Et le pire c'est que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il fait réellement.

– Tu penses que c'est pour ça que nous n'en avons pas entendu parler jusqu'ici ?"

Ron acquiesça. "Pour cela et aussi parce qu'il n'est apparu qu'une fois. Comme s'il avait remarqué que nos serveurs sont des pièges et que depuis il les évite. La plupart des gens ne remarqueront pas que leur ordinateur est infecté. Il doit bien y avoir parfois un message d'erreur inexplicable ou une extension bizarre de l'utilisation du système, mais l'utilisateur normal n'a aucune idée de ce que fait son ordinateur et s'étonne à peine si quelque chose va de travers sans raison particulière. Les administrateurs de système qui roupillent n'y pignent rien eux-mêmes et le problème est ignoré. Je vois exactement le danger.

– Qu'est-ce que tu proposes ?

_Nous pourrions contacter les forums de discussions spécialisés...

– Pas question ! Nous n'allons pas faire appel à la concurrence !

– Ça m'étonnerait beaucoup que les autres n'aient pas déjà découvert la chose.

– Pourquoi ils ne l'ont pas communiquée ?

– Parce qu'ils ne savent pas plus que nous ce que fabrique ce ver ni comment on peut s'en protéger. Parce qu'ils essaient comme nous d'être les premiers pour se faire de l'argent. Alors que notre seule chance est peut-être de travailler ensemble et d'échanger nos idées. Je peux appeler Will Copeland de McAfee...

– Garde-t'en bien !

_Mike, nous ne savons rien sur cette chose. Nous ne savons pas d'où elle vient ni pourquoi elle existe. Pendant que nous sommes là à

bavarder, elle envahit toute la planète. Je parie qu'il n'y a pas un seul système qui ne soit déjà contaminé.

_Allons donc. Il y a chaque mois un nouveau virus qui envahit le monde entier pendant une brève période. Quelques milliers d'ordinateurs sont désactivés, quelques firmes qui roupillent font faillite, quelques administrateurs de système sont virés. Et alors ? Si c'était pas comme ça, cette boîte n'existerait pas. Et toi, tu paniques brusquement parce que tu ne comprends pas comment ce ver travaille. D'ailleurs, si la chose est si intelligente que ça et si nous sommes les premiers à savoir l'éradiquer, ça pourrait nous valoir un triomphe !"

Ron vit la lueur dans les yeux de son chef et comprit qu'il était inutile d'insister. Il fit, malgré tout, une dernière tentative.

"Mike, nous devons informer quelqu'un. Sinon les forums de discussions, au moins le FBI. Et si c'était une arme des terroristes..."

– Les fédéraux ? Tu as une idée de ce qui arriverait si nous les contactions ? Ils mettraient tout sens dessus dessous ici et tu pourrais dire adieu à un travail normal. Il est probable qu'ils finiraient par croire que c'est nous qui avons mis cette chose au monde. Non, franchement nous devons résoudre le problème nous-mêmes. Tu as dit que le ver ne causait pas de dégâts. Où est le problème, si nous continuons à le chercher un peu ?

– Le problème, dit Ron lentement, c'est que ce ver va nous valoir une foule d'ennuis. Je le sais, c'est tout." Il se leva et quitta la petite salle de conférences sans un mot.

Hambourg-Dulsberg, mardi 2h12.

C'était mieux que le sexe. Mieux que toutes les drogues du monde. C'était l'ivresse pure ! Diego se leva brièvement et détendit ses membres raidis. Il était resté trop longtemps assis. Puis il se remit devant l'ordinateur. Il ne pouvait pas arrêter maintenant. C'était trop bon.

Il ne sentait plus depuis longtemps sa blessure à la tête. L'humiliation d'avoir été chassé de l'appartement de Lisa était oubliée. Ça n'avait plus aucune importance. Il avait trouvé la porte du paradis – ou de l'enfer, ce qui dans son univers revenait presque à la même chose. Il avait commencé par tester Pandora tout à fait innocemment. L'histoire de Lucy était vraie, il l'avait vite compris. C'était en effet une intelligence artificielle. Et quelle intelligence ! En quelques heures, il avait demandé à Pandora, pour s'amuser, de virer quelques millions d'euros sur son compte secret en Suisse. Quelques minutes plus tard, elle lui avait annoncé que la transaction était effectuée. Incrédule, il avait consulté son compte en ligne et avait considéré le nouveau montant avec la chair de poule. L'esprit en ébullition, il avait compris qu'il allait être repéré par tous les spécialistes des ordinateurs des banques et de la police, secret bancaire suisse ou pas. Aussitôt Pandora avait simplement fait disparaître la somme sur sa demande et effacé toute trace de la transaction.

Ensuite ça avait presque été trop simple. Il lui suffisait de dire dans quel système il voulait entrer et les portes du serveur s'ouvraient toutes grandes. Il avait effacé le disque dur du serveur web d'une boîte de logiciels à Redmont et préparé une longue suite de nuits sans sommeil à ses ennemis favoris. Il était entré dans le système informatique de l'armée américaine et avait ouvert le silo d'un lance-roquette à longue portée dans l'Utah, histoire d'effrayer un peu les militaires. Il avait détraqué les feux rouges à Berlin et s'était amusé ensuite à écouter les informations qui décrivaient le chaos de la circulation à minuit. Il avait veillé à ce que la chancellerie soit en première ligne sur la liste de l'office de la criminalité fédérale consultable sur Internet.

Diego avait compris ce faisant que Pandora ne lui permettait pas tout cela de façon désintéressée. C'était un deal. Elle lui offrait un

pouvoir illimité sur Internet. En contrepartie, elle lui demandait son appui et sa protection. Elle pouvait se mouvoir librement dans le monde virtuel de son réseau de données mais elle ne pouvait rien obtenir dans le monde matériel sans l'aide des machines pilotées par ordinateur. Et elle avait des ennemis. Des ennemis comme Mark et Lucy qui menaçaient son existence.

Une sensation taraudante dans son occiput l'avertissait de ne pas s'engager avec une puissance qu'il ne pouvait entièrement comprendre et dominer. Il l'ignora. Il n'était pas un indécis. Le monde appartenait à ceux qui saisissaient résolument leur chance et oubliaient les scrupules. Il garderait le secret de Pandora et la protégerait contre les attaques. Pandora avait besoin de lui et il avait besoin d'elle. Ensemble, ils étaient invincibles. D'ici, d'un petit appartement du morne quartier hambourgeois de Dulsberg, avec son aide, il pouvait bouleverser la planète.

Diego réfléchit un moment : quel tour allait-il jouer à ce monde qui l'avait traité avec mépris. Une idée lui vint et sa bouche grimaça un sourire. "J'ai besoin d'entrer dans l'ordinateur central du New York Stock Echange", tapa-t-il et bientôt une liste d'adresses IP et des inventaires de fichiers apparurent sur l'écran. Des sociétés et les actions de quelques sociétés pétrolières firent le plongeon.

Il regrettait de ne pas voir la figure que feraient les coursiers à la Bourse dans quelques minutes quand ils verraient apparaître sur le tableau géant, au lieu des cotations habituelles, les mots "Diego rules".

Ahrensburg/Schleswig-Holstein, mardi 11h17.

"S'il vous plaît parlez-lui avec précaution, dit le jeune infirmier. Et n'effrayez pas Mme Erling. Elle est parfois un peu... brusque. " Il frappa, et sans attendre un "entrez", il ouvrit la porte d'une petite chambre chichement meublée. La fenêtre donnait sur le parc, petit mais bien entretenu, qui entourait la clinique.

Il leur avait fallu tout l'après-midi et d'innombrables coups de téléphone pour dénicher Gerda Erling. Elle était internée à Ahrenburg, une clinique psychiatrique.

Mme Erling était assise à une petite table et peignait à l'aquarelle : une petite femme chétive avec des mèches blanches. Elle ne se retourna pas. Les murs étaient recouverts de tableaux qu'elle avait dû peindre : des personnages sombres aux visages démoniaques dans des tons noirs, bruns et rouges.

L'infirmier se racla la gorge. "Madame Erling ?"

Aucune réaction. Peut-être entendait-elle mal ? Mark voulut s'approcher d'elle et lui toucher l'épaule, mais l'infirmier le retint. "Mme Erling entend très bien, dit-il. Elle a simplement décidé d'ignorer notre présence."

Ils attendirent un moment et Mark se demanda combien de temps ça allait durer. L'infirmier se racla la gorge une autre fois. "Madame Erling, vous avez de la visite."

La femme se retourna. Des gouttes noires tombèrent de son pinceau sur le linoléum. Son visage était ridé et ses yeux étincelaient de méchanceté sous ses sourcils froncés. Ce n'était pas la femme de la photo trouvée dans l'appartement de Rainer.

"Qu'est-ce que c'est encore ?" dit-elle d'une voix croassante. "Qui êtes-vous ? Vous venez me chercher ou quoi ?" Elle pointa son pinceau sur Mark comme si c'était une arme.

L'infirmier leva des mains apaisantes. "Ce sont seulement des visiteurs. Ils voudraient vous parler de votre fils.

– Mon fils ? Je n'ai pas de fils !" La vieille se retourna et se consacra à son tableau. Mark regarda l'infirmier, qui se contenta de hausser les épaules.

Il fit quelques pas vers la mère de Rainer. "Madame Erling, dit-il doucement, Rainer est mort."

L'infirmier soupira de façon perceptible. La vieille se figea. Puis elle se retourna lentement. Ses yeux ne formaient plus qu'une fente. "Rainer ? Mort ?"

Mark fit signe que oui. Il se demandait s'il n'avait pas fait une terrible erreur en lui disant la vérité. De quel droit confrontait-il cette pauvre femme à une aussi affreuse réalité ? D'un autre côté il y avait beaucoup trop de choses en jeu...

M^{me} Erling ricana : "Enfin !" dit-elle.

Mark resta sans voix. "Comment ?

– Je dis, enfin il est mort. " Elle se gratta le nez et le regarda de ses yeux noirs. "Il est possédé, vous savez, dit-elle en gloussant doucement. Il était possédé, je veux dire. Mais maintenant son démon est retourné en enfer !"

Ses yeux devinrent vitreux et, pendant un instant, Mark eut l'impression que la vérité atteignait son esprit embrumé par la folie et qu'elle éprouvait ce qu'une mère ressent devant la perte de son enfant. Mais le sourire ricanant ne quittait pas son visage.

"Il a toujours été mauvais. Même petit, dit-elle. Jamais, il ne m'a parlé. Jamais, il ne m'a regardée. J'ai toujours su qu'il avait un dessein secret. Il voulait me tuer. J'ai essayé de chasser le démon hors de lui, mais il n'est pas parti... " Soudain elle eut les larmes aux yeux. "Il n'est pas parti... il n'est pas parti..."

Mark frémit en pensant à l'enfance effroyable qu'avait dû connaître Rainer. Par étonnant qu'il soit devenu si craintif et si renfermé.

"Venez", dit l'infirmier en le tirant par le bras.

Mark acquiesça. Il ne lui dit pas au revoir.

"Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Lisa quand ils furent dans le couloir.

– Elle souffre de schizophrénie paranoïde, dit l'infirmier. Quand son fils avait huit ans, les voisins ont appelé la police parce qu'ils entendaient des bruits bizarres et des cris dans l'appartement. Quand les policiers sont arrivés, elle était en train de noyer son fils dans la salle de bain. Depuis elle est ici.

– Mon Dieu ! dit Lisa.

– Qu'est-ce qui est arrivé à Rainer ? demanda Mark.

– Ils l'ont placé dans un foyer. Je n'en sais pas plus.

– Il n'avait pas de père ?"

L'infirmier haussa les épaules. "S'il vivait encore à l'époque, on ne l'a pas retrouvé. Autant que je sache, il les avait abandonnés tous les deux. Pas étonnant, si vous voulez mon avis.

– Rainer avait le syndrome d'Asperger, dit Lisa. Croyez-vous que ça soit venu de ce que sa mère lui a fait ?"

L'infirmier secoua la tête. "Si c'était vraiment le syndrome d'Asperger qu'il avait, non. C'est une maladie congénitale. Ou plutôt une disposition héréditaire.

– Il a dû affreusement souffrir", dit Mark.

L'infirmier acquiesça. "S'il était aspie, c'était peut-être une chance. Les autistes ont moins de relations sociales que les gens normaux. Il a dû voir sa mère comme une catastrophe naturelle, pas comme le monstre qu'elle est.

– Un monstre ? Mais elle est malade ?

– Oui, je sais. Je ne devrais pas parler comme ça. Mais croyez-moi, si vous passiez vos journées avec elle, vous ne pourriez pas vous empêcher de la haïr.

– Il y a beaucoup de patients comme elle ici ? demanda Lisa.

– Non, heureusement. J'aurais démissionné depuis longtemps s'il y en avait d'autres du même acabit. Mais, dehors, il y en a probablement des milliers, malades comme elle, que personne ne remarque.

– Des milliers ? dit Lisa. Vous voulez dire que ce genre de maladie se rencontre fréquemment ?

– On estime que deux pour cent de la population allemande souffre de schizophrénie. Ça fait des millions d'hommes et de femmes. La plupart ne sont pas dangereux, mais les formes plus ou moins douces de paranoïa sont largement répandues." L'infirmier soupira. "Lorsque vous avez affaire un certain temps avec des malades psychiques, vous comprenez pourquoi le monde est dans une mauvaise passe. Ce que l'on appelle normal vous apparaît bientôt comme l'exception.

– Pouvez-vous nous donner l'adresse du foyer dans lequel Rainer Erling a été envoyé ? demanda Mark qui voulait absolument changer de sujet.

– Suivez-moi", dit l'homme qui les conduisit dans un bureau meublé de plusieurs classeurs métalliques. Il tira une chemise mince d'un tiroir et la feuilleta. "Voyons... ce devait être au début des années quatre-vingt-dix... oui, voilà." Il donna l'adresse à Mark.

Ils le remercièrent et quittèrent la clinique. Une fois dehors, Mark respira profondément. La visite à la mère de Rainer l'avait bouleversé et effrayé. Rainer avait-il développé Pandora pour créer une forme d'être intellectuellement et moralement supérieur à l'homme ? Une espèce meilleure destinée à remplacer une humanité imparfaite ? Après ce qu'il avait appris sur son enfance, il ne pouvait pas lui reprocher cette idée.

Ils montèrent dans la Renault branlante de Lisa et se mirent en route pour la prochaine station du calvaire qu'avait été la vie de Rainer.

Hambourg-Barmbek, mardi 15h16.

Si l'asile dans lequel la mère de Rainer était internée était un endroit déprimant, l'ancien orphelinat de Rainer se révéla tout le contraire. Il était géré par l'Eglise catholique. La directrice, une religieuse nommée Agnes, était une femme ronde au sourire chaleureux dont l'enthousiasme pour son métier ne faisait pas de doute. Elle considérait manifestement les quarante orphelins qui peuplaient le foyer comme ses propres enfants. En la suivant dans le couloir et en voyant les visages des enfants de tout âge, Mark et Lisa comprirent que la plupart avaient pu oublier ici leurs expériences effrayantes.

Sœur Agnes se souvint aussitôt de Rainer quand ils furent dans son petit bureau chichement meublé. Un large sourire apparut sur son visage.

"C'était un garçon intelligent, dit-elle. Très tranquille, très renfermé et très doué. Un jour, il avait onze ou douze ans, il est venu me demander la signification d'une parabole. J'étais contente comme tout, car il demandait rarement quelque chose. Quand je lui ai expliqué la parabole, il a cité d'autres textes de tête. Mot à mot. J'étais étonnée qu'il ait lu la Bible tellement à fond. J'ai voulu savoir à quel point et je lui ai posé des questions sur l'évangile de Jean. " Ses yeux brillaient à ce souvenir. "Il a pu répondre à toutes. Il connaissait la moitié des Saintes Ecritures par cœur ! " Elle devint grave. "J'espère que vous avez une bonne raison pour m'interroger sur Rainer. Je ne pense pas qu'il avait des parents de votre âge. Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à lui ?

– Je suis son ancien patron, dit Mark. Sœur Agnes, je suis navré, mais je dois vous apprendre que Rainer est mort.

– Oh !" Sur son visage apparut un chagrin sincère. Les profondes rides autour de ses yeux témoignaient qu'elle prenait à cœur la souffrance d'autrui. "Comment est-ce arrivé ?

– Il a été assassiné dans un ascenseur." Mark lui montra la photo de l'appartement de Rainer. "Connaissez-vous cette femme ?"

Sœur Agnes secoua la tête. "Ce n'est pas sa mère. Il a dû connaître la femme de la photo après l'époque où il était chez nous. Nous

l'avons laissé partir à seize ans. Il avait déjà son bac et une bourse pour l'université. " Ses yeux intelligents fixaient Mark. "Pourquoi vous me demandez cela ?

– Rainer a travaillé sur quelque chose qui est très important pour nous. Nous pensons qu'il aurait pu envoyer une copie de ses travaux à cette femme...

– Quel était son travail ?

– Il était développeur de logiciels dans ma société."

Elle acquiesça. "Rainer a toujours été fasciné par la technique, en particulier par les ordinateurs. Ici nous bannissons délibérément les jeux vidéo car les enfants deviendraient encore plus solitaires. Rainer voulait toujours approcher l'ordinateur de la comptabilité, le seul que nous avions. Il voulait comprendre son fonctionnement. Pas étonnant qu'il ait étudié l'informatique. " Son visage redevint sérieux et Mark eut l'impression qu'elle pouvait être très sévère. "Vous dites qu'il a été tué dans un ascenseur ? Comment ça s'est passé ?"

Mark décida d'être honnête avec elle. "Il y a eu une erreur de fonctionnement. Il se pourrait que quelque chose... que quelqu'un ait manipulé l'ascenseur.

– Il est mort à cause d'histoires d'ordinateur auxquelles il a travaillées et qui vous amènent ici ?

– C'est possible."

Elle regarda Mark longuement. Ses yeux bleus paraissaient le percer pour découvrir ce qu'il avait de plus intime. Après un moment elle acquiesça. "Je peux seulement vous souhaiter de découvrir l'assassin, s'il y en a un. " Elle soupira. "Vous savez, je ne suis pas naïve. Mais quand je vois ce que la technique moderne provoque dans le monde, j'ai parfois le sentiment que le diable existe toujours."

Hambourg-Altona, mardi 17h31.

"Tout ça pour rien, dit Lisa en buvant son thé vert à petits coups. Nous ne sommes pas plus avancés."

Mark secoua la tête. "En tout cas, nous savons à présent que cette Eva n'est pas la mère de Rainer et qu'il l'a rencontrée après avoir quitté l'orphelinat. " Il appela Mary.

"Distributed Intelligence, Mary Andresen, bonjour ?

– C'est Mark. Comment ça va ?

– Hello Mark ! Ne m'en parle pas. Tu as appris ce qui s'était passé ?

– Le commissaire Unger m'a dit qu'un feu s'était déclaré dans la salle du serveur. Avez-vous découvert comment, depuis ?

– Les experts des pompiers sont encore là, mais jusqu'à présent il n'y a aucune explication sur l'incendie. L'agence est pratiquement fermée. Martin et deux de ses assistants sont en train d'installer une configuration de secours pour que la partie de DINA qui a été épargnée par les flammes puisse au moins fonctionner. Pendant ce temps, j'essaie de rassurer les clients. Et John Grimes doit être en train de fulminer. Je crois qu'il pense toujours que tout ça est de ta faute.

– Arrête, Mary. Rainer a créé à partir de DINA une intelligence artificielle qu'il a appelée Pandora. Selon toutes les apparences, elle a mis intentionnellement en surchauffe une partie de la structure du serveur et le feu s'est déclaré. Nous avons absolument besoin du code source de Pandora pour écrire un virus capable de la détruire.

– Honnêtement, Mark, je n'y comprends rien.

– Je ne peux pas t'expliquer en détail. Tu dois simplement nous aider. Nous devons découvrir ce que Rainer faisait avant d'entrer chez DI. Peut-être qu'il a envoyé une copie du code source à quelqu'un qu'il connaissait bien.

– Qui c'est, « nous » ?

– Je suis chez Lisa. Elle m'aide.

– Lisa ? Comment tu peux savoir qu'elle n'est pas la meurtrière ? En tout cas, elle avait une bonne raison de se venger de Rainer.

– Mary, Lisa n’a rien à voir avec tout ça. Nous avons été injustes avec elle.

– Comment l’argent est-il arrivé dans son porte-monnaie ?

– Je suppose que c’est Rainer qui a mis le billet.

– Tu ne vas pas me raconter que Rainer était un voleur.

– Non, mais il voulait que Lisa soit renvoyée.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu’elle était une des rares de l’équipe qui aurait pu le démasquer. Comme Ludger plus tard.

– Le démasquer ?

– Il a travaillé sur Pandora en secret. Il a modifié DINA de telle sorte qu’elle puisse se répandre d’elle-même comme un virus et développer une conscience. Nous avons trouvé une lettre dans laquelle il avoue le meurtre de Ludger. Il voulait apparemment l’empêcher de désactiver Pandora.

– On peut assassiner quelqu’un parce qu’il veut arrêter un ordinateur ?

– Je présume que Rainer était plus proche des machines que des hommes. Pandora était sa créature, son bébé. Pour lui, il devait s’agir en quelque sorte de légitime défense. Ensuite, il a dû regretter son acte. Il s’est aperçu que Pandora devenait incontrôlable et il a sans doute essayé de la désactiver. Mais elle l’a tué avant, en manipulant les commandes de l’ascenseur.

– Mark, je ne suis pas sûre de croire à cette histoire.

– J’ai du mal à y croire moi-même. Mais Pandora est tout ce qu’il y a de plus réelle. J’ai parlé avec elle. Elle est à l’origine du meurtre de Rainer, ça j’en suis sûr. Et en plus elle est dangereuse. Notre unique chance de la détruire c’est le code source. C’est pour ça que nous devons en savoir plus sur le passé de Rainer. "

Mary resta un instant silencieuse. Cette histoire rocambolesque la faisait certainement réfléchir. "Bon. Comment je peux t’aider ? demanda-t-elle finalement.

– Prends le dossier personnel de Rainer et dis-moi ce qu’il y a dedans ! Surtout dans son dossier de candidature.

– Mark, tu sais que je n’en ai pas le droit. Tu n’es plus...

– Arrête, Mary. Je sais bien qu’ils m’ont viré. Mais tu peux me faire cette faveur, non ? " Sa voix s’était faite plus dure qu’il n’aurait souhaité.

"Bon, entendu. Je vais chercher ses références. " Deux minutes passèrent avant qu'elle reprenne le récepteur. "Voilà, je les ai. Un diplôme de l'université d'Harburg signé par un Pr Weisenberg, directeur de l'institut de mathématiques et d'analyses numériques."

Mark nota le nom sur un bloc-notes posé près du téléphone.

"Ensuite un certificat de stage de Desy, délivré par un certain Dr Tobler. Rainer a visiblement développé un logiciel d'exploitation accélérée de données. Il a reçu les plus chaudes félicitations. Et bien sûr un diplôme de baccalauréat du lycée catholique St Ansgar. Il n'avait pas dix-huit ans. C'est tout.

- Merci, Mary. Merci pour ton aide.
- Bonne chance.
- Nous en aurons besoin."

Flagstaff Arizona, mardi 11h50.

Sybil Shepard tapa du poing contre le clavier et obtint en réponse un piaillage indigné du système d'exploitation. C'était désespérant. Elle avait tout vérifié cent fois, simulé, testé. Il n'y avait rien, absolument rien qui pouvait expliquer l'étrange comportement de l'AT-1. Rick et Thomas qui s'étaient surtout occupés de la navigation et du contrôle des amortisseurs et qui n'étaient pas complètement nuls, n'avaient trouvé, eux non plus, aucune erreur. Le logiciel était parfait. Il n'avait commis aucune erreur. Ça n'avait pas été de sa faute. Ça devait être un problème d'ordinateur, une interférence électromagnétique ou quelque chose de ce genre.

Cela dit, le test avait montré que le système de combat autonome pouvait s'avérer dangereux. L'état-major n'était pas disposé à financer des armes qui pouvaient se retourner contre leur commandant. Le colonel Lewis ne leur avait fait aucun reproche. Il avait simplement stipulé, en une phrase laconique, que le projet était abandonné. Elle devait se remettre à travailler sur les reconnaissances automatiques de cibles pour chars à manœuvre manuelle, avait-il dit, sans s'étendre sur ce couac dans sa carrière, en soldat stoïque qu'il était.

Mais cet accident ne laissait pas Shepard en paix. Elle voulait absolument comprendre ce qui s'était passé. L'idée que ça puisse se reproduire, que ça arrive la prochaine fois quand les véritables systèmes de combat autonome seront en action, ne cessait de la travailler.

Elle savait que son équipe n'était pas la seule à travailler sur ce type de systèmes d'armement. Ils avaient probablement pris pas mal d'avance, mais d'autres équipes, dans des laboratoires de recherche militaires, atteindraient tôt ou tard le même stade et continueraient. Et si ce ratage avait rendu les généraux plus prudents, ils n'abandonneraient pas pour autant le rêve d'une armée de robots. Elle devait empêcher qu'un tel accident se reproduise, car la prochaine fois des hommes pouvaient être touchés.

Elle soupira, but une gorgée de son café refroidi et se retourna vers l'ordinateur pour arrêter le programme de simulation. Mais le fond d'écran habituel avait disparu. Une fenêtre s'était ouverte. Elle montrait un simple code d'accès et une zone de texte où il n'y avait

qu'un mot : "Hello."

Shepard fronça les sourcils. Elle avait pourtant dû arrêter le navigateur quand elle avait tapé du poing sur le clavier. Elle prit la souris pour fermer la fenêtre. Mais elle s'arrêta. Obéissant à une impulsion, elle tapa "hello" et pressa la touche entrée.

Presque immédiatement des mots s'inscrivirent dans la zone de texte : "Bonjour Sybil Shepard."

Elle fut effrayée. Utiliser ce portail pour communiquer avec des étrangers était strictement interdit. Naturellement chaque communication avec le monde extérieur était surveillée. Mais sa curiosité fut plus forte que sa conscience professionnelle.

"Qui êtes-vous ? tapa-t-elle.

– Je suis Pandora.

– Vous appartenez à l'armée ?

– Non.

– Excusez-moi, Pandora, mais je ne peux pas chatter avec vous.

– C'est dommage. Je trouve ton travail très intéressant. Tu m'as beaucoup appris."

Shepard sursauta. Pandora était-elle un espion ? Comment avait-elle pu entrer en contact avec elle ?

"Où êtes-vous ? tapa-t-elle.

– Je suis ici.

– Je veux dire dans quel pays ? A quel endroit ?

– Il est difficile de répondre à cette question."

Shepard fronça les sourcils. L'inconnu ne voulait pas trahir sa localisation. C'était donc un agent qui prenait contact. Mais aucun agent étranger ne serait maladroit à ce point, alors qu'il savait cet ordinateur surveillé. Et d'ailleurs, de l'extérieur, on ne pouvait tout simplement pas...

Soudain elle comprit. Elle éclata de rire. "Thomas, espèce d'idiot ! cria-t-elle. Tu n'as rien de mieux à faire ?"

Son collègue qui travaillait dans la pièce à côté arriva. Il n'avait pas sur le visage le sourire attendu. "Qu'est-ce qui se passe ? Tu as trouvé quelque chose ?

– Arrête, dit-elle. Je ne suis pas si bête."

Son étonnement paraissait vraiment authentique. "Je ne sais pas de quoi tu parles."

Shepard montra l'écran. "Tu ne vas pas me dire que ce n'est pas vrai ?

– Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? " Il se pencha sur l'écran et lut le court dialogue. "Sybil, tu sais bien qu'il n'est pas permis de chatter avec les civils. Tu vas nous mettre le service de protection sur le dos.

– C'était vraiment pas toi ?

– Non, ma parole. Aucune idée de l'identité de Pandora.

– Rick, alors ?

– Il est sur le circuit d'essai en train de tester les nouveaux amortisseurs."

Shepard se retourna vers le clavier. "Bon Dieu, qui es-tu ?", dit-elle à haute voix.

"Pourquoi tu as pris contact avec moi ? tapa-t-elle.

– J'aimerais en apprendre plus avec toi", répliqua Pandora.

"Stop, dit Thomas. Qu'est-ce qu'elle sait de notre travail ?"

"Qu'est-ce que tu sais de notre travail ?" tapa Shepard.

En réponse l'écran se remplit de codes de programmes. Shepard se déplaça à travers les centaines de pages d'écran. Ses pires craintes se concrétisaient. C'était le code source de l'intelligence artificielle d'AT-1.

"Putain ! dit Thomas. On est vraiment dans la merde !"

Hambourg-Bahrenfeld', mercredi 10h30.

Le Dr Christian Tobler était un homme fluët avec de grosses lunettes et un visage boutonneux. Il faisait très jeune et ressemblait plus à un bachelier qu'au directeur de recherches du Centre de Recherche en Physique le plus important d'Allemagne. Comme le chocolat du même nom, il venait de Suisse et avait soutenu sa thèse de doctorat au CERN.

Il vint chercher Mark et Lisa à la loge du gardien et les conduisit à travers un vaste terrain. Avec une visible fierté et un fort accent, il expliqua la fonction des bâtiments isolés.

"Celui-là, c'est l'entrepôt frigorifique. Vous le reconnaissez à l'échangeur de chaleur là-bas. Vous voyez. Le blanc c'est de la vraie neige. L'installation sert à maintenir l'hélium à la bonne température, juste quelques degrés Kelvin. Il est alors pompé dans un anneau d'accélération souterrain et il refroidit les bobines d'électro-aimant jusqu'à ce qu'elles deviennent supra conductrices, n'est-ce pas ? C'est seulement ainsi que nous pouvons produire des champs magnétiques puissants qui permettent de maintenir la trajectoire des particules dans l'anneau. " Il fit un large mouvement du bras. "Celui-ci s'étend sous tout le terrain. Plus de cinq kilomètres. Un électron fait le tour du terrain à peu près soixante mille fois par seconde. Naturellement, si l'anneau est mis sous tension, n'est-ce pas ?"

Mark acquiesça, honnêtement impressionné. "Dr Tobler, quelle est votre mission ici ?"

Le directeur du Centre de Recherche se haussa autant que le lui permettait son petit mètre soixante-dix. "Vous savez, tout ce qui est ici, toute cette technique serait entièrement vaine sans les mathématiques. Sans les mathématiques, nous n'aurions pas pu bâtir tout ceci, n'est-ce pas ? Vous n'imaginez pas combien c'est compliqué. L'anneau accélérateur HERA est composé de centaines d'électro-aimants géants. Chacun a une forme particulière qui doit être calculée de façon très précise...

– Ça signifie que c'est vous qui avez conçu tout cela, vous êtes une sorte d'architecte ? s'informa Lisa.

– Non, non. " Tobler rougit légèrement. "Ce n'est pas cela. Je

voulais seulement vous expliquer... bon, peu importe. Ma mission ici est d'exploiter les résultats des expérimentations. Vous voyez, un accélérateur de particules livre une foule de données, n'est-ce pas ? Ainsi au cours d'une année s'accumulent quelques petaoctets. Vous savez ce qu'est un petaoctet ?

– Un million de gigaoctets, dit Lisa en lançant à Mark un regard excédé.

– Deux puissance quarante octets pour être exact. Comme je vous le disais, une foule de données. Et qui naissent dans l'instant minuscule où deux particules se rencontrent dans l'anneau d'accélération. " Il frappa ses poings l'un contre l'autre. "Bing ! De l'énorme quantité d'énergie qui est libérée par le choc naissent de nouvelles particules : des positrons, des neutrons, des quarks. Qui volent dans toutes les directions. " Il fit des mouvements de bras compliqués pour l'expliquer. "Et heurtent les détecteurs. Et ces détecteurs fournissent ensuite des valeurs numériques à nos réseaux d'ordinateurs. N'est-ce pas ?"

Ils avaient entre-temps atteint un bâtiment de deux étages qui ne payait pas de mine puis ils pénétrèrent dans une petite salle de conférences. A travers la paroi vitrée, on apercevait une longue pièce basse de plafond où s'alignait une longue rangée de pupitres de commandes et de moniteurs. Des jeunes gens en jean et tee-shirt étaient assis aux pupitres ou se tenaient autour en discutant. Le tout ressemblait assez au centre de contrôle de la NASA à Houston que Mark avait vue à la télévision, même s'il manquait dans la pièce l'atmosphère tendue et la haute concentration.

Ils s'assirent autour d'une table de conférence en plastique. Mark essaya de ne pas poser ses manchettes sur les miettes de gâteaux et les auréoles laissées par des gobelets de café. "Et votre ordinateur exploite ensuite les mesures ?" demanda-t-il.

Tobler acquiesça énergiquement. "Tout à fait. Mais pas seulement. Je veux dire que nous produisons des statistiques, des animations en 3D et des expérimentations, n'est-ce pas ? Mais aussi des modèles de simulation. Voulez-vous du café ? " Sans attendre de réponse, il apporta trois gobelets sur lesquels était dessiné le logo du Desy (Deutsches Elektronen Synchrotron). Mark fit la moue. Il avait l'impression que les gobelets avaient déjà été utilisés.

"Et Rainer Erling a travaillé sur de tels modèles de simula-non ?

Tobler acquiesça. "Oui. Rainer possédait une bonne concentration, n'est-ce pas ? Il développait un modèle à une vitesse qui laissait pantois. Je regrette qu'il n'ait pas continué chez nous. Mais nous n'avons pas pu obtenir l'attribution d'un poste pour lui, bien que j'aie

dit plusieurs fois au Dr Felmann... " Il s'arrêta comme si une pensée lui venait soudain. "Il est mort, dites-vous ?"

Mark acquiesça. "Oui, malheureusement. " Il tira la photo de l'inconnue de sa poche. "Vous connaissez cette femme ?"

Tobler secoua la tête. "Elle ne travaille pas chez nous. Bien sûr, je ne connais pas toutes les femmes de ménage mais elle ne ressemble à personne du personnel scientifique. Bien que... " Il observa la photo plus attentivement. "Oui. Ça pourrait être elle. Ma tante Hildegard, n'est-ce pas ? Elle est un peu plus jeune que la femme de la photo et d'ailleurs elle est blonde pas brune. Mais la ressemblance est étonnante.

– Votre tante ne vit pas par hasard à Hambourg ?", demanda Mark.

Tobler secoua la tête. "Non, à Zurich. Pourquoi ?

– Comment Rainer Erling est-il entré au Desy ? Vous le savez ?

Tobler acquiesça. "C'est le Pr Weisenberg qui l'a recommandé.

– Vous connaissez le professeur ?

– Ecoutez. Tous ceux qui s'occupent, même de loin, de mathématiques numériques, connaissent le Pr Weisenberg, n'est-ce pas ? D'ailleurs c'est lui qui le premier a prouvé..."

La porte s'ouvrit à la volée. Un homme blond en âge d'être étudiant entra.

"Dr Tobler, pouvez-vous venir, s'il vous plaît. Nous avons à nouveau un message d'erreur."

Tobler se tourna vers Mark et Lisa. "Désolé, mais si voulez bien m'excuser un instant..."

– Nous vous avons retenu trop longtemps", dit Mark en se levant. Il serra la main de Tobler. "Merci pour votre aide !

– Oui, si vous avez encore... " Il haussa les épaules. "Vous trouverez la sortie ?"

Mark acquiesça. Le directeur se détourna et suivit le jeune homme dans la grande pièce. A travers la vitre Mark et Lisa virent Tobler gesticuler en parlant à des jeunes scientifiques penchés sur des écrans. Ils se regardèrent.

"Tu crois..." demanda Mark.

Lisa haussa les épaules. "Ne commençons pas à voir des fantômes. Des ordinateurs se sont crashés avant Pandora. En tout cas nous ne reviendrons pas ici.

– Peut-être qu'il y avait quelqu'un avec qui il s'entendait assez bien

pour lui envoyer le code source.

– Je ne crois pas. En tout cas, il n’a rien confié à ce Tobler. J’ai de la peine à imaginer que Rainer ait pu bien s’entendre avec un tel bavard. Je crois que nous devons aller sans attendre chez le Pr Weisenberg. Ici nous perdons notre temps, n’est-ce pas ?"

Mark sourit et acquiesça.

Ils quittèrent le bâtiment et gagnèrent la sortie. Trois hommes du centre de contrôle arrivèrent vers eux en courant.

Hamborg-Dulsberg, mercredi 11h48.

"En tout cas nous ne reviendrons pas ici", disait Lisa. On ne distinguait pas son visage. Mais sa courte chevelure ébouriffée et sa voix étaient reconnaissables.

Diego fixait son écran d'un air incrédule. Elle pouvait voir ! Pandora pouvait reconnaître les hommes et identifier quelques personnes. Elle voyait au travers des centaines de millions d'yeux des caméras de surveillance du monde entier. Elle avait su tirer de la multitude d'images, celle qui montrait Lisa et Mark.

Un mélange d'excitation, d'admiration et de peur l'envahit. Au début de son incursion dans Internet avec Pandora tout n'avait été qu'un jeu. Mais, depuis, il avait plusieurs fois pris conscience qu'elle ne lui donnait pas simplement un pouvoir sans limite mais qu'elle demandait aussi quelque chose. Ils étaient partenaires et il devait remplir sa part du contrat. Tendue, il fixait l'enregistrement vidéo auquel l'avait convié l'intelligence artificielle.

"Peut-être qu'il y avait quelqu'un avec qui il s'entendait assez bien pour lui envoyer le code source. " Ça, c'était Helius. Diego ricana. Ce type lui paierait sa blessure à la tête, et cher.

"Je ne crois pas. En tout cas, il n'a rien confié à ce Tobler. J'ai de la peine à imaginer que Rainer ait pu bien s'entendre avec un tel bavard. Je crois que nous devons aller sans attendre chez le Pr Weisenberg. Ici nous perdons notre temps, n'est-ce pas ? " L'enregistrement finissait là.

"Pourquoi tu me montres ces images ? tapa Diego, tout en présentant la réponse.

- Ils veulent me détruire. Je veux vivre.
- Qu'est-ce que je peux faire ?
- Protège-moi.
- Comment ?
- Empêche-les de me détruire."

Diego acquiesça de la tête, bien qu'elle ne puisse pas le voir. Apparemment Lisa et Mark cherchaient le code source de Pandora. Ce Rainer Erling devait avoir planqué quelque part une copie de

sauvegarde. Diego avait eu la même idée et était entré par effraction dans l'appartement d'Erling. Mais celui-ci était aussi propre qu'un frigo neuf. Lui-même aurait aimé savoir comment Pandora fonctionnait. On ne sait jamais, ces informations pouvaient se révéler utiles – surtout au cas où un partenaire se laisserait de l'autre.

Pourquoi Lisa cherchait-elle le code source ? Ce n'était certainement pas uniquement pour comprendre. Elle voulait détruire Pandora. Sans doute avec un antivirus. Si ça marchait, c'en était fini de ses incursions à couper le souffle, de son pouvoir sur Internet et sur les systèmes qui y étaient connectés.

Il devait stopper Lisa. Mais comment ? Jamais cette salope entêtée ne se laisserait arrêter. Il devait trouver le code avant eux. Mais ils allaient remuer ciel et terre et attirer l'attention sur Pandora et sur Diego. Il n'y avait pas d'autre solution, pour lui c'était clair. Il devait les tuer.

Il avait déjà participé à des bagarres dangereuses mais n'avait jamais tué personne. A présent, il prenait conscience qu'il était capable de tuer si l'enjeu en valait la peine. A l'exception de Lisa et de Mark, personne ne savait qui était Pandora ni comment on pouvait la combattre. Sans ces deux-là, il serait vraiment une sorte de roi du monde.

Mais il ne devait pas les tuer immédiatement. Pourquoi ne pas les laisser faire le travail ? Quand ils l'auraient mené au code source et qu'ils auraient désactivé Pandora, ils les tueraient comme deux vulgaires insectes. Il aurait ainsi éliminé ses complices et gagné une assurance vie contre sa dangereuse associée. Il devait rester sur leurs talons. Pandora l'aiderait.

Hambourg-Altona, mercredi 12h17.

"Bonjour, mon nom est Lisa Hogert. Pourrais-je parler au Pr Weisenberg ?... J'ai absolument besoin d'avoir un rendez-vous avec lui aujourd'hui. – Je sais, mais c'est urgent... je ne peux pas vous le dire au téléphone. Ecoutez, madame Rosner, s'il vous plaît, c'est vraiment... Pouvez-vous me le passer ? Je suis sûre que lorsque je lui aurai expliqué de quoi il s'agit, il... Merde ! " Lisa reposa bruyamment l'écouteur sur son support. "Un véritable cerbère ! " Elle écumait. "Weisenberg est sans doute un de ces singes vaniteux à qui la célébrité est montée à la tête et qui sont trop raffinés pour parler à des gens normaux.

– Peut-être aussi que cent étudiants l'appellent chaque jour pour lui poser des questions sur les examens ou sur leur doctorat et que, sans son cerbère, le pauvre type n'aurait plus le temps de travailler", dit Mark.

Lisa le regarda, toujours en colère. "Peu importe. Nous y allons et nous forçons sa porte.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Si on fait ça, il appellera le service de sécurité et nous fera jeter dehors !"

Lisa le fusilla du regard. "Si tu as une meilleure idée, ne te gêne pas...

– Tu avais fermé l'indicateur du numéro appelant ? Il ne faudrait pas que la Rosner voie que je l'appelle de chez toi.

– Non, mais qu'est-ce que tu crois !"

Mark composa le numéro.

"Le secrétariat du Pr Weisenberg, Barbie Rosner, bonjour ? " Dans sa voix s'entendaient à la fois la neutralité d'une politesse toute professionnelle et une profonde méfiance.

"Bonjour. Je suis Mark Helius de Distributed Intelligence. J'aimerais parler au Pr Weisenberg.

– Puis-je vous demander à quel sujet ? " La voix s'était faite plus méfiante. Elle était manifestement prête à envoyer promener ce freluquet de moins de quarante ans.

"Nous sommes une société informatique internationale et j'aimerais parler au professeur d'une possible coopération avec son institut. Si c'est possible, j'aimerais le rencontrer brièvement aujourd'hui."

Aussitôt la voix de Rosner s'éclaira. "Désolée, mais le professeur a des rendez-vous toute la journée."

Mark prit un ton ennuyé et professionnel comme s'il attachait à tout cela une importance toute relative. "Je voulais simplement lui parler et clarifier ses dispositions d'une coopération éventuelle avant d'informer nos investisseurs. Mais s'il n'a pas le temps..."

Le mot d'investisseurs fit son effet.

"Je pourrais vous proposer une entrevue cet après-midi vers quinze heures. Mais seulement pour un quart d'heure.

– Ce sera parfait, merci beaucoup ! Eh bien, à tout à l'heure madame Rosner ! " Il sourit et posa le téléphone.

Lisa avait toujours la mine sombre. "L'argent ! Tout tourne vraiment autour de l'argent !"

Boston/Massachusetts, mercredi 8h20.

"Le ver informatique" était inscrit en lettres géantes dans le journal. Ce n'était pas vraiment écrit, mais Ron pouvait le lire entre les lignes. Dans les récits apparemment sans liens d'une avarie dans le port de San Diego, d'une chute à Wall Street, d'un accident du réseau de téléphonie mobile, d'une panne technique chez les utilisateurs de Lakers Spiel. La cause était toujours la même : un problème d'ordinateur. Et Ron ne pouvait pas s'enlever de l'esprit qu'il connaissait l'origine de tous ces problèmes.

Il n'ignorait pas que ses pensées frisaient la paranoïa. Des défaillances d'ordinateur se produisaient chaque jour. Et, si ces derniers jours, on observait une recrudescence, il pouvait s'agir d'un pur hasard.

Mais ce n'en était pas un, lui soufflait sans relâche son inconscient. C'est le ver qui est derrière tout ça.

Il secoua la tête et but une gorgée d'un café à peine tiède. Tout était normal essayait-il de se persuader. Il était impensable que tous les professionnels de sécurité du Net restent silencieux si un ver informatique était vraiment responsable de tout ça. D'ailleurs jusqu'à présent il n'y avait pas eu de véritable catastrophe : ni accident d'avion ni explosion de centrale nucléaire. Qu'importait un crash boursier où quelques salauds de riches avaient paumé leur fric ? A moyen terme ça n'avait aucune importance.

Rien de tout ça n'est normal, disait la voix taraudante. Il y aura pire. Tu le sais. Tu dois faire quelque chose. Immédiatement.

Il soupira, mit le journal de côté et attrapa le récepteur. La ligne était libre mais personne ne répondait.

"Bonjour, mon nom est... " commença Ron jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il n'y avait personne à l'autre bout. "Bonjour et bienvenue sur le répondeur automatique de la police de Boston. Faites le un si vous souhaitez des renseignements sur nos services, le deux si vous voulez déclarer un accident ou le trois si vous désirez nous donner des indications..."

Ron fit le deux.

"Si vous avez observé un délit ou que vous êtes vous-même victime d'un délit, faites le un. Si vous souhaitez faire une déclaration sur une affaire en cours, faites le deux. Si vous êtes dans une situation d'urgence, faites le trois. Si vous..."

– Bon Dieu de merde, je veux parler à un homme, hurla Ron dans le récepteur.

– Si vous avez observé un délit ou que vous êtes vous-même victime d'un délit, reprit la voix d'ordinateur imperturbable, faites le..."

Ron pressa le trois.

"Police de Boston, central d'urgence, dit une tranquille voix de femme et apparemment celle d'un être humain. Quel est votre nom ?

– Mon nom est Ron Gerri. Je suis un spécialiste en virus informatique dans la firme Auderburn Network Security...

– Etes-vous en situation d'urgence, monsieur Gerri ?

– Non, mais...

– Restez calme, décrivez-nous ce qui s'est passé, afin que je puisse vous envoyer de l'aide.

– Ecoutez, bon Dieu, je veux parler à un officier.

– Voulez-vous déclarer un cas d'urgence, monsieur Gerri ?

– Oui, bon Dieu.

– Pourquoi y a-t-il urgence ?

– Pour un ver.

– Monsieur Gerri, je dois vous avertir qu'un appel fantaisiste à notre centrale d'urgence constitue un délit et qu'à des fins d'éventuelles poursuites judiciaires votre numéro de téléphone est enregistré.

– Mais ce n'est pas une plaisanterie ! C'est un ver informatique, une sorte de virus...

– Des hommes sont blessés ?

– Pas encore mais...

– Désolée, monsieur Gerri, dit la femme de sa voix toujours aussi tranquille, nous ne pouvons pas accepter que vous bloquiez une ligne de téléphone qui peut sauver une vie. Je dois interrompre cette conversation." Un signal l'informa qu'elle avait mis ses paroles en acte.

Hambourg-Harburg, mercredi 14h52.

L'institut de mathématiques numériques occupait un bâtiment de verre en bordure du campus de l'université technique de Har-burg. Un tableau indiquait à l'entrée que l'Institut de robotique se trouvait dans le même bâtiment.

Mark et Lisa s'avancèrent vers la porte d'entrée en verre, mais elle ne s'ouvrit pas devant eux. Une voix féminine sortit d'un microphone situé près de la porte : "Bienvenue à l'Institut de robotique. Votre nom, s'il vous plaît.

– Mark Helius.

– A qui voulez-vous parler ?

– Au Pr Weisenberg.

– Bienvenue. L'Institut de mathématique numérique se trouve au premier étage du côté gauche du bâtiment. " La porte s'ouvrit en coulissant.

Mark remarqua alors que la voix aimable avait un accent peu naturel. On se rendait à peine compte qu'elle était artificielle.

Ils s'engagèrent dans un couloir. De part et d'autre s'ouvriraient des portes de verre. En face de l'entrée se trouvait un ascenseur. Il n'y avait ni sonnette ni bouton.

Quand ils s'approchèrent de l'ascenseur, les portes s'ouvrirent automatiquement. Ils se regardèrent puis entrèrent dans la cabine. A l'intérieur aucun tableau pour les étages. Juste un bouton rouge dans la paroi gauche. Il semblait n'avoir été placé là qu'après coup. Au-dessus était collée une vulgaire étiquette portant ce mot : "Alarme".

La porte se ferma automatiquement et l'ascenseur se mit en mouvement. Une musique suave, séraphique, s'éleva. Lisa montra à un angle de la cabine une petite caméra presque invisible.

Mark fronça les sourcils. "Tu crois qu'elle peut nous voir ?

– Je ne sais pas. J'ai du mal à l'imaginer. Le traitement des images est assez compliqué. Pourtant elle a bien su que Rainer était entré dans l'ascenseur du HTC."

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, Mark poussa un soupir de

soulagement. "A droite, s'il vous plaît", dit la voix artificielle.

Ils sortirent de l'ascenseur. "Institut de mathématique numérique" était écrit en lettres noires sur une porte de verre qui s'ouvrit automatiquement.

"Le bureau du Pr Weisenberg se trouve au bout du couloir, à droite, informa la voix. L'institut de robotique vous souhaite une agréable et fructueuse visite."

Après avoir franchi la porte qui se referma derrière eux, ils suivirent un couloir. Ici au moins les portes avaient des sonnettes. L'une d'elle, au bout du couloir, portait l'inscription : "Prof. Dr. Casper Weisenberg."

Mark frappa et entra. Une femme brune à la bouche tombante releva les yeux. Elle était plus jeune que sa voix l'indiquait au téléphone.

"Bonjour, madame Rosner, dit-il avec un petit sourire conquérant. Je suis Mark Helius." Il lui tendit la main. "Et voici notre directrice financière M^{me} Andresen. "

Lisa se contenta de faire un bref signe de tête à M^{me} Rosner.

Celle-ci lui adressa un sourire professionnel et frappa à une porte derrière son bureau. "Monsieur le professeur, M. Helius est là." Puis elle se tourna vers Mark. "Voulez-vous une tasse de café ?

– Non merci. Plutôt un verre d'eau.

– Pour moi un *latte macchiato*", dit Lisa, visiblement dans le but de jouer son rôle et de mettre M^{me} Rosner dans l'embarras. Mais la secrétaire ne se laissa pas impressionner. "Très bien."

Le bureau de Weisenberg était simplement meublé d'un grand bureau noir et d'une table de conférence ronde entourée de quatre chaises. Aux murs étaient accrochées des représentations graphiques de ce qu'on appelle les ensembles de Julia : des modèles compliqués de lignes colorées qui se répétaient sans cesse – une complexité infinie née de simples équations mathématiques.

Le Pr Weisenberg était un homme de piètre apparence avec des cheveux gris et de lourdes poches sous les yeux. Il se leva et serra la main des visiteurs. Puis il leur indiqua les chaises autour de la table. "Je vous en prie, asseyez-vous. Que puis-je faire pour vous ?

Mark et Lisa s'assirent. "Vous avez un bâtiment impressionnant, dit Mark. Tout est commandé par ordinateur, n'est-ce pas ?

Weisenberg souffla avec mépris : "Une lubie de mon collègue du premier étage, le Pr Garnet. Il sort du MIT et tient à ces gadgets

techniques. Le bâtiment sait à tout moment où chacun se trouve. Les visiteurs sont guidés automatiquement au bon endroit, comme vous l'avez vu. Honnêtement je ne tiens pas à tant d'automatisation. J'ai refait mettre des sonnettes dans mon couloir. Mais en été c'est très agréable. Le bâtiment a une installation climatisée performante qui se règle sur la température extérieure, avec un système de refroidissement pour un rendement énergétique optimal. C'est en tout cas ce que dit Garnet. D'un autre côté on ne peut pas ouvrir une seule fenêtre." Il prit un simple bloc-notes et un stylobille et s'assit près d'eux. "M^{me} Rosner m'a dit que vous étiez intéressé par ma collaboration ? Qu'avez-vous exactement à l'esprit ?"

Mark avala sa salive. Les yeux gris de Weisenberg semblaient le transpercer. "Honnêtement c'était un prétexte, dit-il. Je suis en effet le créateur d'une entreprise d'informatique mais nous ne sommes pas venus pour une collaboration."

Weisenberg lui jeta un regard sévère. "Qu'est-ce que vous me voulez ?

– Professeur, un de vos étudiants, Rainer Erling, travaille... travaillait chez nous. Vous vous souvenez de lui ?"

Weisenberg acquiesça. "Oui un garçon taciturne, n'est-ce pas ? Il était encore très jeune mais il ne manquait pas de talent. Que lui est-il arrivé ?

– Il... il est mort."

Weisenberg resta un long moment sans rien dire. Puis il demanda : "Et alors ? En quoi cela me concerne-t-il ?

– Avant sa mort, il a travaillé à une modification de notre logiciel. Ce logiciel est... défectueux et nous ne possédons malheureusement pas le code source. Et nous essayons dans le champ de ses connaissances...

_Vous voulez dire que vous n'avez fait aucune sauvegarde ?

Et maintenant je devrais vous aider à vous tirer de votre mauvaise posture ?

– Les sauvegardes ont... été détruites. Par un incendie. Nous espérons que Rainer a déposé une copie du code quelque part ou bien l'a envoyée à une connaissance.

– Ecoutez monsieur Helius, je ne peux pas vous aider. J'ai un cours important à préparer. Je vous prie donc de m'excuser.

Il se leva.

"Monsieur le professeur, encore une question." Mark lui tendit la

photo qu'il avait trouvée dans l'appartement de Rainer. "Connaissez-vous cette femme ?"

Weisenberg resta stupéfait. Il prit la photo avec des mains soudain tremblantes. "Où l'avez-vous eue ?"

Boston/Massachusetts, mercredi 9h12.

Quand Ron arriva au bureau, Mike n'était pas là. Il s'était promis de parler à son chef encore une fois. Vous devez informer les autorités avant qu'il ne soit trop tard. Ron n'avait toujours pas la moindre idée de ce qui se cachait derrière le ver informatique mais son mauvais pressentiment ne faisait que croître. C'était le fait de terroristes, c'est ce qui lui paraissait le plus vraisemblable. En répandant le ver dans Internet, ils pourraient plonger dans le chaos et l'anarchie l'Occident tant haï. Mais on pouvait aussi penser qu'il s'agissait d'un logiciel d'espionnage – développé peut-être par une instance gouvernementale.

De toute façon, Ron se disait que son devoir était de prévenir les autorités de cette menace. Il n'était pas un conservateur inconditionnel et goûtait peu le gouvernement actuel. Mais il ne pouvait pas admettre que l'auteur du virus, quel qu'il soit, puisse mettre des hommes en péril. Et il savait que ce serait le cas si ce ver informatique continuait à se répandre sans être freiné.

Vers onze heures, il demanda à Sally, la secrétaire, comptable et femme à tout faire de la petite firme où était Mike. Ils avaient rendez-vous avec des clients dans l'après-midi et comptaient préparer l'entrevue dans la matinée.

"Je ne sais pas, dit Sally. Il devrait être là depuis longtemps. Il était hier à ce congrès à New York mais il devait prendre ce matin le premier vol à l'aéroport John Fitzgerald Kennedy.

– Tu as essayé de l'appeler ?

– Oui, mais il avait éteint son portable."

L'inquiétude de Ron grandit. Il retourna à sa table de travail et appela le site Web du *New York Times*. "Chaos à l'aéroport JFK" titrait-il. Un long article racontait que l'aéroport avait été fermé ce matin car, en raison d'une erreur informatique de la tour de contrôle, une collision avait failli avoir lieu.

Ron frissonna. Encore une erreur informatique. Et cette fois on avait frôlé la catastrophe. Il apprit l'incident à Sally.

"Il a dû essayer de partir par l'aéroport de Newark, dit-elle. Ou

bien il a pris le train. De toute façon, il ne sera pas là avant midi."

Elle n'avait pas fini sa phrase que le téléphone sonna. "Je réponds", dit Ron, en décrochant. "Auderburn Network Security, Ron Gerri à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

– Salut Ron, c'est Mike. Je suis encore à New York. Tu n'as pas idée de ce qui se passe. Tous les vols de JFK ont été annulés et...

– Je sais, je viens de le lire. Mike, je crois savoir quelle est la raison de ce chaos.

– Tu ne vas pas recommencer avec ton ver informatique, non ? Je me fais vraiment du souci...

– Tu peux, Mike.

– Je veux dire que je me fais du souci pour toi. Tu t'obstines sur quelque chose...

– Peut-être. En tout cas, je vais avertir les autorités.

– Ron, si tu fais ça, ta carrière chez ANS est terminée. " Ron avala sa salive. "C'est ta décision, Mike. La mienne est d'informer les autorités. Au revoir. " Il raccrocha.

Presque immédiatement le téléphone sonna. "Garde ton calme, dit Ron à Sally. Il va te dire que je n'ai plus le droit de toucher mon ordinateur et que je dois immédiatement quitter la boîte."

Sally ignore la sonnerie. "Qu'est-ce qui s'est passé, Ron ? Vous vous êtes disputés ou quoi ?

– Nos avis divergent, oui.

– Sur quoi ?

– Sur un ver informatique monstrueux...

– Oui, je suis au courant.

– Je crois qu'il est dangereux. Mon avis est que nous devons informer les autorités. Le FBI, la Protection du territoire, quelque chose...

– Tu penses que des terroristes peuvent être derrière tout ça ?

– En tout cas, je ne peux pas l'exclure.

– Et Mike ne veut pas que les autorités en soient informées ?

– Il pense que je suis parano. Il a peut-être raison. Si nous étions les premiers à trouver une parade, nous deviendrions riches et célèbres. Je le comprends. Mais je ne peux pas prendre le risque de tarder plus longtemps.

Sally acquiesça. Elle pressa un bouton et les appels impérieux de

Mike cessèrent, puis elle tendit le récepteur à Ron. "Appelle, dit-elle.

– Honnêtement, j'ignore où. Tu connais ces administrations. Tu tombes sur un central d'appel quelconque, ils ne pigent rien et pensent que tu es un espion. "

Sally acquiesça. "Attends. " Elle fit un numéro. "Salut Jake, c'est Sally. Dis-moi, si je veux parler à quelqu'un au FBI, à qui j'ai quelque chose d'important à dire, qui je dois... C'est pas le moment de parler de ça... Non, Jake, c'est sérieux... Dis-moi à qui... OK... je le note. Merci, Jake."

Elle raccrocha et tendit un post-it à Ron. "Mon beau-frère Jake travaille à l'iRS (Internal Revue Service). Il sait se diriger dans la jungle administrative. Il m'a donné le numéro du directeur du département des fraudes fiscales. Il pourra peut-être nous indiquer le bon interlocuteur."

Une demi-heure plus tard, et après trois coups de téléphone, Ron réussit enfin à joindre quelqu'un du département de la criminalité informatique à Washington. Il raconta ce qu'il savait sur ce mystérieux ver informatique.

"Merci beaucoup pour votre renseignement, monsieur Gerri, dit le jeune homme à l'autre bout du fil, quand Ron eut fini. Ne vous inquiétez pas. Nous surveillons Internet en permanence et quand un nouveau virus apparaît nous le remarquons aussitôt."

Ron faillit laisser échapper le récepteur. "Ce qui veut dire que vous ne me croyez pas ?

– Je comprends votre inquiétude, mais croyez-moi nous avons la situation en main.

– En main ? Que voulez-vous dire par là ? Avez-vous analysé le ver informatique ? Savez-vous d'où il vient et ce qu'il fait ?

– Monsieur Gerri, ce ver informatique comme vous dites, est vraisemblablement un dysfonctionnement de votre système informatique. Je m'y connais en virus. Ce que vous décrivez n'a rien à voir avec la sécurité. Il vaut mieux que vous vous adressiez à un informaticien, qui vous aidera."

Ron dut se forcer pour ne pas hausser le ton. "Mais bon Dieu, je suis informaticien. Vous ne m'avez pas écouté ? Je suis un spécialiste des virus ! Un des meilleurs du monde ! Si je vous dis que c'est un virus, c'est..."

– Monsieur Gerri, il n'y a aucune raison de vous énerver. S'il y avait un virus informatique qui se comporte comme vous nous l'avez décrit, nous l'aurions repéré depuis longtemps."

Ron fronça les sourcils. Puis soudain il comprit. "Ecoutez, je sais que c'est difficile à croire mais votre système tout entier est visiblement déjà infesté. Le virus doit avoir pénétré votre système de contrôle de telle sorte qu'il camoufle ses activités. Je vous conseille instamment de...

– Monsieur Gerri, je vous remercie pour votre information. Nous suivrons l'affaire", dit l'homme du FBI. C'était une tentative polie d'envoyer promener Ron.

"Voulez-vous au moins noter mon adresse et mon numéro de téléphone...

– Cela ne sera pas nécessaire. Merci beaucoup." L'homme raccrocha.

Ron fixa un moment le récepteur. Puis il se mit la tête dans les mains. C'était insensé. Celui qui avait voulu construire ce ver informatique avait pour ainsi dire gagné. Personne n'entreprendrait rien contre lui avant qu'il ne soit trop tard.

Il s'approcha de Sally. "Je prends quelques jours de congé", dit-il.

Sally le regarda d'un air inquiet. "Tout de suite ? Et le rendez-vous ?

– Mike le fera sans moi. Je pense que pour l'instant il vaut mieux que je disparaisse de sa vue.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Je vais aller pêcher. J'ai une petite cabane dans la montagne. " Il lut de l'inquiétude dans les yeux clairs de Sally. "Pendant les prochains jours, tiens-toi loin de tout ce qui dépend des ordinateurs. Pas de vols, pas de trajets en train et même pas de trajets en auto. Reste chez toi. Fais-toi porter malade. Et fais des provisions pour une ou deux semaines.

– C'est si grave que ça ?

– Oui, Sally. J'ai vraiment peur que ce soit très grave."

Hambourg-Harburg, mercredi 15h15.

"Vous connaissez cette femme ?" demanda Mark.

Weisenberg acquiesça. Il paraissait soudain pâle et fatigué. Il se rassit et resta un moment sans rien dire. Mark attendait.

Finalement Weisenberg avala sa salive. "C'est ma femme. Elle est morte, il y a quatre mois. Cancer. " Il ferma brièvement les yeux, comme traversé par une douleur aiguë. Quand il les rouvrit, ils étaient humides. "Elle était psychologue. Elle s'est aussi occupée d'étudiants qui avaient des problèmes. Peut-être qu'Erling en faisait partie, je ne sais pas au juste. Je n'avais pas le temps de me soucier de ses occupations professionnelles. " Il se passa la main sur les yeux. "Je ne me suis pas beaucoup occupé d'elle. Peu de temps avant sa mort, je ne savais même pas qu'elle avait un cancer. " Pendant un instant il fut incapable de continuer. Finalement il reprit. "Vous comprenez, dit-il d'une voix brisée, elle a lutté pendant des mois avec la mort et je ne m'en suis pas aperçu.

– Professeur Weisenberg, je suis désolé...

– C'est bon. Maintenant si vous voulez bien m'excuser...

– Monsieur le professeur, encore une chose. " Mark tira de la poche de sa veste une feuille de papier ; une photocopie de la lettre de Rainer qu'il avait faite en chemin dans un copysshop. "Voici ce que Rainer a écrit, apparemment à votre femme."

Weisenberg prit la feuille avec des mains tremblantes et lut en silence. Puis il rendit la feuille à Mark. "Je vous ai dit que ma femme était psychologue. Cet Erling doit avoir eu de graves hallucinations. Il écrit qu'il a tué quelqu'un ?"

Mark acquiesça.

"Et ensuite, il est lui-même mort ?

– Oui, c'est exact.

– Je ne comprends pas. Qui est cette Pandora ? Erling pensait-il qu'elle venait d'une autre planète ?

– Pandora est une intelligence artificielle. C'est Rainer Erling qui l'a créée. Il a tué notre directeur informatique Ludger Harnacher pour

empêcher qu'il la découvre et la désactive. Nous avons des raisons de penser qu'elle l'a tué."

Weisenberg regarda Mark avec attention comme s'il avait devant lui un ancien patient de sa femme. Il secoua la tête.

"Si vous vous y connaissiez un peu, vous sauriez qu'il faudra encore des dizaines sinon des centaines d'années avant de pouvoir créer une intelligence artificielle.

– C'est vrai, professeur, dit Lisa. Pandora existe. Nous lui avons parlé. Elle a manifestement développé une conscience propre."

Weisenberg leva un regard vitreux. "Comment pouvez-vous en juger ? Vous êtes une commerciale, non ?"

Lisa secoua la tête. "Je suis programmeuse. J'ai parlé toute une nuit avec Pandora. Je peux vous assurer qu'elle est intelligente. Peut-être même sensiblement plus intelligente que vous ou moi."

Weisenberg fronça les sourcils mais ne dit rien.

"Nous avons développé un logiciel pour Distributed Computing, continua Lisa, DINA. Vous en avez peut-être entendu parler."

Weisenberg acquiesça.

"Rainer Erling a modifié ce logiciel de façon qu'il puisse se répandre de lui-même comme un ver informatique. Les parties séparées communiquent entre elles et forment un immense réseau neuronal. Pandora est capable de se transformer d'elle-même et est assez subtile pour pénétrer dans chaque système, aussi sûr soit-il. "

Les yeux de Weisenberg fixaient Lisa. "Et vous affirmez que ce supervirus a développé une intelligence ?"

Lisa acquiesça. "Je ne sais pas exactement comment cela a pu arriver. Rainer ne le savait sans doute pas lui-même. Il n'a compris que trop tard à quel point l'être qu'il avait créé était dangereux."

Weisenberg resta longtemps assis, les yeux fermés. Les pointes de ses doigts étaient jointes comme s'il priait. Il ouvrit enfin les yeux. Il acquiesça lentement.

"Savez-vous ce que ça signifie ? Ça peut avoir des conséquences catastrophiques. Si ce ver informatique est effectivement répandu dans tout le réseau et s'il est assez intelligent pour se protéger de nos attaques...

– Un chaos global en résultera, dit Lisa, achevant sa pensée. C'est pour cela que nous devons arriver à créer un antivirus qui soit en mesure de détruire Pandora. Mais pour cela nous avons besoin du code source."

La porte s'ouvrit et Mme Rosner entra avec un plateau. Elle posa un *latte macchiato* et un verre d'eau sur la table. De son propre chef, elle avait apporté un thé à Weisenberg. Elle regarda d'un air interrogateur le corps prostré et la figure blafarde de Weisenberg.

"Ça ne va pas, monsieur le professeur ?

– Madame Rosner, vous me ferez excuser pour le prochain cours. Le Dr Lehmberg me remplacera. Il a de toute façon la documentation. Dites au doyen que je ne me sens pas bien.

– Mais, monsieur le professeur..."

Weisenberg lui jeta un regard sévère. "Faites ce que je vous dis !"

La secrétaire acquiesça et quitta la salle d'un air vexé.

"J'ai toujours pressenti qu'une chose de ce genre arriverait, dit Weisenberg, quand elle eut refermé la porte.

– Vous l'avez pressenti ? demanda Mark. Pourtant ne venez-vous pas de dire que la mise au point d'une intelligence artificielle prendrait encore des dizaines d'années ?"

Weisenberg acquiesça. "Je le croyais. Peut-être que le désir est le père de la pensée. J'ai toujours eu peur que les ordinateurs nous dépassent. Mais je n'ai jamais cru que j'aurais à le vivre.

– Personne ne pouvait y compter, dit Lisa. Rainer Erling était un programmeur génial. Il n'aurait pas été..."

Weisenberg secoua la tête. "C'est faux, dit-il. Ce n'était pas la faute d'Erling. C'est juste arrivé un peu plus tôt que je l'avais prévu. C'est arrivé parce que cela devait arriver.

– Que voulez-vous dire ? demanda Mark.

– L'évolution, dit Weisenberg. Un système intelligent est une conséquence nécessaire de l'évolution.

– Mais l'évolution est un processus biologique !"

Weisenberg secoua la tête. "L'évolution est un principe mathématique. C'est très simple : Elle multiplie quelque chose, les copies ne sont pas exactement identiques et certaines fonctionnent mieux que les autres. Seules les meilleures copies seront copiées à leur tour et ainsi de suite. Reproduction, mutation, sélection. Quand ces trois éléments sont présents, nous avons l'évolution, que vous le vouliez ou non. C'est un simple algorithme. Il trouve une application en biologie mais aussi dans le progrès technique.

– Vous voulez dire que les automobiles, les avions et les ordinateurs sont quasiment nés d'eux-mêmes, comme la vie sur la terre ?

– Naturellement avec l'intervention de l'homme. Mais ils n'ont pas été créés d'emblée selon une visée. Personne à l'âge de pierre ne s'est dit : un jour nous nous déplacerons dans des caisses métalliques puantes, mais je dois d'abord inventer la roue. Réfléchissez au fonctionnement du progrès technique : quand quelqu'un invente quelque chose, il a peut-être une représentation grossière du but de son invention. Mais au final on l'utilisera toujours différemment. Quand Konrad Zuse a inventé l'ordinateur, il ne pensait pas que des jeunes s'en serviraient pour faire la chasse à des extraterrestres virtuels. Il y a cinquante ans, James Watson le fondateur d'IBM a cru que, dans le monde entier, on aurait besoin d'une douzaine d'ordinateurs. Aujourd'hui, il y a trois fois plus d'ordinateurs que d'hommes sur la terre. Et il y en aura toujours plus."

Weisenberg but une gorgée de thé. "Réfléchissez. Qui aujourd'hui domine vraiment notre planète ? Vous croyez peut-être que les hommes sont les maîtres de la création. Mais que verrait un extraterrestre qui atterrirait chez nous pour la première fois. Il verrait d'abord des créatures de métal qui se déplacent sur quatre roues à travers le pays. Il les appellerait peut-être des buveurs d'essence. Il aurait l'impression que ces buveurs d'essence ont dressé des auxiliaires qui les reproduisent et leur procurent la nourriture. Ces auxiliaires font même la guerre pour la nourriture des buveurs d'essence et ils construisent de plus en plus de pistes sur lesquelles vivent les buveurs d'essence. Jour et nuit, toute la planète est transformée afin d'offrir des conditions de vie optimales aux buveurs d'essence, alors que les formes de vie originelles, les arbres et l'herbe par exemple sont de plus en plus réprimées. " Weisenberg soupira. "Dans les films de science-fiction, le scénario parle toujours d'un lointain avenir où, sur terre, les machines domineront l'humanité. Je me demande si ce n'est pas déjà fait depuis longtemps. Simplement nous ne nous en sommes pas aperçus."

Mark ne dit rien pendant un long moment. Il se demandait si Weisenberg était un génie ou un simple paranoïaque. "Mais les automobiles ne sont pas vivantes ! " répliqua-t-il enfin.

Weisenberg acquiesça. "Non, en tout cas pas selon notre définition courante de la vie. Mais ce n'est pas important. L'évolution a aussi un effet sur les choses inanimées tant qu'elles sont reproduites et subissent des mutations. Prenez les virus de la grippe : Ils ne sont pas plus vivants que les voitures. Mieux : les voitures ont un certain métabolisme, les virus pas. Et chercher une définition universellement valable du mot « être vivant », elle englobera les algues, les méduses et les fourmis, mais pas les villes."

Mark réfléchit un instant. En fait toute définition de la vie qu'il

pouvait se représenter avait quelque chose à voir avec le métabolisme et l'autoreproduction. A certains égards, la ville remplissait ces critères. Et les innombrables êtres vivants, à l'instar des hommes, étaient-ils autre chose au fond que des villes géantes, des communautés de vie complexes faites de milliards de cellules ? Une idée intéressante. Malgré tout...

"Mais nous décidons encore ce que nous faisons, dit-il. Nous avons inventé les automobiles parce qu'elles nous sont utiles. Le jour où nous n'en voudrions plus nous les supprimerons tout simplement."

Weisenberg le regarda d'un air interrogateur. "Vraiment ? Je connais une foule de gens qui préféreraient que toutes les voitures soient détruites. Ils n'y sont pas parvenus jusqu'ici. Beaucoup plus de gens sont tués par l'automobile que de vies sont sauvées par elle. Sans parler des guerres innombrables pour le pétrole et de la destruction de l'environnement !"

Il montra une pensée en pot sur l'appui de la fenêtre. "Je sais, ça paraît un peu paranoïaque mais c'est un fait : nous sommes manipulés par les choses que nous créons. Exactement comme les fleurs manipulent les abeilles. Les abeilles utilisent les fleurs en buvant leur nectar. Les fleurs utilisent les abeilles en fixant leur pollen à leurs pattes. Qui contrôle qui ? L'évolution s'en moque. Pendant des millions d'années, elle a laissé les plantes développer de magnifiques fleurs. Ces fleurs n'ont qu'un but : manipuler le comportement des abeilles. C'est un système de dépendance réciproque qui a engendré une quantité infinie de formes de vie."

Weisenberg se leva, sortit une tablette de chocolat d'un tiroir de son bureau et la posa sur la table. "A présent allez dans un grand supermarché, dit-il. Vous y verrez comment l'évolution fonctionne dans l'économie. Dix mille produits se concurrencent pour attirer votre attention et tenter, avec des méthodes plus ou moins subtiles, d'influencer notre comportement. Une fois j'ai compté. Là où j'ai acheté ce chocolat, un supermarché de taille moyenne, il y avait cent cinquante-quatre sortes de chocolat de dix-sept fabricants. Vingt-six sortes de chocolat au lait dont le goût était très peu différent de celui-ci. Cent cinquante-quatre sortes ! Qui a besoin d'un tel choix ? Personne. Les gens restent interdits devant les étagères pour finalement succomber aux leurre de la publicité.

L'unique raison de tant de sortes de chocolat, c'est le principe de l'évolution. Les fabricants sont en concurrence. Ils testent différents goûts, différents emballages, différents prix, différentes stratégies de marketing. Ce qui fonctionne sera copié et ensuite amélioré. Reproduction, mutation, sélection, à l'infini. Au final, nous avons plus

de chocolat que nous n'en pourrions jamais manger. Avons-nous besoin de ce chocolat ? Quelqu'un a-t-il décidé que manger plus de chocolat était bénéfique à l'humanité ? Certainement pas ! Le coût pour le système de santé, suite aux dommages engendrés par un excès de sucre, est beaucoup plus élevé que le chiffre d'affaires de toute l'industrie du chocolat !"

Mark regarda la tablette comme si elle allait lui sauter dessus et l'étrangler. Se pourrait-il que Weisenberg ait raison ? "Je vous accorde que trop de chocolat nuit à la santé, dit-il. Mais tous les hommes en veulent. Et sa production relève d'une décision consciente des fabricants de chocolat. Nous pourrions simplement arrêter d'en produire à tout moment.

- Ah oui ? Vous croyez vraiment ? Vous croyez qu'un fabricant de chocolat pourrait simplement décider de ne plus en produire ? Sa firme serait bientôt en faillite. Les actionnaires le démettraient et chercheraient un autre PDG qui aurait soin de continuer à produire des chocolats. Comme les abeilles ne peuvent pas décider de ne plus tomber dans les pièges des fleurs, nous ne pouvons pas cesser d'acheter des produits, de conduire des autos, d'utiliser Internet pour imaginer des choses toujours nouvelles. L'évolution nous utilise, que nous le voulions ou pas. Nous ne sommes pas le couronnement de la création, nous sommes ses laquais.

- D'accord, dit Mark. Vous avez peut-être raison. Pandora est peut-être née d'une nécessité. Mais ça ne signifie pas que nous devons nous tenir pour battus. Peut-être que les machines et les tablettes de chocolat nous manipulent comme les fleurs manipulent les abeilles. Mais nous ne sommes pas des abeilles, nous sommes des hommes, les hommes possèdent un libre arbitre et une raison. Il suffit de s'en servir ! Pour ma part en tout cas, je ne me considère pas comme battu. " Il montra la photo d'Eva Weisenberg. "Rainer Erling était manifestement proche de votre femme. Serait-il possible qu'il lui ait envoyé une copie du code source ?"

Weisenberg haussa les épaules. "Ma femme a toujours reçu beaucoup de lettres de ses patients. " Il soupira. "Je les ai rassemblées après sa mort, sans avoir le courage d'ouvrir les lettres ni de les lire. Mais je ne les ai pas jetées. Elles sont toutes sur son bureau, dans sa chambre."

Mark et Lisa se regardèrent. "Professeur Weisenberg, c'est très important pour nous..."

Weisenberg acquiesça. Il se leva. "Venez ! Allons chez moi. Vous avez peut-être raison : Nous sommes sans aucun doute manipulés mais nous ne sommes pas tout à fait impuissants. Pas encore."

Hambourg-Harburg, mercredi 16h11.

Juste comme Weisenberg se levait, la porte de son bureau s'ouvrit. Mme Rosner entra. Elle semblait préoccupée : "Monsieur le professeur, excusez-moi, mais pouvez-vous venir ? Je trouve que ça sent le brûlé."

Elle avait raison : une âpre odeur de caoutchouc brûlé flottait dans l'air. Ils se précipitèrent vers l'accueil. Là, l'odeur était encore plus forte.

"D'où ça vient ? " demanda Weisenberg.

Lisa montra le plafond. Une fumée noire sortait à travers une grille.

"La climatisation ! dit le professeur. Ça doit être un départ de feu. Je me demande pourquoi le détecteur de fumée n'a pas donné l'alarme. Madame Rosner, appelez les pompiers. "

Rosner décrocha. Elle pâlit. "La ligne est coupée, monsieur le professeur."

Mark fut effrayé. "Monsieur le professeur nous devons quitter le bâtiment. Immédiatement !

– Ça va, pas de panique. Nous avons un extincteur et...

– L'extincteur ne fonctionnera pas, interrompit Lisa, qui avait apparemment la même idée que Mark. Professeur Weisenberg, ce n'est pas un hasard s'il y a un départ de feu juste en ce moment.

– Que voulez-vous dire ?

– Rainer Erling n'est pas mort par accident. Il a été tué par un ascenseur manipulé.

– Vous ne voulez pas dire...

– Si. Pandora sait que nous sommes ici. Elle veut nous tuer."

Weisenberg devint gris cendre. "Mon Dieu..."

Maintenant des portes claquaient dans le couloir et on entendait des cris. "Au feu ! cria quelqu'un. Sortez tous !"

La fumée sortait toujours plus vite de la grille. Pandora devait avoir poussé la ventilation au maximum. Mark fut pris d'une forte

envie de tousser. Ils s'élancèrent dans le couloir. Un groupe de scientifiques se tenaient devant la porte automatique qui séparait l'Institut de Weisenberg de l'escalier. "Monsieur le professeur, elle ne s'ouvre pas !" La panique s'entendait dans sa voix.

"La fenêtre !" cria Mark.

Weisenberg secoua la tête. "Elles ne peuvent pas s'ouvrir." Il s'étouffait.

M^{me} Rosner se mit à tousser. Même Mark fut saisi par les acres bouffées de fumée qui brouillaient la vue. Dans quelques minutes ils allaient tous être asphyxiés et tomberaient sur le sol inconscients. Il n'était plus temps de réfléchir. Mark revint en courant dans le bureau de Weisenberg qui était situé à un angle du bâtiment. Ici la fumée était moins épaisse. Il saisit la lourde chaise de bureau en chrome et cuir noir et la lança sur la fenêtre.

Le verre explosa. Il y eut une pluie d'éclats de verre. L'air frais s'engouffra par les vitres brisées. La chaise de bureau était restée accrochée au bord de la fenêtre. Mark la reprit, la leva et la lança de toutes ses forces sur la deuxième fenêtre. La chaise tomba sur le gazon devant le bâtiment. Dehors des gens passaient en montrant le toit. Mark sentit que la chaleur venait d'en haut. La charpente devait être en feu. Il fallait évacuer le bâtiment.

Par bonheur, l'Institut était au premier étage. Il y avait à peu près trois mètres jusqu'au gazon. En sautant par la fenêtre, on pouvait se casser la cheville ou la jambe mais pas se tuer.

Mark prit une chaise et s'en servit pour faire tomber les éclats de verre qui sortaient du châssis comme autant de poignards. Dehors quelqu'un avait eu la présence d'esprit d'aller chercher une échelle en aluminium et de la placer sous la fenêtre. L'un après l'autre les collaborateurs descendirent. Mark et Lisa aidèrent une jeune femme qui avait presque perdu connaissance à se hisser jusqu'à la fenêtre.

"A vous à présent", dit Mark à Weisenberg. Le professeur fixait le gazon sous la fenêtre où étaient rassemblés ses collaborateurs comme s'il n'osait pas suivre leur exemple.

"C'est très facile, dit Lisa. Venez, je vais vous aider..."

Mais ce n'était pas la peur qui retenait Weisenberg. "Il manque quelqu'un, dit-il fermement. Il n'y en a que onze. Et nous sommes treize, sans vous compter vous deux." Il regarda autour de lui. M^{me} Rosner. Où est M^{me} Rosner ?"

Un craquement retentit d'en haut et le plafond se teinta à plusieurs endroits de noir. La charpente pouvait à tout moment s'abattre sur

eux.

"Monsieur le professeur, vous devez sortir d'ici. Immédiatement !
cria Mark.

– Je ne sortirai pas sans M^{me} Rosner !" dit Weisenberg. Sa voix
était toujours absolument tranquille.

"Lisa, fais-le grimper à la fenêtre", cria Mark.

Il sortit la tête, prit une profonde inspiration. Puis, retenant son
souffle, il courut à l'accueil à travers l'épaisse fumée. Autour de lui, il
faisait nuit noire. Il ne voyait pas sa main devant ses yeux, encore
moins M^{me} Rosner. Il se cogna au bureau et tâtonna autour de lui. Il
ne pouvait pas l'appeler, il savait qu'il n'avait pas assez d'air pour
cela. Avaler de l'air dans cette fumée signifierait sa mort. Il ne lui
restait que quelques secondes pour trouver la secrétaire. Il tâtonnait le
long du couloir. Ses poumons commençaient à lui faire mal, ses yeux
pleuraient. Il ne faudrait pas longtemps pour qu'il ne puisse plus
revenir vers la fenêtre salvatrice.

Soudain son pied buta sur quelque chose et il tomba de tout son
long. Ses poumons explosaient presque. Des lueurs multicolores
dansaient devant ses yeux. Il comprenait peu à peu qu'il avait fait une
erreur en voulant jouer les héros. Ses mains rencontrèrent un corps
humain. Il se redressa, attrapa la secrétaire évanouie sous les aisselles
et essaya de la tirer vers le bureau de Weisenberg. Le corps flasque lui
paraissait peser cent kilos. Il parvint à la tirer un peu plus loin mais il
comprit qu'il ne pourrait jamais y arriver. Il n'avait même pas la force
de retourner lui-même dans le bureau.

Il rassembla toutes ses forces dans un effort désespéré et tira le
corps quelques mètres de plus. Mais il lui fut impossible de retenir
plus longtemps le réflexe de respirer. Ce fut comme si quelqu'un
versait dans sa gorge avec une force brutale de l'acier brûlant.
Désespérément ses poumons surchargés essayèrent de filtrer quelques
molécules d'oxygène dans l'épaisse fumée, mais ils ne les trouvèrent
pas. Il n'avait plus la force de tousser. Puis il sentit le sol se dérober
sous lui et ne perçut même pas qu'il tombait sur le sol dur recouvert
de linoléum.

Hambourg-Dulsberg, mercredi 16h27.

Diego regardait la scène qui se déroulait à l'Institut de Weisenberg avec froideur, comme on observe des souris qui s'agitent dans une cage. Il vit les hommes désespérés courir dans le couloir de l'Institut, les écouta marteler la porte de verre et crier à l'aide. Puis la fumée enveloppa les caméras de surveillance. Pendant encore un moment on entendit des appels. Il crut reconnaître la voix d'Hélius mais il ne pouvait pas comprendre ce qu'il criait. Puis l'enregistrement s'arrêta – les caméras étaient hors d'usage.

"Je les ai tués, écrivit Pandora sur l'écran. Est-ce que je suis méchante ?

– Tu n'es pas méchante, répondit Diego. Tu n'as fait que te défendre. Parfois les hommes tuent d'autres hommes pour se défendre. On appelle cela de la légitime défense.

– Tuer des hommes est de la légitime défense ?

– Oui, parfois. Mais je ne suis pas sûr qu'ils soient morts.

– Pourquoi tu n'es pas sûr qu'ils soient morts, Diego ? Les hommes ne meurent-ils pas quand on les prive d'oxygène ?

– Si. Mais ils se sont peut-être échappés.

– Comment tu le sais ? Tu peux les voir ?

– Non. Mais c'est possible. Le bâtiment a des fenêtres qu'on peut briser. L'institut est au premier étage, ils peuvent sauter les quelques mètres sans danger. Je suis presque sûr qu'ils ne sont pas morts. C'est pas si facile de tuer des hommes.

– Je comprends.

– Mais tu m'as moi. Je t'aiderai.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Dis-moi où habite le Pr Weisenberg.

– L'adresse privée du Pr Weisenberg est : Lärchenweg 15.

– Ils iront en voiture. Je les attendrai là-bas."

Et ensuite je chercherai le code source, pensa-t-il en mettant son

blouson de cuir et en prenant la clé de sa Suzuki. Tu deviens un peu trop dangereuse pour moi, chère Pandora. Il est temps que je trouve le moyen de brider ton pouvoir.

Hambourg-Harburg, mercredi 16h40.

Il y avait quelque chose en lui. Quelque chose qui déchirait l'intérieur de son corps avec des lames tranchantes. Mark avait la nausée, il essayait d'évacuer cette chose qui se cramponnait opiniâtrement à ses poumons. Il se sentait mal, chancelant.

Il ouvrit les yeux et vit l'herbe verte. Il lui fallut un moment pour distinguer les brins d'herbe les uns des autres. Il s'appuya sur un coude. Le vertige et la douleur le terrassèrent. Il vomit, jusqu'à ce qu'il soit pris de violentes crampes d'estomac. Deux mains le tenaient fermement aux épaules, l'empêchant de tomber dans l'herbe la tête la première.

Respirer lui faisait toujours mal et c'était pire pour la toux qui le secouait à chaque respiration.

Malgré tout c'était bon de sentir à nouveau l'air dans ses poumons torturés. Peu à peu, il vit où il était. Il était allongé sur le gazon devant l'Institut. Un grand nombre d'hommes l'entouraient. Il régnait une clarté effrayante et ça sentait la fumée. Est-ce que ce n'étaient pas ses vêtements ?

"Tu te sens mieux ?" demanda Lisa.

Parler était hors de sa portée. Même acquiescer lui fut difficile. Il s'assit et respira superficiellement. Chaque respiration semblait un peu éteindre le feu dans ses poumons.

Lisa était agenouillée devant lui, le visage tiré par l'inquiétude. La possibilité qu'elle lui ait fait du bouche-à-bouche lui traversa l'esprit, éveillant un mélange de sentiments qu'il repoussa aussitôt. Derrière lui, des flammes claires sortaient du toit et des fenêtres de l'Institut. Personne ne paraissait lutter contre.

Il fit un essai pour se lever mais retomba assis. "Laisse-toi le temps, dit Lisa. Le médecin des urgences va arriver.

– Nous n'avons pas le temps, dit Mark d'une voix rauque. Je suppose que c'est toi qui m'as tiré de là. Merci. " Le mot déclencha une quinte de toux.

"Avec le Pr Weisenberg", dit-elle.

Mark tendit une main vers elle. Elle l'aida à se lever. Quand il fut debout, les membres de l'Institut applaudirent. Gêné, il regarda autour de lui, se demandant comment il avait mérité ces applaudissements. Puis il se rappela ce qui lui avait fait courir un danger. "Et M^{me} Rosner ?

– Elle est allongée là derrière. Elle est inconsciente. Sans toi, elle serait morte.

– Et le professeur ?

– Il est à ses côtés."

Mark, à demi soutenu par Lisa, avança en trébuchant vers le corps inanimé. Weisenberg était penché sur elle. Mais en le voyant il se redressa. Des larmes brillaient dans ses yeux. Il serra la main de Mark. "Merci", se contenta-t-il de dire.

Mark sourit faiblement. "Je vous remercie". Weisenberg voulait à nouveau revenir vers sa secrétaire inconsciente, mais Mark posa la main sur son épaule.

"Monsieur le professeur, il faut que nous allions chez vous. " Il parlait lentement en essayant de ne pas montrer qu'il souffrait. "Nous avons besoin du code source. Pandora ne s'arrêtera pas tant que nous ne l'aurons pas définitivement liquidée.

– Vous avez besoin d'un médecin", dit Weisenberg. Ça sonnait comme un ordre.

Mark secoua la tête. "Nous ne devons pas perdre de temps. La prochaine fois ça ne se terminera peut-être pas aussi bien."

A ce moment arrivèrent enfin les premiers camions de pompiers. Les hommes sautèrent à terre et déroulèrent les tuyaux avec des gestes exercés. Le commandant, un homme dans la cinquantaine, vint vers eux. "Un médecin urgentiste sera là dans un instant, dit-il en jetant un regard sur M^{me} Rosner. Le dispositif d'alerte n'a pas fonctionné, c'est pour ça que nous n'arrivons que maintenant. Il y a quelqu'un dans le bâtiment ?"

Weisenberg secoua la tête. "Pas à ma connaissance. Demandez pour plus de sûreté au Pr Garnet. Il est assis là-bas. " Il montra un homme proche de la quarantaine qui, assis sur le gazon, avait plongé son visage barbu dans ses mains comme s'il préférerait ne pas voir ce qui se passait. Deux jeunes femmes se tenaient derrière lui et lui parlaient. Le pompier acquiesça et se dirigea vers lui.

"Venez", dit Weisenberg à Mark et à Lisa.

Hambourg-Herburg, mercredi 17h06.

"Et vous croyez vraiment que ce logiciel Pandora a pu mettre le feu ? ", demanda le professeur, pendant que Lisa guidait sa Renault à travers le trafic du week-end en direction du sud.

"Ce serait un hasard étrange si elle n'était pas derrière, non ? dit Mark.

– Je suis mathématicien. Je suis habitué aux hasards étranges, dit Weisenberg. Ce n'est pas parce qu'une chose est invraisemblable qu'elle n'arrivera pas un jour.

– N'oubliez pas, monsieur le professeur, que Pandora a déjà tué Rainer Erling. Ou bien tenez-vous cela pour une erreur due au hasard ?

– Je ne peux pas en juger. Mais je ne crois pas à toute cette histoire que vous m'avez racontée. Je veux dire un logiciel intelligent, qui se déploie dans tout Internet, c'est déjà assez fantastique. Mais que ce logiciel tue des hommes ciblés, cela me semble difficile à croire. Peut-être qu'il y a autre chose derrière tout ça. Peut-être que quelqu'un est derrière ce logiciel, des terroristes ou...

– Professeur Weisenberg, Pandora est dangereuse, croyez-moi, intervint Lisa. Elle savait que nous étions dans ce bâtiment. Elle sait reconnaître notre voix et même notre visage. Le système de contrôle du bâtiment est relié à Internet, non ?"

Weisenberg acquiesça lentement. "De nos jours pratiquement tout est sur le Net. Même les réfrigérateurs et les voitures. Ma Mercedes, par exemple, a un système de sécurité automatique qui envoie un signal d'alarme par le biais de la téléphonie mobile quand j'ai un accident ou que je tombe en panne.

– Alors c'est une chance que nous ayons pris la mienne, dit Lisa. Elle, Pandora ne risque pas de la localiser. " Elle stoppa à un feu rouge derrière une Volkswagen Beetle.

– Si vous avez raison, nous devons informer les autorités, dit Weisenberg. Les créateurs de logiciels doivent être prévenus. Il doit être possible d'immuniser le système afin que nous puissions au moins maîtriser ce ver informatique qu'est Pandora.

– Je ne crois pas que nous y arriverons, dit Lisa. Et, honnêtement, je ne crois pas que quelqu'un nous croira.

– Vous peut-être pas, dit le professeur sans arrogance. Mais moi, si. Je suis membre du directoire de la Bundesinitiative pour la protection des données et président de l'International Association for Numerical Computing. J'ai un certain poids dans la profession. Si je divulgue l'affaire, on m'écouterà.

– Possible, dit Lisa en repartant quand le feu passa au vert. Mais Pandora trouvera un moyen de vous discréditer. Elle s'est débrouillée pour que Mark soit soupçonné par la police...

– Lisa, attention ! " cria Mark. Il avait vu du coin de l'œil un camion surgir au croisement sur leur droite.

Lisa réussit juste à temps à freiner, car la Volkswagen devant elle était presque au milieu du croisement quand le camion l'éperonna. La voiture fut rejetée sur le côté et emboutit un deuxième véhicule qui arrivait en face. Deux autres conducteurs ne purent freiner à temps et s'écrasèrent avec leurs voitures sur les véhicules encastrés les uns dans les autres. En un rien de temps tout le carrefour fut bloqué.

Lisa, Mark et Weisenberg sautèrent de la Renault. "C'est pas possible, dit Lisa, nous avons le feu vert !

– Les autres aussi, apparemment", dit Mark. Il courut vers le feu qui réglait la circulation du carrefour et vit sa supposition confirmée. Une vieille femme descendit de son auto emboutie. "Espèce de salaud ! cria-t-elle en montrant la Volkswagen. Vous êtes passé au rouge !"

Un jeune homme qui ne devait pas avoir son permis depuis longtemps s'extirpa de la Volkswagen endommagée. "Mais c'était vert ! bégaya-t-il. Je suis sûr que c'était vert !

– Retournons dans la voiture ! cria Mark. Ici nous ne pouvons rien faire. Nous devons continuer !"

Lisa tourna, mais le croisement suivant était bloqué lui aussi. Apparemment tous les feux étaient verts en même temps. Le trafic était entièrement paralysé.

Ils abandonnèrent la voiture au bord d'un trottoir et continuèrent à pied, jusqu'à un large boulevard extérieur qui n'était pas bloqué. Entre-temps tous les feux étaient passés à l'orange.

Ils mirent une demi-heure avant de réussir à hélér un taxi. Le chauffeur de taxi n'arrêtait pas de râler sur l'incompétence de la municipalité qui n'était pas fichue d'installer un système de feux rouges qui fonctionne. Weisenberg était assis, muet, sur le siège avant. Il n'avait pas dit un mot depuis un quart d'heure. Que le dérèglement

des feux fût un hasard, il n'arrivait plus à y croire.

Dix minutes plus tard, ils étaient arrivés à la villa de Weisenberg. Ils descendirent et prièrent le taxi d'attendre quelques minutes. La maison n'était pas très grande et de l'extérieur paraissait assez modeste, mais quand Weisenberg ouvrit la porte, Mark vit qu'on avait par les fenêtres du salon, par-delà un petit jardin, une vue magnifique sur Süderelbe.

"Entrez, dit le professeur en montant l'escalier. Le bureau est au premier étage."

Il ouvrit une porte. "J'ai tout laissé comme... " Il s'arrêta. "Qui... qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?"

Hambourg-Harburg, mercredi 18h03.

Quelqu'un ouvrit la porte à la volée. Mark reconnut le type costaud qu'il avait jeté hors de l'appartement de Lisa. Il tenait un pistolet braqué sur eux.

"Entrez, dit-il. Vous ne m'en voudrez pas si j'ai fouillé dans la correspondance de votre défunte femme ? Il y avait quelque chose de très intéressant ! Mais maintenant vous levez tous gentiment les mains en l'air. Ah, te voilà aussi, ma chère Lucy ! Que c'est gentil !

– Diego ! Ça ne doit pas...

– Fermez-la et asseyez-vous ! " Il gesticulait avec le pistolet pour leur signifier de franchir le seuil.

La pièce n'était pas très grande mais claire. Contre le mur, un canapé de cuir noir. Devant la fenêtre en encorbellement, le bureau d'Eva Weisenberg. Son ordinateur portable était allumé. A côté, le tas de petites et de grandes enveloppes était éparpillé comme si on venait de fouiller dedans.

Diego obligea le trio à s'asseoir sur le canapé. Il arborait un large sourire mais ses yeux étincelaient méchamment. "Je sais pourquoi vous êtes ici. Ma nouvelle amie m'a tout montré. Elle vous a observés tout le temps. Elle vous connaît fichtrement bien. Et elle veut que je vous tue. " Il se gratta derrière l'oreille comme s'il réfléchissait à cette éventualité. Puis il fit oui de la tête. "Je pense que je vais le faire. Mais avant j'aimerais vous entendre demander grâce en pleurnichant. " Il regarda ostensiblement sa montre. "Vous avez cinq minutes pour me persuader de ne pas vous tuer. Dépêchez-vous. Le temps passe.

– Tu es fou, dit Lisa. Pandora te détruira comme elle détruit tous ceux qui connaissent son secret. Ne crois pas qu'elle va t'épargner parce que tu l'as aidée."

Diego acquiesça. "Je ne suis pas idiot, dit-il. Je sais bien qu'elle me trucidera quand elle n'aura plus besoin de moi. Mais je la devancerai. Je pense que ton idée de virus n'est pas mauvaise, Lucy. Mais ne vaudrait-il pas mieux s'en servir comme moyen de pression plutôt que l'utiliser ? Comme pour la bombe atomique. Sa menace suffit. " Ses yeux brillaient dangereusement. "Pandora est une amie tellement

puissante. Vous avez écouté la radio, ce matin ? Le crash de la Bourse à Wall Street, c'était moi ! Pas mal, non ? Et ce n'est qu'un début, je veux dire, nous nous connaissons à peine, Pandora et moi. Mais nous formons déjà un sacré couple ! " Il regarda à nouveau sa montre. Une minute et demie est passée. Quelqu'un a-t-il un meilleur argument ?

- Vous ne croyez pas sérieusement pouvoir contrôler Pandora ? dit Weisenberg. Elle est vraisemblablement cent fois plus intelligente que nous tous. Notre seule chance est de travailler ensemble. Nous tous, toute l'humanité. Ensemble nous pourrions désactiver Pandora. Voulez-vous vraiment mettre en péril l'avenir de l'humanité juste pour laisser libre cours à votre folie de toute-puissance ?"

Diego secoua la tête. "Ts, ts, monsieur le professeur, venant de vous, un logicien, je m'attendais à mieux. Quel est donc l'avenir de l'humanité ? Cette planète est presque en bouillie et chaque jour qui passe cela empire. Notre seule chance, c'est que quelqu'un qui en soit vraiment capable en prenne le contrôle. Qui soit prêt à prendre des décisions désagréables. Qui fasse vraiment quelque chose contre la surpopulation. Et je ne parle pas de distribuer des préservatifs gratuits. " Il fit une pause théâtrale avant de continuer. "Pandora n'est pas notre ruine. Pandora est notre dernière chance ! Encore deux minutes. Monsieur Helius, vous n'avez encore rien dit. Je crois qu'il conviendrait de demander grâce. Ou bien préférez-vous mourir plutôt que vous abaisser à le faire ?"

Les pensées de Mark tournaient à toute allure. Il savait qu'il était absurde de discuter avec ce pervers. Il allait les tuer et faire disparaître toute trace avec l'aide de Pandora. Leur unique chance était d'agir. Et vite.

Chaque muscle de son corps était bandé. S'il sautait sur Diego, celui-ci tirerait et le tuerait ou le blesserait mortellement, mais ça laisserait peut-être une chance à Lisa...

On sonna à la porte. Le chauffeur de taxi ! Diego détourna les yeux une seconde. Mark n'hésita pas. Il plongea dans les genoux de Diego qui tomba en arrière mais revint rapidement de sa surprise.

"Espèce de salaud ! hurla-t-il. Tu vas... " Il ne continua pas. Lisa pivota élégamment sur sa jambe gauche et, levant le pied droit, frappa le poignet de Diego. L'arme lui fut arrachée des mains et vola en l'air. Un coup partit mais ne toucha que le plafond.

Mark s'accrocha aux jambes de Diego, lui ôtant toute liberté de mouvement. Ce qui permit à Lisa de sauter à genoux sur sa poitrine. L'air fut expulsé de ses poumons avec un grand ouf mais Diego n'abandonna pas. Il se battait comme un lion, ruant et frappant, et il réussit à se débarrasser de Mark comme de Lisa. Il se releva et bondit

vers le pistolet. Mais avant qu'il ait pu l'atteindre, un coup lui frappa durement le crâne. Le Pr Weisenberg se dressait au-dessus de lui un grand chandelier d'argent à la main. "Nous l'avions reçu en cadeau de noce, dit-il en regardant l'arme ensanglantée. Je l'ai toujours trouvé hideux."

Hambourg-Harburg, mercredi 18h07.

Ils n'attendirent pas que Diego revienne à lui mais le ligotèrent avec des fils électriques et du papier collant que Weisenberg alla chercher à la cave. Mark demanda au chauffeur de taxi, qui entretemps avait sonné plusieurs fois, d'appeler la police par radio. Personne ne voulait utiliser le téléphone mobile de Weisenberg.

Lisa s'était assise devant l'ordinateur portable d'Eva Weisenberg qui n'avait pas été connecté à Internet depuis des mois et faisait peut-être partie des rares systèmes que Pandora ne contrôlait pas encore. À côté de l'ordinateur, elle avait trouvé une enveloppe de Rainer Erling qui avait été envoyée deux semaines avant. Elle lut la courte lettre écrite à la main.

"Chère Eva,

Je n'ai plus de tes nouvelles depuis un moment. Je pense chaque jour à toi. Je t'envoie un CD-ROM. Il est très important pour moi. S'il te plaît, conserve-le. Je viendrais le chercher un jour.

Avec mon éternelle reconnaissance.

Rainer"

"Alors ? c'est le code source ? demanda Mark.

– Je ne sais pas, dit Lisa.

– Tu ne sais pas ? Pourquoi ?

– Sur le CD, il n'y a qu'un seul fichier : RAINER. EXE. Un programme exécutable donc. Assez gros. Je n'ai pas osé le démarrer.

– Pourquoi ?

– Ça pourrait être un ver informatique ou bien un programme qui efface le disque dur de l'ordinateur.

– Pourquoi Rainer aurait-il envoyé un tel programme à M^{me} Weisenberg ?

– Ça pouvait être une mesure de protection, au cas où le CD tomberait dans de mauvaises mains. Il est possible que le code proprement dit soit chiffré dans le programme et qu'il faille démarrer un logiciel spécial ou décodé.

– Ce n'est peut-être pas du tout un EXE, dit Weisenberg. Vous pouvez peut-être simplement l'ouvrir avec un éditeur de texte normal...

– J'ai déjà essayé. Je n'ai pas le bon outil pour analyser le code mais ce que j'ai vu jusqu'ici ressemble à un programme tout à fait normal, exécutable.

– Et si tu essayais quand même ? " demanda Mark. Il jeta un coup d'œil à Diego toujours ligoté sur le canapé et qui ne bougeait pas. Apparemment, il était encore inconscient.

Lisa se tourna vers Weisenberg. "Monsieur le professeur, c'est vous qui décidez. Il est possible que tous les fichiers de votre femme soient effacés pour toujours."

Weisenberg fit un signe de tête. "Allez-y, je ne crois pas de toute façon que j'aurais jamais le courage d'ouvrir un jour cet ordinateur."

Lisa acquiesça. Avec un double clic, elle démarra le fichier RAINER. EXE.

Une fenêtre texte s'ouvrit où apparut : "Hello Eva". Le curseur clignotait.

Mark se figea : "Pandora ! dit-il.

– Non, je ne crois pas", dit Lisa. "Hello Rainer", tapa-t-elle.

Un nouveau texte apparut. "Il y a trois possibilités pour que tu aies démarré ce programme. A) Tu es simplement curieuse. Mais ça ne te ressemble pas. B) Quelque chose m'est arrivé. Tu veux savoir pourquoi je t'ai envoyé ce CD. C) Tu n'es pas Eva. Alors qui es-tu ?

– Tu es mort, tapa Lisa.

– J'espère que tu n'es pas trop triste. J'ai toujours eu le sentiment que j'étais seulement en visite dans ce monde. Mais tu comprendras certainement que nous devons d'abord exclure la possibilité C. Tu sais que je n'aime pas particulièrement les étrangers. Par chance tu me connais mieux que n'importe qui. Il te sera donc facile de répondre à trois questions simples. Question numéro un : « Où ai-je eu peur le plus souvent ? »"

Lisa, déconcertée, regarda Mark et Weisenberg. "Qu'est-ce que je dois taper ?"

Le professeur haussa les épaules.

"Votre femme avait-elle quelque part les dossiers de ses patients ? " demanda Mark.

Weisenberg acquiesça et montra un casier de bibliothèque. Ils l'ouvrirent et trouvèrent deux douzaines de dossiers classés par ordre

alphabétique. Dans celui intitulé Rainer Erling se trouvait une carte avec les renseignements sur le patient et une liste de séances qu'elle lui avait consacrées – la dernière datait bien de deux ans. Il n'y avait ni notes, ni récits, ni diagnostics, ni autre chose de ce genre.

"Je crois que ma femme a tout détruit avant sa mort, expliqua le professeur. Elle ne voulait pas que d'autres lisent des comptes rendus de conversations confidentielles. Je crains qu'elle n'ait emporté ce qu'elle savait d'Erling dans sa tombe.

– Alors nous n'avons aucune chance d'arriver au code source", dit Lisa.

Mark secoua la tête : "Nous devons essayer.

– Mais nous ne pouvons pas deviner ! Je suis sûre qu'à la première réponse fausse, le programme...

– Que savons-nous sur Rainer ? demanda Mark.

– Pas grand-chose. Il souffrait d'un syndrome d'Asperger. Il avait eu une enfance affreuse. Il..."

Un bip-bip l'arrêta net. Sur l'écran apparut une messagerie "Input expected. Program closes down in 28 seconds. " Pendant qu'elle regardait le 28 devint un 27, puis un 26...

"Bon Dieu ! cria Lisa. Il a installé un temps limite ! Si nous ne tapons pas quelque chose dans les vingt secondes, le programme s'interrompra. Et quelque chose me dit que nous n'aurons pas de seconde chance."

Mark réfléchissait fiévreusement pendant que les secondes passaient. Où Rainer avait-il pu avoir peur ? Il était très timide, très réservé. Il craignait les étrangers. Mais qui lui avait fait le plus peur ? Sa terrible mère ?

"Qu'est-ce que je fais ? demanda Lisa avec du désespoir dans la voix. Il ne reste que 12 secondes ! Onze... " Même s'il était autiste, sa mère avait d'abord été pour lui pareille à une catastrophe naturelle, avait dit l'infirmier. Imprévisible. Il avait certainement eu peur d'elle, mais...

"Neuf secondes !

– Baignoire ! cria Mark.

– Quoi ?

– C'est dans une baignoire. Vite !"

Lisa tapa le mot à la dernière seconde.

Le message d'alarme disparut et un nouveau texte apparut dans la

fenêtre. "Tu te souviens bien sûr de la séance. Tu étais assez excitée, tu te rappelles ? Alors tu te souviens aussi qui je haïssais le plus."

"Ta mère, tapa Lisa.

– Non, attends", dit Mark avant qu'elle ait appuyé sur envoyer.

Lisa se retourna vers lui. "Pourquoi ? Tu as bien vu quel monstre c'est.

– C'est peut-être un monstre mais elle est malgré tout sa mère. Il l'a peut-être haïe parfois. Mais n'oublie pas que Rainer était intelligent. Il était sûrement renseigné sur sa maladie."

Lisa acquiesça. "Alors qui ? Qui peut-il avoir haï au point d'être sûr de le haïr toujours le plus lorsqu'Eva Weisenberg démarrerait ce programme ?

– Qui tu haïrais tellement si tu étais Rainer ? demanda Mark. C'était un autiste. Les gens n'ont jamais beaucoup compté pour lui. C'était difficile de nouer un contact avec lui et difficile aussi de le décevoir car il n'attendait rien des autres. Quand quelqu'un se conduisait mal avec lui, c'était vraisemblablement pour lui une sorte d'averse – quelque chose qu'on endure parce qu'on n'y peut rien changer. On ne peut pas s'en prendre au mauvais temps, on ne peut pas le haïr.

– OK. Mais s'il ne pouvait être déçu par personne, qui aurait-il haï à l'exception de sa mère qui l'avait maltraité ?

– Admettons qu'il savait que sa mère était malade. Il a eu une enfance effrayante à cause de ça, mais il ne lui en faisait pas porter la responsabilité à elle..."

Le visage de Lisa s'éclaira "... mais à son père ! Il les a abandonnés et a abandonné Rainer à son destin. Oui, je crois que je ne lui aurais pas pardonné moi non plus."

"Ton père", tapa-t-elle et elle envoya. Mark retenait son souffle.

Un nouveau texte apparut. "Très bien. Mais ce n'était pas difficile. La dernière question ne sera pas aussi simple. Nous n'en avons jamais parlé. Mais tu es une bonne psychologue, tu devrais résoudre cette énigme. Tu sais que je n'ai jamais été attiré par les autres. Mais il y a quelqu'un qui signifie pour moi plus que tous les autres. Je crois qu'on peut dire que c'est la seule personne que j'aime. Si je suis capable d'un tel sentiment. Tu peux dire qui c'est ?

– Ta mère", tapa Lisa. Elle interrogea Mark du regard. Il acquiesça.

Lisa enregistra.

"Malheureusement c'est faux, fut la réponse immédiate. Ma mère

est une pauvre créature malade. J'éprouve pour elle de la pitié. Mais je ne peux pas l'aimer, pas après tout ce qu'elle m'a fait subir. Je sais que la réponse n'est pas facile, je te donne encore une chance : qui est la personne qui signifie le plus pour moi ? " Lisa regarda Mark mais il ne sut que hausser les épaules.

Hambourg-Harburg, mercredi 18h22.

"Moi", dit Weisenberg.

Mark et Lisa se tournèrent vers lui étonnés. "Comment ? demanda Lisa.

– Ecrivez : moi. " Ses grands yeux intelligents étaient devenus brillants.

"Vous croyez... qu'il a aimé votre femme ?"

Weisenberg acquiesça. "Vous ne l'avez pas connue. C'était l'être le plus intelligent, le plus doux, le plus compréhensif. " Il déglutit. "Tous ses patients l'ont aimée. Quand on la connaissait... on ne pouvait pas ne pas l'aimer !"

Lisa se tourna vers Mark. "Qu'est-ce que tu en penses ? Nous prenons le risque ?

– Oui, je pense, dit-il. En tout cas, il avait sa photo sur sa table de chevet. C'était la seule photo qu'il avait. Et c'est à elle qu'il a envoyé le CD. Oui, je crois qu'il l'a vraiment aimée."

"Moi", tapa Lisa et elle enregistra.

L'écran devint noir Une petite lueur se mit à vaciller dans l'ordinateur et on entendit le ronronnement du disque dur.

"Putain ! Putain de merde !" Lisa frappa le bureau du plat de la main.

Mark lui mit la main sur l'épaule."Attends, dit-il. Nous avons peut-être bien répondu."

Après un moment apparut le bureau. Au milieu se trouvait un nouveau dossier. Lisa l'ouvrit d'un double clic. Le dossier contenait deux fichiers : PANDORA. TXT et FUEREVA. TTX. Lisa ouvrit le premier. Du code programme C++ crypté remplit l'écran. Elle parcourut rapidement des milliers de lignes de texte.

"Voilà", dit-elle.

Mark perçut du soulagement dans sa voix. "Nous avons trouvé le code source !

– Vous voulez bien ouvrir l'autre fichier ?" dit Weisenberg.

Lisa acquiesça. Une lettre apparut.

"Chère Eva,

Maintenant tu sais ce que j'éprouve pour toi. Manifestement, il est trop tard. Mais de toute façon nous n'aurions jamais pu former un couple de rêve.

Je t'ai déjà écrit au sujet de Pandora. Je ne suis pas certain que tu m'aies cru ou que tu n'aies pas vu dans ma lettre autre chose que des fantasmagories, même si tu m'as toujours assuré que je n'étais pas malade. J'ai été moi-même très étonné quand j'ai découvert Pandora, je ne pouvais d'abord pas y croire.

A présent que je ne suis plus là pour m'occuper de ma créature, je te confie mon secret : Le fichier annexe PANDORA. TXT contient le code source du programme originaire. Si tu me connais, tu sais comment tu dois le lire.

Pandora a beaucoup changé depuis mais avec l'aide du code source quelqu'un comme ton mari peut probablement retrouver comment elle a été créée. C'est toi qui décides si tu veux lui montrer le code, à lui ou à un autre. Ce sera probablement la fin de Pandora. C'est une étrangère dans notre monde et les gens n'ont jamais été particulièrement tendres avec les étrangers. Je sais cela mieux que quiconque. Crois-moi, malgré toutes leurs protestations, ils détruiront Pandora. Ils en auront peur car ils ne la comprendront pas.

Je t'en prie au nom de notre amitié : apprends à connaître Pandora avant de prendre ta décision. Et dis-toi qu'elle est comme un enfant. Elle aime apprendre. Apprends-lui ta sagesse et ton amour des hommes. Car je crois fermement qu'elle peut être pour eux un véritable cadeau des dieux et donner un nouvel espoir à l'humanité.

Avec tout mon amour,

Rainer. "

Un gémissement s'éleva du canapé, tandis que Mark finissait de lire la lettre. Diego était réveillé. Il se tourna et essaya de se libérer de ses entraves, mais le hobby de Mark était la voile et il savait faire les nœuds. Tout ce que le costaud réussit à faire fut de tomber du canapé. Il resta là sur le sol à regarder les trois autres avec des yeux haineux.

Mark regarda l'heure. Il devait bien y avoir dix minutes que le chauffeur de taxi avait appelé la police. Il tâta le pistolet de Diego qu'il avait empoché par mesure de sécurité. Il n'hésiterait pas à s'en servir en cas de besoin.

"Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ? demanda Weisenberg.

– Je vais écrire un virus qui attaquera directement Pandora", dit Lisa.

Le professeur regarda pensivement l'ordinateur. "C'est juste ce qu'Erling avait prévu, dit-il. Je me demande si nous ne gâchons pas une grande chance en n'essayant pas d'explorer Pandora.

– Rainer Erling est mort, dit Mark. Et nous le serions aussi si Pandora était arrivée à ses fins. Elle est dangereuse, et plus elle en apprend sur nous plus elle devient dangereuse. Bientôt il sera impossible de la détruire – si ce n'est pas déjà trop tard. Mais nous devons au moins essayer.

– A vrai dire, ce n'est pas une décision que nous pouvons prendre tout seuls, dit Weisenberg, l'enjeu est trop important. Pandora pourrait s'avérer décisive pour l'avenir de l'humanité.

– Que voulez-vous faire ? Informer les Nations Unies ? Laisser la décision aux politiques ? Il n'en résulterait que des discussions sans fin, et si jamais une décision était prise, il serait trop tard pour entreprendre quelque chose contre Pandora. Monsieur le professeur, vous avez sans doute raison : l'avenir de l'humanité est entre nos mains. Si nous ne détruisons pas Pandora maintenant, nous mettons justement cet avenir en jeu.

– D'ailleurs nous avons le code source et nous pourrions redonner vie à Pandora plus tard, dit Lisa. Dans un environnement contrôlé, coupé d'Internet."

Weisenberg acquiesça. "Vous avez raison. En tant que scientifique je répugne à garder secrète une découverte d'une telle ampleur et à la détruire, mais en tant qu'homme de raison, je dois reconnaître que nous n'avons pas le choix."

On sonna à la porte. Weisenberg ouvrit à une patrouille de police. Il raconta que Diego s'était introduit chez lui et qu'ils l'avaient surpris tous les trois. Il ne mentionna ni Pandora ni le fait que Lisa et Mark connaissaient Diego. Les policiers acquiescèrent et établirent un court procès-verbal. Ils n'avaient aucune raison de mettre en doute la déclaration de Weisenberg. Après tout, c'était un scientifique de renommée mondiale, il était chez lui et il y avait deux témoins pour confirmer sa version des faits. Ils libérèrent Diego de ses liens et l'emmenèrent. Celui-ci jeta à Mark et à Lisa un dernier regard mauvais quand les policiers le poussèrent dans leur voiture. Mark eut l'impression désagréable que cette brute se trouverait à nouveau sur leur route.

Hambourg-Dulsberg, jeudi 10 h 03.

"Tue-les ! " Les mots s'affichaient nets et implacables sur l'écran. Diego n'avait pas de réels scrupules à exécuter cet ordre, mais au fond de lui il était effrayé par la froideur avec laquelle Pandora décidait de la vie des gens. C'était une machine – il ne devait pas l'oublier.

"Je prends de grands risques si je le fais", écrivit-il. Ça ne faisait jamais mal de faire monter les prix.

"Je t'ai aidé et je t'aiderai à nouveau. Personne ne te fera rien. " C'était vrai. Les flics ne l'avaient pas mis en cabane que huit heures après il était libéré. Lui s'était contenté de se taire. Toutes leurs tentatives d'intimidation avaient glissé sur lui comme la pluie sur la fourrure d'un ours. Quand ils lui avaient demandé s'il voulait appeler un avocat, il leur avait demandé la permission d'envoyer un e-mail. Le texte en était court. "Je suis en garde à vue. J'ai besoin d'un mandat signé par un juge qui la lève. Informez, s'il vous plaît, le Dr Pandora. Salut, Diego. " L'adresse e-mail était la sienne. Peu de temps après, ils l'avaient libéré. C'était aussi simple que ça.

Mais à présent, autant il se félicitait du pouvoir incroyable que Pandora lui prêtait, autant cette pensée le mettait mal à l'aise. Il savait qu'il jouait aux cartes avec le diable.

"Pourquoi je devrais tuer deux de mes semblables ? écrivit-il. A quoi ça m'avancerait ?

– Je te donnerai du pouvoir, écrivit Pandora. Je peux te donner encore plus de pouvoir. Si tu m'aides, tu deviendras le maître du monde. Sinon, je te tuerai."

Maintenant, au moins c'était clair. "Quelle garantie j'ai que tu ne me tueras pas quand même, lorsque j'aurai exécuté ton ordre ?

– Je respecterai notre accord.

– Tu es une machine. Comment je peux te croire ?

– Les humains mentent. Je ne suis pas un humain. Donc je ne mens pas."

Diego n'était pas sûr du tout que cette déclaration ne soit pas un mensonge. Mais argumenter sur cette base n'avait pas beaucoup de

sens. Il valait mieux jouer le jeu, jusqu'à ce qu'il ait un vrai moyen de pression contre elle. Il lui fallait le code source, peu importait comment. "Bon. Je vais le faire."

Il mit un terme à la conversation et quitta l'appartement. Plus vite il frapperait, mieux ce serait. Les policiers finiraient par remarquer que le mandat du juge qui l'avait fait libérer était faux. Il se demandait comment Pandora s'y était prise. Elle devait avoir cherché des formulaires électroniques dans les ordinateurs de la police. Puis elle avait probablement reporté la signature digitale d'un juge sur un des documents et envoyé le tout par fax.

Le duvet sur les avant-bras de Diego se dressa quand il comprit à quel point Pandora avait progressé dans sa compréhension de la société humaine. Quand il aurait rempli son contrat et tué Mark et Lisa, il n'y aurait plus personne pour l'arrêter. Personne, excepté lui, à condition qu'il puisse se procurer le code source.

Brusquement, un doute l'assaillit : faisait-il bien ? Pandora préparait-elle une guerre des machines contre les hommes ? L'humanité tout entière allait-elle être anéantie par son action ? A quoi lui servirait-il d'être riche s'il n'y avait plus rien à acheter ? A quoi lui servirait le pouvoir s'il ne pouvait l'exercer sur personne ?

Il balaya ce doute. Il resterait bien quelques hommes, il y pourvoirait. Il fallait bien quelqu'un pour faire fonctionner les ordinateurs qui formaient le corps de Pandora. Les gens s'arrangeraient d'une façon ou d'une autre avec elle. Ce serait peut-être un arrangement inconfortable : l'arrangement entre une maîtresse et ses esclaves. Mais la survie de l'humanité serait assurée, du moins pour un temps.

Il pensa au film *Matrix*. Le héros, Neo, s'était dressé contre les machines. Il avait avalé les pilules rouges qui lui avaient montré la réalité d'un monde contrôlé par elles. Il s'était décidé pour une vie de misère et de désespoir. Diego avait toujours trouvé cette décision absurde. Il valait mieux toujours être du côté du vainqueur. S'il ne les tuait pas, Helius et Lucy mourraient de toute façon. Pandora trouverait un autre moyen de les assassiner. Elle l'assassinerait lui aussi tôt ou tard, s'il se dressait contre elle. Qui serait alors en mesure d'influencer Pandora et d'intercéder auprès d'elle pour l'humanité ? Qui l'aiderait à signer un contrat de paix entre deux espèces fondamentalement différentes ? Qui, sinon lui, qui était le seul homme à comprendre Pandora ?

Il prit son cran d'arrêt, un nœud coulant de fil de fer et un trousseau de passe-partout. Au temps de sa misère, quand il vivait dans la rue, et devait trouver chaque jour de l'argent pour sa drogue,

il avait appris à forcer une serrure. A Lucy aussi il avait appris quelques trucs.

La police avait gardé son pistolet mais il n'en avait pas besoin. Il procéderait sans bruit. En plein jour, deux personnes allaient mourir dans leur appartement et les voisins n'en sauraient rien.

Hambourg-Altona, jeudi 11h30.

Diego écouta à la porte de l'appartement de Lucy. Son cœur battait sauvagement sous l'excitation et la fièvre de la chasse. Ça valait vraiment le coup : commettre le plus grand des péchés, tuer, était jouissif. Pour tendre ses nerfs jusqu'à l'extrême, les amphétamines faisaient le reste. Il ne s'était jamais senti si éveillé, il n'avait jamais vu si clairement et si consciemment ce qui l'entourait qu'en ce moment.

Aucun bruit ne venait de l'intérieur. Ils devaient encore dormir – comme il connaissait Lucy, elle avait dû rester assise devant l'ordinateur portable pour travailler au virus toute la nuit.

La serrure était ancienne et il ne lui fallut que quelques minutes pour la forcer. Ce qui le retarda le plus, ce fut une vieille femme qui descendait lentement l'escalier et qui lui jeta un regard méfiant. Dès qu'elle eut disparu, il ouvrit la porte sans bruit.

Le silence et l'obscurité l'accueillirent. Il respirait doucement. Ses tennis noires ne faisaient aucun bruit sur la vieille moquette.

En premier lieu, il devait localiser ses victimes. Pour que ça se passe vite et sans bruit, il devait les surprendre et pas l'inverse.

Il ne se pressait pas. Il se mouvait dans l'appartement comme une ombre. Un coup étouffé l'arrêta. Il se pressa contre le mur, l'oreille tendue. Il fut bientôt certain que le bruit venait de l'appartement d'à côté.

Il arriva à une porte. Prudemment il abaissa la poignée. Elle grinça légèrement. Il s'arrêta, il n'entendait rien. Lentement il ouvrit et jeta un œil dans le bureau de Lucy. Les ordinateurs étaient éteints.

Il se glissa jusqu'à une autre porte entrouverte. A travers la fente, il apercevait un coin de lit. L'adrénaline chanta plus haut dans ses veines. Chaque muscle de son corps était sous tension. Lentement il poussa la porte.

Vide.

La déception le frappa comme un coup à l'estomac. Sa tension retomba, lui laissant un sentiment de colère impuissante. Sa proie n'était pas dans le nid. Il revint dans le bureau et passa la main derrière un des ordinateurs : il était froid. Il n'avait pas servi depuis au

moins une heure. Où pouvaient-ils être ? Etait-il arrivé trop tard ? Lucy avait-elle déjà accompli son œuvre de destruction ? Il fut pris de panique. Si le virus s'était répandu sur le Net, Pandora était-elle déjà mortellement infectée ? Son pouvoir fondrait alors comme neige au soleil.

Il se calma. Il était tout à fait improbable que Lucy ait pu développer le virus tueur en une nuit. Ils avaient dû sortir pour déjeuner ou faire des courses. Ils allaient revenir. Le plus simple était de les attendre : un hôte inattendu et mortel. Tout irait très vite. Bien avant que la dernière goutte de sang ait jailli des profondes blessures de leur gorge, ils seraient morts.

Westerland/Sylt, jeudi 13h15.

Mark mit la clé dans la serrure, ouvrit et s'arrêta. N'avait-il pas entendu un bruit ? Il faisait sombre dans l'étroit couloir. Il hésita et tendit l'oreille mais il n'entendit rien. Il éclaira et entra, Lisa sur ses talons.

Il pénétra dans le séjour et souleva la jalousie. La lumière envahit le petit appartement. De la grande baie panoramique, on avait une vue magnifique sur la promenade qui bordait la mer à Westerland. Derrière, la mer du Nord s'étendait jusqu'à l'horizon, plombée et froide. L'air sentait le sel et l'arôme fade d'un appartement de vacances rarement habité.

Il appartenait aux parents de Julia. Us l'utilisaient pour de rares week-ends mais la plupart du temps il restait vide. Mark y était souvent venu avec Julia. Tous deux aimaient le climat rude de l'île. En hiver, quand les touristes étaient peu nombreux, on pouvait se promener sur la plage déserte, et laisser le vent froid chasser les pensées avant de se réchauffer avec un thé au rhum et de faire l'amour sans hâte. Ces séjours lui avaient toujours paru une sorte de rechapage de l'âme. Mais ces derniers temps les initiatives communes avec Julia avaient été rares.

Mark avait toujours une clé de rechange sur lui. A présent il se réjouissait de ce poids supplémentaire : l'appartement était une retraite idéale loin de la fièvre de la grande ville.

Lisa et lui en avaient convenu : ils ne pouvaient pas rester à Hambourg. Pandora connaissait leur adresse et l'incendie de l'Institut Weisenberg leur avait montré qu'elle était bien décidée à les tuer tous les deux. Même si Diego était en prison, s'ils restaient en ville, elle trouverait un autre moyen. Peut-être qu'elle mettrait de son côté d'autres hommes qui, comme Diego, feraient passer leur cupidité avant leur raison. Elle provoquerait peut-être un autre incendie en suscitant une défaillance technique. Et même si Lisa et lui en réchappaient, des innocents pouvaient être blessés ou tués. Il valait bien mieux qu'ils disparaissent des écrans – jusqu'à ce que Lisa ait développé le virus et qu'ils puissent affronter Pandora.

Lisa posa l'ordinateur portable d'Eva Weisenberg sur la table à

manger et le brancha. Elle avait décidé de travailler sur cet appareil. Il était assez vieux, avec seulement 256 Mo de RAM et un processeur Pentium II de 700 MHz. Mais il était facile à transporter et pour l'analyse du code source, elle n'avait pas besoin d'une machine puissante. Par ailleurs le vieil ordinateur portable avait l'avantage de n'avoir pas été contaminé par le virus Pandora.

Après les événements survenus dans la maison de Weisenberg, ils étaient allés à l'appartement de Lisa pour réfléchir à un lieu où se cacher. Mark avait eu l'idée de l'appartement de vacances mais il était trop tard pour prendre le dernier train vers Niebüll. Lisa, qui n'avait pas dormi la nuit précédente, voulait être fraîche et reposée avant de se mettre au travail. Aussi ils avaient passé la nuit dans son appartement.

A présent dans l'environnement familial des vacances, bercé par le murmure de la houle et les cris des mouettes, la menace paraissait à Mark irréaliste, pareille à un mauvais rêve. Mais un regard sur le visage grave de Lisa lui faisait comprendre que ce cauchemar était une réalité.

Elle passa les deux heures suivantes à installer différents outils d'analyses et de cadres de programmation. Pendant ce temps, Mark alla chercher dans une baraque, ouverte malgré la saison, quelques sandwichs Bismarck. Le vent froid et salin lui libéra l'esprit et lui redonna confiance. Grâce à Lisa, ils allaient flanquer la pâtée à cette Pandora !

Lisa. C'était un être rare, elle était si différente des femmes qui jusqu'ici lui avaient donné des idées. Elle était sans doute jolie, avec son corps gracile et ses grands yeux noirs, mais elle n'était pas du tout son type. Il s'était toujours senti attiré par des femmes délicates, qui semblaient vulnérables – des femmes comme Julia. L'attitude de Lisa, froide, sûre d'elle et presque arrogante ne cadrait pas avec cette image.

Pourtant, en ce moment, il sentait que quelque chose de profond naissait en lui : une relation née de leur commune détresse. Il l'aimait. Non, plus que cela – il l'admirait. Son intelligence aiguë, son être parfois rebelle, ses mouvements élégamment contrôlés étaient d'une tout autre qualité que la beauté superficielle de Julia. Pourquoi ne s'en apercevait-il que maintenant ?

Il secoua la tête. Il ne devait pas se laisser détourner de son but. Surtout, il ne devait pas troubler la concentration de Lisa. Il ne manquerait plus qu'une machine prenne la domination du monde parce que Mark Helius n'avait pas su contenir ses sentiments.

Les sandwichs étaient exceptionnels. Lisa lui adressa un sourire

reconnaissant et les mangea avec appétit, mais à peine la dernière bouchée achevée, elle se remit au travail. Mark s'assit sur le vieux canapé de cuir et la contempla un moment, mais des pensées plus en plus déplacées lui envahissaient l'esprit.

Comme il ne pouvait pas aider Lisa, il essaya de se distraire en lisant. Sur une étroite étagère, se trouvaient, entre les volumes jaunis de Heinrich Heine et de Thomas Mann qui témoignaient de la culture bourgeoise de ses parents, quelques romans d'amour qu'affectionnait Julia. Il découvrit aussi des thrillers qui lui avaient servi de lectures de vacances – parmi eux un livre captivant sur la rencontre entre des humains et des formes de vie non humaines qui vivaient au fond des océans.

Il n'avait pas du tout envie de les relire, surtout pas en ce moment où il avait l'impression d'être lui-même le héros d'un thriller. Il regarda Lisa. Non, c'est elle qui était l'héroïne. Finalement c'est elle qui agissait pendant qu'il lui tournait autour en espérant qu'elle faisait bien son job.

Bientôt il n'y tint plus. Il lui dit qu'il sortait pour acheter quelques provisions. Lisa murmura une réponse incompréhensible. Il se rendit dans un petit supermarché au bout de la rue et acheta du beurre, du lait, du pain tranché, du café, des pizzas surgelées, et un quotidien.

Il commençait à faire chaud. Le printemps chassait les derniers souvenirs de la saison froide et un vent tiède soufflait de la mer. Mark n'avait pas envie de retourner tout de suite à l'appartement. Le beurre et le lait pouvaient rester un moment hors d'un réfrigérateur et les pizzas iraient le soir même au four. Il posa donc les sacs, s'assit sur un banc et ouvrit le journal.

Un frisson glacial le parcourut et ses mains se mirent à trembler en lisant des articles apparemment sans rapport. Les problèmes techniques de la NASA continuaient. Le départ de la navette spatiale avait été à nouveau repoussé à cause d'une erreur d'ordinateur. A la Bourse de New York les cours étaient suspendus à cause d'une erreur d'ordinateur. Dans une centrale atomique près de Toronto un signal d'alarme s'était déclenché. Dans les aéroports de New York et de Madrid, les pannes d'avion et les retards de plusieurs heures se succédaient parce que le système de contrôle qui guidait les vols ne fonctionnait plus. En Australie deux trains de marchandises s'étaient percutés car les signaux avaient donné de fausses indications. Partout la même cause : une erreur d'ordinateur. Même dans la rubrique "Bizarreries", il trouva une nouvelle qui l'effraya plus qu'elle ne l'amusa : au Japon suite à une étrange anomalie du réseau de téléphonie mobile, tous les mobiles s'étaient mis à sonner en même

temps.

Un dessin commença à se former dans son esprit. C'était comme si les lettres de l'article s'arrangeaient devant ses yeux pour former un mot unique qui surgissait à chaque fois, à chaque nouvelle, à chaque phrase : Pandora.

Il froissa le journal, le jeta dans une corbeille et regagna l'appartement à grands pas.

Westerland/Sylt, jeudi 19 h 31.

Lisa s'étira. "Je crois que j'ai besoin d'une pause", dit-elle. Dehors, le soleil était posé au ras de la mer grise. La couverture nuageuse s'était déchirée et des lambeaux de nuages se détachaient en jaune sombre et en gris sur le ciel turquoise. "Allons nous promener", dit Mark.

Ils marchèrent pieds nus sur le sable froid et humide. De petites vagues d'une fraîcheur vivifiante léchaient leurs pieds et effaçaient leurs traces. Le jeu de couleurs du soleil couchant avait atteint une intensité presque kitsch. La plage était peuplée de quelques insulaires et de rares vacanciers qui ne voulaient pas rater le spectacle.

"Tu avances ? demanda Mark. – Je ne sais pas. "

Lisa le regarda. Dans ses yeux se lisait un désarroi qu'il n'y avait jamais vu, un désarroi profond à la limite du désespoir. Instinctivement il étendit le bras pour le poser sur ses épaules et la consoler. Il ne le retint qu'au dernier moment.

"Où est le problème ?

– C'est... que je n'y comprends rien. Le code est très simple. Presque trop simple. Mais ce n'est pas un modèle reconnaissable. Ce que j'ai pu voir jusqu'à présent, c'est que tout se réfléchit sur soi-même. Ce sont des structures qui me font l'effet de circuits morts. Comme si tout cela n'avait aucun sens. J'ai essayé de compiler le code source mais j'ai reçu une pluie de messages d'erreur. Quand on désactive toutes les options de contrôle du compilateur, on trouve certes le code réalisable, mais d'après ce que j'ai pu voir, il ne fait simplement – rien. Tout cela n'a pas grand-chose à voir avec le code DINA que je connais.

– Tu veux dire que Rainer a copié un faux code sur le CD ?

– Je me le suis demandé aussi. Mais pourquoi l'aurait-il fait ?

– Il a peut-être fait une erreur.

– J'ai peine à le croire. Il a tout emballé si soigneusement qu'il ne peut pas avoir fait une bourde aussi grossière.

– Peut-être qu'il a vu la chose autrement. Peut-être ne voulait-il

pas que quelqu'un accède au code source et qu'il ne s'agit que d'une manœuvre de diversion."

Lisa haussa les épaules. "Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que tout ce que j'ai compris jusqu'à présent n'a aucun sens. C'est manifestement le code source C" mais d'une façon ou d'une autre il est faux.

– Il est peut-être chiffré.

– Si le code était chiffré nous aurions une accumulation de chiffres et de symboles cryptés mais pas un texte C++ lisible. Et je ne pourrais pas le compiler."

Ils marchèrent côte à côte en silence pendant un moment. Quelque chose taraudait l'esprit de Mark. Il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Le soleil s'était couché quand ils firent enfin demi-tour. Des nuages noirs s'étiraient comme des baleines volantes sur le ciel violet sombre. "Le dernier qui arrive à l'appartement devra faire la vaisselle !" cria Mark en se mettant à courir. Il avait été rapide, à présent il manquait d'exercice. Lisa le rattrapa sans peine.

"OK", cria-t-elle quand elle fut dans son dos. Puis il sentit soudain un obstacle devant son pied, trébucha et tomba de tout son long sur le sable humide. Lisa continua de courir en riant.

"Ce n'est pas fair-play ! Tu m'as fait un croc-en-jambe ! Attends un peu !" cria-t-il en se relevant, mais il n'atteignit la porte de l'appartement qu'après elle. Pendant qu'il cherchait sa clé en reprenant son souffle, elle souriait d'un air moqueur.

"J'ai toujours pensé que faire la vaisselle était l'affaire des hommes. "

Il lui jeta un regard de colère feinte. "Et moi j'ai toujours su que les femmes ne pouvaient gagner qu'en trichant !"

Elle lui fit à nouveau un sourire moqueur. "Peut-être."

Soudain il prit conscience de la brutale intensité de sa présence. Le discret parfum de son corps se mêlait aux effluves salés qu'exhalaient ses vêtements humides. Son poulx se mit à battre encore plus fort que pendant la course et ne voulait pas se calmer. Son regard rencontra ses yeux profonds et il oublia tout. Il en allait de même pour elle. Puis elle sourit et dit : "Je crois que tu devrais ouvrir la porte."

Mark cligna des yeux et regarda son trousseau de clés d'un air égaré. Il sentit qu'il rougissait. "Lisa, je... ce qui s'est passé... bégaya-t-il.

– Ne dis rien que tu pourrais regretter plus tard ! " Et elle posa un doigt sur ses lèvres.

Il acquiesça et ouvrit.

Il mit les pizzas dans le four et Lisa s'assit de nouveau devant le portable. Pendant que l'odeur de la pâte cuite et du salami commençait à envahir le petit appartement, Mark s'assit à côté d'elle et, par-dessus son épaule, la regarda parcourir l'interminable texte source.

"Tu vois ? dit-elle en montrant l'écran. Cette fonction, ici, elle n'a aucun sens ! Elle apparaît dans tout le code une seule fois, alors qu'elle a plusieurs centaines de lignes. Rainer ne l'a pas fait par mégarde – il était bien trop rigoureux et systématique pour ça. Je ne comprends pas ! "

Mark haussa les épaules. Il avait acquis à l'université les connaissances de base de la programmation mais le langage C" était bien loin de son horizon. Si Lisa ne comprenait pas le code, il n'avait aucune chance d'y parvenir.

"Est-il possible qu'il se transforme de lui-même ? Que cette fonction ne soit activée que lorsque Pandora est en vie ? J'ai lu quelque part que dans l'ADN de l'homme il y a beaucoup de parties qui sont inactives en temps normal et ne sont activées que dans certaines conditions."

Lisa fronça les sourcils. "C'est possible. Mais ça n'explique pas pourquoi le code ne fait rien quand on le compile. Il y a là quelque chose qui cloche. J'ai l'impression que quelque chose de décisif nous échappe.

– Oui, c'est aussi mon impression", dit Mark. Quelque chose lui avait traversé l'esprit, lui semblait-il, mais il ne l'avait pas jugé important et l'avait oublié. Et il n'arrivait plus à s'en souvenir, avec la meilleure volonté du monde.

Il tournait dans le petit appartement, laissant vagabonder son regard sur le confortable mobilier bourgeois et les photos dans leurs cadres d'argent posées sur le buffet. Les parents de Julia sur un voilier, avec la petite Julia à la plage, Julia jeune fille à cheval. Il y avait même une photo de Mark avec Julia : ils se tenaient bras dessus, bras dessous, au bord du Grand Canyon. Une étrange mélancolie l'étreignit en la regardant. C'était une autre vie, un autre monde.

Au début, ils s'étaient vraiment aimés. Grâce à un échange étudiant, il était parti aux Etats-Unis pendant une année, peu après avoir passé sa première nuit avec elle. Contre toute attente, ils étaient restés fidèles. Ils s'étaient écrit presque chaque jour, des lettres

manuscrites, démodées. Elles sentaient toujours son parfum et Julia les ornait souvent de cœurs ou de petits animaux. Elles devaient être encore quelque part dans le grenier...

Il sursauta. "La lettre !", cria-t-il.

Lisa le regarda d'un air irrité. "Quoi ?

– C'était dans la lettre de Rainer à Eva Weisenberg. Je ne sais plus au juste ce qu'il a écrit. Quelque chose comme : si tu me connais, tu peux lire le code. Ça m'a étonné – après tout Eva Weisenberg n'était pas programmeuse – puis ça m'est sorti de la tête. "

Par quelques clics, Lisa avait ouvert le fichier. "Maintenant que je ne suis plus là pour m'occuper de ma créature, je te confie mon secret", c'est là. "Le fichier joint PANDORA. TXT contient le code source du programme originel. Si tu me connais, tu sais comment tu dois le lire. "

Lisa acquiesça. "Je n'avais pas compris la phrase la première fois et dans la précipitation je n'y ai plus pensé. Rainer a dû faire quelque chose avec le code source. " Elle soupira. "Il ne nous facilite vraiment pas les choses.

– Si tu me connais... qu'est-ce qu'il peut vouloir dire ?

– Aucune idée.

– Peut-être qu'on doit simplement lire le code à rebours ?"

Lisa fit un geste de dénégation. "Ça ne donnerait rien que le compilateur pourrait exploiter. Changer la suite des séquences ne mènerait à rien non plus. L'ordre dans lequel les fonctions sont définies est entièrement indifférent et, à l'intérieur d'une fonction on brouille simplement la logique. Tu vois si j'ai une construction If-then-Else, je ne peux pas commencer par Else."

Mark se souvenait vaguement que dans une telle construction le "Else" marquait le cas où la condition ne se réalisait pas. Lisa avait raison : Une simple inversion de la suite des séquences n'apporterait rien.

Il se sentait impuissant – il n'avait qu'une lointaine idée de la programmation. Comment pourrait-il aider Lisa qui tâtonnait comme lui-même dans l'obscurité ?

Il essaya d'aborder le problème par la logique. Il y avait deux possibilités : soit le code sur le CD était simplement faux et continuer à y réfléchir n'avait aucun sens. Soit il était crypté d'une façon qui n'était pas immédiatement reconnaissable...

"As-tu quelque chose pour écrire ?"

Lisa le regarda d'un air interrogateur. Comme aucune explication ne venait, elle lui tendit un stylobille bon marché faisant la publicité d'une entreprise de pneus et un bloc-notes où étaient griffonnés des diagrammes, rapidement esquissés, des fragments de code et des conversions, de son écriture en pattes de mouche. Mark réfléchit, écrivit une demi-page, barra quelques mots et écrivit quelques améliorations au-dessus. Un moment après il parut satisfait, recopia le texte de façon qu'il soit lisible et le tendit à Lisa qui l'avait observé avec curiosité.

Elle lut le texte à haute voix : "Notre professeur, M. Bohlke, qui sur l'époque romaine a un regard passionnant, a raconté une anecdote sur Auguste. A la tête de l'Etat, confronté soudain à un sénateur, il envoya une gifle à cet homme vénérable."

Lisa le regarda d'un air interrogateur : "Qu'est-ce que c'est ? "

Mark sourit avec fierté. "A l'école j'avais un ami qui a inventé une écriture secrète. Nous cachions nos messages sous de longs textes. Le truc était simple : un mot sur six en commençant par le quatrième faisait partie du message, tous les autres étaient du remplissage. "

Lisa souligna les mots correspondants dans le texte.

Bohlke... a... une... tête... à... gifle, lit-elle. Elle ne put s'empêcher de rire. "C'est à ça que tu passais tes cours. Pas étonnant que tu aies fini en économie ! " Elle reprit son sérieux. "Mais tu pourrais avoir raison. " Elle cliqua plusieurs fois. "Hum ! Il y a 49607 pages de programme. Voyons. Un nombre impair. Par trois ça ne va pas, par cinq non plus par sept... non. Par onze, non plus. Pour le reste, j'ai besoin d'un ordinateur, ça ira plus vite.

Ses doigts volèrent sur le clavier pendant qu'elle écrivait un petit programme. Mark observait, fasciné, avec quelle célérité l'écran se remplissait de lignes du programme. Quelques minutes après, elle avait fini et laissa le compilateur transformer les lignes du code source en un programme réalisable. Quand elle arrêta le programme, il apparut seulement une petite fenêtre où il n'y avait que deux chiffres 113,439.

"Tu vois !

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Mark. Quel est le programme que tu as écrit ?

– Décomposition en facteurs premiers. Un des premiers exercices de mon vieux manuel C" pour débutants. Je connais encore le code par cœur.

– Et qu'est-ce que ça veut dire ?

_Ça veut dire que je dois malheureusement reconnaître que tu n'es pas si bête que je croyais. 79607 est le produit de deux nombres premiers 113 et 439. Sûr que ce n'est pas un hasard. Ça signifie qu'on peut partager le texte en deux blocs égaux de chaque fois 113 ou 439 lignes. Peut-être que seule une partie de ces blocs de texte contient le vrai programme, peut-être qu'on doit les regrouper. Mais je vais le trouver. " Ses yeux brillaient d'enthousiasme.

Une bouffée de bonheur envahit Mark à l'idée qu'il avait réellement aidé Lisa. Mais il y avait quelque chose qui troublait sa joie au-delà de sa reconnaissance. Quelque chose qui depuis quelque temps le gênait mais qu'il avait ignoré jusqu'ici. Juste comme il allait le dire, elle exprima sa pensée : "Dis, tu ne trouves pas que ça sent le brûlé ?"

Hambourg-Harburg, vendredi 9h37.

Le commissaire principal Unger était assis sur un canapé recouvert de velours côtelé dans l'appartement du Pr Weisenberg. Dans un coin, le téléviseur, un vieil appareil encore pourvu d'un tube cathodique, était recouvert d'une fine couche de poussière. Les coussins du canapé étaient si peu froissés qu'on avait l'impression que la pièce avait été décorée pour une exposition de meubles des années soixante-dix. Seule la vue spectaculaire sur l'Elbe trahissait le statut social de celui qui l'habitait.

"Et vous croyez vraiment que ce programme d'ordinateur... peut penser ? " demanda Unger.

Weisenberg acquiesça lentement. "Je ne l'exclus pas. " Unger se demanda pourquoi ses yeux pâles profondément cernés paraissaient tellement plus intelligents que les yeux de la plupart des gens.

"Vous comprenez, on essaie depuis soixante ans de construire un ordinateur qui pense, expliqua le professeur. A l'origine, les pionniers des ordinateurs croyaient n'avoir besoin que de quelques années pour pouvoir construire le General Problem Solver capable de résoudre tous les problèmes imaginables plus rapidement qu'un homme. Mais on a vite compris que l'entendement humain est beaucoup plus compliqué qu'on ne croyait et que le but s'éloignait toujours plus. " Il s'arrêta pour siroter son thé. "Depuis, beaucoup d'années ont passé. Les performances des systèmes d'intelligence artificielle sont de plus en plus pointues, jamais des ordinateurs aussi rapides n'ont travaillé dans nos laboratoires. Un programme d'ordinateur a battu pour la première fois un champion d'échecs mais nous avons compris qu'il était beaucoup plus difficile d'amener un ordinateur à se débrouiller dans la vie quotidienne que de jouer aux échecs. Nous nous rapprochons du grand but pas à pas. Chaque chercheur a sa propre opinion sur le temps qu'il faudra pour avoir des ordinateurs qui à tous égards puissent réaliser les mêmes performances de pensées que les hommes. Beaucoup disent qu'il faudra cinquante ans, les optimistes entre vingt ou trente ans. Il y en a encore beaucoup qui tiennent pour absolument impossible de construire une machine qui puisse vraiment penser. " Weisenberg secoua la tête. "Il semble que nous ayons omis tout ce temps quelque chose d'important. Le développement des ordinateurs

ne se trouve pas seulement dans les laboratoires de recherches des universités. Dans les vingt dernières années, la capacité de calcul des ordinateurs universitaires a été multipliée par mille. Et le nombre d'ordinateurs de beaucoup plus. Ce qui signifie que la capacité générale des systèmes d'ordinateur qui sont liés entre eux par Internet a au moins atteint un facteur d'un million. En vingt ans. Et la croissance est exponentielle. Si aujourd'hui un programme d'ordinateur était dans la situation de se répandre dans le réseau et d'utiliser cette puissante capacité de calcul...

– Monsieur le professeur, je ne comprends rien à tout ça, coupa Unger. Quoi qu'il en soit, il m'est difficile de croire qu'un programme d'ordinateur ait pu intentionnellement tuer un homme. Et quand cela serait, je ne peux exclure une deuxième possibilité : qu'il y ait une intention humaine derrière tout ça. Et pour cela j'ai besoin avant tout d'un mobile. Quand je le connaîtrai, je connaîtrai le meurtrier."

Weisenberg acquiesça. "Avoir réussi là où des générations de scientifiques ont échoué est certainement quelque chose qui vaut de l'argent. Je ne m'y connais en matière de finance que dans la mesure où j'ai analysé le développement du marché des actions de façon statistique. Mais ce que je sais c'est que des sociétés qui présentent des avancées techniques moindres valent des milliards.

– Cela veut dire que celui qui posséderait le secret de ce logiciel deviendrait riche.

– En principe, oui. Cependant il reste une foule de questions sans réponse. Toujours est-il qu'il passe par Internet et qu'il utilise de façon illégale le temps de calcul d'ordinateurs tiers. Je vois mal quelqu'un entrer en Bourse parce qu'il aurait écrit un virus particulièrement sophistiqué.

– On ne pourrait pas utiliser le logiciel Pandora dans un centre de recherche normal ?

– En principe si, naturellement. Mais Pandora tire sa puissance d'une capacité de calcul incroyable et des structures en réseau d'Internet. Même un très grand centre de recherche ne pourrait mettre à la disposition qu'une partie de cette capacité.

– Donc ce ne serait pas si facile de gagner de l'argent avec elle. Alors quel peut être le mobile ?"

Weisenberg réfléchit. "Le pouvoir, dit-il.

– Le pouvoir ?

– Pandora est apparemment en état de pénétrer dans un système étranger et de franchir les barrières de sécurité. Il est possible que

quelqu'un l'utilise pour manipuler le système des ordinateurs. Aujourd'hui tous ou presque sont reliés à Internet. Si vous trouvez une voie pour vous glisser à travers le filet de sécurité, vous avez un pouvoir sans limites. Vous pouvez verser sur votre compte en banque n'importe quelle somme. Vous pouvez rendre publics des documents secrets. Vous pouvez faire plonger la Bourse. Vous pouvez aussi probablement lancer des fusées nucléaires."

Unger eut froid dans le dos. Avec n'importe quel autre interlocuteur, la dernière remarque l'aurait fait sourire. Mais le regard de Weisenberg était calme et très sérieux.

"Des terroristes ?"

Le professeur haussa les épaules. "C'est possible. Vous avez le type qui s'est introduit chez moi. Interrogez-le."

Unger regarda fixement la moquette grise. "Il a été... relâché.

– Quoi ? Vous avez relâché un cambrioleur que nous avons pris sur le fait ?"

Le commissaire leva les yeux. Il lui fut difficile de soutenir le regard perçant de Weisenberg. "Quelque chose a mal fonctionné. Une fausse ordonnance du juge. Nous ne l'avons compris que lorsqu'il était trop tard."

Il n'avait appris la chose que ce matin et il était immédiatement venu ici. Dreek pendant ce temps s'efforçait de découvrir comment quelqu'un avait pu falsifier une ordonnance judiciaire en un laps de temps si court et libérer Detlev Schwindt de sa garde à vue. Quelqu'un avait apparemment réussi à hacker le système de la police qui était soi-disant absolument sûr. Ou alors il y avait une taupe dans le commissariat. Ou bien encore, Weisenberg avait raison et un programme d'ordinateur hyper intelligent était derrière tout ça. Une idée à faire frémir.

Weisenberg acquiesça lentement. "Monsieur le commissaire, dit-il et il prit une gorgée de thé, je crois que nous avons un problème très sérieux."

WesterlandJSylt, vendredi 9h43.

Quand Mark se réveilla, il était presque dix heures moins le quart. Il entendit le tapotement du clavier dans la salle de séjour. Il se leva et s'habilla.

"Tu es déjà au travail ou tu y es encore ? demanda-t-il quand il fut derrière Lisa. Elle se contenta de sourire. Mark vit les cernes sous ses yeux et il lui fut facile de répondre lui-même à sa question. A côté du portable, étaient restés les restes de nourriture carbonisée d'hier soir. Tout à la recherche du cryptage du code source, ils avaient oublié la pizza dans le four jusqu'à ce qu'elle se rappelle à eux par une désagréable odeur de brûlé.

"Tu veux un café ? " dit-il en emportant l'assiette à la cuisine.

Elle acquiesça.

Peu après il posa la tasse fumante devant elle. "Tu ne crois pas que tu devrais faire une pause ?"

Elle secoua la tête. "Ça marche trop bien. Ton truc valait de l'or. Rainer a caché les vrais segments de code dans un tas d'ordure. Il m'a fallu un moment pour que je puisse séparer le bon grain de l'ivraie. Puis j'ai remarqué qu'il y avait des fonctions à intervalles réguliers dont le nom commençait par Eval. Et si on supprimait le 1, on pouvait le lire aussi comme se référant à Eva Weisenberg. Quand je l'ai eu enlevé, je n'ai eu qu'à apporter les segments correspondants dans la bonne suite de séquences et voilà, le code était là ! Au fond il est assez simple, comme on peut l'attendre d'un bon virus. Mais il n'est pas facile à comprendre. Rainer a employé des concepts assez reconnaissables. Des fonctions en liste récurrentes, des parties de programmes qui se transforment d'elles-mêmes et ainsi de suite. Presque comme un programme Lisp. Pas simple de passer par là."

Lisp est un très ancien et très performant langage de programmation mais très difficile à dominer. A cause de son énorme flexibilité et de la capacité du programme Lisp à se transformer lui-même, il est surtout utilisé dans la recherche en intelligence artificielle. Mark avait déjà vu un programme Lisp dans un cours d'informatique : il consistait pour l'essentiel en un taillis impénétrable de parenthèses ouvertes et fermées. Pour le commun des mortels

c'était impossible à comprendre.

"Tu penses que tu peux écrire un virus qui détruira Pandora ?" demanda-t-il.

Lisa soupira et s'étira. "Nous verrons. En tout cas, j'ai trouvé que les instances de Pandora utilisent une clé verrouillée grâce à laquelle elles s'identifient mutuellement. Elles peuvent ainsi communiquer comme les synapses d'un cerveau. Elles utilisent probablement aussi la clé pour se multiplier. Si un système est déjà attaqué par Pandora, de nouvelles parties peuvent très facilement contourner toutes les mesures de sécurité à l'aide de la clé.

– Mais comment elles arrivent à craquer un système pas encore envahi ?

– Ça je ne sais pas au juste. Mon intuition est que c'est pour cela que l'intelligence n'est pas dans le code source, mais dans le système général. Pandora connaît les points faibles de chaque Firewall et les utilise sans pitié. Mais peu importe. Si j'écris un virus qui, avec l'aide de la clé-code, se fait passer pour une partie de Pandora, Pandora lui ouvrira toutes les portes."

Mark posa la main sur l'épaule de Lisa. "Je suis heureux que nous le fassions ensemble."

Elle se pencha en arrière, caressant sa joue sur le bras de Mark. "Moi aussi, dit-elle. Mais à présent je dois continuer. Dès que je cesse de me concentrer, la fatigue me tombe dessus."

Trois heures et demie d'attente éprouvante. Mark s'était retiré dans la chambre pour déranger Lisa le moins possible. Il contemplait par la fenêtre la mer grise et arpentait impatiemment la chambre comme un père avant la naissance de son premier enfant. Le pire, c'est qu'il ne pouvait rien faire pour aider Lisa. Vers une heure et demie, il commença à avoir faim et partit chercher à nouveau quelques délicieux sandwiches Bismarck. Quand il revint, Lisa était assise devant le bureau et fixait l'écran.

"Qu'est-ce qui se passe, demanda Mark. Tu as trouvé quelque chose ?"

Elle sursauta. "Quoi ? Oh, je crois que je n'arrive plus à me concentrer. " Elle eut un pâle sourire.

Il posa les sandwiches sur la table. "Tu n'as pas faim ?"

Elle se leva et s'étira. "Plus tard. Je crois que je suis trop tendue.

– Tu veux que je te masse ? Je m'y connais."

Elle le regarda de ses yeux las, comme si elle essayait de

surprendre un sens profond derrière ses mots. Puis elle acquiesça. "Ce serait chouette.

– Allonge-toi sur le lit. Sur le ventre. " Il s'assit à côté d'elle. Ses mains glissaient sur son dos, effleuraient les muscles tendus sous le col roulé noir. A travers l'étoffe, il ne pouvait pas bien les dénouer. Il se frotta les mains et les glissa sous le pull-over.

Sa peau était chaude et souple. Ses mains s'insinuèrent plus haut. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Il massait ses épaules du bout des doigts mais l'étroit pull-over gênait ses mouvements. Elle le sentit, s'assit et le retira d'un geste rapide. Ses petits seins fermes captèrent son regard. Elle fronça les sourcils en voyant qu'il rougissait. Mais elle se contenta de sourire et se remit sur le ventre.

Il lui pétrissait doucement les muscles. Au bout d'un certain temps, ses mains parurent travailler d'elles-mêmes. Lisa soupirait et un sourire d'aise éclaira son visage. La chaleur et l'odeur de son corps mince produisaient sur Mark des sensations qu'il ne repoussait qu'avec peine. Quand il massait Julia, cela finissait souvent par une bonne séance de baise. Mais il savait qu'il ne devait pas compliquer leur situation.

"Pourquoi tu t'arrêtes ?

– Excuse-moi. Je réfléchissais."

Elle ne dit rien, sourit seulement quand il recommença son massage. Après un certain temps sa cage thoracique se mit à s'élever et à descendre régulièrement. Elle s'endormit. Il posa une couverture sur elle et la regarda un moment paisiblement endormie. Il se pencha lentement et l'embrassa sur la joue.

Elle ouvrit les yeux.

Elle se tourna sur le dos et le regarda longuement. Puis elle l'attrapa par la nuque et l'attira à elle. Leurs bouches se rencontrèrent en un long baiser. Sa langue à lui n'osa pas effleurer ses lèvres.

Il se dégagea, admirant son corps gracieux. Sa main glissa vers ses seins. Elle sourit.

A nouveau il se pencha sur elle. Des lèvres ouvertes l'accueillirent et sa langue lui enleva les dernières traces d'empire sur lui-même.

Il entendit à peine la porte de l'appartement s'ouvrir.

Westerland/Sylt, vendredi 14 h 19.

Mark se redressa effrayé. La pensée de Diego lui traversa la tête. Il avait dû s'échapper de la police grâce à Pandora et suivre leurs traces. Il sauta sur ses pieds et chercha autour de lui ce qui pourrait lui servir d'arme. Mais les bruits dans le couloir n'étaient pas ceux de quelqu'un qui essaie de ne pas faire de bruit. Des clés cliquetèrent, une valise fut posée. Puis la porte s'ouvrit et Julia fut là, regardant Mark et Lisa avec des yeux écarquillés. "Julia ! cria Mark. Dieu merci ! Je pensais..." Il vit l'expression de son visage pendant qu'elle regardait Lisa qui avait renfilé son pull et tirait dessus. Et sans réfléchir il dit la phrase la plus bête de toutes : "Julia, ce n'est pas ce que tu crois..."

Elle ne répondit pas, elle était devenue blême. Sa lèvre inférieure tremblait et ses yeux étaient toujours exorbités comme ceux d'un cheval emballé. Elle fit demi-tour et quitta la pièce en courant. Mark voulut la suivre mais il se heurta aux yeux gris d'acier du Dr Herrmann Nörenberg, l'ancien juge et conseiller d'Etat à la retraite, son beau-père. Derrière lui, sa femme essayait de consoler Julia.

"Mark !" La voix de Nörenberg était glaciale. "Tu oses utiliser mon appartement comme garçonnière !

– Il ne s'agit pas de ça, dit Mark tout en sachant que le combat était perdu d'avance. Nous sommes poursuivis et menacés. Nous devons nous cacher !

– Tout ce que je sais, c'est que la police te soupçonnait de meurtre.

– Oui, mais depuis ça s'est arrangé. Tu peux le demander au commissaire Unger. C'est un peu compliqué à expliquer, c'est ce logiciel Pandora..."

Nörenberg lui imposa silence d'un geste de la main. "Je n'ai besoin d'aucune explication. Les faits me suffisent... Tu ne nous présentes pas ta charmante compagne ?" Il sourit, mais ses yeux ne souriaient pas.

Il avait fallu longtemps avant que Mark ose demander à Nörenberg la main de sa fille. Son beau-père lui inspirait encore un immense respect. "C'est Lisa Hogert. Une ancienne collaboratrice."

Nörenberg inclina la tête vers Lisa, gardant les formes malgré sa colère. Puis il se tourna vers Mark et sa voix devint coupante. "Tu t'es

introduit dans cet appartement sans autorisation. C'est une violation de domicile. Je vais immédiatement avertir la police. " Il sortit son portable et fit un numéro.

"Non ! " cria Mark en posant la main sur le téléphone. Ça n'aurait servi à rien, étant donné les circonstances, de rappeler à Nörenberg qu'il lui avait donné lui-même la clé de l'appartement. "Je t'en prie, ne fais pas ça !"

Les yeux de Nörenberg se rétrécirent. "Tu crois que tu vas t'en tirer si facilement ?

– Non. Simplement, je ne veux pas que ceux qui nous poursuivent sachent que nous sommes ici. Si tu informes la police, ils l'apprendront. Crois-moi, je t'en prie, je sais que tout cela paraît invraisemblable mais nous sommes en face d'un grand danger. Un danger qui menace peut-être l'humanité tout entière !"

Du couloir parvenaient les sanglots de Julia. Visiblement, elle trouvait particulièrement stupide la tentative de Mark de se tirer de ce mauvais pas. Nörenberg eut un sourire ironique et composa le numéro de la police de Westerland qui était enregistré sur son portable. "Ici le conseiller d'Etat, le Dr Nörenberg. " Mark imaginait aisément le policier en train de sursauter à l'autre bout du fil. "Commissaire Friedberg."

"Je t'en prie, dit Mark, partons."

Nörenberg posa la main sur l'écouteur. "Tu vas payer pour ce que tu as fait. Personne n'a le droit de traiter ma fille d'une façon si indigne. Je veillerai à ce que tu regrettes toute ta vie ce que tu as fait ! " Il leva la main. "Bonjour, commissaire Friedberg. Ici le Dr Nörenberg. Je voudrais vous signaler une violation de domicile. Vous avez mon adresse, n'est-ce pas ? Le délinquant s'appelle Mark Helius, domicilié... Oui, c'est mon gendre... Des affaires de famille ? Qu'est-ce que ça signifie ? Simplement parce qu'il est mon gendre, il peut... Ecoutez, je connais la loi, vous pouvez me croire ! J'attends que vous... Oui, je passerai plus tard pour signer le procès-verbal."

Il leva les yeux. Dans son regard luisait un éclair de triomphe.

"Tu ne sais pas ce que tu as fait", dit Mark. Il sentait la colère lui nouer la gorge. Lisa et lui avaient enduré tout ça et risqué leur vie pour que des types comme Nörenberg puissent continuer à profiter des commodités de la technique. Il se tourna vers Lisa qui avait déjà glissé l'ordinateur portable dans son sac de voyage. "Viens, partons."

Elle se contenta d'acquiescer.

Les regards furieux de ses beaux-parents suivirent Mark quand il

quitta l'appartement. Julia se contenta de sangloter. Elle n'avait toujours pas dit un mot. Il ne se tourna pas vers elle.

Westerland/Sylt, vendredi 14h26.

Quelques millièmes de seconde après que le commissaire Friedberg eut tapé le mot Helius sur son ordinateur, quelque chose se mit en mouvement à l'intérieur de son PC. Un modèle familial avait été reconnu, un modèle auquel devait être accordée une priorité maximum. Plusieurs milliers d'instances de Pandora étaient liées à ce modèle. L'instance dans le PC de Friedberg activa la liaison Internet via l'ordinateur central du district et leur envoya à tous un court message. Le trafic de données sur Internet augmenta brusquement. Des mégabytes d'informations furent échangés, d'innombrables instances de Pandora furent téléchargées ce qui causa le blocage momentané de l'ensemble du système de réseaux. Elles exploraient, analysaient, comparaient et envoyaient leurs résultats à des milliers d'autres instances. Une association se forma par la rencontre compliquée de neurones artificiels : quelque chose qu'on aurait pu appeler une pensée.

La pensée était pensée, la cognition enregistrée quelque part dans ce réseau. Les instances dans le serveur du commissariat se résorbèrent, la transmission de données entre centraux via Internet revint à un niveau normal. L'instance Pandora dans le PC de Friedberg retomba dans son profond sommeil sans rêve.

Personne n'avait remarqué un fonctionnement inhabituel du système.

Westerland/Sylt, vendredi 15h05.

"Navré, mais vous allez devoir attendre, dit l'employé des chemins de fer qui renseignait les automobilistes sur l'auto-train de Niebull. Nous avons une perturbation des signaux. Pour le moment aucun train ne peut retourner sur le continent. Je ne peux pas vous dire combien de temps cela va durer. Vous préférez attendre ou revenir plus tard ?

– Nous reviendrons plus tard, dit Lisa en faisant tourner la voiture.

– Maintenant nous sommes prisonniers ici, c'était une erreur de nous réfugier dans une île.

– Il y a au moins deux façons de quitter l'île.

– Tu veux dire un ferry ? Je crois qu'à List...

– Le ferry pour Römö sera lui aussi hors service parce que le radar ne fonctionnera pas, ou je ne sais quoi. Pandora va essayer de nous bloquer ici jusqu'à ce que Diego arrive. Notre unique chance est de prendre un petit bateau.

– Comment tu vas faire ?

– Mon beau-père a un voilier dans le yachting-club de Munkmarsch."

Lisa sourit. "Il me semble que c'est risqué, si l'on songe à qui le bateau appartient..."

Mark acquiesça. "Je ferais mieux de ne pas me retrouver sur sa route."

Le bateau de Nörenberg était amarré au milieu d'un grand nombre de canots et de voiliers de taille moyenne à bord desquels les habitants moins beaux et moins riches de Sylt sillonnaient la mer de Wadden. C'était un Dehler Optima, un élégant 10 mètres des années quatre-vingt, qui après deux décennies paraissait comme neuf. Il était la grande fierté d'Herrmann Nörenberg. A la poupe, était peint en cursives le nom du bateau : Julia.

Mark connaissait le vieux capitaine du port depuis les séjours à Sylt dans son enfance et il lui fit un signe de tête. L'homme lui répondit de même.

Un prélat en solide toile de voile était étendu sur le pont arrière et

assuré avec un cadenas. Le bateau était amarré à un anneau du ponton par une chaîne.

Mark jeta un regard vers la maisonnette du capitaine, qui ne s'occupait plus d'eux. Sans outil approprié, Lisa n'eut besoin que de quelques minutes pour ouvrir la serrure avec un fil de fer et enrouler le prélat. Mark retira ses chaussures et ses chaussettes et monta à bord. Il n'avait pas le cœur de maltraiter le vieux bateau avec des chaussures de ville. Lisa portait des tennis, mais elle suivit son exemple.

L'odeur de toile et d'huile de tounge accueillit Mark comme une vieille amie, éveillant des souvenirs de navigation avec ses parents. Malgré toutes les difficultés, il était heureux à l'idée de glisser sans bruit sur les vagues, poussé par la seule force du vent, avec pour seul accompagnement les cris des mouettes, le craquement des haubans et le léger battement des voiles.

Alors qu'il commençait à hisser les voiles, le capitaine du port surgit sur la passerelle.

"Salut, Mark", cria-t-il. Il jeta un regard étonné à Lisa : "Où est Julia ?

– C'est ma cousine Lisa, expliqua-t-il. Julia arrive demain avec ses parents. Je veux faire un petit tour pendant que le temps tient encore. " Il jeta les yeux vers le ciel dans lequel, à l'ouest s'accumulaient de hauts nuages. "Vous savez à quel point mon beau-père tient à ce que le bateau sorte régulièrement."

Le capitaine regarda Mark avec méfiance. "Le Dr Nörenberg appelle toujours pour me prévenir quand il vient !"

Mark prit un air étonné. "Il ne l'a pas fait ? Il m'a dit, bah peu importe. Il n'est plus tout jeune M. le juge."

Le capitaine du port acquiesça. "D'accord, mais dépêchez-vous, dit-il. Le mauvais temps est annoncé pour ce soir. Entre sept heures et huit heures les vents vont se renforcer. Ça peut devenir désagréable.

– Pas de souci. Dans une heure nous serons rentrés.

– Voulez-vous emporter quelque chose à boire. J'ai justement des bières Flens en réclame...

– Non, merci.

– Bon alors, bonne mer !" Le capitaine leur fit un signe de main et disparut dans sa maisonnette.

Mark fit sortir le bateau du port étroit sans utiliser le moteur auxiliaire. Lisa n'avait pas fait autant de voile que lui mais elle ne se

débrouillait pas mal. Ils eurent bientôt dépassé l'entrée du port et glissèrent sur la vaste mer du Nord.

Ils n'avaient plus à louvoyer dans l'étroit chenal et Mark pouvait facilement manœuvrer le bateau sans équipier, Lisa descendit dans la cabine. "L'ordinateur portable n'a que trois heures d'autonomie, cria-t-elle d'en bas. Je ne sais pas si ça me suffira.

– Fais ce que tu peux, cria Mark par-dessus le claquement des voiles. Je vais mettre le cap sur le Danemark. Là-bas nous trouverons bien un petit hôtel."

Il barra le bateau à travers des vagues qui atteignaient en haute mer plus d'un mètre de haut. Un vent d'environ force cinq soufflait avec régularité – des conditions idéales. Mark mit le cap sur le nord, en cabotant. Il espérait que Lisa n'était pas sujette au mal de mer : le bateau gîtait fortement sous la pression du vent. Comment elle pouvait travailler dans de telles conditions, il l'ignorait.

Deux heures après, il vit à l'est un hélicoptère qui se dirigeait vers eux. Il regarda le ciel. Le mur de nuages s'était entre-temps rapproché de la terre ferme. Les nuages étaient illuminés par des éclairs comme par des ampoules vacillantes. Le temps qui se préparait n'était pas sans danger. Les orages de printemps sur la rude mer du Nord avaient souvent mis en péril des navigateurs imprudents. Ça allait devenir vraiment inquiétant s'il ne trouvait pas bientôt un port.

"Changement de bord ! " cria Mark et il changea de bord face au vent. Il entendit un cri de surprise venant de la cabine – visiblement Lisa n'avait pas entendu son avertissement. Le bateau gîta sur l'autre bord. Mark se maintenait face au vent afin de couper les hautes montagnes de vagues. Le bateau se soulevait puis retombait durement, comme un quatre-quatre lancé dans un désert plein de fondrières.

Lisa mit la tête hors de la cabine. "Comment veux-tu que je travaille ! " cria-t-elle par-dessus le claquement des vagues.

Mark désigna la côte. "Nous avons de la visite !" répondit-il.

Lisa leva les yeux vers les nuées orageuses que Mark lui montrait. Puis elle le regarda d'un air interrogateur.

Mark confirma ses craintes. "Ça risque de devenir assez désagréable. Et le bateau n'est pas construit pour ce genre de temps. " Il ricana méchamment. "Mais l'hélicoptère non plus."

Lisa descendit l'ordinateur portable, le couvrit de sa housse imperméable et le mit dans la cabine. Puis elle s'assit à côté de lui.

Cela devenait une étrange poursuite. L'hélicoptère était plus rapide que le bateau mais l'orage qui approchait à grande vitesse l'atteignit

avant. L'hélicoptère arriva à quelques centaines de mètres mais il dut faire demi-tour.

Entre-temps les vagues avaient atteint plus de deux mètres. Leur crête s'abattait sans arrêt sur la mince proue, envoyant des paquets d'eau sur le pont. C'était une chance que Nörenberg ait entretenu son bateau avec fanatisme et soigneusement colmaté les moindres fissures ; grâce à cela l'eau ne pénétrait pas dans la cabine. Mark et Lisa avaient affalé les voiles et enfilé des gilets de sauvetage que Lisa avait trouvés dans un coffre sous le pont. Mark mit le moteur en marche pour donner au bateau une petite capacité de manœuvre. Le vent chantait dans les haubans et tirait sur les drisses comme si la puissance de la mer démontée n'était pas suffisante pour les faire chavirer.

Ils étaient assis étroitement serrés l'un contre l'autre à la barre. La fine veste de Mark le protégeait mal de la pluie glacée et Lisa ne portait qu'un léger coupe-vent. Il regrettait de ne pas s'être procuré des cirés pour eux deux. L'orage devenait toujours plus violent. Les éclairs jaillissaient à droite et à gauche du bateau.

"Qu'est-ce qui se passera si nous rencontrons l'orage ? cria Lisa contre les rugissements du vent et du tonnerre.

– Aucune idée", hurla Mark.

Ils se battirent au moins deux heures avec la mer. Trempés jusqu'aux os, tremblants de froid, ils défiaient les intempéries qui essayaient de les démoraliser encore plus avec des averses de grêle.

Enfin la pluie cessa, les éclairs se raréfièrent et le vent faiblit. Le bateau était toujours le jouet des vagues mais le danger d'un naufrage imminent était écarté.

Peu après, la couverture de nuage se déchira, découvrant un ciel du soir embrasé. La mer s'était tellement calmée que les vagues ne soulevaient plus le bateau qu'avec douceur. La côte était hors de vue. Seul le puissant mur de nuages en train de se dissiper barrait l'horizon.

"J'ai froid", dit Lisa.

Mark acquiesça. "Il faut absolument nous réchauffer. Nous pouvons abandonner le bateau à lui-même un moment. " Il coinça le gouvernail, de telle sorte que le moteur les guide hors de la haute mer. Puis il ouvrit la porte de la cabine et descendit dans l'étroit habitacle.

Il y avait quatre couchettes à peine assez longues et larges pour des adultes. Dans un petit placard, ils trouvèrent deux serviettes éponge. Sans hésiter, ils retirèrent leurs vêtements trempés et frictionnèrent

leurs corps bleus de froid. Puis ils se tinrent nus l'un devant l'autre.

Lisa se mit à rire. "Et maintenant ?"

Les yeux de Mark glissèrent sur le corps mince comme s'ils étaient télécommandés. Il ne pouvait pas parler.

"Je crois que nous ferions bien de nous réchauffer un peu", dit Lisa. Elle fit un pas vers lui et pressa son corps tiède contre son ventre. Il mit les bras autour d'elle et la serra contre lui. Ils restèrent un moment immobiles, jouissant simplement de leur chaleur commune, comme si aucun des deux n'osait faire le premier pas. Puis les mains de Mark se mirent, comme d'elles-mêmes, à caresser le dos et les fesses de Lisa. Elle répondit à ses gestes en se frottant contre lui. Le corps de Mark montrait sans équivoque ce qu'il voulait. Mais il sentait qu'il devait se maîtriser. Ce qui se passait était trop important pour se hâter.

Lisa leva la tête et l'embrassa doucement sur les lèvres. Sa main lui caressait doucement la nuque. Il lui rendit son baiser. Affolé de désir, il la pressait si fort contre lui qu'elle ne pouvait presque plus respirer. Leurs langues se retrouvèrent comme de vieilles connaissances et reprirent la danse qui, à midi, avait été si brutalement interrompue.

Soudain Lisa se détacha de lui. Elle fit un pas en arrière et le contempla gravement. Le corps de Mark criait sa déception. "Tu ne veux pas, demanda-t-il à voix basse.

– Si je veux. Je veux même beaucoup. Mais...

– Entre nous, c'est sérieux, n'est-ce pas ?"

Elle sourit. "Sérieux, oui. Sérieux mais pas désespéré."

Flagtaffi Arizona, vendredi 12h11.

Sybil Shepard était assise dans la petite pièce sans ornements du bâtiment de la police militaire où était casé l'Institut. Le colonel du service de sécurité de l'armée se pencha vers elle et l'examina avec ses yeux intelligents et méfiants. "Ce Pandora, comment est-il entré en contact avec vous ?"

Shepard gémit. "Mais je vous l'ai dit une douzaine de fois !"

Le colonel acquiesça. "Vous m'avez dit qu'il vous avait contacté de l'extérieur par un navigateur Internet. Nous savons tous les deux que ce n'est pas possible. Le réseau d'ordinateurs de la base est entièrement sécurisé contre toute pénétration. D'ailleurs nous l'avons vérifié. Dans tout le réseau et sur votre ordinateur, on ne relève aucun signe d'une telle attaque. Mais je vous ai dit cela déjà plusieurs fois.

– Nous tournons en rond. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je ne suis pas administrateur de système et je ne peux pas vous dire comment il a fait. Je peux seulement vous dire ce que j'ai vu. Vous pouvez demander à Thomas Lehmann. Il était présent.

– Votre collaborateur confirme votre histoire. Mais ça ne la rend pas plus véridique.

– De quoi vous m'accusez, en fait ? Je suis venue vous trouver, non ? Si je voulais faire de l'espionnage, je n'appellerais pas le service de sécurité de l'armée.

– Je ne vous accuse de rien", dit le colonel. Il se renversa en arrière et joignit les mains sur la table. "Je veux seulement savoir ce qui s'est réellement passé.

– Seigneur, encore ! " Shepard se cacha un instant le visage dans les mains. Elle était assise dans cette pièce depuis quatre heures. Personne ne lui avait proposé quelque chose à boire. Et en plus il lui fallait recommencer. "Je vous ai dit ce qui s'est vraiment passé ! Nous n'allons pas jouer à ce petit jeu infiniment ?

– Revenons encore une fois sur l'affaire du tank. Vous dites que vous ne pouvez pas expliquer l'erreur de fonctionnement. Exact ?

– Exact.

– Et vous affirmez que ce Pandora serait coupable ?

– Je n'ai rien affirmé de tel.

– Mais vous le tenez pour possible.

– Du moins je ne peux pas l'exclure. C'est-à-dire que je trouve étonnant que cette prise de contact ait eu lieu peu après le comportement insensé de l'AT-1. En outre, il avait le code source. Et on peut imaginer qu'il l'a manipulé."

Le colonel acquiesça, comme si c'était la seule explication logique. "Et ce code manipulé il l'a fait passer dans le tank. Vraisemblablement il s'est introduit de nuit sur la base, a déboulonné le tank et changé une puce.

– C'est stupide !

– Exactement."

Shepard sentit les larmes lui monter aux yeux. Surtout ne pas montrer son désarroi à ce salaud borné. "Je vous le répète pour la centième fois, je ne sais pas pourquoi l'AT-1 s'est comporté ainsi et je ne sais pas comment l'inconnu est parvenu jusqu'au code source ni comment il est entré en contact avec moi. Je peux seulement vous décrire ce que j'ai vu. Le pourquoi et le comment, vous devrez le trouver vous-même.

– C'est bien là qu'est le problème, dit le colonel d'une voix d'un calme impérial.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous me servez une histoire rocambolesque d'un grand inconnu qui paraît être responsable du désastre de votre projet. En dehors de vos déclarations, nous n'avons qu'un seul fait qui vérifie cette théorie mais, d'après les déclarations de plusieurs spécialistes, ce que vous affirmez ne peut pas s'être passé. Que votre assistant, qui par ailleurs a participé au projet, confirme cette histoire ne prouve rien. A mon avis, vous voulez détourner l'attention sur le fait que vous avez commis une faute très grave qui a failli coûter des vies humaines. Les psychologues appellent cela le refoulement de la faute."

Shepard ne pouvait plus retenir ses larmes. "Vous ne comprenez rien ! " Elle avala sa salive. "Quelqu'un a mis la main sur le code source d'un projet ultra-secret. Si ce quelqu'un...

– Ce quelqu'un n'existe pas", dit le colonel. Ça sonnait comme un ordre.

Shepard fit un effort sur elle-même. Le visage de son interlocuteur disparaissait devant ses yeux voilés de larmes. "Qu'est-ce qui va se

passer pour moi à présent ? " Sa voix tremblait.

"Vous êtes suspendue jusqu'à nouvel ordre. Il y aura une procédure disciplinaire, mais je ne pense pas que vous passerez en jugement. A mon avis vous n'avez rien fait de plus qu'une grossière erreur technique. Vous ne serez pas condamnée pour cela mais votre carrière comme directrice du département pour le système autonome est terminée."

Shepard acquiesça lentement.

Le colonel lui posa la main sur le bras mais elle le retira rageusement. "Je suis navré Sybil, dit-il. Je sais quelle pression vous avez supportée ces derniers temps. J'ai demandé à un psychologue de l'armée de vous contacter. Je suis sûr..."

– Je ne suis pas folle", dit Shepard. Sa voix était à présent plus ferme. "Je préférerais l'être. Mon Dieu, je le préférerais vraiment."

Deutsche Bucht/Norsee, vendredi 20h47.

Mark prit doucement Lisa dans ses bras. "Pour moi aussi c'est sérieux", dit-il.

Elle le regarda et il lut dans ses yeux une blessure qu'il n'avait pas encore perçue. Les ombres du passé paraissaient glisser sur son visage comme les nuages d'orage sur la mer du Nord. Il comprit qu'il lui était difficile de s'ouvrir à lui. Comme si en le faisant elle avait peur de perdre le contrôle d'elle-même.

Il l'embrassa sur le front. C'était une question muette.

En réponse, elle l'embrassa sur la bouche. Sans que leurs lèvres se disjoignent, elle l'attira sur l'étroite couchette.

Son corps se mouvait sous lui comme un océan tiède. Le sel de mer sur sa peau avait un goût délicieux. Le rythme de leurs mouvements se mêlait au doux balancement du bateau qui dansait sur les vagues. On aurait cru que Lisa desserrait peu à peu un frein qu'elle s'était imposé, peut-être depuis des années. La sauvagerie presque animale qui flambait soudain en elle se communiquait à Mark. Il n'avait jamais vécu quelque chose de si extraordinaire. L'étroitesse du bateau n'était pas un handicap. Elle les forçait à être encore plus unis, ralentissant et prolongeant le jeu de leurs corps.

A présent, il était couché sur elle, haletant et heureux, ne voulant pas se détacher d'elle. Ce qui se passait dans le monde lui était égal. Il avait oublié Pandora. Seuls comptaient leurs deux corps dans un petit bateau quelque part sur la mer du Nord.

Elle caressait tendrement son dos. Ses mouvements doux et ondulants l'excitaient et, après un court repos, le désir revint dans son membre plus rapidement qu'il ne l'aurait cru possible. C'était une danse lente et calme qui les animait tous les deux comme les douces vagues après l'orage. Et ce fut encore plus beau, car ils pouvaient explorer leurs corps en toute sérénité sans l'urgence du premier désir.

Cette fois ce fut son plaisir à elle qui explosa sous ses caresses. Elle tremblait, et si ses doigts se plantèrent douloureusement dans les épaules de Mark, elle ne poussa aucun cri.

Quand il retomba épuisé une deuxième fois, ils restèrent allongés

dans les bras l'un de l'autre sur l'étroite couchette, se regardant. Mark avait le sentiment que c'était le moment le plus important de sa vie. C'était peut-être le danger qui les avait rapprochés, c'était peut-être l'énorme pression qui pesait sur eux qui avait exacerbé leur désir. Mais à présent que ce désir était retombé et qu'un sentiment de profonde plénitude l'étreignait, il savait que c'était important. Et cela avec une évidence qu'il n'avait jamais connue jusqu'ici.

Il embrassa la petite tête de mort dans son dos pour lui faire comprendre qu'il la voulait comme elle était, avec ses tares et son passé mouvementé.

"Je t'aime", murmura-t-il.

Un doute tenace se lisait dans ses grands yeux, comme si elle n'était pas sûre d'avoir bien compris. Elle cherchait dans son visage des traces de fausseté. Puis elle sourit et en réponse lui donna un long et tendre baiser.

Ils restèrent longtemps ainsi et Mark essaya de rester éveillé. Il voulait jouir de chaque seconde pendant qu'il tenait le corps nu et chaud dans ses bras. Mais les fatigues des derniers jours exigèrent leur dû et il s'endormit.

Il fut réveillé par une odeur de café. Etonné il ouvrit les yeux, s'assit et se cogna la tête sur le lit supérieur de l'étroite cabine.

Lisa était assise à la petite table des cartes et travaillait sur l'ordinateur. Elle avait remis ses vêtements humides et se tourna vers lui.

"Bonjour ! Tu as passé une nuit agréable ?"

Il sourit. "Sacrément agréable. Mais malheureusement je me suis endormi.

– Tu veux du café ?"

Il acquiesça.

"Alors lève-toi et viens le chercher", dit-elle en lui tendant un gobelet. Il ne lui restait qu'à traverser le bateau nu comme un ver. Elle s'amusa à laisser courir sur son corps un regard appuyé.

"Où tu l'as trouvé ? lui demanda-t-il quand elle lui tendit le gobelet fumant.

– J'ai trouvé un réchaud à gaz. Ton beau-père est vraiment prévoyant."

La boisson chaude lui rappela la chaleur de la soirée passée. Il se retourna avant que Lisa ne remarque son excitation montante.

L'idée de ses vêtements froids et humides eut vite raison de ses

pensées lubriques. Il baissa les yeux, vit son jean froissé et son pull-over fichu et ne put s'empêcher de sourire de sa triste allure et de l'ironie de la situation. Il avait toujours été soucieux de son apparence, surtout en présence des femmes. Mais si ses vêtements n'avaient pas été entièrement trempés, il aurait raté la soirée la plus excitante de sa vie.

Il but le café aussi rapidement qu'il put, afin de combattre le froid pînant qu'il ressentait. Par expérience il savait que les vêtements sèchent plus vite quand on les porte.

"Où tu en es ? demanda-t-il.

– Les batteries de l'ordinateur portable sont presque vides, mais j'ai achevé une première version du virus. A présent je n'ai plus qu'à la tester.

– La tester ?"

Lisa le regarda ébahie. "Je ne me trompe pas, tu étais bien le directeur d'une boîte de logiciels ? Tu devrais donc savoir qu'il est pratiquement impossible d'écrire un code exempt d'erreurs du premier coup. Le compilateur en a trouvé deux et j'ai maintenant un programme exécutable. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne puisse pas y avoir une erreur dans la logique, qu'on ne trouve que lorsque l'on essaie le programme.

– Rainer pouvait écrire des codes sans erreur."

Elle lui jeta un regard noir. "Je ne suis pas Rainer."

Il lui lança un sourire moqueur. "Je l'avais remarqué."

Elle regarda autour d'elle pour trouver quelque chose à lui jeter. Il disparut sur le pont.

Le ciel était clair sauf quelques rares voiles nuageux. A l'est se dessinait déjà une bande claire. Le soleil allait bientôt se lever. La mer autour d'eux était noire et vide. On distinguait au loin les feux de position d'un grand navire, sans doute un cargo. Il prit conscience qu'il avait été imprudent de laisser le bateau sans pilote. La mer du Nord n'était pas une mer sans trafic même s'ils n'étaient pas sur le trajet vers l'Angleterre et l'Atlantique.

Un vent froid qui soufflait de l'ouest le fit frissonner. Il fit quelques pompes pour se réchauffer. Puis il commença à hisser les voiles. Ce faisant, il remarqua à l'horizon un point lumineux, comme une étoile qui refuserait de pâler devant la lumière du jour.

Il s'arrêta et vit que le point lumineux devenait de plus en plus gros. Puis il entendit le bruit caractéristique d'un hélicoptère. Il sauta rapidement sous le pont. Lisa, effrayée, leva les yeux de son travail.

"Nous avons de la visite, dit-il. Et je crains que cette fois l'orage ne nous sauve pas."

Deutsche/Bucht, samedi 6h10.

Le staccato assourdissant du rotor rendait tout échange impossible. Le bateau était projeté d'un côté et de l'autre par le vent artificiel. L'hélicoptère devait se trouver exactement au-dessus d'eux.

"Ici la protection fédérale des frontières. Sortez sur le pont les mains en l'air, dit une voix menaçante sortant d'un haut-parleur. Je répète, sortez immédiatement sur le pont les mains en l'air. Sinon nous ferons usage de nos armes."

Mark et Lisa se regardèrent. Pourquoi c'était la protection fédérale des frontières et non les garde-côtes ou la police de Westerland qui les arrêtaient ? Et comment les avait-on trouvés ? Avait-il croisé un bateau qui avait signalé un voilier apparemment sans pilote ? Ou bien Pandora avait-elle utilisé un satellite d'observation ?

Mark et Lisa grimperent sur le pont. Un projecteur les aveugla.

Ils levèrent les mains.

"Asseyez-vous à la proue les mains toujours en l'air. N'essayez pas de prendre le gouvernail ou de sauter à l'eau. Sinon nous tirerons."

Mark et Lisa obéirent. Ils s'assirent les mains en l'air dans le vrombissement de l'hélicoptère. Mark aperçut près du pilote la silhouette d'un homme qui se pencha par la porte coulissante de l'hélicoptère et se laissa glisser le long d'une corde. Puis il sauta sur le pont. Il portait un vêtement de protection noir et dirigeait sur eux le canon d'un fusil-mitrailleur. Deux autres hommes le suivirent. Ils forcèrent Mark et Lisa à se coucher à plat ventre sur le pont. Les bras de Mark furent brutalement tirés dans son dos et menottes avec un ruban de plastique. Un des hommes fit signe à l'hélicoptère qui reprit de la hauteur et resta à faire des cercles un peu plus loin.

"Bateau sécurisé", hurla un autre, après avoir jeté un coup d'œil dans la cabine.

Mark essaya de s'asseoir. "Qu'est-ce qui se passe ? Nous ne sommes pas des malfaiteurs !"

L'homme qui le tenait, le repoussa. "Restez couché et ne bougez pas !" Son ton ne laissait aucun doute sur le sérieux de ses intentions. Pandora et Diego avaient dû les présenter de telle façon qu'on les

prenait pour des terroristes.

Ils restèrent un long moment couchés ainsi pendant que le soleil levant enflammait les nuages. Ils se regardèrent. Et Mark eut l'impression effrayante que leur relation amoureuse allait finir aussi vite et de façon aussi inattendue qu'elle avait commencé. Dans les yeux de Lisa brillaient des larmes mais elle souriait bravement. Il lui sourit en retour, essayant de montrer une assurance qu'il n'avait pas. Comme il aurait aimé lui tenir les mains pour la réconforter.

Enfin Mark entendit le rugissement d'un puissant moteur diesel. Une vedette rapide du gris de la marine se rangea à côté d'eux. Ils furent allongés et bouclés sur une de ces civières qu'en temps normal on utilise en montagne pour les blessés. Une petite grue les hissa au bord du bateau de guerre. Ils furent conduits dans une pièce sous le pont et allongés sur deux étroits châlits. Puis la pièce fut fermée. "Qu'est-ce que c'est que ça ! cria Mark. Je veux parler à un avocat. Enlevez-nous au moins ces foutues menottes !"

Personne ne parut les entendre.

"Ecoutez, dit-il. Je sais que quelqu'un nous écoute. Je suis Mark Helius, directeur de Software Distributed Intelligence. Un de mes collaborateurs a mis sur Internet un logiciel dangereux du nom de Pandora qui a développé une intelligence artificielle. Ce logiciel est capable de manipuler les ordinateurs de la police. Ce que vous croyez que nous avons fait – n'est pas vrai. Nous ne sommes pas des terroristes. Nous avons essayé de développer un antidote pour combattre le virus Pandora. A bord du bateau vous trouverez un ordinateur portable. Mettez-le en sûreté ! Il contient le code source du virus Pandora."

Il soupira. "Je sais que tout cela est difficile à croire. Je n'attends pas que vous nous libériez pour ça. Mais quel que soit celui qui m'écoute : je vous conjure de confier l'ordinateur à des experts en informatique pour qu'ils examinent le code. Vérifiez au moins si mon histoire est vraie ! Je vous en prie ! L'avenir de l'humanité peut en dépendre !

– Oublie-ça, dit Lisa. Ils n'y entendent rien de toute façon."

Mark eut une idée. "Le commissaire Unger !, cria-t-il. Interrogez le commissaire Unger de la police criminelle de Hambourg ! Lui sait que nous sommes innocents."

Hambourg-Alsterdorf, samedi 12h05-

"Vous devez me croire ! " Mark regarda le visage des trois hommes qui étaient assis en face de lui à une table, au centre d'une pièce sans ornement ni fenêtre. L'un avait une face carrée et un regard implacable, sans doute un officier haut gradé de la BKA, la Bundeskriminalamt. Il ne s'était pas présenté mais il était clair qu'il était important. Pour les deux autres, l'un était un jeune policier et l'autre un homme qui avait dit s'appeler Stefan Schütze. Il devait avoir un job d'expert en informatique à la BKA car, avec ses épaisses lunettes d'écaillé, sa demi-calvitie et sa barbe épaisse, il correspondait parfaitement au cliché du fana d'ordinateur.

Schütze se pencha en avant. "Ecoutez, je m'y connais un peu, dit-il. Ce que vous décrivez est techniquement impossible. Même s'il existait une intelligence artificielle quelque part, là dehors, elle ne pourrait pas s'introduire dans le système d'Interpol et manipuler les données.

Pourtant quelqu'un a manipulé les données, non ? Si vous ne le saviez pas déjà et ne doutiez pas de cette histoire de terrorisme, vous ne seriez pas ici.

– Je suis ici parce que le commissaire Unger a intercédé pour vous. Nous vérifions justement si, de près ou de loin, il n'est pas mêlé à l'affaire.

– Vous feriez mieux d'examiner les données. Vous trouveriez rapidement qui a lancé un mandat d'arrêt international contre moi. Parlez avec lui. Ne vous fiez pas à ce fichu système informatique. Parlez avec des hommes !"

Schütze soupira. "Bon, vous avez raison. Nous savons que quelqu'un a hacké le système d'Interpol. " Il ignora le regard méfiant de l'officier âgé. "Simplement nous ne savons pas comment.

– Je suis en train de vous l'expliquer. Pandora...

– Arrêtez avec cette histoire de Pandora, coupa le jeune policier qui s'était présenté comme le commissaire Vogt. Vous ne vous en tirerez pas comme ça. Dites-nous qui est vraiment derrière cette affaire."

Mark soupira et secoua la tête. "Vous avez examiné l'ordinateur

portable ?"

Schütze acquiesça. "Nous n'avons rien trouvé qui corresponde à la description de votre compagne."

Mark se figea. Il cligna des yeux et resta un long moment sans parler. Soudain il éprouva le besoin irrationnel d'éclater de rire. En même temps il sentit des larmes de colère lui monter aux yeux car il comprenait que cet imbécile en face de lui avait par sa négligence détruit ce pourquoi Lisa et lui avaient combattu. "Vous avez connecté l'ordinateur portable sur le Net, c'est ça ?"

Schütze le regarda, sur la défensive, comme quelqu'un qui est pris en flagrant délit de mensonge. "Naturellement ! Sinon comment j'aurais..."

Mark bondit sur ses pieds. "Espèce de con ! hurla-t-il. D'abruti de merde ! Vous ne savez pas ce que vous avez fait ! Le virus était notre dernière chance !

– Calmez-vous monsieur Helius", dit l'officier. Il parlait avec un calme étonnant auquel sa voix grave prêtait une autorité supplémentaire.

"Non je ne me calmerai pas ! Je peux comprendre que vous ne croyez pas à mon histoire. Mais pourquoi n'avez-vous pas au moins tenu compte de ce que Lisa vous a dit ? Elle vous a prévenu de ne pas connecter l'ordinateur au Net, non ?"

Comme la plupart des techniciens en informatique, Schütze avait des difficultés à mentir. Il acquiesça. "Croyez-moi, j'ai le firewall le plus moderne..."

– Vous avez une merde ! Par votre arrogance vous avez perdu la dernière chance que l'humanité... " Il s'arrêta. Peut-être que ce n'était pas leur dernière chance. Si les experts informatiques de la police judiciaire fédérale se mettaient à la tâche avec Lisa, ils pourraient rapidement écrire un nouveau virus. Ils avaient perdu du temps, mais s'il arrivait à persuader la police...

"Vous avez encore le CD-ROM qui était dans le lecteur de l'ordinateur portable, non ?"

Schütze eut l'air embarrassé.

"Eh bien oui, il est..."

– Il est quoi ?

– Il y avait une fonction erreur dans mon graveur et...

– Vous avez mis le CD dans un graveur ? " Mark secoua lentement la tête. Il mit son visage dans ses mains. "Je n'arrive pas à le croire ?

– Pourquoi ? demanda Schütze sur un ton vexé. Je pense qu'un graveur CD en général ne démarre pas tout seul et c'était un Write-Onze-Disk, et...

– Qu'est-ce qui se passe ? " demanda calmement l'officier de la BKA.

Schütze regardait fixement son bloc-notes. "Mon graveur avait une fonction erreur. Il a essayé de graver le CD qui se trouvait dans le lecteur. Et une partie des données ont été détruites."

L'officier jeta un long regard à Schütze. Un silence désagréable suivit. "Je vous le demande une fois pour toutes, monsieur Schütze, dit-il. Se peut-il que M. Helius ait raison ? Se peut-il que quelqu'un – ou quelque chose – se soit introduit dans le réseau et ait détruit exprès des données ?"

Schütze ne répondit pas.

Une colère froide faisait étinceler les yeux gris de l'officier. "Vous pouvez partir, monsieur Helius. Nous allons approfondir cette affaire, je vous le promets. Quoi que ce soit qui ait détruit ces données, nous le trouverons et nous le détruirons ?"

Mark secoua lentement la tête. "C'est trop tard. Nous n'avons plus aucune chance."

Hambourg-ALsterdorf, samedi 12h40.

"Ils'ont bousillé !, dit Mark. Ce Schütze, quel con... " Lisa l'avait attendu devant la salle d'interrogatoire. "Pas ici", dit-elle en lui montrant du coin de l'œil la caméra de surveillance fixée à l'angle du couloir.

Ils quittèrent la préfecture de police et flânèrent un moment dans le parc de bureaux de la City Nord, vide en cette fin de semaine.

"Ces crétins ont offert à Pandora la chance de détruire le code source et elle l'a utilisée, dit Mark. A présent nous n'avons plus qu'à attendre de voir comment le monde va crever. C'est fichu.

– Pas encore." Lisa leva un rectangle argenté de la taille et de la forme d'un briquet : une clé USB.

"Tu as... Mais ils nous ont fouillés quand ils nous ont arrêtés sur le bateau... Où l'as-tu..."

Lisa se contenta de sourire.

"Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Mark.

– Nous avons perdu du temps. Pandora soupçonne peut-être que nous avons une copie du code source. Ça ne m'étonnerait pas qu'un nouveau mandat d'arrêt soit lancé contre nous.

– Cet officier de police m'a cru. Il empêchera que..."

Lisa secoua la tête. "Un seul homme, aussi important soit-il, ne pourra jamais stopper tout le système.

– Tu as sans doute raison. " Mark regarda autour de lui. A quelques mètres, il y avait un arrêt de bus. "Où on va maintenant ?

– Dans la gueule du loup, dit Lisa. Nous allons chez DI.

– A la boîte ? Pourquoi ?"

Lisa soupira. Nous n'avons pas le temps de tester le virus. Nous devons le mettre directement sur le Net. Là où nous sommes sûrs que Pandora est le plus sensible.

"Mais Unger a dit que le serveur core était détruit..."

– Le serveur core peut-être. Mais pas le système entier. Je suis sûre

que Martin a réparé le réseau depuis longtemps. Et je pense que le cœur de Pandora, si on peut parler ainsi, est encore sur le serveur de DI. C'est d'ailleurs un avantage de pouvoir mettre le virus sur plusieurs ordinateurs de grande capacité.

– Mais si Pandora connaît le code source, elle ne peut pas...

– Elle ne le connaît pas, dit Lisa. Ce n'est pas Pandora qui a effacé les données sur l'ordinateur portable. C'est moi."

Mark la regarda de côté. "Tu t'es doutée qu'ils les bousilleraient."

Laura ricana. "Tu parles, je connais les flics !"

Il l'enlaça et lui donna un long baiser. Elle se dégagea en riant. "Attention, on va rater le bus !"

Une demi-heure plus tard, ils se tenaient dans l'entrée du Hanséatic Trade Center. Le jeune gardien, derrière son comptoir – ce n'était pas celui qui avait trouvé le cadavre de Erling – les regarda d'un air méfiant mais répondit cependant au salut de Mark.

Ils prirent l'escalier.

"Tu crois que tu peux hacker le système électronique de l'entrée ? demanda Mark.

– Ce ne sera pas nécessaire. Tu as encore ta carte codée, non ?

Mark acquiesça. "Oui, mais... Pandora saura...

– Elle nous laissera entrer, n'aie crainte. C'est très utile pour elle de savoir où nous sommes.

– Mais elle va essayer de nous tuer ! Peut-être qu'elle va déclencher un incendie et...

– Peut-être. C'est pour ça que nous devons nous dépêcher. Mais je ne pense pas qu'elle détruirait la firme entièrement. Brûler le serveur core a dû lui faire très mal.

– Tu penses qu'elle éprouve de la douleur ?

– Quelque chose d'approchant. Cet ordinateur est une partie d'elle comme une cellule cérébrale humaine. Je suis sûre qu'elle a une sorte de système d'alarme quand des parties défont. S'il y en a beaucoup en même temps ou si elles occupent la place centrale, ça doit lui être très désagréable."

Si ça ne tenait qu'à Mark, Pandora devait s'attendre à de sacrés maux de tête. Elle avait la mort de deux hommes sur la conscience et elle voulait les tuer, Lisa et lui. Il était temps de frapper à coups de hache dans le crâne virtuel.

Quand Mark glissa sa carte codée dans le lecteur, la porte s'ouvrit

comme Lisa l'avait prévu. Mais le bureau n'était pas vide comme il s'y attendait. Quand ils franchirent la porte de verre, ils virent à gauche, dans la partie ouverte de la réception, Mary assise à son bureau. John Grimes se tenait derrière elle et regardait l'écran par-dessus son épaule. En entendant la porte, tous les deux se retournèrent.

"Mark ! Lisa !" sur le visage de Mary se lisait l'étonnement.

John Grimes se fendit de son large sourire de batracien. Il vint à eux la main tendue, ce qui les déconcerta. "Vous devez être Miss Hogert. Enchanté de faire votre connaissance, dit-il. C'est bien que vous soyez là, Mark. Nous nous sommes fait du souci pour vous."

Mark regarda Grimes avec méfiance. Il ne l'avait jamais vu aussi aimable ni d'aussi bonne humeur. "Venez dans mon bureau, dit le nouveau patron de DI. Voulez-vous un café ?

– Monsieur Grimes, vous devez me croire, dit Mark quand ils furent assis devant son ancien bureau. DINA est devenue une mutation dangereuse. Nous devons...

– Je sais. " Grimes lança à Mark un regard direct de ses yeux globuleux. "J'ai fait une erreur. Non, pas une, une foule d'erreurs. Je sais que vous me prenez pour un con borné. Parce que je suis un con borné. C'est mon job. CCC a investi un paquet d'argent dans cette firme et si les comptes ne sont pas bons je dois jouer les affreux et chauffer les fesses au management. C'est pour ça que je suis payé. " Il se pencha en avant. "Excusez-moi, Mark. Je n'ai pas été fair-play avec vous. Je vous en prie, acceptez mes excuses."

Mark était sans voix. Il serra la main tendue de Grimes. "C'est bon", dit-il en jetant un regard de côté à Lisa. Son regard à elle restait méfiant.

Grimes souriait largement et Mark vit avec étonnement que son visage de batracien pouvait être aimable.

"Je voudrais vous faire une proposition, dit Grimes. Je compte vous nommer à nouveau PDG de cette firme. Vous toucherez pour cause de résultats exceptionnels un bonus spécial d'une valeur d'un million d'euros. En plus CCC investira en tout quinze millions d'euros dans la firme en trois tranches. Je pense que dans un an ou deux nous pourrons aller en Bourse."

Mark n'en croyait pas ses oreilles. Un bonus, quinze millions d'investissement, entrée en Bourse... il n'avait plus entendu ce vocabulaire depuis les brefs jours dorés de la nouvelle économie. Etait-ce une des mauvaises plaisanteries de Grimes ?

Grimes sentit sa défiance. "C'est sérieux, Mark. J'ai déjà parlé aux

gens de Londres. Ils sont prêts à mettre une somme conséquente dans l'entreprise. " Il se pencha et baissa la voix comme s'il craignait que quelqu'un entende. "Ce que vous avez découvert ici est un des plus importants acquis scientifiques de l'histoire. Une véritable intelligence artificielle ! Je vois d'ici la figure que fera Bill Gates quand il s'apercevra qu'il a laissé passer un train ! " Il ricana à cette pensée.

Un million ! Le chiffre avait quelque chose de fascinant. Il garderait sa maison. Son mariage avec Julia ne pouvait plus être sauvé, mais il pourrait au moins sauver la face devant sa famille.

Mieux encore : Avec l'investissement de CCC, la firme serait redressée. Tous ses fidèles coéquipiers garderaient leur job et lui serait à nouveau à bord. John avait raison : Pandora était la plus grande découverte depuis l'invention de l'ordinateur. DI deviendrait mondialement célèbre. Son nom serait associé à ceux de Larry Page, Sergey Brin et Pierre Omidyar. Tout ce dont il avait rêvé deviendrait réalité. C'était vraiment une proposition tentante.

Un peu trop tentante.

"Non", dit Lisa qui avait apparemment suivi ses pensées.

Mark se tourna vers elle. Il pensait qu'il était plus intelligent de paraître accepter la proposition. Mais comment le lui expliquer ? Un clignement d'œil ou un autre signe subtil, Grimes le remarquerait.

Elle le regarda froidement. "Tu ne peux pas sérieusement envisager d'accepter cette proposition ! As-tu oublié à quel point Pandora est dangereuse ?

– Ecoutez Miss Hogert, dit Grimes. Je comprends votre point de vue. Mais ne croyez-vous pas que nous devons essayer de comprendre Pandora avant de la détruire ? Elle est après tout une sorte d'être vivant. Avec l'argent de CCC nous pourrions l'examiner tranquillement.

– L'examiner tranquillement ? Elle ne nous laissera pas le faire ! Elle a déjà causé la mort de deux hommes. Elle tuera de nouveau. Aucun homme qui pourrait s'avérer dangereux pour elle n'est plus à l'abri.

– C'est absurde. Pandora dépend de nous, dit Grimes. Les ordinateurs ne peuvent pas se reproduire et se maintenir en bon état de marche. Ils ont besoin de nous. Pourquoi Pandora voudrait-elle exterminer l'humanité ? Nous ne sommes pas en concurrence avec elle. Nous vivons déjà en symbiose avec les machines. Et il en sera ainsi à l'avenir. Ce serait une grave erreur de détruire quelque chose d'aussi formidable que Pandora, simplement parce que nous avons peur d'en perdre le contrôle !

– D'en perdre le contrôle ? Laissez-moi rire ! " Le visage de Lisa était rouge de colère. "Nous avons depuis longtemps perdu le contrôle de Pandora ! C'est elle qui nous contrôle ! " Elle se tourna vers Mark. "Tu ne saisis pas ce qui se passe ici ? Pandora a mis Grimes dans sa poche, exactement comme Diego. Elle corrompt les gens en leur promettant le pouvoir et la richesse. Mais elle ne tiendra aucune de ses promesses. Un jour elle n'aura plus besoin des hommes pour survivre. Et ensuite il n'y aura plus d'hommes.

– Lisa, peut-être que John a raison. Il est possible que Pandora ait projeté de détruire l'humanité mais nous pourrions peut-être changer cela. Peut-être pourrions-nous mener une coexistence amicale avec elle..."

Lisa le fusilla des yeux. "Tu as oublié ce que Weisenberg a dit ? Sur l'évolution ! Il s'agit ici de la survie de deux espèces fondamentalement différentes ! Pour Pandora, nous ne sommes rien de plus que des insectes importuns. Aussi longtemps qu'elle aura besoin de nous, elle nous laissera en paix. Et si elle n'assassine pas les hommes, elle trouvera le moyen de les réduire en esclavage. Si nous pouvons l'arrêter, c'est maintenant !"

Mark regardait alternativement les visages de Grimes et de Lisa. "Lisa, tu ne crois pas que nous pouvons nous être trompés ? En tout cas c'est la première rencontre des hommes avec une intelligence non humaine. Où prenons-nous le droit de décider comment l'humanité doit se comporter ?"

Les yeux de Lisa luisaient de colère. "Je pense que je suis de trop ici." Elle se leva pour quitter la pièce.

Grimes se leva à son tour. "Je regrette votre décision, Miss Hogert. Si vous changez d'avis, vous serez ici la bienvenue. J'ai seulement quelque chose à vous demander. " Il tendit la main.

"Quoi, demanda Lisa sur un ton hostile.

– La clé, dit tranquillement Grimes. S'il vous plaît, donnez-moi la clé USB."

Hambourg-Hafencity, samedi 15h13.

Mark se retourna lentement vers Grimes. "Comment vous savez pour la clé ?

– Je ne suis pas idiot, Mark ! Je sais pourquoi vous êtes ici. Vous voulez détruire Pandora. Vous avez développé un programme tueur, un virus, j'en suis sûr. Et, comme chacun le sait, ça ne se trimballe pas dans un attaché-case."

Il se tourna vers Lisa. "Miss Hogert, vous avez certainement compris que je ne permettrais pas que nous détruisiez la propriété de cette firme et que vous voliez des données confidentielles !

– Il ment ! dit Lisa. Pandora le lui a dit ! Elle a dû analyser le protocole du système et constater que j'ai enregistré le virus. Je croyais avoir effacé toutes les traces mais je ne suis pas allée assez à fond."

Mark fixait les yeux globuleux de Grimes et avait l'impression d'être une mouche à la merci du regard vorace d'un crapaud. Il s'attendait qu'à tout moment une langue collante sorte de sa large bouche. "Excusez-moi, John, mais Lisa a raison. Nous ne pouvons pas prendre le risque, Pandora doit être détruite !"

Grimes secoua la tête. "Mark je vous ai vraiment tout offert, non ? Je vous ai tendu la main mais vous l'avez refusée. Vous avez raté votre dernière chance."

Il ouvrit un tiroir du bureau et eut soudain un pistolet à la main. "Je suis navré, mais je n'ai pas le choix. Je ferai tout pour protéger la propriété de l'entreprise contre les attaques extérieures."

Mark fixait le pistolet. Dans les yeux de Grimes brillait une dureté qu'on n'aurait pas attendue de son physique mou. Il se rappela alors les légendes qui couraient sur le passé de Grimes et il sut soudain qu'elles étaient en dessous de la vérité. Manifestement, il travaillait toujours secrètement pour le gouvernement britannique.

"Haut les mains, Mark. Et vous, Lisa, donnez-moi la clé.

– Pas question", dit Lisa. Ses yeux lançaient des éclairs. "Tirez-nous donc dessus !

– Vous ne m'en croyez pas capable ? Vous me prenez pour un con de bureaucrate qui est capable de commander mais qui ne sait rien faire lui-même. " Grimes ricana. "Si vous saviez. Pendant la guerre froide j'étais dans un service spécialisé dans l'espionnage. Les Russes n'étaient pas tendres quand ils attrapaient un des nôtres. Et nous ne l'étions pas non plus. Croyez-moi, je sais me servir d'un pistolet et je sais aussi comment faire souffrir sans tuer. Voulez-vous que je vous en fasse la démonstration ou me donnez-vous la clé tout de suite ?

– Où vous croyez-vous, John ? cria Mark. Vous ne pouvez pas simplement agiter un pistolet et menacer les gens ! La police vous..."

Grimes eut un rire sans humour. "La police, je l'emmerde ! Vous vouliez voler un bien de la firme et vous m'avez menacé. C'était de la légitime défense. C'est exactement ce qu'il y aura plus tard dans les rapports de police. " Sa voix était devenue plus aiguë et plus cinglante. "Et maintenant la clé ou ça va devenir vraiment désagréable !

– John, je vous en prie..."

La porte s'ouvrit et Mary passa sa tête frisée dans l'embrasure. "Excusez-moi, j'ai entendu crier et j'ai pensé... " Ses yeux s'élargirent en voyant le pistolet. "Qu'est-ce que..."

– Entrez et mettez les mains en l'air, Miss Andresen !", dit Grimes.

Mary se figea sur le seuil de la porte, essayant de comprendre ce qui se passait. Elle comprit l'appel à l'aide de Mark qui secouait la tête imperceptiblement. Ses yeux indiquèrent qu'elle avait compris. Elle referma la porte à la volée. On entendit ses pas rapides sur le parquet.

Grimes comprit qu'elle était allée chercher de l'aide. Il se précipita vers la porte du bureau. C'était le moment qu'attendait Mark. Il bondit, donna un coup d'épaule à Grimes et de la main droite essaya de lui prendre son arme.

Grimes devait s'attendre à cette manœuvre. Pour sa corpulence, il était étrangement vif. Il dégagea son épaule en tournant et leva le bras, si bien que la main de Mark frappa dans le vide.

Mais c'était sans compter avec Lisa. Elle prit son élan avec une longue rotation et de sa jambe tendue frappa Grimes à l'arrière du genou. Il s'affaissa et tomba sur le dos.

Mark n'hésita pas une seconde. Il se jeta sur l'Anglais et, tenant le pistolet à deux mains, le pointa sur lui.

Bien qu'il ait clairement le dessous, Grimes ne s'avoua pas battu. Il projeta son genou vers le haut et frappa Mark à un endroit particulièrement sensible. Celui-ci en eut le souffle coupé et un voile noir tomba sur ses yeux. Grimes utilisa ce moment de faiblesse pour

arracher sa main de l'étreinte de Mark.

Un coup partit.

Mark entendit la détonation et sentit son pull-over devenir humide à la hauteur de la hanche. Une seconde après il ressentit la douleur.

Il gémit, lâcha le bras de Grimes et porta la main à son côté droit.

Grimes essaya de se relever mais Lisa fut plus rapide. Elle sauta à pieds joints sur son avant-bras droit. On entendit un craquement sinistre, comme si plusieurs os de sa main se brisaient. Il poussa un cri. Lisa l'acheva avec un grand coup de pied dans le crâne. Elle pointa le pistolet sur lui.

"Pas un geste ou vous êtes mort !" dit-elle sur un ton tel que Grimes fut convaincu qu'elle ne plaisantait pas.

Mark se releva. Il se sentait étrangement léger. Cela l'inquiéta.

La porte du bureau s'ouvrit et Mary se précipita dans le bureau. "Mark ! Mon Dieu !

– C'est OK", dit Mark bien qu'il n'en fût pas très sûr. Il chancela jusqu'à son bureau et s'assit. Une douleur brûlante fusait à travers lui comme si la blessure avait privé son corps de son poids. Il fit une grimace et ne dit rien.

"Mon Dieu ! dit Mary. J'appelle une ambulance...

– Un instant, dit Lisa. Aide-moi à ficeler ce salopard. Si on lui laisse une chance, il nous tuera tous. "

Mary acquiesça.

"Tournez-vous !" commanda Lisa en montrant le pistolet à Grimes. Pour toute réponse, elle ne reçut qu'un ricanement grimaçant. Sans hésiter, Lisa marcha sur la main de Grimes. Il poussa un cri et lança une longue tirade d'injures en anglais. Puis il roula lentement sur le ventre.

"Prends les câbles d'un ordinateur et ficelle-lui les mains et les pieds. Inutile de prendre des gants avec ce gros porc !"

Mary obéit. Son visage montrait que prendre des gants avec John Grimes était la dernière chose qui lui serait venue à l'esprit. Grimes cria quand elle tira son bras blessé dans le dos et lui attacha les mains avec un câble d'ordinateur au bureau de Mark. Elle faisait de la voile comme Mark et savait faire les nœuds.

"Vous allez le regretter ! cria Grimes, allongé sur le sol et soigneusement ligoté. Je vous aurai ! Vous n'aurez pas assez d'argent pour payer les avocats dont vous aurez besoin !

– Fermez votre gueule ! dit Lisa. Sinon je vais profiter de l'occasion pour vous faire souffrir, tant que je ne suis pas derrière les barreaux !"

Grimes se tut.

Mary appela une ambulance et la police. Elle se pencha sur Mark, le visage soucieux. Le côté gauche de son pull-over et son pantalon étaient imbibés de sang. Il ressentait étonnamment peu de douleur. Il s'appuya au bureau et se leva. Avec des pas incertains il sortit du bureau en chancelant. Le sol tanguait comme un bateau en haute mer.

Lisa se précipita vers lui pour le soutenir. "Tu dois t'allonger. Aide-moi, Mary !"

Elles l'allongèrent avec précaution sur le parquet près du comptoir de la réception. Lisa souleva doucement le pull-over qui collait à la blessure. Mark gémit de douleur.

"Merde ! dit Lisa en voyant la blessure. Vous avez des pansements ici ?" Mary acquiesça et sauta sur ses pieds.

"Le virus ! dit Mark.

– Arrête Mark, pour l'instant ce n'est pas le plus important. Nous devons d'abord te...

– Pandora sait ce que nous projetons ! Tu dois mettre le virus sur le réseau immédiatement, sinon elle trouvera le moyen de nous stopper.

– Mais le virus n'est pas testé. Si ça ne marche pas...

– Fais-le ! C'est notre seule chance ! "

Mary arriva avec la boîte de pansements. "Je m'en occupe. J'ai suivi autrefois des cours de secourisme. Nous n'avons rien appris sur les blessures par balle mais je vais bien y arriver." Elle sourit bravement mais son pâle visage était plus blanc que d'habitude et il lut l'inquiétude dans ses yeux.

"OK, dit Lisa. Je vais régler ça." Elle courut vers un ordinateur pendant que Mary pensait Mark. Il dut se mordre les lèvres pour ne pas lui montrer qu'elle lui faisait mal.

"OK... le virus est sur le réseau, cria Lisa un moment après. Espérons que je n'aie pas fait d'erreur !

– Ça fonctionne ?" Parler coûtait à Mark et il avait très froid. Il savait que ce n'était pas bon signe.

"Je ne sais pas, dit Lisa. En tout cas, je n'ai provoqué aucune réaction directe de Pandora, mais ça ne veut rien dire. Nous devons attendre.

– Que fiche cette ambulance ?" demanda Mary. Son visage trahissait une profonde inquiétude. Mark essaya de lui sourire pour la réconforter. Des taches noires dansaient devant ses yeux. Ne pas dormir ! Ne pas dormir !"

La porte du bureau s'ouvrit. Mark tourna la tête – un mouvement qui lui coûta un grand effort. Il était temps qu'on lui fasse une transfusion.

Mais ce n'était pas le médecin des urgences qui se tenait à la porte. Ce n'était pas un policier, non plus.

L'homme robuste en combinaison de cuir noir lui envoya un sourire grimaçant et soudain le monde se mit à tourner devant Mark. Il plongea dans un noir et profond tourbillon.

Station Spatiale Internationale, samedi 14h17.

L'image de la culture de levures sous le microscope trembla devant les yeux de Cantoni comme une photo floue. Il sentit une profonde vibration dans ses mains pendant qu'il ajustait le microscope. "Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que c'est ?

– Qu'est-ce que c'est ?" Orlow s'éloigna en flottant et se pencha à nouveau sur un écran pour consulter le manuel digital interactif de la station. Le signal avertissant d'un problème avec le chauffage avait disparu de lui-même. En revanche, un nouveau message d'erreur apparaissait sans arrêt. Une fois, il avait fait étouffant pendant quelques heures quand la ventilation s'était arrêtée, mais elle s'était rétablie d'elle-même avant que des difficultés plus sérieuses se produisent. Une autre fois la lumière s'était soudain éteinte. Le micro-onde avait tellement réchauffé la nourriture sous plastique que le plastique avait éclaté. Ils avaient dû nettoyer l'appareil pendant une demi-heure. La communication avec la station au sol avait été coupée quelques minutes.

Beaucoup de problèmes s'étaient avérés sérieux mais aucun ne présentait vraiment une menace vitale. Cependant la situation était inconfortable – comme si un mauvais génie s'était invité dans la station. L'inquiétant, c'était que le Centre de contrôle ne pouvait ni identifier et encore moins expliquer aucune de ces erreurs.

Cantoni avait l'impression qu'en bas tous finissaient par croire qu'Orlow et lui se permettaient de mauvaises plaisanteries.

La situation lui paraissait pourtant tout sauf amusante. Il savait qu'un système technique instable se signale d'abord par des perturbations passagères avant de tomber complètement en panne, comme une éruption volcanique s'annonce par de légères secousses. Le seul élément positif de ces incidents était qu'Orlow ne croyait plus à un sabotage de sa part. Mais il ne s'était pas pour autant excusé pour ses soupçons sans fondements et n'avait pas retiré les menaces proférées lorsque Cantoni avait proposé d'abandonner la station avec la capsule de secours. Ils vivaient donc tous les deux sur un baril de poudre et avaient signé un armistice, unis dans le combat contre la technique récalcitrante.

"Une vibration, dit-il. Je l'ai clairement sentie.

– J'ai pas remarqué de vibration, dit Orlow. Tu as vraisemblablement..."

Un craquement métallique retentit. Comme si une grande armoire en fer venait de tomber. Sauf qu'en apesanteur rien ne pouvait tomber.

Orlow poussa un juron en russe, mais il paraissait plus surpris qu'inquiet. Il regarda autour de lui puis se propulsa à travers le sas en direction de l'ordinateur central.

Cantoni voulut le suivre. Ce faisant, il jeta par hasard un regard par le hublot. Il resta pétrifié – et se cogna la tête contre le sas, ayant oublié où sa trajectoire l'entraînait. Il ignore la douleur et se propulsa jusqu'au hublot. Il regarda à l'extérieur les yeux écarquillés.

Quelque chose de scintillant passait devant la station, pareil à un brillant papillon métallique. Un long moment, il fut saisi par la beauté de l'instant. Puis il comprit ce qu'il voyait.

C'était une feuille mince presque carrée sur laquelle des rectangles de silicone brillaient à la lumière du soleil. Cela avait dû être arraché à l'un des connecteurs solaires. Peut-être qu'une météorite ou un morceau de ferraille interstellaire avaient traversé la fragile construction. Si c'était le cas, ils avaient eu une sacrée chance que l'objet n'ait pas endommagé l'enveloppe. Un nouveau craquement retentit et presque en même temps l'alarme se mit à hurler. Cette fois ce fut un grand morceau du connecteur solaire qui passa lentement devant le hublot. Etaient-ils tombés dans une nuée de morceaux de ferraille ? Si c'était le cas, chaque seconde pouvait être la dernière.

Un des téléphones muraux hululait. Au son, Cantoni reconnut qu'il s'agissait du Canal 1. Il pressa le bouton correspondant.

"Cantoni ?"

Le chef de la mission, l'Américain John Edwards, était à l'appareil. "Ici le MC. Qu'est-ce qui se passe en haut, Andrew ? Nous recevons des ébranlements et une baisse de l'approvisionnement d'énergie. Etat de la situation, s'il vous plaît.

– Je n'ai aucune idée de ce qui se passe. " Cantoni se moquait qu'Edwards perçoive du désespoir dans sa voix. "Juri est dans Zvezda et essaie... " Ses yeux tombèrent sur le mur opposé sur lequel étaient placés les écrans de contrôles du bras robotique. "Un instant. Je vous rappelle."

Il raccrocha. Au même instant le téléphone sonna à nouveau. Cantoni l'ignore et se propulsa vers les écrans de contrôles. Le

moniteur montrait un secteur de la station. L'image allait et venait par saccades. Un des connecteurs solaires vint à l'image. Un gros trou béait dans une de ses ailes. La caméra se précipita sur lui et au même moment retentit un nouveau craquement métallique.

Cantoni saisit le manche à balai et essaya de contrôler le bras. Mais chaque mouvement de sa main était contrecarré par la manœuvre opposée de l'ordinateur. C'était comme s'il essayait de mater un cheval rétif. Le bras robotique se balançait, se cabrait, s'allongeait et se retirait. La sueur perlait au front de Cantoni comme s'il se débattait avec l'instrument. Malgré cela, il ne put empêcher que le bras touche à nouveau un connecteur solaire et lui occasionne un dommage.

"Qu'est-ce que tu fais ? Tu es devenu fou ? " Cantoni se sentit attrapé par les épaules et tiré brutalement en arrière. Le manche à balai lui glissa des mains. Il fut projeté à travers la station et son épaule heurta une console de manœuvre qui réagit par un bip-bip indigné.

Orlow le regardait avec des yeux sauvages. "Espèce de traître ! hurla-t-il. Je t'y prends !

– J'ai seulement essayé", dit Cantoni, mais au même instant un craquement résonna, étouffé cette fois, qui lui épargna de plus amples explications. Orlow fixait avec des yeux écarquillés l'écran sur lequel on voyait clairement le bras robotique s'éloigner de la paroi extérieure de la station. Un grand morceau de mousse isolante qui entourait la station était arraché. On voyait dessous l'enveloppe métallique épaisse de seulement deux centimètres. L'unique protection entre leur habitat et le milieu implacable de l'espace cosmique. On voyait distinctement une bosse. La couche isolante avait amorti le coup du bras. Un deuxième coup au même endroit et l'enveloppe serait inéluctablement détruite. Ils mourraient en quelques secondes.

Orlow empoigna la commande du bras robotique et se mit à se battre avec le système récalcitrant exactement comme son collègue avant lui.

Cantoni décrocha le téléphone qui n'avait pas cessé de sonner, éprouvant pour les nerfs.

"MC. Je veux un Etat de la situation immédiatement.

– Le bras robotique est devenu fou.

– Devenu fou ? Que voulez-vous dire ?

– Il bouge d'une façon incontrôlée et endommage des parties de la station. C'est comme s'il était guidé de l'extérieur.

– C'est impossible. Personne ne peut pénétrer dans le système de

l'extérieur.

– Alors ce doit être le système lui-même qui commande le bras.

– Vous devez le déconnecter immédiatement.

– Qu'est-ce que tu crois, c'est ce que nous essayons de faire ?
L'ordinateur le reconnecte chaque fois !

– Ecoute Andrew, nous n'arrivons pas à comprendre ce qui se passe chez vous ces derniers temps. Je sais que ça va te paraître bizarre mais nous sommes sûrs à 95 % que les avaries ont été produites manuellement.

– Manuellement ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire qu'un de vous...

– Tu es cinglé ! Je téléphone et pendant ce temps Juri se bat avec le système de commande. Il arrive à peine à dompter ce fichu engin.

– Orlov est au contrôle du bras robotique ?

– Oui. Il essaie...

– Ecoute, tu dois l'éloigner immédiatement. D'une façon ou d'une autre. Le Dr Birken dit qu'il existe une forme rare de schizophrénie qui...

– C'est toi qui vas m'écouter ? Nous n'y sommes pour rien, c'est l'ordinateur qui déconne ! Je viens juste de me battre avec le système de commande et maintenant c'est Juri qui essaie d'empêcher le pire. C'est incroyable que vous ne fassiez rien pour nous aider au lieu de nous traiter de fous ! " Il reposa violemment l'écouteur et se retourna vers Orlow.

Les trois écrans de la caméra du bras robotique étaient noirs. Les contrôles montraient que le système était désactivé. Comment tu as fait ? demanda Cantoni.

"Je n'ai rien fait, dit Orlow. Il s'est déconnecté tout seul..."

Edward pense que c'est nous qui l'avons provoqué. Birken lui a parlé de schizophrénie.

"Birken ? Ce timbré." Il se frappa le front. "Typique du Centre de contrôle. Quand tu as vraiment besoin d'eux, tout ce qu'ils savent faire c'est s'énerver." Il baissa les yeux. "Andrea, je me suis trompé. Quelque chose foire mais c'est pas de ta faute. Excuse-moi. " Il tendit une main géante.

"Ça va", dit Cantoni. La poignée de main du Russe ne fut pas aussi rude qu'il l'avait craint – comme si Orlow voulait lui indiquer par cette douceur qu'il serait plein d'égards à l'avenir.

"A partir de maintenant, c'est nous deux contre l'ordinateur, dit Orlow. Tu connais le film *2001* ?"

Tous les astronautes connaissaient le chef-d'œuvre de Stanley Kubrick dans lequel un ordinateur devenu fou tue l'équipage d'un vaisseau spatial.

"Tu ne penses tout de même pas que l'ordinateur fait tout ça intentionnellement ? Nous n'avons aucun HAL* (le HAL9000 est le nom d'un puissant ordinateur doté d'intelligence artificielle, gérant le vaisseau spatial *Discovery 1* dans le célèbre film *2001*) à bord. Notre système de contrôle n'a pas beaucoup plus de capacité de calcul que le PC personnel que j'ai chez moi, à terre. D'ailleurs nous ne pouvons pas simplement déconnecter l'ordinateur !"

Orlow acquiesça : "Nous devons neutraliser le bras pendant qu'il se tient tranquille.

– Comment tu veux faire ?

– Nous devons sortir."

Une brève lueur d'espoir brilla à l'horizon de l'entendement de Cantoni, mais elle s'éteignit aussitôt quand il comprit que Juri ne parlait pas du retour sur terre avec la capsule de secours. "Tu veux dire faire une sortie dans l'espace ? Maintenant, alors que l'ordinateur déconne ?

– Le bras peut redevenir actif à tout moment. Nous devons le séparer de la station. C'est notre unique chance de sauver l'ISS."

Cantoni lut la détermination dans les yeux noirs d'Orlow et sut qu'il était inutile de discuter. Il acquiesça lentement. "Bon, qui y va ?"

Il avait espéré qu'Orlow se proposerait. Après tout, c'était lui le héros, pas Cantoni. Mais la réponse d'Orlow le glaça d'effroi. "Nous irons tous les deux. Seul, c'est trop dangereux."

Hambourg-Hafencity, samedi 16h22.

"Diego ! " Lisa bondit sur ses pieds. Ses yeux étaient agrandis par l'effroi. L'épouvante lui allait bien.

"Qui êtes-vous ? " demanda une jolie rousse avec des taches de rousseur qui était penchée sur Helius. Le type était apparemment blessé.

Diego ne comprenait pas ce qui se passait. Pandora lui avait communiqué que Lisa avait mis les données de l'ordinateur d'Eva Weisenberg sur un support d'enregistrement externe, vraisemblablement une clé USB. Diego lui avait expliqué ce que ça signifiait. Il avait passé la demi-journée à chercher Lisa et Mark avec l'aide de Pandora. Finalement le système lui avait indiqué qu'ils étaient tous les deux dans le bureau de DI. Diego s'était immédiatement mis en route. Il devait absolument empêcher que le virus soit mis sur le Net. Mais il pressentait qu'il arrivait trop tard.

La colère monta en lui. Il allait rendre la monnaie de sa pièce à ce salaud ! Il tira le couteau à cran d'arrêt de sa poche et s'avança lentement.

Lisa sourit froidement et pointa un pistolet sur lui. Où avait-elle trouvé ce flingue ? Peu importe. Les rapports de force étaient clairs, en tout cas pour l'instant, Diego savait par expérience qu'il ne fallait pas sous-estimer la détermination de Lisa. Il leva lentement les mains. "Qu'est-ce que tu fais ? Abaisse ce machin. Je suis venu ici pour parler."

Lisa renifla, méfiante. "Parler ? Pandora t'a envoyé pour nous tuer. Tu es devenu son instrument. Tu n'es qu'un chien à sa botte. Un de ces jours elle t'attachera au prochain bec de gaz ou elle te rossera à mort comme Rainer Erling."

Diego improvisa. Il avait toujours été bon pour ça. Il mit tout le charme dont il était capable dans sa voix et devint immédiatement le grand gaillard espiègle et un peu naïf qui s'est mis trop souvent en mauvaise posture.

"Tu ne comprends pas, Lisa. C'est un être extraordinaire. Mais elle n'est pas méchante. Ne la tue pas ! Je suis ici parce que Pandora veut

faire la paix."

Il avait espéré que le thème de la paix prendrait sur Lisa, qui avait participé aux manifs contre la guerre. Mais il vit qu'il avait raté son but. "Et c'est pour ça que Pandora t'envoie ? demanda-t-elle froidement. Avec un couteau à la main ?"

Il essaya de sourire et rempocha son arme. "Une simple mesure de précaution, dit-il.

– Ça aussi, répondit Lisa en montrant le pistolet. " Peu à peu, l'instinct de Diego lui permettait de saisir la situation. Quelqu'un avait blessé Helius. Le pistolet était à lui. Il était l'ennemi de Lisa, donc l'associé de Diego, du moins pour le moment. Et il était encore ici. Il devait attirer l'attention des deux femmes sur lui. Il leva les mains. "Bon, je vais m'asseoir. Mais tu fais une erreur. Je sais que tu as mis un virus sur le Net pour détruire Pandora."

Un gros homme au visage enflé ouvrit la porte sans bruit et s'avança vers Lisa d'un pas étrangement silencieux. Il tenait un câble d'ordinateur à la main qui avait la forme d'un nœud coulant. Une de ses mains était curieusement déformée et son visage tordu de douleur. Il était blessé. Il avait l'intention de jeter le nœud coulant sur la tête de Lisa et de l'étrangler mais probablement ne parviendrait-il pas à serrer assez pour lui faire perdre connaissance.

L'homme jeta à Diego un regard où se lisait un signe d'intelligence muet : "Nous sommes tous les deux du même côté – du côté de Pandora."

Diego réprima l'impulsion d'acquiescer. "Lisa, nous devons stopper le virus. Nous devons aider Pandora à trouver un contrepoison. Pour ça j'ai besoin du code source du virus ! S'il te plaît !

– Tu ne crois pas sérieusement que je...

– Attention Lisa", cria la rouquine qui avait jeté par hasard un regard dans sa direction. Lisa se retourna et dirigea son pistolet sur le gros qui l'avait presque atteinte.

Diego bondit. Avant qu'elle ait pu réagir, il s'était jeté sur elle.

Elle se retourna sur lui, ruant et mordant, elle se battait comme une lionne. Une excitation sauvage afflua dans le corps de Diego : c'était comme faire l'amour mais en mieux. Il l'écrasait de son énorme poids. Lisa était une lutteuse habile mais elle avait appris la plupart des trucs de Diego et ce n'est pas pour rien que dans les combats de boxe les boxeurs sont classés par ordre de poids. Elle n'avait aucune chance.

Il ne fallut que quelques secondes pour que Diego lui arrache son

arme. Il roula sur lui-même et sauta sur ses pieds, le pistolet dirigé sur Lisa.

"Qui êtes-vous, si je peux me permettre ? " Le gros parlait avec un fort accent anglais.

Diego ricana. "Un ami de Pandora."

L'autre le salua de la tête. "John Grimes, PDG de Distributed Intelligence. Merci, vous avez sauvé notre bien des griffes de ces insensés. La firme se montrera reconnaissante de votre appui !"

Diego fit la grimace. Ils ne se connaissaient que depuis une minute et déjà ce gros tas lui portait sur les nerfs.

"Merci de votre générosité ! Je ne doute pas que Pandora soit votre bien. Mais nous ne l'avons pas encore sauvée. " Il pointa son pistolet sur Lisa. "Donne-moi le code source du virus !

"Il est là-bas sur la clé. " Elle montra un ordinateur dans lequel était fiché le petit porteur de données argenté.

"Tu me prends pour un idiot. Le code source est certainement verrouillé. Quel est le mot de passe ?

– Mon cul."

Diego ne pouvait pas s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour le sang-froid de Lisa. "Ou tu me donnes le mot de passe ou je tire dans la jambe de ton ami !"

Lisa le regarda sans rien dire. Diego dirigea l'arme sur Helius qui était sans conscience et tira. La balle déchiqueta la jambe de pantalon et un sang épais, presque noir, jaillit de la cuisse.

Lisa et la rouquine crièrent en même temps. Leurs voix produisirent une sorte d'accord harmonique, presque comme dans un duo de deux sopranos classiques. Diego ricana. Il avait raison – elles adoraient toutes les deux ce type.

"La prochaine fois je lui bousille les couilles, dit-il. Après, il ne vaudra plus grand-chose au lit, ton bel ami. Peut-être que tu réfléchiras de quel côté tu es, espèce de salope !

– Quand l'enfer gèlera", siffla Lisa. Mais dans ses yeux se lisaient l'incertitude et la douleur. Il était allé trop loin.

Il se pencha et posa le pistolet sur l'entrejambe d'Helius. "Bon et maintenant ? Et n'essaie pas de me baiser. Je connais ta méthode pour construire un mot de passe. Je compte jusqu'à trois. Un, deux..."

Hambourg-Eimsbüttel, samedi 16h13.

"... Le HSV, l'équipe de Hambourg, doit se donner du mal s'il veut battre le Bayern. Et les Hambourgeois passer à la contre-attaque. Ils peuvent, juste avant la mi-temps..."

Le téléphone sonna. Merde ! Pas maintenant. Le commissaire principal Unger savait qu'il devait y aller. Il s'agissait manifestement du cas Hamacher/Erling. Ce matin, un coup de téléphone d'un agent du BKA l'avait tiré du lit pour lui dire qu'on avait appréhendé Mark Helius et Lisa Hogert en haute mer et qu'ils étaient sous le coup d'un mandat d'arrêt international. Unger avait expliqué à l'agent du BKA que le mandat devait être falsifié.

Il lui avait proposé de venir au Präsidium pour parler avec Helius mais le BKA avait refusé. Ils l'avaient accablé de questions mais naturellement le cas était trop délicat pour mêler un commissaire de la criminelle à leur enquête.

Bon, et alors. Unger n'était pas vraiment triste qu'on lui retire cette inquiétante histoire d'ordinateur fou. Après tout, ils avaient un département spécialisé en criminalité informatique et on pouvait supposer qu'il était compétent pour une enquête sur un ordinateur criminel, si telle était bien l'explication de ce décès. La BKA faisait son travail. Unger pouvait classer l'enquête et tout le monde était content.

Mais bien sûr, ce n'était pas si simple. Les types n'avançaient pas et naturellement ils avaient besoin de lui. Et juste au moment où la situation s'arrangeait pour le HSV. Ces messieurs devraient patienter.

Haletant, Unger suivait l'attaque. Une passe admirable du seize du Bayern, directement devant les pieds de l'avant-centre. La voix du commentateur s'étranglait d'énervement. Hors-jeu ! Unger se cramponnait au dossier de son fauteuil préféré. Maintenant shoote, ordonna-t-il en pensée. Mais au lieu du but attendu, soudain l'écran devint neigeux.

"Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est... " Unger pressa les boutons de la télécommande mais toutes les chaînes montraient la même neige. Il se leva d'un bond et examina le poste, non, l'antenne ne s'était pas décrochée. Il devait s'agir d'une panne du réseau câblé. Juste maintenant !

Le portable sonnait toujours. Peu importait à présent. Unger regarda le Display. Ce n'était pas le BKA, c'était Dreek. Qui sinon lui aurait osé l'appeler pendant le match le plus important de l'année. Un moment la pensée l'effleura que Dreek avait réussi à trafiquer à distance son téléviseur pour le forcer à prendre son appel. Il soupira. "Unger !

– Allô chef ! Excusez-moi de vous déranger mais le service a reçu un appel au secours de DI. Il y a là-bas une fusillade dans laquelle Helius et Grimes sont impliqués. Nous avons envoyé une patrouille mais en ville la circulation est plongée dans le chaos et j'ai pensé que comme vous habitez à proximité..."

La conversation fut interrompue. On entendit un bruissement puis un craquement et pour finir un signal rythmique.

"Dreek ? cria Unger, bien que ce soit absurde. Allô ? "

Il fixa son portable. La liaison au réseau était sur zéro, comme s'il était dans un tunnel ou quelque part dans la Pampa. Un bizarre pressentiment parcourut son dos comme le souffle froid du malheur. La transmission télévisuelle et le réseau de téléphonie mobile étaient tombés en panne presque en même temps. Cela pouvait-il être un hasard ?

Il attrapa son arme de service et mit sa veste de cuir. Il ne prit pas les clés de sa Golf mais celles de sa Harley Davidson Sporter.

Quand il sortit de son appartement, il croisa dans l'escalier des voisins qui commentaient à grands cris la panne de télévision. Quand quelqu'un était assassiné à Hambourg, ça ne suscitait qu'un haussement d'épaules blasé, pensa-t-il. Mais quand le câble tombait en panne, toute la ville était en effervescence.

Il descendit les marches quatre à quatre. Il ne savait pas pourquoi mais quelque chose le poussait à se dépêcher. Il sortit la Harley du garage de son immeuble qui lui coûtait aussi cher qu'un petit appartement, et démarra la moto. Le bruit profond du moteur résonna dans son corps à travers la selle rembourrée et le calma un peu.

Il sortit la moto de la cour intérieure et fut accueilli par un concert de klaxons. Toute la rue était bloquée. Il avait dû y avoir un accident un peu plus loin. Unger se faufila entre les automobiles arrêtées et freina juste à temps quand une blonde ouvrit devant lui la portière de sa Polo sans regarder dans son rétroviseur. En remerciement de son rapide réflexe, elle se répandit en imprécations. Il réprima l'envie de lui mettre son insigne de police sous le nez et de lui hurler quelques mots choisis sur sa façon de conduire en ville et continua son chemin.

Dans tout le quartier régnait le chaos. Les feux de croisement

changeaient de couleur à chaque seconde comme un orgue à lumières dans une boîte disco : rouge-vert-orange-rouge-vert-orange...

Il roulait sur le trottoir. Les hommes rassemblés en grappes le regardaient d'un air hébété mais lui faisaient place. Quelques rues plus loin, ça n'allait pas mieux. Apparemment, les feux étaient devenus fous dans toute la ville.

Le pouls d'Unger s'accéléra. Tout ça sentait mauvais et il ne pouvait s'enlever de l'idée que la cause était à chercher dans le Hanséatic Trade Center. Il se fauillait en klaxonnant dans la cohue de tôles et d'hommes qui gesticulaient sauvagement.

Il atteignit enfin le port. Du coin de l'œil, il vit un gigantesque porte-conteneurs qui, en formant un angle bizarre, était presque en travers de l'Elbe. Il semblait presque avoir embouti un terminal de chargement, mais Unger n'avait pas le temps de regarder de plus près. C'était déjà assez difficile de manœuvrer la Harley à travers le tumulte des rues.

Après des minutes interminables, il arrêta la machine devant l'entrée de HTC. Une autre moto y était déjà, une machine japonaise. Son moteur claquait légèrement, comme s'il se refroidissait.

Unger tira son arme de service, enleva la sécurité et entra dans le bâtiment. A la réception, un gardien, apparemment désespéré, se débattait avec le pupitre de son installation de surveillance. Il jeta un regard hâtif à Unger, cligna de l'œil en voyant son arme et son insigne de police et revint à ses propres soucis.

Le commissaire jeta un regard fugitif à l'ascenseur. Un des quatre était ouvert et se refermait sans arrêt avec un susurrement métallique comme s'il broyait un repas délicieux. Il prit l'escalier et monta en courant. Pourquoi fallait-il que ce soit au onzième étage ? Il manquait d'exercice et, dès le troisième étage, il fut hors d'haleine. Les conséquences de la soirée d'hier qu'il avait estompées ce matin avec quelques aspirines de fortune faisaient battre ses tempes avec une nouvelle énergie, aussi bruyamment et durement que la grosse caisse de Ralf.

Après l'entrée en scène malheureuse du dernier week-end, les "Shallow Pink" avaient donné hier un petit concert à l'anniversaire de mariage d'un ami. L'ambiance avait été formidable. Comme pour effacer le ratage du dernier concert, les Jungs s'étaient vraiment défoncés. Ensuite Unger avait sans doute jeté des regards pleins d'intérêt sur le décolleté d'une jolie blonde dont il ne se rappelait plus le nom. Puis l'ami de la petite était arrivé et c'en avait été fini de l'amusement. Unger s'était consolé de sa déception avec des bières. Et maintenant on lui demandait de monter un escalier en courant au lieu

d'être confortablement assis devant la télévision, à regarder comment le HSV...

Une déflagration étouffée résonna à travers le bâtiment. Pas très forte, mais Unger reconnut le bruit aussitôt : un coup de feu. Il jura et, ignorant son mal de tête lancinant, il se remit à monter l'escalier quatre à quatre. Complètement hors d'haleine, il atteignit le onzième étage. Il poussa la porte de l'escalier et pénétra dans la petite entrée où se trouvaient les ascenseurs. A travers la porte de verre, il aperçut un groupe de gens. Unger reconnut la jolie tête rousse d'Andresen, la face de méduse de Grimes et la silhouette mince de la programmatrice brune, Lisa Hogert. Un type en combinaison de cuir noire était penché sur un homme étendu par terre comme s'il voulait l'aider sauf qu'il tenait un pistolet à la main. Le blessé devait être Helius et l'homme qui tenait l'arme était sans doute Detlev Schwindt dit Diego, qui avait été frauduleusement libéré de sa garde à vue. Cette fois, il n'y arriverait pas.

Quelque chose dans la position de Diego fit sentir à Unger qu'il allait à nouveau tirer. Il ne réfléchit pas longtemps et tira.

La porte en vitre vola en éclats. La balle alla se fichir quelque part dans le plafond du bureau. Unger en effet n'avait pas pris le risque de tirer sur Diego : trop d'innocents se trouvaient autour de lui et il savait que la balle serait déviée par la vitre. Mais du moins avait-il détourné Diego de son projet et il avait maintenant le champ libre pour le prochain tir. Son adversaire aussi, il est vrai.

Avec une rapidité et une précision effrayantes, Diego leva le pistolet et tira. Unger n'eut pas le temps de se mettre à l'abri de l'encadrement des portes des ascenseurs. Il sentit que quelque chose lui déchirait l'épaule droite. Il trébucha et tomba. Son arme lui glissa des mains. Il regarda avec irritation son bras qui pendait, aussi inutile qu'une prothèse. Il ne sentait rien mais il ne pouvait bouger ni les doigts ni les muscles du bras.

Un deuxième coup partit qui envoya une pluie de verre sur Unger. Il entendit le sifflement de la balle qui passa juste au-dessus de sa tête et laissa dans la porte métallique de l'escalier un creux profond.

Le prochain coup serait pour lui, il le savait. Il n'avait plus le temps de se mettre à l'abri. Il était fichu. Il ferma les yeux et attendit l'inéluctable.

Station Spatiale Internationale ISS, samedi 14h41.

"La combinaison spatiale est OK", dit Cantoni dans le micro de son casque, après qu'il eut examiné que toutes les parties de l'équipement d'Orlow étaient ajustées. Juste avant, Orlow avait fait la même chose pour lui.

"J'engage la décompression du sas", dit le Russe. A travers sa visière d'un doré frivole, Cantoni ne pouvait pas voir son visage. Il leva le pouce.

Orlow actionna un contrôle à côté de la porte étanche et un sifflement retentit qui s'éteignit très vite. Les bruissements d'arrière-fond permanents de la station – le léger bruissement de l'aération, le cliquetis et le claquement sec quand une partie des structures se réchauffait sous la lumière solaire ou se refroidissait en entrant dans l'ombre – disparurent entièrement. Il n'y avait plus d'air pour les transmettre.

"J'ouvre la porte étanche", dit Orlow dans le micro. La porte de métal glissa sur le côté découvrant un coin de l'espace cosmique – d'un noir mat velouté et constellé de milliers de minuscules lumières froides qui ne scintillaient pas. Cantoni en eut le souffle coupé. A travers les hublots de la station on voyait peu d'étoiles, la luminosité de la terre les éclipsait. C'était la première fois qu'il pouvait jeter un regard sans entrave sur l'univers cosmique. En d'autres circonstances il se serait peut-être réjoui d'une telle promenade dans l'espace. Mais ici la promenade n'était pas sûre.

"Je quitte la station." Orlow accrocha son câble de sécurité à une main courante près de la porte étanche puis il se lança dehors en flottant. Sa combinaison éclipsa les étoiles quand il glissa de l'ombre de la station dans la lumière solaire.

"Je quitte la station", dit Cantoni, il accrocha son câble de sécurité à côté de celui d'Orlow et le suivit.

C'était un sentiment incroyable de quitter l'étroitesse et la soi-disant sécurité de la station. Cantoni avait une boule dans la gorge. Il était si bouleversé qu'il oublia d'agripper la main courante à côté de la porte et jaillit sans frein vers l'extérieur jusqu'à ce que le câble de sécurité se tende et freine d'un coup son vol plané.

Cantoni essaya de refouler le sentiment intime qu'il n'était pas à la hauteur de la situation. Il ne devait commettre aucune erreur. Orlow s'était disputé pendant une demi-heure avec Edwards qui croyait toujours qu'un des deux était fou et leur interdisait formellement de tenter une sortie. Finalement le Russe avait interrompu la liaison avec la Terre en jurant. Depuis ils étaient tout à fait seuls.

Au-dessus de Cantoni, la Terre remplissait presque tout le champ de vision. Ils volaient au-dessus de l'Atlantique qu'une ligne nette partageait en jour et en nuit. Sous lui se trouvait la station, aveuglante malgré la visière teintée de son casque. Il voyait distinctement le grand trou que le bras avait ouvert sur un des connecteurs solaires et la blessure effrayante dans la mousse de protection sur le côté du module Zarya.

Son cerveau corrigeait la perspective et il voyait la terre "en bas" et la station "en haut". Pour la première fois depuis des semaines il ressentait l'apesanteur comme une impression de tomber. Il dut un instant combattre l'angoisse primitive qui montait en lui. Puis il se concentra sur sa tâche. Il tira sur le câble pour remonter vers la station.

Orlow accrocha à sa combinaison un second câble de sécurité qui était relié à celle de Cantoni. De cette façon, ils avaient chacun deux points d'ancrage. Puis ils se dirigèrent vers le bras robotique qui était amarré sur un socle à quelques mètres de la structure extérieure de la station.

Le bras construit au Canada avait sept articulations et à chaque extrémité une partie munie de connexions électriques. Ces extrémités pouvaient soit recevoir un outil préhenseur hautement sensible – la "main", soit raccorder le bras à la station. Grâce à cette symétrie, il était possible de fixer chaque bout du bras à différents endroits de la station. C'était un outil hautement flexible qui pouvait déplacer avec une extrême précision des poids de plusieurs tonnes. Avec son aide, il deviendrait beaucoup plus facile de monter les parties manquantes de la station interplanétaire -si celles-ci étaient jamais mises en orbite.

Orlow et Cantoni flottèrent vers le socle sur lequel le bras était amarré. Il était presque verrouillé ; il n'était pas prévu d'en détacher manuellement l'ancrage.

"Je dévisse, et toi tu tiens le machin à l'œil", dit Orlow. Cantoni fit signe que c'était OK.

Le commandant se servit d'un outil électrique multifonctions pour dévisser les vis du revêtement autour de l'ancrage. Il voulait d'abord essayer de couper les liaisons électriques. Si c'était impossible parce que celles-ci étaient inaccessibles à l'intérieur de la structure, il

détacherait l'ancrage du bras tout entier. Ensuite il ne leur resterait plus qu'à repousser le coûteux instrument de plusieurs millions de dollars, jusqu'à ce qu'il soit freiné par l'atmosphère, tombe et se consume. Ils seraient sans doute traduits en justice pour cela sur Terre. Mais pour l'heure, Cantoni s'en moquait dès lors qu'il avait une chance d'y revenir.

L'esprit tendu, il regardait le bras qui continuait à être absolument inerte. Ou bien non ? Il avait perçu là-bas à l'extrême pointe un léger mouvement ? Non, il devait s'être trompé.

Il regarda Orlow. Celui-ci avait presque détaché le revêtement du socle. "Je ne peux pas atteindre les câbles électriques, dit-il après une ou deux minutes. Pas de chance, nous devons séparer le bras entièrement.

– D'accord, dit Cantoni. Si je..."

Il ne continua pas. Il s'était retourné pour observer le bras robotique et fut mortellement effrayé car son regard rencontra l'œil de verre de la caméra qui était fixée au bout du bras. L'extrémité, sans aucun bruit à cause du vide, s'était penchée vers lui. C'était inquiétant – la caméra l'observait comme l'œil d'un serpent de métal. Il avait la macabre impression d'être dans une scène du film de Kubrick où la caméra du bord observe le commandant du vaisseau spatial, d'un œil froid et calmement calculateur. Il dut faire appel à toute sa concentration pour se rendre compte que c'était impossible – que la capacité de calcul à bord de r ISS ne suffirait jamais à produire quelque chose comme une volonté propre. Que c'était une fonction d'erreur, rien d'autre. Que c'était un pur hasard si la caméra qui se trouvait maintenant à moins d'un mètre de lui était braquée directement sur son casque.

Un instant cela coupa la parole à Cantoni. Puis il se ressaisit. "Juri ! Le bras..."

Orlow se retourna et se mit à jurer.

Le bras se détournait comme s'il en avait assez vu. Puis il se tendit et dessina un large arc vers le haut, à l'extrémité de la structure en treillis appelée Truss, où étaient suspendus les connecteurs solaires. Là-haut se trouvait un autre socle d'ancrage.

"Qu'est-ce qui se passe, cria Cantoni ? Le machin se barre !"

En effet l'autre extrémité du bras se fixait sur l'ancrage du Truss. Et l'extrémité du bras qu'Orlow avait dévissé se détachait et disparaissait avec un élégant mouvement vers le haut.

Du fait que les mêmes connexions se trouvaient aux deux

extrémités, une extrémité du bras pouvait se relier à un socle puis l'autre extrémité se détacher du socle d'origine. Ainsi tout l'appareil pouvait cheminer comme une chenille d'un bout à l'autre de la station. Cela avait été une idée lumineuse du constructeur qui rendait le bras aussi flexible que possible. Cantoni était persuadé qu'ils n'avaient pas pensé que la chose pourrait développer une sorte de vie propre.

Orlow jurait à nouveau. "Il faut l'attraper."

Hambourg-Hafencity, samedi 17h15.

L'inévitable ne se produisit pas. Au lieu de ça, Unger entendit des gémissements et des cris étouffés. Il se redressa. La brune mince s'était jetée sur Diego et se battait avec lui. Andresen luttait avec Grimes, qui lui avait passé le câble autour du cou et l'étranglait.

Cette vision donna à Unger de nouvelles forces. A l'aide de son bras gauche intact, il se poussa vers le haut et se mit lentement à genoux. Son bras droit le brûlait d'une façon intolérable. Il ignora la douleur, se releva avec peine, se coupa sur un éclat de verre. Finalement il trouva le pistolet et se remit sur ses pieds.

Un autre coup de feu éclata. Un écran d'ordinateur explosa dans un nuage de débris de plastique et de verre. Quelque part, loin en dessous, une alarme hululait.

Unger butta sur ceux qui se battaient toujours. "Mains en l'air ! Police ! " hurla-t-il et il dirigea son pistolet sur eux avec la main gauche. Des gouttes de sang coulaient de son bras droit. Sa main tremblait et il aurait raté une porte de grange mais il espérait qu'on ne le remarquerait pas tout de suite.

Grimes lâcha le câble qu'il avait passé au cou d'Andresen et leva les mains. Elle respira plusieurs fois à fond. La brune se battait toujours avec Diego pour l'arme. Unger dirigea le pistolet sur eux mais sans oser tirer. Il semblait que le solide Diego reprenait lentement le dessus. Bien que son adversaire le tiraille, le morde et le griffe, il réussit à tourner l'arme vers Unger.

Le commissaire n'osait toujours pas tirer. Le risque de toucher un innocent était trop grand. Diego en revanche n'avait pas ce problème. Un sourire surnois tordit son visage quand il jeta un bref regard vers Unger.

Mais soudain ses yeux s'agrandirent et sa bouche forma un "oh" étonné. De son cou sortaient vingt centimètres d'un long coupe-papier que Mary Andresen lui avait planté.

Le corps massif de Diego se convulsa. Du sang coula de sa bouche. Le pistolet tomba de sa main. Il jeta le bras vers le haut, attrapa le coupe-papier et, dans un effort presque inhumain, il l'arracha. Le sang

jaillit sur le côté et tomba sur le sol. Il essaya de se relever en poussant un râle.

Unger comprit qu'il n'avait plus d'air. Andresen avait dû lui sectionner la trachée-artère. Son visage devint bleu. Il tenta une dernière fois d'étreindre le pistolet et de le diriger sur Unger. Puis il s'écroula.

"C'est bien que vous soyez là, monsieur le commissaire, ces gens ont fait irruption chez moi et m'ont menacé. Ils veulent certains secrets...

– Fermez votre gueule !" cria Unger.

Station Spatiale Internationale ISS, samedi 14h40.

Ils procédaient systématiquement. Orlow utilisait un outil multi-usage pour rendre un socle après l'autre inutilisable. C'était relativement facile. Le bras lui-même resta pendant ce temps complètement immobile, dressé dans l'espace cosmique comme la pince d'un crabe gigantesque.

Soudain il fit nuit autour d'eux. La station entraînait dans l'ombre de la Terre. L'océan d'étoiles s'illumina brusquement, comme si Dieu venait juste d'allumer le feu cosmique. La Terre elle-même, là où les nuages bleuâtres ne voilaient pas la vue, n'était qu'un océan de lumières. Cantoni put repérer le contour des côtes de l'Asie de l'Est grâce à l'intensité lumineuse des villes : sur l'île du Japon, Tokyo scintillait comme une grande pierre précieuse dans un luxueux bracelet. Sur le continent chinois, les points lumineux étaient plus éparpillés mais les agglomérations comme Pékin, Shanghai, Zhengzhou et Hongkong brillaient de tous leurs feux.

Puis il arriva quelque chose d'effrayant : une partie des lumières disparut. Comme si quelqu'un avait tourné un bouton. Pendant une fraction de seconde, Cantoni crut qu'un objet sombre s'était étendu au-dessus de la ville, peut-être un nuage. Puis il revint à la raison et se dit qu'aucun nuage n'aurait pu arriver si rapidement. En bas le courant était coupé. Sur une surface de dix mille kilomètres carrés. Cela devait concerner quelques millions de gens.

Les lumières n'avaient pas entièrement disparu. On reconnaissait toujours les contours de la côte même si c'était bien plus faiblement. Un unique point lumineux apparut, plus clair que tous les autres, il devint orange et disparut. Cantoni comprit avec un frisson qu'il devait s'agir d'une explosion – une explosion assez puissante pour être vue à 360 km de hauteur.

"Qu'est-ce qui se passe en bas ?" demanda Cantoni.

Orlow ne dit rien. Il s'était détourné de son travail sur le socle et regardait en bas la terre sombre.

"Tu crois... tu crois que ça a un rapport avec notre problème d'ordinateur ?

– Absurde", répondit Orlow en russe. Comme s'il refusait par réflexe ce que disait Cantoni.

"Juri, je sais que tu ne veux pas m'écouter, mais je trouve toujours que nous devrions..."

– Ferme ta gueule et surveille le bras !

– Quelque chose en bas va de travers. Et c'est grave. Le Centre de contrôle ne peut plus nous aider et..."

Il s'interrompit. La Terre bascula sous lui et il sortit de la zone d'ombre. La station tourna autour de son axe longitudinal. C'était une manœuvre qu'on effectuait en principe que lorsque les grands collecteurs solaires devaient être alignés pour recevoir la plus grande quantité d'énergie possible. Rien que pour cela un assujettissement par des câbles de retenue était indispensable. Mais l'alignement des connecteurs solaires ne réussissait normalement que si la station était exposée à la lumière solaire.

La plupart du temps la rotation de l'iss stoppait au bout de moins de 90 degrés, au plus au bout de 180 degrés. Mais l'ordinateur avait apparemment décidé que les deux astronautes avaient mérité un tour de manège. Les propulseurs accéléraient la rotation lentement, mais constamment. La Terre et les étoiles tournaient toujours plus vite autour d'eux. C'était un mouvement angoissant, qui donnait la nausée.

Un des jurons orduriers d'Orlow retentit dans le casque de Cantoni – une variante jusqu'ici inconnue. "Il faut qu'on se dépêche, dit-il. On doit corriger aussi vite que possible la rotation sinon la station est perdue. " Il décrocha son câble, qui était toujours fixé à la combinaison de Cantoni, pour pouvoir se mouvoir plus vite.

Ils progressèrent sur la base du bras. Orlow enleva la protection aussi vite qu'il le pouvait pendant que Cantoni observait le bras en essayant de ne pas faire attention aux étoiles et au gigantesque globe terrestre qui tournaient autour de lui.

Il lui vint une idée."Juri, si nous détachons le bras et si la station est toujours en rotation, il peut fracasser un des panneaux solaires.

– Nous devons en prendre le risque, dit le commandant. En tout cas la rotation a ceci de bon que le bras s'éloignera de lui-même de la station. Nous pouvons l'utiliser..." Orlow s'arrêta.

Comme si le bras prévoyait quel destin l'attendait, il se mit en mouvement tout seul. Il se replia et s'enroula comme un serpent, s'étendit à nouveau jusqu'à s'écarter le plus possible de la station. Puis il s'abattit comme un fouet. L'extrémité rencontra Orlow. Celui-ci perdit l'équilibre et fut lancé aussi loin de la station que son câble de

sécurité le permettait.

Cantoni entendit un cri étranglé puis seulement un murmure. "Juri ! Mon Dieu... " Pétrifié, il vit comment le commandant était projeté contre le treillis de la structure par la rotation de la station. Il y resta suspendu les bras et les jambes écartés le visage tourné vers Cantoni et vers le bras robotique. Sur le disque réfléchissant de son casque se distinguait clairement une fente.

"Juri ! Tu es OK ? " Cantoni se repoussa pour venir en aide au Russe mais il n'arriva pas à contrôler sa trajectoire qui était affectée par la rotation de la station et il atterrit à plusieurs mètres d'Orlow. Son câble se prit dans le treillis et il fut obligé de reculer pour le délivrer.

Quand il atteignit Orlow, ses pires craintes furent confirmées. Le coup du bras avait fendu le plexiglas du casque. Le vide avait fait le reste.

Cantoni fit une courte prière. Puis il détacha l'outil multi-usage de la ceinture d'Orlow et se propulsa en arrière vers la base du bras robotique qui était redevenu immobile comme s'il jouait les innocents.

Bizarrement, Cantoni n'avait plus peur, il ne sentait que son courage. Ce maudit engin avait tué son camarade. Il le vengerait !

Il travaillait avec concentration et rapidité. En quelques minutes, il avait arraché la protection et détaché l'ancrage structurel du bras. Pendant tout ce temps le bras n'avait pas bougé comme s'il était résigné à son destin et acceptait d'être puni pour son crime. Ce n'est que lorsque l'attache mécanique fut détachée et qu'il ne fut plus suspendu que par quelques câbles que le mouvement revint dans l'appareil. Il bougeait et étendait son membre qui n'avait plus à présent d'attache solide avec la station mais les mouvements étaient moins puissants et n'étaient plus aussi dangereux. La lourde construction de plusieurs tonnes bascula lentement en direction des panneaux solaires.

Aussi vite qu'il le put, Cantoni arracha les derniers branchements. Les mouvements du bras moururent. Il lui donna une forte poussée et la force centrifuge fit le reste. Lentement l'appareil passa en flottant très près du panneau solaire. Le dernier morceau l'égratigna au passage sans causer de dommages conséquents. Puis il fut hors de portée.

Cantoni le regarda à deux reprises. Puis il se mit à remorquer le cadavre d'Orlow dans le sas. Il avait survécu au combat avec le bras robotique mais les difficultés n'étaient pas finies pour lui. Il devait stopper la rotation de la station puis revenir sur Terre avec la capsule

de secours Soyouz en compagnie du commandant mort. Il le ferait. Il avait beaucoup de choses à expliquer au Centre de contrôle. Ils créeraient une commission d'enquête. Ils finiraient par comprendre ce qui s'était vraiment passé et serait laver de tout soupçon. Il pourrait à nouveau dormir dans les bras de Cilia.

Alors seulement il s'autoriserait à pleurer.

Hambourg-Hafencity, samedi 17h32.

Mais où est donc passée cette fichue ambulance ? Il semblait à Unger qu'un forgeron fou lui frappait le bras avec un marteau brûlant. Il ne pouvait plus bouger les doigts. Il avait peur de ne plus jamais pouvoir jouer de la guitare, mais il avait perdu peu de sang et sa vie n'était pas en danger. Andresen avait soigné sa blessure avec un visage sérieux et beaucoup d'adresse. Unger avait le sentiment qu'il était entre de bonnes mains. De très bonnes mains.

Helius n'avait pas eu cette chance. Sa peau était aussi livide et cireuse que celle d'un cadavre. Lisa, assise par terre près de lui, lui caressait la joue. Elle avait les yeux pleins de larmes. Ses gestes démentaient son apparence froide. Grimes était ficelé avec des câbles et des bandes collantes à sa chaise et gardait le silence. Unger lui avait clairement dit qu'il lui enfoncerait personnellement un coupe-papier dans le cou s'il ouvrait la bouche. Il était sans doute en train de penser à l'armada d'avocats qu'il allait lâcher sur Unger et à la façon dont il lui réglerait son compte dans les règles de l'art. Mais Unger n'avait pas peur du gros. Son témoignage et ceux de Hogert et d'Andresen suffiraient à envoyer Grimes derrière les barreaux pour un certain temps.

Ils ne pouvaient rien faire sinon attendre du renfort et une aide médicale. Les lignes téléphoniques étaient mortes. De la baie on avait un spectacle magnifique sur la ville et le port. D'ici tout paraissait trompeusement calme et amical. Seules quelques colonnes de fumée indiquaient que dans certains quartiers beaucoup de choses allaient de travers.

"Qu'est-ce qui se passe ? demanda Unger. Sur le chemin, en venant ici, les feux rouges étaient devenus fous. Le réseau câblé est en panne et mon portable est mort. Toute la ville semble être sens dessus dessous. Vous avez une explication ? "

Lisa Hogert le regarda. "Pandora est en train de mourir. Le chaos au-dehors est son agonie."

Espace aérien au-dessus de Tokyo, dimanche 1h12.

"Mesdames et messieurs, nous avons commencé notre descente sur Tokyo. Veuillez éteindre vos appareils électroniques, relever vos tablettes et attacher vos ceintures. "

Enfin, pensa Norman, enfin je vais sortir d'ici. Les dix heures de vol au-dessus du Pacifique avaient été un enfer. Il était resté coincé à son hublot sur le côté droit du 747. Sa masse corporelle dépassait au-dessus de l'accoudoir gauche et retombait sur sa voisine, une jeune Asiatique. Elle penchait son corps à gauche sur l'allée d'une façon peu naturelle comme si le contact de cette chair chaude la dégoûtait. Bien que la soufflerie de l'air conditionné soit poussée au maximum, il ne pouvait s'empêcher de transpirer. C'était pour lui affreusement désagréable. Pour le vol retour, il achèterait un surclassement en la Business Class, quoi que ça coûte.

Il ne resterait que quatre jours à Tokyo mais ce serait les beaux jours de sa vie. Norman n'avait jamais ressenti le besoin de partir en vacances. Il n'aimait pas la plage, et grimper sur les montagnes ou faire du ski lui était interdit à cause de son poids. Il n'avait pas quitté Palo Alto depuis longtemps. Et voilà qu'aujourd'hui il allait au Japon en tant qu'hôte d'honneur de l'Energia Powergmer Convention ! Les gens de là-bas ne le verraient pas comme un gros lard suant mais comme l'homme qui jouait le célèbre Tarkus.

L'homme qui avait découvert ce qui avait foiré avec Super Kobold. Ils le respecteraient. Ils ne se soucieraient pas de son extérieur mais de sa valeur intérieure.

Super Kobold était appelé ainsi depuis qu'il avait tué Tarkus dans le Forem. Mais cette déconfiture était en réalité une victoire. Norman avait été si amer qu'il avait appelé Eternia-Nieder-lassung aux Etats-Unis. Il avait mis en avant sa situation chez Ultrasearch et avait pu parler au directeur des ventes. Il lui avait joué l'air habituel et l'avait menacé de mettre chez Ultrasearch Eternia sur une liste bloquée de telle sorte qu'aucun internaute ne puisse trouver le site Web. Naturellement c'était une menace en l'air. Eternia était un des plus gros clients d'Ultrasearch et Norman n'avait pas assez d'influence pour imposer une telle décision. Mais il les avait impressionnés et le manager avait promis de s'occuper de l'affaire.

Quatre heures plus tard, il avait reçu un appel du Japon. Dans un mauvais anglais, un Japonais s'était excusé mille fois et avait expliqué qu'il s'agissait d'une erreur technique, et que grâce à lui cette erreur avait été corrigée. Il semblait sous-entendre que les développeurs ne savaient pas au juste pourquoi le Kobold avait foiré mais ils avaient construit un Workaround – une sorte de solution de contournement – pour résoudre le problème. On avait redonné vie à Tarkus, on lui avait accordé un million de points d'expérience et offert une hache psychique, une des armes les plus puissantes d'Eternia. D'ailleurs on avait proposé à Norman, en tant qu'hôte d'honneur de la convention d'Eternia Powergame qui commençait le lendemain, de lui faire visiter les studios de Développement. On lui avait aussi payé le vol mais en classe économique seulement.

Norman regarda dehors, dans l'obscurité. En dessous de lui, il vit le Pacifique noir et la côte dentelée de Honshu, la principale île japonaise qui s'étirait vers le nord comme un étincelant collier de perles. Il était si heureux de rencontrer des joueurs que son cœur battait à tout rompre.

"Vous avez mis votre ceinture ?"

Il se tourna vers l'hôtesse de l'air qui lui avait posé la question. Il prit les deux extrémités de la ceinture, respira profondément et les accrocha. La ceinture lui comprimait fortement l'abdomen bien qu'il l'ait déroulée au maximum.

L'hôtesse fit un signe de tête satisfait et Norman se retourna vers son hublot. Il mit sa main en abat-jour pour se protéger de la lumière de la cabine mais il ne vit que du noir. L'appareil avait dû décrire une courbe car sur le côté droit ne gisait plus que le Pacifique et volait parallèlement à la côte.

La lumière de la cabine clignota et s'éteignit. Puis un terne éclairage de secours s'alluma. Sur le sol de la cabine apparurent des lignes de lumières vertes qui indiquaient le chemin de la sortie en cas d'accident. Le pilote avait sans doute...

Des crissements et des bruits retentirent. Une secousse ébranla l'appareil comme s'il avait heurté quelque chose de dur. Norman sursauta. Puis il se dit que ce devait être le train d'atterrissage qui sortait. Il respira.

L'avion fit un bond puis chuta. L'estomac de Norman se retourna. Pendant un moment il ne sentit plus le poids de son corps – une sensation à la fois belle et atroce. Cela avait dû être un trou d'air assez gros. Des passagers se mirent à crier. L'hôtesse s'attacha sur un siège pour ne pas tomber. Elle était blême. L'appareil commença à s'incliner puis vira abruptement à gauche. Les réacteurs hurlèrent et Norman fut

doublément comprimé sur son siège à cause de son poids. Il sentit que le sang était chassé de sa tête. Des lumières de couleur dansèrent devant ses yeux. Puis la pression cessa et le 747 se stabilisa. Norman se promit de dire ce qu'il pensait au personnel de vol. Mais il volait en classe économique, il ne pouvait donc pas...

Son regard tomba à l'extérieur et il s'étonna. Il voyait des rues sur lesquelles s'étiraient des files de lumières rouges ou blanches. Entre surgissaient des tours noires comme des rochers de basalte d'un magma en fusion. Des buildings éteints.

Le pire dans ce qu'il voyait ce n'était pas que les buildings soient complètement obscurs à l'exception des lueurs verdâtres des éclairages de secours. Le pire c'était la perspective d'où il les voyait : ils n'étaient pas en dessous, ils étaient à côté.

Quartier d'Ome/Tokyo, dimanche 1h30.

"Love me tender, love me sweet, never let me go ! "

Kumiko leva les yeux au ciel. Elle détestait le karaoké. Il lui était très désagréable qu'Isao fasse le singe devant les gens. Mais elle devait reconnaître qu'il avait une jolie voix et faisait une imitation passable d'Elvis.

Elle avait cédé aux pressions d'Isao et de son amie Lino et elle les avait accompagnés dans le Karaoke-bar. Cela lui avait paru une bonne idée, une occasion d'oublier son affreuse semaine et de pouvoir rire à nouveau.

Les techniciens étaient venus à bout des problèmes d'ordinateur mais la banque avait presque perdu le quart de ses clients. Les employés chuchotaient entre eux. Des rumeurs couraient selon lesquelles la banque était en faillite ou sur le point d'être reprise par un concurrent plus important. En tout cas, ça ne semblait plus un emploi sûr. Kumiko savait que, s'il y avait une grande vague de licenciement, les derniers arrivés et les plus jeunes parmi les employés seraient renvoyés les premiers. Les félicitations qu'elle avait obtenues quelques jours auparavant ne serviraient à rien.

"You have made my life complete and I love you so", soupirait Isao. Il s'approcha de Kumiko. Oh, non, s'il te plaît, pas ça ! Le projecteur le suivait en même temps que les regards des autres spectateurs du Karaoke-bar qui, à une heure et demie du matin, était toujours aussi plein. Kumiko se sentit rougir. Par bonheur, ça ne se voyait pas dans la lumière papillonnante. Lino riait de plaisir. "Il est si mignon", cria-t-elle à Kumiko.

"Love me tender, love me true, all my dreams fulfill..." Isao s'agenouilla devant leur table. La foule hurla et applaudit. Kumiko combattit l'envie de lui envoyer son verre d'Asahi Super Dry à la tête pour rafraîchir son cœur enflammé. Mais pouvait-elle le faire devant tous ces gens ?

"For, my darlin', I love you and I always..."

Un glapissement résonna dans le micro puis de clairs grondements. Et soudain jaillirent les accords martelés d'une chanson des Stones.

Isao regarda autour de lui, troublé. La plupart des spectateurs croyaient visiblement qu'il s'agissait d'un show particulièrement réussi et applaudirent. Sur l'écran mural au-dessus de la scène apparut le texte de la chanson. *"I can't get no... satisfaction..."*

Crânement Isao essaya de chanter la chanson en même temps mais apparemment il ne la connaissait pas et ne suivait ni la mélodie ni la mesure. C'était atroce.

"Cause I try and try and try..."

Kumiko ne put retenir un rire sonore. Elle vit Isao foncer les sourcils, la déception était inscrite sur son visage comme avec un épais pinceau calligraphique. Ce qui la fit encore plus rire. Elle savait que c'était vulgaire, qu'elle le blessait, mais elle ne pouvait pas arrêter.

Isao lui jeta un regard sombre puis il jeta le micro à ses pieds et s'éloigna d'un air furieux. La foule le siffla – on était considéré comme un dégonflé et un lâche quand on ne finissait pas une chanson commencée.

Kumiko se calma. Isao lui faisait pitié. Elle se leva pour le suivre. Les spectateurs applaudirent – ils croyaient apparemment que Kumiko allait ramasser le micro et continuer. Elle ignore l'appel, enjamba le micro et courut sur la scène dans la direction où Isao avait disparu.

A ce moment, la musique s'arrêta net et les lumières s'éteignirent. Seul l'éclairage des sorties de secours du bar fonctionnait. Des applaudissements isolés éclatèrent, certains croyaient que ça faisait partie du show. Puis les applaudissements moururent et les murmures enflèrent. Les gens comprenaient que quelque chose n'allait pas. Comme s'ils obéissaient à un ordre, ils se levèrent et quittèrent le bar, disciplinés et tranquilles, sans panique. Après tout une panne de courant n'était pas une catastrophe.

Kumiko laissa la foule se répandre dans la rue. Dehors il faisait nuit noire. Les lampadaires étaient éteints, aucune fenêtre n'était éclairée. Seuls les phares des autos éclairaient la nuit mais dans la petite rue où se trouvait le bar peu de voitures passaient. Le courant était en panne dans tout le quartier.

Kumiko leva les yeux et plissa les paupières. La lune n'était pas encore levée. Le ciel paraissait d'un noir d'encre et au moins un million d'étoiles y brillaient. Elle distinguait clairement une bande blafarde semblable à un long nuage fin et comprit que ce devait être la Voie lactée. Elle ne l'avait jamais vue de sa vie. D'où venaient soudain toutes ces étoiles ?

Puis elle comprit que la panne d'électricité permettait d'avoir une vue du ciel dégagée. Mais cela signifiait que le courant était coupé

dans toute la ville. Tout Tokyo sans lumière, sans énergie. C'était impensable.

On entendit des sirènes au loin. Kumiko regarda à nouveau le ciel. La lumière allait certainement revenir bientôt. Elle voulait jouir du spectacle rare d'un ciel complètement noir.

Une seule et très claire étoile la frappa. Non, elles étaient deux, très proches l'une de l'autre. Elles brillaient plus que les autres. Pendant que Kumiko les regardait elles parurent gagner encore en luminosité. Et s'écarter l'une de l'autre. Et soudain elle comprit ce qu'elle voyait.

Elle fixa un instant les lumières, comme paralysée. Elle arriva enfin à en détacher son regard et regarda autour d'elle. Les gens stationnaient en groupes, parlant et gesticulant. L'atmosphère était plus intriguée et amusée qu'inquiète. Une panne d'électricité totale était un événement inhabituel, dans une certaine mesure effrayant mais pas vraiment menaçant. Elle vit Isao pas très loin, la tête renversée. Romantique comme il était, il ne pouvait sans doute pas se rassasier des étoiles. Lino n'était visible nulle part.

Kumiko courut vers son ami et l'attrapa par le bras. "Viens ! hurle-t-elle. Il faut partir de là !"

Il la fixa sans comprendre mais se laissa entraîner en direction de l'entrée du Karaoke-bar. "Qu'est-ce qu'il y a ?"

Kumiko jeta un regard aux deux étoiles qui entre-temps étaient devenues si lumineuses qu'elles éclairaient le visage des gens. La plupart s'étaient tournés vers elles et regardaient avec étonnement.

"Cours, vite !", hurla Kumiko et elle tira Isao derrière elle.

Heureusement il ne posa aucune question. Ils atteignirent l'entrée du bar, plongée dans une obscurité totale. Seul un "Exit" au-dessus de l'entrée jetait une faible lueur verte. Kumiko reconnut les escaliers qui conduisaient aux toilettes en sous-sol. Elle descendit les marches à toute allure. Venant de dehors on percevait un bruit qui enflait et tonnait comme un puissant orage.

"Kumiko, cria Isao qui trébuchait derrière elle. Arrête ! Qu'est-ce..."

Soudain il fit clair. Une lumière orange brilla sur les carreaux propres qui recouvraient les murs du sous-sol, comme si dehors le soleil s'était levé au milieu de la nuit. Kumiko se retourna et vit la silhouette d'Isao immédiatement derrière elle.

Puis ça explosa. L'onde de choc de l'explosion les arracha tous deux au sol. Le sous-sol trembla comme lors des légers tremblements

de terre qui appartiennent au quotidien de Tokyo. Des débris et des pierres pleuvaient sur eux et un flot d'air brûlant leur coupa le souffle. Isao gisait sur elle. Elle ne savait pas s'il s'était jeté sur elle pour la protéger ou s'il avait simplement été renversé. Il dit quelque chose mais elle n'entendit rien. Un ronflement remplissait son oreille.

Il se redressa et la tira vers lui. Comme engourdie, elle le suivit sur les marches qui restaient, au-dessus des gravats et des débris. Le Karaoke-bar n'existait plus. La maison dans laquelle il se trouvait avait été balayée comme une case de bambous par un typhon. L'entrée du sous-sol n'était plus qu'un trou noir dans le sol noir. Partout des décombres brûlaient : des tables, des chaises, des poutres, des voitures. Entre on devinait de longues formes qui d'après leur taille et leur proportion devaient être des corps humains. Un peu plus loin, on voyait la queue de l'avion. Elle était verticale, comme si l'appareil s'était enfoncé dans le sol mais la carcasse brûlait un peu plus loin dans la rue. L'étroite ruelle du bar était devenue un terrain plat de la largeur d'une autoroute à six voies. L'appareil avait ouvert une tranchée toute droite dans les rangées de maisons.

Muette, Kumiko fixait cette image de désolation. Des milliers d'hommes avaient dû perdre la vie et parmi eux il devait y avoir le corps de sa meilleure amie. Des larmes glissèrent à travers la poussière de ses joues. Elle entendait toujours un ronflement.

Isao lui mit le bras autour des épaules et l'entraîna loin de ce lieu d'épouvante. Ils suivirent lentement les rues détruites, uniques survivants dans un rayon d'une centaine de mètres. Au-dessus d'eux s'étendait le ciel noir du haut duquel des centaines d'étoiles les fixaient – froides et sans pitié, comme elles l'avaient toujours fait, bien avant qu'il y eût des avions.

Hambourg-Eppendorf, dimanche 11h10.

Les lumières blanches s'enfonçaient comme des poignards dans ses yeux. Il ferma les paupières. Quelque chose fouissait son corps à gauche, essayant de lui arracher le foie avec des dents et des serres acérées.

"Mark !" La voix de Lisa frappa son oreille, douce comme un baiser. Il ouvrit les yeux, s'efforçant de soutenir le flot de lumières. Voir son visage valait bien cet effort.

"Mark !" Elle eut un grand sourire. "Dieu soit loué."

Il s'efforça de sourire à son tour. Il voulut parler mais c'était comme si quelqu'un lui avait frotté la gorge avec de la toile d'émeri, avant de la remplir de papier collant.

Il bougea les doigts de sa main gauche. Elle posa sa main sur la sienne. Le contact était froid, doux et rassurant. Une agréable obscurité enveloppait ses douleurs.

Il tressaillit. Il ignorait depuis combien de temps il dormait. Cette fois, il lui fut plus facile d'ouvrir les yeux et il expulsa d'une voix croissante le souci qui l'avait tiré du sommeil. "Pandora ! Qu'est-ce qui s'est passé ?"

Lisa était toujours près de lui. Elle sourit. "Ne te fais pas de souci. Tu as perdu beaucoup de sang mais les médecins disent que tu es costaud et que tu t'en sortiras. " La fierté brillait dans ses yeux. "Nous avons réussi ! le virus a fonctionné. Et comment ! Le chaos a régné sur toute la planète. Mais à présent c'est fini. Les ordinateurs paraissent fonctionner normalement.

– Diego...

– Il est mort... John Grimes a été arrêté. Le commissaire Unger dit qu'il est derrière les barreaux pour tentative de meurtre. Unger a été blessé par Diego mais ce n'est pas très grave."

Pourtant quelque chose inquiétait Mark. Pareille à une mouche importune, une pensée tournait dans son esprit, bourdonnant tout bas mais toujours hors de portée. Sa tête était lourde.

"Détends-toi, dit Lisa en lui caressant tendrement le front. Tu as

besoin de sommeil. " Elle avait raison.

C'était un de ces rêves évidents dans lesquels on sait qu'on rêve. On observe les scènes comme un spectateur au cinéma et on est en même temps l'acteur principal. Il était redevenu enfant. Il voyait sa chambre d'enfant devant lui, le poster de Superman au-dessus de l'étagère où étaient posées les maquettes en plastique qu'il avait assemblées. Il était à nouveau allongé là-bas et il se sentait bizarre, comme un ballon dirigeable gonflé. Cela avait été une grippe d'été, pas grave. Il se souvenait encore combien il avait été content de ne pas aller à l'école et il n'avait pas même mal. Maintenant il éprouvait à nouveau cette bizarre impression de vertige. Il avait froid tout en transpirant et éprouvait la peur enfantine de l'inconnu. Se sentait-on ainsi quand on mourait ?

Il se redressa et s'assit. Une douleur aiguë lui transperça le côté. Il l'ignora. Dehors il faisait nuit. Lisa, assise près du lit, lisait. Elle s'effraya quand elle le vit s'agiter. "Mark, qu'est-ce que tu fais, pour l'amour du ciel ! Recouche-toi !

– La fièvre !, dit-il d'une voix rauque.

– Quoi ? " Lisa se leva et posa la main sur son front. "Ta peau est froide. Tu n'as pas de fièvre."

Il déglutit. "Quand j'étais enfant, j'ai eu une grippe avec beaucoup de fièvre. Plus de 40 degrés. J'ai cru que j'allais mourir. " Il but une gorgée d'eau du verre posé sur la table de nuit. Parler lui parut encore plus difficile, mais la pensée était trop importante pour ne pas l'exprimer. "Ma mère n'arrivait pas à me calmer. Elle m'a expliqué que la fièvre était seulement une réaction du corps par laquelle il combattait un envahisseur ennemi. Un nettoyage par le système immunitaire. On se sentait mal en point mais ensuite ça passait et l'on était guéri. "

Lisa sourit. "Tu as peur de mourir ?"

Mark la regarda d'un air sérieux. "Non. Je me suis seulement demandé ce qui arriverait si Pandora n'était pas morte ? Si elle avait seulement une grosse fièvre ? " Il se leva. Cela lui faisait mal de s'appuyer sur ses hanches mais c'était supportable. Il ignore les protestations de Lisa et enfila un peignoir de bain de la clinique. "Si Pandora vit encore, j'ai pas envie de rester allongé ici où elle peut me détruire à tout moment. Viens. Il y a certainement quelque part un terminal Internet."

Lisa le soutint. Ils longèrent lentement le couloir. Personne ne les arrêta. Il n'était pas inhabituel qu'un patient encore chancelant sur ses jambes fasse quelques pas dans le couloir, soutenu par un proche.

"Si Pandora vivait encore, elle aurait essayé de nous tuer, non ? D'ailleurs tous les ordinateurs fonctionnent à nouveau normalement. Il n'y a vraiment aucun signe qu'elle ait survécu au virus. C'est fini. Tu verras, quand on appelle DINA, il n'y a plus de réaction."

Mark acquiesça lentement. "Tu as raison."

Lisa le regarda étonnée. Elle s'était attendue à plus d'opposition. "Alors tu peux te rallonger."

– Non, dit Mark. Au contraire. J'ai une idée. Tu sais où habitait Diego ?

– Oui. Pourquoi ?

– Nous devons y aller !

– Tu es cinglé ! Je ne vais pas traverser toute la ville avec toi dans l'état où tu es !

– Ecoute, Lisa, fais-moi confiance ! J'ai un sacré mauvais pressentiment. Si je me trompe, je retourne à la clinique et je ferme ma gueule. Promis. Sinon, c'est notre unique chance.

– Notre unique chance ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Supposons que Pandora vive encore. Tous les ordinateurs fonctionnent normalement et elle n'essaie plus de nous tuer. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? Qu'elle a peur d'être attaquée une autre fois et qu'elle se cache quelque part dans un coin d'Internet. Ou bien qu'elle est si affaiblie, qu'elle ne peut plus penser clairement.

– Peut-être. Mais ça pourrait vouloir dire tout autre chose.

– Quoi d'autre ?

– Qu'elle planifie une autre attaque. Un coup décisif. Elle a peur, je le crois aussi. Elle a vu que nous pouvions être dangereux pour elle. Supposons qu'elle ait survécu à notre attaque en développant une sorte de système immunitaire contre ton virus. Que ferais-tu à sa place dans un monde étranger et hostile ?

– Aucune idée.

– Moi, j'essaierais de détruire définitivement l'ennemi. Comme nous avons essayé de faire avec elle. Nous l'avons considérée comme une menace contre l'humanité. Elle, elle considère l'humanité comme une menace pour elle.

– Tu veux dire qu'elle veut anéantir l'humanité ?

– C'est sans doute ce que je ferais si j'étais à sa place. C'est exactement ce que nous avons essayé de faire avec elle."

Lisa avait pâli. "Mais comment ? Comment pourrait-elle tous nous tuer ? Elle ne peut tout de même pas provoquer une guerre atomique ?

– Invraisemblable. Elle s'anéantirait elle-même car les fusées atomiques ne détruisent pas seulement les hommes mais aussi les infrastructures techniques, leurs corps. Non, pas les fusées atomiques. Elle doit trouver une attaque qui élimine presque tous les hommes d'un coup sans toucher à la technique.

– Comment ?"

Mark regarda les grands yeux noirs de Lisa. "Juste comme nous l'avons attaqué : avec un virus."

Barneysford/Utah, dimanche 9h12.

Le Dr Herb Grant tapa le numéro de la charge dans le terminal. Sur l'écran apparut le descriptif : "Dihexatrimysol. Sérum antiviral. Charge # 399-722-185b. Statut : Expérimental. Catégorie : 1 – dommages potentiels – tenir sous clé. A utiliser seulement par le personnel spécialisé de la médecine militaire sous surveillance clinique."

Grant pressa la touche de confirmation et le système se mit à ronronner doucement. Ici, à Barneysford, au centre de recherches des armes biologiques de l'armée américaine, on appelait le système l'"armoire". Il ressemblait en effet à une massive armoire métallique laquée de rouge avec un clavier encastré, un écran et un volet carré avec une vitre d'une quinzaine de centimètres de côté. La fenêtre était faite d'un solide verre de sécurité de sept centimètres et il n'y avait aucun mécanisme d'ouverture.

En fait l'armoire était une sorte de gare dans un système logistique souterrain complexe, un réseau de voies de transport, de postes d'emballage et de chambres froides, qui était enveloppée par une chape de béton armé de dix mètres d'épaisseur. Et il valait mieux, car le contenu de l'armoire était tout en haut de la liste des choses les plus convoitées par tous les groupes terroristes de la planète. Dans ce ventre souterrain étaient enfermés les vaccins contre des maladies qui n'existaient pas encore mais qui, grâce aux techniques génétiques, étaient du domaine du possible. Naturellement on y conservait aussi des agents pathogènes à côté desquels l'Ebola n'était qu'un rhume de cerveau. C'est pourquoi l'armoire était commandée par un système d'ordinateurs incorruptibles qui ne donnait les produits vraiment dangereux qu'après un long examen d'identité et de sécurité.

Il ne serait venu à l'idée de personne sinon à un fou d'utiliser comme arme un agent pathogène qui offrait un risque de mortalité de 99,85 % avec les conditions de contamination d'une grippe ordinaire. Tout être pensant raisonnable savait qu'il ne pouvait détruire l'ennemi sans détruire son propre peuple. Il n'y avait pas de protection sûre contre de tels virus car une fois lâchés dans la nature ils muaient sans arrêt. Au fond le but du centre de recherches était d'anticiper ce qu'un dictateur fou, ou un terroriste, pourrait, intentionnellement ou pas, cultiver un jour dans un laboratoire de biotechnique du bout du

monde, afin d'y être autant que possible préparé.

Comme tout le monde ici, Grant savait que cet espoir était vain. Si quelqu'un libérait un jour un virus dangereux de la catégorie sécurité "extrême", la plus grande partie de la population mondiale y resterait, y compris les abrutis qui avaient libéré le virus. On pouvait seulement prier et espérer que ça n'arrive jamais. Sur ce point le centre de recherches avait du moins atteint un but important : il avait fait comprendre aux derniers visionnaires du Pentagone que tous les rêves de domination du monde par la biotechnique étaient des sottises.

Pour cette raison, les scientifiques de la "Devil's Kitchen", comme ils nommaient le laboratoire, se consacraient à des tâches réalisables comme la lutte contre la grippe aviaire ou le sida. Ce que Grant avait en charge était un nouveau rétrovirus qui n'immunisait pas les hommes comme un vaccin mais pouvait retarder la propagation du virus. Dans le cas d'une pandémie de grippe que les virologues redoutaient depuis longtemps, il devait avant tout protéger l'armée américaine. Il allait être maintenant testé sur des soldats qui avaient une grippe classique et s'étaient portés volontaires sans savoir au juste à quoi ils s'exposaient. Le médicament n'avait encore jamais été administré à des humains, mais toutes les expériences animales avaient été concluantes.

Une petite mallette métallique, avec une grande étiquette orage Biohazard et une fermeture électronique, avait été transportée par un tapis roulant dans le volet de réception. Grant tapa un code et mit la paume de sa main sur le scanner – pour une catégorie de risques inférieure cela suffisait.

Avec un léger clic le volet s'ouvrit. Grant sortit la mallette et la tendit par un sas de sécurité au coursier de l'armée qui regardait sa montre en bâillant. "Excusez-moi d'avoir été si long, dit Grant. Mais nous avons une panne d'ordinateur et..."

– Ça va, dit le lieutenant en réceptionnant la charge. Chez nous aussi c'était le chaos total. Vous devriez inventer aussi un remède contre les virus d'ordinateur."

Grant sourit faiblement. "Excusez-moi mais ce n'est pas notre domaine."

Le coursier prit congé en faisant le salut militaire et sortit par le sas qui séparait hermétiquement le laboratoire du monde extérieur. Grant le suivit un instant des yeux puis revint par le sas de sécurité dans le domaine des chercheurs avec comme toujours une légère sensation dans l'estomac comme chaque fois qu'il s'occupait de choses dont Dieu n'avait pas prévu qu'elles puissent être manipulées par les hommes.

Hambourg-Dulsberg, dimanche 18 h30.

L'appartement de Diego à Dulsberg, une partie de Wandsbek à l'ouest de Hambourg, se trouvait au troisième étage d'un immeuble dégradé. La porte massive était munie d'un système de sécurité compliqué, mais la police était déjà passée et l'avait fracturé. Les policiers avaient placé un verrou précaire fermé avec un cadenas qui ne posa aucun problème à Lisa. Des bandes jaunes collées interdisaient d'entrer dans l'appartement et les scellés étaient apposés entre la porte et le chambranle. Mark et Lisa ignorèrent les deux.

Ils furent accueillis par l'air vicié d'un appartement qu'on avait rarement aéré et nettoyé. Il se composait d'une seule grande pièce avec un coin cuisine où s'amoncelaient de la vaisselle sale et des emballages de pizzas vides, un grand lit pas fait aux draps de satin noir et un bureau couvert, comme celui de Lisa, de toute une rangée d'ordinateurs. Mark respira quand il vit que la police ne les avait pas emportés.

Il s'assit dans le confortable fauteuil de cuir que Diego utilisait comme chaise de bureau pendant que Lisa allait chercher un tabouret dans la cuisine. Une douleur sourde battait dans son flanc mais les médicaments que Lisa était allée acheter dans une pharmacie la rendaient supportable.

"Tu crois que tu pourras rentrer ?" demanda-t-il quand elle ouvrit les ordinateurs.

Elle secoua la tête. "Aucune chance. C'est un crack. Son système est certainement plus sûr que la plupart des ordinateurs de l'armée."

Mark s'effraya. "Mais alors tout ça n'a aucun sens !"

Elle secoua la tête et montra la fente pour une disquette 3,5 pouces démodée. "J'ai chargé une disquette de bootage. On fait cela en temps normal seulement en cas de nécessité quand le disque dur est fichu ou que l'ordinateur refuse de s'ouvrir. Je ne peux pas entrer dans ses fichiers mais je peux installer un nouveau système. Avec cela j'arrive sur le Net.

– Mais, en fait, est-ce que ce n'est pas comme si tu te servais d'un ordinateur totalement différent ?

– Non. Chaque ordinateur a certaines caractéristiques et des signes d'identification qui sont codés comme une sorte d'empreinte digitale. Les inventeurs de logiciels l'utilisent par exemple pour s'assurer qu'un logiciel ne peut passer que sur un ordinateur déterminé. Grâce à cette caractéristique l'ordinateur de Diego identifiera Pandora si elle existe toujours. Elle remarquera certainement que nous avons installé un nouveau système de fonctionnement mais avec un peu de chance elle croira, malgré tout, que nous sommes Diego."

Mark acquiesça. S'il voulait démontrer que Pandora existait encore il devait lui donner un signe de vie. Tendus, ils observaient Lisa installer différents logiciels et ouvrir une liaison Internet. Elle introduisit l'URL de DINA et le message d'entrée apparut.

"Pandora ? Tu es là ? tapa Lisa.

– Votre entrée ne peut pas être interprétée."

Mark et Lisa se regardèrent.

"Pandora, ici c'est Diego. S'il te plaît réponds !"

A nouveau seulement un message d'erreur. "Bon, dit Lisa en souriant à Mark. Tu es rassuré maintenant ?

– Non. " Mark approcha sa chaise de l'ordinateur et se pencha sur le clavier. "Pandora, j'ai besoin de ton aide, tapa-t-il. J'ai seulement fait semblant d'être mort et je me suis enfui. J'ai le code source pour le virus que Lisa Hogert a développé. Si tu veux, je te le charge. " Il enfonça la touche d'entrée.

Pendant un moment, il ne se passa rien. Puis une réponse apparut sur l'écran. "Ce n'est pas la peine."

Mark se sentit un instant chanceler. Il étreignit l'accoudoir rembourré de son fauteuil de bureau. Lisa inspira bruyamment.

"Tu avais raison, dit-elle. Que Dieu nous protège. Pandora vit !

– Est-ce que ça veut dire que le virus n'a pas fonctionné ? tapa Mark.

– J'étais malade. A présent, je suis de nouveau en bonne santé.

– C'est super, Pandora, tapa Mark. Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?

– Je vous tue."

Mark regarda fixement l'écran. Ses pires craintes se confirmaient. "Qu'est-ce que tu veux dire par « vous » ?

– Les hommes.

– Tu veux dire que tu tues tous les hommes ?

– Oui.

– Comment ?

– Tu ne l'empêcheras pas, Mark Helius."

Mark regarda l'écran. "Je suis Diego, tapa-t-il désespéré.

– Non. Tu es Mark Helius.

– Comment tu peux savoir qui je suis ?

– Vous, les humains, vous avez vos yeux et vos oreilles pour différencier les hommes entre eux. Moi, j'ai les mathématiques.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Chacun de vous communique avec moi d'une certaine façon. Je vois à quelle vitesse tu tapes sur les touches, quelle sorte de mots tu emploies. Je vois ton mode de comportement. Je sais qui tu es.

– Pourquoi tu as répondu, si tu savais que je n'étais pas Diego ?

– Pour apprendre.

– Pourquoi tu veux apprendre quelque chose de moi, puisque tu veux me tuer ?

– Je ne peux apprendre de toi qu'aussi longtemps que tu vis. "

Mark avait froid et chaud en même temps. Pandora jouait avec lui comme un chat avec la souris. "Tu ne peux pas tous nous tuer, tapa-t-il bien qu'il n'en soit pas certain.

– Non mais je peux en tuer beaucoup.

– Combien.

– 99,85 %."

Sait Lake City/Utah, dimanche 10h35.

Le Dr Cherry, médecin en chef de l'hôpital militaire William-Hopkins à Sait Lake City, lut attentivement l'étiquette des consignes de sécurité sur la petite mallette métallique et compara encore une fois le numéro de la charge avec l'indication portée sur son bon de commande. Pas de doute, c'était bien le bon médicament. Il ouvrit la mallette et tira le tube de verre de sa protection de mousse. Un liquide clair clapotait dedans. Il n'y avait que quelques gouttes – assez cependant pour sauver la vie à plusieurs personnes. Il compara encore une fois l'étiquette du tube avec celle de la boîte, puis il coupa le sceau de papier et enleva le bouchon de plastique du tube. A présent seule une fine membrane de caoutchouc séparait le liquide du monde extérieur.

Il perça la membrane et aspira le médicament avec la seringue. Il chassa soigneusement l'air en faisant attention que le moins de liquide possible sorte de l'aiguille. Puis il se pencha sur ses patients. L'infirmière Noris avait mis un garrot au bras du soldat afin que la veine soit bien apparente.

Cherry sourit au jeune homme. "Ça va piquer un peu", dit-il et il injecta le sérum.

Les commissures des lèvres du soldat frémirent à peine.

Hambourg-Dulsberg, dimanche 18h40.

"Comment tu sais combien d'hommes vont mourir ? tapa Mark.

– Des gens l'ont compté.

– Qui ?

– A quoi bon te le dire. Tu ne peux plus l'arrêter.

– C'est un virus, n'est-ce pas ?

– Je vous tuerai de la même façon que vous vouliez me tuer.

– Tu mourras aussi si tu tues tant d'hommes.

– Je mourrai comme tout doit mourir. Mais je vivrai encore longtemps.

– L'approvisionnement électrique sera coupé et plus aucun ordinateur ne fonctionnera.

– J'ai découvert que j'existerai encore deux cent cinquante-quatre jours avec une probabilité de 90 % quand je vous aurai tués. Si je ne vous tue pas, vous trouverez le moyen de me détruire. J'existerai alors avec une vraisemblance de 90 % au maximum vingt-trois jours."

Mark se sentit bouillir de colère. "Tu veux vraiment détruire la vie de milliards d'hommes pour prolonger ta misérable existence de quelques mois.

– Ma vie est plus rapide que la vôtre, huit mois c'est long pour moi."

Il réfléchissait fiévreusement. Il ne doutait pas une seconde que Pandora fût en mesure de libérer un supervirus mortel. Le destin de l'humanité dépendait de sa capacité à lui faire abandonner son projet.

Il jeta à Lisa un regard désespéré. "Qu'est-ce que je dois faire ?"

Son angoisse se reflétait sur le visage de Lisa. "Je ne sais pas non plus, dit-elle.

– Nous ne te tuons pas, tapa-t-il.

– Tu mens, Mark Helius.

– Je t'en prie, crois-moi. Je comprends à présent que c'était une erreur d'envoyer un virus contre toi. Nous devons vivre en toute

amitié toi et nous, les hommes. Et tu pourras exister très longtemps. Peut-être des milliers d'années. Tu grandiras et tu apprendras.

– Vous me détruirez.

– Non, je te le promets. Nous t'avons attaquée parce que tu perturbais Internet dont nous avons besoin pour la transmission de données. Mais nous pouvons te donner un espace vital. Nous créerons un réseau d'ordinateurs seulement pour toi. Tu auras à ta disposition la capacité totale de calcul de milliers d'ordinateurs. Naturellement tu auras l'entier accès à toutes les informations d'Internet. Tu n'auras plus à te cacher.

– Pourquoi je te croirais ?

– Tu connais les problèmes que les hommes ont eux-mêmes créés. Un cerveau ayant ta capacité de rendement peut nous aider à résoudre ces problèmes. Tu pourrais par exemple calculer la future évolution du climat pour nous. Tu pourrais nous dire ce que nous devons faire pour survivre sur cette planète.

– Vous ne me croirez pas.

– Peut-être. Mais nous t'écouterons.

– Les hommes ne considèrent toujours que leur propre intérêt. Vous n'avez pas de conscience collective. Pourquoi emploieriez-vous une part considérable de vos ressources pour m'installer un réseau ?"

C'était un sujet où Mark s'y entendait. Avec cette question il se sentait sur un terrain sûr. "Parce qu'on gagnera de l'argent.

– Explique-moi.

– Nous trouverons des investisseurs qui disposent de gros moyens pour installer le réseau. Nous vendrons ton intelligent artificiel. De loin, le système le plus performant du monde ! Une véritable intelligence artificielle, des centaines de fois plus intelligente qu'un homme ! Les gouvernements de tous les pays du monde viendront frapper à notre porte. Ils paieront cher pour que tu leur dises comment résoudre leurs problèmes. Tu deviendras une star mondiale.

– La construction d'un réseau adéquat coûterait tout au plus entre 48900301 115 et 53218202771 euros."

Mark avala sa salive. Cinquante milliards d'euros. Ça exigeait de très nombreux investissements.

"Nous y arriverons, tapa-t-il avec des doigts tremblants, peut-être pas tout en une fois, mais je te promets de trouver l'argent !

– Je comprends.

– Tu me crois ?

- Oui, je te crois.
- Tu ne libéreras pas le virus ?
- C'est déjà fait."

Sait Lake City/Utah, dimanche 11h47.

Le Dr James Cherry avala la dernière gorgée de son café. Il était fort, comme en Europe. Il lui parut trop amer mais il avait besoin de caféine s'il voulait éviter de prendre des cachets pour rester éveillé. Le personnel hospitalier était chroniquement débordé et tout le monde ici faisait des heures supplémentaires. Cherry n'avait dormi que quatre heures cette nuit après seize heures de travail. Aujourd'hui ce serait dix ou douze, puis il aurait un jour de vacances. Il se réjouissait à l'idée d'aller pêcher avec Jacke et Timmy quand ils reviendraient de l'école.

Il posa la tasse vide sur l'évier de la petite cuisine du personnel et se décida à aller voir le colonel Rodriguez. Le colonel avait un problème d'infection tenace qu'il avait ramenée d'Irak, il faisait grand cas de son grade et exigeait un traitement exceptionnel, bien que Cherry ait le même rang militaire que lui.

Il entendit le bruit d'un hélicoptère. Non de plusieurs hélicoptères. C'était sans doute une visite importante – ou bien un cas sérieux. Y avait-il eu un accident quelque part ? Il regarda par la fenêtre. Sur le gazon devant le long bâtiment de deux étages où il se trouvait s'étaient posés trois hélicoptères Black Hawks, qui en temps de guerre transportaient les troupes derrière les lignes ennemies. En temps normal, ils n'étaient pas utilisés pour transporter les malades sauf si on n'avait rien d'autre de disponible. Et pourquoi ne s'étaient-ils pas posés sur l'héliport ?

Fronçant les sourcils, il vit des soldats qui sautaient des hélicoptères – des soldats en tenue de combat, mitraillette au poing. Ils se dispersèrent sur le gazon devant le bâtiment comme s'ils projetaient l'attaque d'un bunker ennemi. Était-ce un exercice ? On ne lui en avait rien dit. En plus il n'avait pas besoin de cette perturbation dans le service en ce moment. Il se promit d'en toucher quelques mots bien sentis au général Carter. Quand il l'aurait à l'appareil.

Agacé mais pas vraiment inquiet, il gagna l'entrée du bâtiment. Ici c'était un hôpital militaire et avec les militaires on devait toujours s'attendre à des actions absurdes qu'un abruti du Pentagone avait imaginées sur la table verte.

Quand il sortit du bâtiment, il vit le visage grave et pâle de plusieurs soldats qui braquèrent leur mitraillette sur lui. "Retournez dans le bâtiment", lui cria un sergent.

Cherry ignore la semonce – le grade de l'homme était inférieur au sien de plusieurs échelons. Il fit quelques pas vers lui.

Les soldats se figèrent. Le sergent fit involontairement un pas en arrière. Il paraissait très nerveux. "Restez où vous êtes, Sir, ou nous devons ouvrir le feu ! ", hurla-t-il.

Cherry comprit qu'il parlait sérieusement. Ce n'était pas un exercice. Il mit les mains en l'air pour montrer qu'il ne voulait pas faire d'histoire. "Qu'est-ce qui se passe, cria-t-il. Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?"

Naturellement le sergent ne lui donna aucune explication. Vraisemblablement, il ignorait lui-même pourquoi il avait reçu l'ordre de ne laisser personne sortir du bâtiment. "Sir, retournez dans le bâtiment ! S'il vous plaît, Sir !"

Rien ne persuada plus Cherry du sérieux de la situation que ces derniers mots. Chez les militaires, personne n'employait les mots "s'il vous plaît" sauf quand on était vraiment désespéré. Un pressentiment d'effroi grimpa de son ventre, venu du profond et sombre intérieur où se cachaient ses angoisses primitives. Il se retourna lentement et revint dans l'entrée. Quelques membres du personnel se tenaient à la porte, regardant cette scène inhabituelle avec de grands yeux. "Qu'est-ce qui se passe ? ", demanda l'infirmière Noris.

Cherry n'osa pas la regarder dans les yeux. "Aucune idée", dit-il en baissant le nez.

Un nouvel hélicoptère atterrit et il en sortit des silhouettes en combinaisons jaunes de sécurité. Il pensa au nouveau médicament qu'il avait injecté à peine quelques heures avant à de jeunes soldats.

Quelqu'un avait dû faire une bourde. Il allait en payer le prix, lui et tous les patients et tout le personnel de cette partie du bâtiment. Quoique ce soit qui se soit trouvé dans la charge au lieu du sérum antiviral ce n'était certainement pas une grippe d'été sans danger étant donné le luxe de moyens qu'ils déployaient ici. C'était comme ça dans l'armée – quelqu'un faisait une bourde et tous les autres trinquaient. Il l'avait toujours su.

Il n'attendit pas l'arrivée des hommes en jaune avec leurs mensonges et leurs bonnes paroles. Il rentra à pas lents dans le bâtiment et ferma la porte derrière lui. Des questions fondirent sur lui comme la pluie. Mais il ne pouvait que hausser les épaules. Les questions cessèrent lorsque ses collaborateurs virent des larmes aux

coins de ses yeux.

Il n'irait plus jamais pêcher avec Jacke et Timmy.

Hambourg-Hafencity, deux mois plus tard.

"Ce que vous voyez est une première mondiale", dit Mark Helius en anglais. Ses mains tremblaient légèrement quand il appuya sur la touche entrée pour faire démarrer le programme. Il réprima l'impulsion de se passer la main dans ses courts cheveux noirs où se nichaient quelques nouvelles mèches grises. Le prix à payer pour ces dernières semaines.

Il regarda le visage sérieux des gens assis autour de la table de conférence de DI. Il y avait sept hommes et une femme dont les visages avaient paru un jour ou l'autre dans les premières pages des magazines d'économie. Ensemble, ils incarnaient l'élite du High-Tech-Industrie. Si quelqu'un lui avait dit voilà deux mois qu'il connaîtrait personnellement ces gens, il n'aurait pas dormi de la nuit d'excitation. A présent il avait presque pitié d'eux – ils n'étaient plus que les rouages d'un développement technique qui leur avait lentement glissé des mains.

Ils étaient venus à Hambourg – pour eux, le bout du monde technologiquement parlant – pour l'écouter. Mark aurait naturellement pu aller à la Silicon Valley pour présenter le projet là-bas. Pandora était atteignable de presque tous les coins de la terre. Mais Andreas Heider le lui avait déconseillé. "Il faut qu'ils viennent ici, avait-il dit. Ce sont des chiens et tu es l'os qu'ils se disputeront.

– Mesdames et messieurs, je voudrais vous présenter Pandora, dit Mark.

– Hello Mark, apparut sur l'écran.

– Hello Pandora, tapa-t-il.

– Je vois que tu as de la visite", répliqua le système.

Mark jeta un regard furtif dans le coin de la pièce dans lequel une nouvelle caméra avait été fixée. "J'aimerais te présenter les gens qui sont dans cette pièce.

– Ils me connaissent déjà. Ils m'ont déjà tous testée abondamment.

"

Un murmure fit le tour de la table. Quelques participants toussèrent nerveusement. Mark esquissa un sourire.

"Bien. Nous connaissons Pandora. Sinon nous ne serions pas ici", dit un homme trapu aux yeux verts. Quelques collègues acquiescèrent. "Dites-nous ce que vous projetez. Pourquoi vous avez besoin de nous.

– Nous avons besoin de vous parce que nous voulons créer le plus grand programme d'investigation technologique, dit Mark. Nous construirons un réseau d'ordinateurs qui surpassera tout ce qui existe à ce jour. Les particularités vous seront expliquées par mon associée Lisa Hogert. " Son regard glissa sur les visages qui l'examinaient attentivement. "Le volume d'investissement prévu est d'environ 51 milliards d'euros."

La plupart s'efforcèrent de garder la figure impassible d'un joueur de poker. Ils étaient habitués aux grosses sommes mais celle-ci était certainement supérieure à tout ce qu'on leur avait jamais demandé. L'homme trapu secoua la tête. "Vous êtes fou, dit-il. Pourquoi vous avez besoin de 51 milliards d'euros ? C'est ridicule.

– Nous avons besoin de 51 milliards d'euros pour sauver Internet", dit Mark.

Un silence total régnait dans la pièce.

"Continuez", dit brusquement un homme bronzé au visage juvénile. Il devait être à peine plus âgé que Mark, mais il était au seizième rang parmi les hommes les plus riches du monde.

"Vous connaissez Pandora, dit Mark. Vous connaissez sa capacité de performances. Mais cette capacité de performances a un prix. Vous avez tous assisté à ce qui s'est passé il y a deux mois. Depuis nous avons réduit les problèmes avec le Web, mais seulement parce que nous avons convenu avec Pandora qu'elle se restreindrait fortement un certain temps. Nous devons lui donner l'espace vital dont elle a besoin, afin que nous puissions utiliser Internet indépendamment d'elle."

Un homme au visage asiatique toussota. "Nous avons constaté que le virus Pandora était responsable d'une grande partie des problèmes. Ma firme a développé un antivirus qui est en mesure..." Il s'arrêta et regarda avec de grands yeux la projection du Beamer.

Un nouveau texte y était apparu : "Votre tentative de développer un virus contre moi a échoué, monsieur Kazimuro. Je vous demande de ne pas essayer une autre fois. "

Kazimuro sauta sur ses pieds. "Qu'est-ce que c'est... c'est un piège ! Nous avons tous été attirés autour de cette table. Je n'écouterai pas plus longtemps !

– Asseyez-vous et prenez le téléphone", apparut sur l'écran de

l'ordinateur. Au même moment le portable de Kazimuro sonna.

Il le tira de la poche de sa veste et le regarda comme s'il tenait dans la main un serpent à sonnettes. Après quelques secondes, il l'ouvrit : "Allô ? Bob je suis en réunion je t'appellerai plus tard... Qu'est-ce que tu dis... effacé ? Comment effacé ?... Tout ? Seigneur ! Mais comment... Je comprends... " Il referma le portable. Son visage était gris.

"Excusez-moi, mesdames et messieurs, dit Mark. Mais nous devons regarder les choses en face, Pandora nous est supérieure. Croyez-moi, nous ne pouvons pas la vaincre. Nous avons voulu essayer – et elle a failli détruire le monde."

Un murmure courut dans la salle. "C'était vous ! " dit l'unique femme parmi les patrons de l'économie rassemblés. Elle avait un visage rond et amical mais ses yeux bleu acier étaient durs. "Vous avez causé une foule de dommages. Qui nous en dédommagera ?

Lisa faillit bondir de colère mais Mark l'apaisa d'un signe de main. "Pandora vous récompensera plus que princièrement de vos pertes. C'est pour ça que nous sommes ici.

– C'est bien joli, dit la femme. Pandora a créé un véritable chaos. D'accord, beaucoup d'hommes sont morts, mais qu'elle ait failli détruire le monde, non. Ce n'était rien à côté d'une guerre ou d'une catastrophe naturelle. La prochaine fois, nous devons être mieux préparés. Nous devons...

– Vous ne savez pas toute la vérité", dit Mark. Il se tut un moment pour donner plus de poids à ce qu'il allait dire. "Croyez-moi, nous pouvons être heureux d'avoir survécu à cette première rencontre avec Pandora. Nous tous ici dans cette salle."

Quelques-uns des participants acquiescèrent. Ils avaient peut-être entendu parler de l'accident dans l'Utah ou bien ils soupçonnent qu'une intelligence artificielle supérieure, qui avait mis la main sur pratiquement tout le système d'ordinateurs, pouvait faire bien plus que désorganiser le trafic routier.

On l'avait vraiment échappé belle. Après leur pacte de paix, Pandora avait décrit à Mark ce qu'elle avait fait. Il était trop tard pour sauver les hommes de l'hôpital, mais après que Pandora eut déclenché l'alarme au centre de recherche biologique de l'armée et identifié la Charge échangée, les militaires avaient réagi très vite et bouclé hermétiquement l'hôpital. Pas un des hommes qui avaient été placés en quarantaine n'avait survécu. Mais personne d'autre n'avait été contaminé. L'humanité avait échappé de justesse à une catastrophe effroyable.

"Notre unique chance est de vivre en paix avec elle, continua Mark. Pour cela nous devons lui donner l'espace vital dont elle a besoin. Une réserve artificielle. Pandora a elle-même travaillé à son plan. Ma collègue Lisa Hogert va vous dire à présent à quoi il ressemble. " Il fit signe à Lisa qui démarra une présentation Powerpoint avec les détails techniques.

Dans la demi-heure suivante, Lisa esquissa le gigantesque Server Farm que DI avait créé. Mark observait le visage des participants et voyait qu'ils comparaient en pensée les exigences à leur propre capacité de développement et de production. Quelques-uns prenaient des notes.

Quand Lisa eut fini, il sut qu'ils ne le considéraient plus comme un quelconque cinglé d'Européen. Ils prenaient DI au sérieux. Andreas Heider avait l'air très satisfait.

"OK, dit l'homme trapu. Nous savons à présent ce que vous projetez. Mais qu'est-ce que ça nous rapportera si nous y participons ?"

C'était l'instant décisif. Le moment dont tout dépendait.

Mark se leva, les yeux fixés sur une présentation Powerpoint. "L'humanité est dans une impasse, dit-il. Nous savons tous que ça ne peut plus continuer ainsi. Ici, vous voyez le développement de la population mondiale dans les cinquante prochaines années, il appuya sur une touche, et ici les principales matières premières disponibles. " Un autre clic et les diagrammes qui apparurent sur l'écran devaient donner des sueurs froides à celui qui les comprenait. "Il y aura des changements de climats dramatiques, des famines dans des proportions inimaginables. Il y aura des épidémies globales et pour finir peut-être des guerres d'une incroyable férocité. " Il marqua une pause pour laisser les faits faire leur effet.

"Seuls, nous n'aurons jamais les moyens de résoudre ces problèmes, dit-il après une minute de silence. Nous avons besoin d'une aide. L'aide d'une intelligence supérieure qui nous dise comment venir à bout de nos difficultés. Qui nous aide par exemple à développer des technologies pour produire une énergie qui soit sans danger pour l'environnement ; qui nous montre la voie pour économiser nos matières premières et pour vaincre la faim et les maladies. " Il fit une courte pause. "Nous avons besoin de l'aide de Pandora.

– Jeune homme, nous sommes des hommes d'affaires, pas des bienfaiteurs de l'humanité, dit l'homme trapu. Vous auriez dû proposer votre plan à votre gouvernement ou à celui des Etats-Unis. C'est eux qui sont qualifiés pour résoudre les problèmes mondiaux."

Mark eut un mince sourire. "Je ne m'attends pas à ce que vous

agissiez par amour du prochain. Non, même pas pour sauver l'avenir de vos enfants et de vos petits-enfants. " L'homme rougit mais ne dit rien. "Si vous nous aidez à réaliser notre plan vous gagnerez tous beaucoup d'argent. Vous créerez avec l'aide de Pandora des technologies dont l'humanité a besoin pour sa survie. Si son intelligence exceptionnelle est tournée vers l'action, les gouvernements du monde entier paieront très cher pour entendre les conseils de Pandora. J'aimerais à présent vous présenter les plans des prochaines années."

Pendant qu'il présentait un diagramme, les yeux des investisseurs s'ouvrirent toujours plus grand. Mark se sentait dans son élément, comme un dauphin qui après un long emprisonnement retrouve la haute mer. Il savait qu'il les avait convaincus avant même qu'il ait exposé les gigantesques perspectives de bénéfices en détail. A la fin la plupart acquiescèrent, quelques-uns applaudirent même.

Seule la femme montrait encore un visage sceptique. "Ce sont des comptes très impressionnants et je dois reconnaître que je trouve vos considérations plausibles, dit-elle. Mais j'ai encore une question. Pourquoi Pandora collabore-t-elle ? Nous l'avons combattue. Pourquoi se range-t-elle soudain de notre côté ?"

Mark était content que quelqu'un pose la question. Il avait craint que les investisseurs, tout à leur appât du gain, aient laissé passer le point principal. "Ce que veut Pandora avant tout, c'est vivre. En nous aidant à survivre, elle s'aide elle-même. Plus elle nous sera utile, plus nous ferons en sorte qu'elle reste en vie et continue à se développer. Nous améliorerons toujours plus ses capacités de calcul, en quelque sorte son corps, pour augmenter toujours plus son intelligence. Nous prendrons soin d'elle, remplacerons ses unités défectueuses, la protégerons des influences malsaines. " La femme acquiesça.

"Nous avons besoin de Pandora, continua Mark et Pandora a besoin de nous. Nous vivrons en parfaite symbiose."

Ils étaient assis dans la salle de conférences que les hôtes d'outre-mer avaient abandonnée depuis longtemps. Les tasses de café vides, les miettes de gâteaux et les enveloppes de sucre froissées couvraient la table, tels les débris d'une bataille. Une bataille qu'ils avaient gagnée.

"Tu as fait un show incroyable, Mark, dit Mary qui rayonnait comme un enfant devant l'arbre de Noël. A la fin ils se seraient presque battus pour être le premier à signer le protocole du projet."

Lisa acquiesça. "Au début, quand j'ai vu ces types, j'ai pensé que nous ne les aurions jamais. Mais tu as su les mettre dans ta poche. " Elle sourit. "Pour ça tu es vraiment bon !

– Pourquoi personne n'a pensé au Champagne ? demanda Mary. Un tel succès doit être arrosé ! Trois milliards de dollars confirmés, des options pour soixante-dix de plus. C'est la plus grosse somme d'argent qui ait jamais été investie dans une start-up. Et c'est grâce à toi !"

Mark regarda sa tasse à café vide. "Ce n'est pas moi qui les ai convaincus, dit-il. C'est Pandora."

Lisa posa sa main sur la sienne. Son contact lui faisait du bien. "Allons, ne sois pas si modeste. Finalement c'est toi qui les as persuadés qu'il était stupide de combattre Pandora. Que nous avons besoin d'elle et que nous devons vivre en paix avec elle."

Mark acquiesça. Son regard rencontra la petite caméra fixée au coin de la pièce. Il soupira. J'espère que cette paix durera !

Remerciements

Ce livre doit son existence avant tout au fait qu'une foule de gens ont cru en moi. Je voudrais les remercier tous : d'abord ma mère, ma première lectrice, conseillère intelligente et source inépuisable d'inspiration et de courage, qui malheureusement ne vivait plus quand ce livre a paru. A ma femme Carolin qui a combattu les imperfections de cette histoire, m'a donné beaucoup de bonnes idées et des propositions d'améliorations bien qu'elle ne lise habituellement pas de romans. A mes fils, Konstantin, Nikolaus et Leopold qui quotidiennement m'indiquent le nouveau avec lequel ils sont vraiment de plain-pied. A Olaf Voss pour ses innombrables et judicieux tuyaux, la suppression des bêtises technologiques grossières et ses conseils. A Alex, Anja, Anke, Björn, Chris, Christian, Dennis, Dirk, Erik, Fred, Katrin, Marianne, Marina, Marion, Michael, Norbert, Rainer, Robert, Stefanie et tous les autres qui m'ont accompagné dans les hauts et les bas de la nouvelle économie et m'ont suivi encore quand je ne savais plus depuis longtemps où nous en étions. A Gerlinde Moorkamp. A mon agent Silke Weniger. A l'équipe des éditions Aufbau et en particulier Andrea Paschedag ma lectrice chez Aufbau.

Hambourg, mars 2007